



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*
1817

ARTES SCIENTIA VERITAS



PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*
1817

ARTES SCIENTIA VERITAS

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*
1817

ARTES SCIENTIA VERITAS





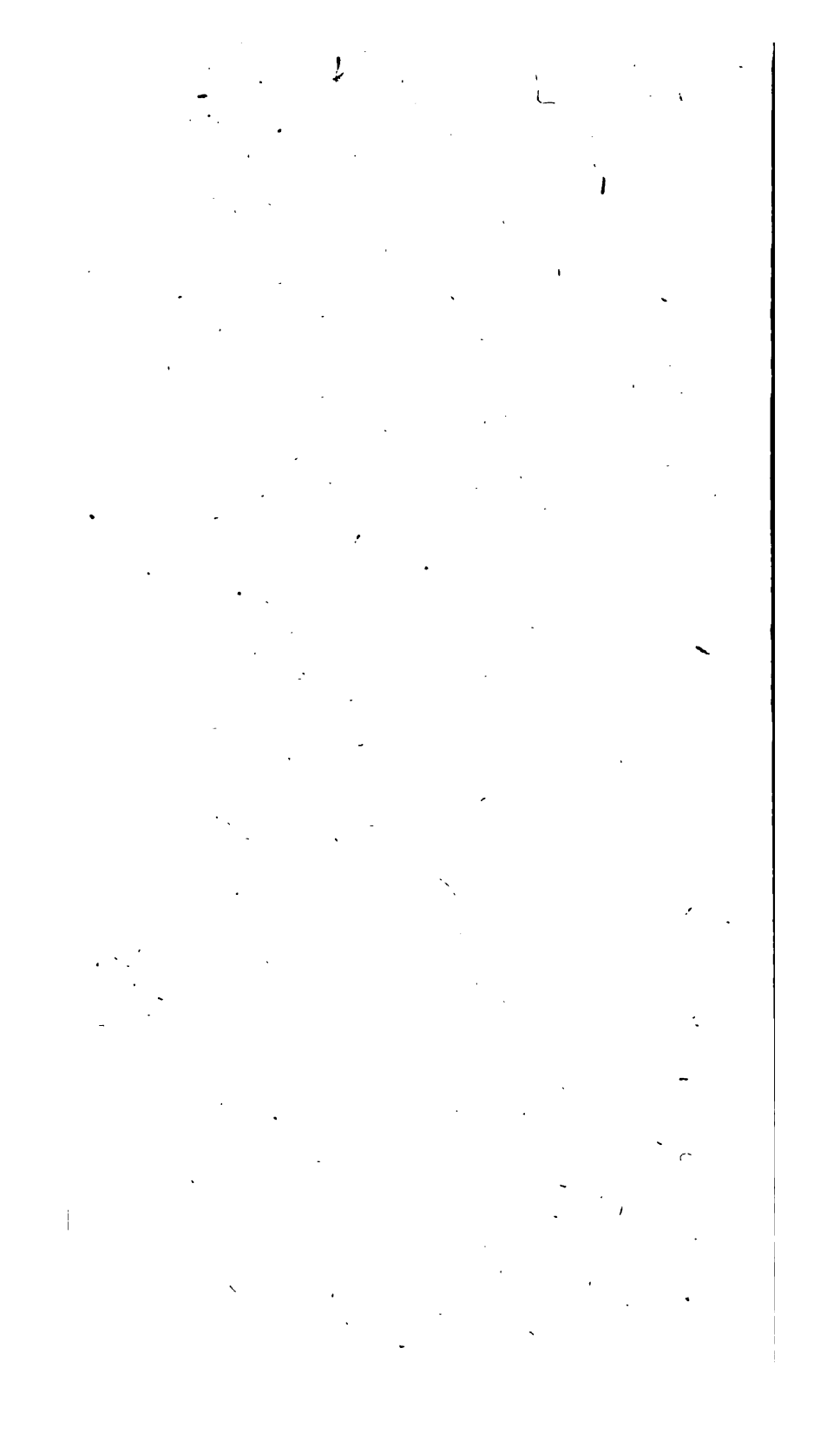
OEUVRES
INÉDITES
DE MICHEL
L'HOSPITAL,
CHANCELIER DE FRANCE.

— 000 —
TOME PREMIER.



PARIS,
CHEZ AUGUSTE BOULLAND ET C^{ie},
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N^o 254.

1825.



ŒUVRES INÉDITES
DE L'HOSPITAL.

TOME PREMIER.

AMEROISE TARDIEU ÉDITEUR.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

MICHAELI HOSPITALIO. FRANCORVM. CANCELLARIO
 MARIA. MORINA. CONIVGI. CONIVX. MAGDELENA. PATRI
 FILIA. VNICA. ROBERTVS. HVRAITVS. BELLEBATVS
 SOCERO. GENER. CAROLVS. MICHAEL. ROBERTVS. FRANCISCVS
 PAVIVS. IOANES. PHILEMON. MARGARETA. MARIA
 AVO. NEPOTES. NEPTESQVE. MCESTISSIMI. POSVERE

REGN. LUDOVICO. XVIII.

FAVENTE ET JUVANTE LUDOVICO LAINE REGIA REBUS INTERNIS ADMINISTRO

MONUMENTUM VIRI PROESTANTISSIMI CIVILIVM FURORVM INJURIA DEJECTVM
 FRAGMENTIS SEDULO COLLECTIS
 ET AD PRÆSTINAM EFFIGIEM SIGNO FIDELITER RESTITUTO
 LUDOVICVS GABRIEL DE BIKEMONT FUNDI DOMINVS
 VNVS B POPULI DELEGATIS IN CONSILIUM PUBLICVM LEGIBVS FERENDIS
 REPONI STATUIT ANN. SAL. MDCCCXVIII.

*Inscription, qui est au fond de la niche du Tombeau du
 Chancelier. M. L'Hospital, dans l'Eglise de Champmotteux.*

SVMMIAC CLARISS. VIRI. M. HOSPITALII
 GALLI AR. CANCELLET. M. MOR. VXOR. PISS. IVSSV.
 HAEC DOMVS CONSTRUCTA EST. ANN. M. D. LXII
 QVO TEMPORE CHARO. IX. OPTIMAE SPEI REGE
 AD HVC IMPVBÈRE GRAVISS. SEDITIONIBVS
 BELLOQZ CIVILI PERNICIOSISS. PROPTER
 RELIGIONIS DISSENSIIONEM ET PAVCORVM
 RRINCIPVM ~~REPRÆSENTATIONEM~~ TOTA PRORSVS
 GALLIA SED POTISSIMVM HAEC REGIO
 VTRIVSQVE FACTIONIS CONCVRSIBVS
 EXPOSITA MISERE PROSTRATA LVGEBAT

*Inscription qui est scellée dans le mur de l'Escalier, au dessous
 de la Porte de l'Appartement du 1^{er} Etage, au Château du
 Vincennes, qui fut construit et habité par le Chancelier l'Hospital.*

OEUVRES INÉDITES
DE MICHEL
L'HOSPITAL

CHANCELIER DE FRANCE,

ORNÉS DE PORTRAITS ET DE VUES DÉSIGNÉS ET GRAVÉS PAR A. TALBRIU,

SUIVIES D'UN TABLEAU DE LA LÉGISLATION FRANÇAISE
AU SEIZIÈME SIÈCLE,

ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES HISTORIQUES,

PAR P. J. S. DUFÉY, AVOCAT.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ A. BOULLAND ET C^e, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIES DE ROIS, N^o 254.

~~~~~  
1825.



PL0.94-1  
LC91  
V.1

---

## AVANT-PROPOS.

---

DANS mon Essai sur la vie et les ouvrages de Michel l'Hospital, je n'ai point parlé du *Traité de la réformation de la justice* : il n'avait jamais été publié, ni en tout ni en partie ; je ne l'ai découvert qu'après avoir consulté d'autres manuscrits de la Bibliothèque royale.

Il en existe deux copies, qui toutes deux ont fait partie de la précieuse collection des manuscrits de la bibliothèque du chancelier Séguier, d'où ils sont passés successivement dans les bibliothèques Coaslin et de l'abbaye Saint-Germain, et enfin dans celle du Roi.

J'ai collationné ces deux copies avec le plus grand soin ; les différences qui les distinguent l'une de l'autre consistent principalement, 1<sup>o</sup> dans quelques citations empruntées à des auteurs grecs ou latins, et omises dans l'une et rétablies dans l'autre ; 2<sup>o</sup> dans l'addition de la septième partie, qui est le complément, la conclusion du *Traité*, et qui ne se trouve que dans une seule des deux copies, et qui me paraît avoir été rédi-

gée par de Refuge d'après les idées et les notes du chancelier l'Hospital.

Les deux copies portent toutes deux le titre de *Traité de la réformation, par monsieur le chancelier l'Hospital*. Toutes deux sont ainsi indiquées dans le catalogue des manuscrits du *fonds Séguier*, page 42. (Paris, Franç. Leconte, 1686.)

Le chancelier Séguier était fils du président P. Séguier, ami de Michel l'Hospital, auquel il avait survécu plus de douze années. Le texte original lui était sans doute connu : il avait eu tous les moyens de s'assurer de l'exactitude des copies ; et celle d'après laquelle cette première édition est imprimée porte l'écusson de ses armes, et toutes les indications désignées dans le catalogue que j'ai déjà cité.

De Refuge, contemporain du chancelier Séguier, et long-temps collègue de son fils au parlement, a pu réunir ces précieux fragments, et y faire quelques additions, qui ne consistent que dans les décisions des états de Blois, et plusieurs autres documents qui appartiennent à la même époque. On ne peut d'ailleurs se méprendre sur l'identité du style de l'Hospital : on le reconnaît à ses nombreuses citations d'auteurs grecs et latins,

à ses comparaisons empruntées à la médecine, qu'on remarque dans toutes ses harangues.

Les passages qui appartiennent à de Refuge se ressentent du goût de l'époque : ce luxe d'érudition n'était plus en usage. C'est à ces seuls signes que l'on peut les distinguer l'un de l'autre.

L'ensemble et chaque partie de l'ouvrage offrent le même esprit, les mêmes vues, les mêmes principes, les mêmes doctrines. C'est toujours la pensée du grand homme d'état, de l'homme de bien qui a honoré son siècle et son pays par ses vertus et par ses talents.

L'Hospital n'avait pas eu le temps d'y mettre la dernière main; la distribution des parties n'était pas même arrêtée, et plusieurs titres sommaires sont restés en blanc.

Le titre général semble n'indiquer qu'un simple traité de réforme judiciaire; mais l'auteur a pris le mot justice dans sa plus noble acception. Il l'a considérée comme la base de tout gouvernement bien organisé, comme le principal élément de bonheur, de sûreté et de puissance des états. C'est un véritable traité de haute économie politique.

Il appuie ses démonstrations par la double au-

torité de l'histoire des peuples et des princes les plus fameux, et de l'opinion des plus respectables docteurs de l'église, des philosophes, des savants, des poètes les plus distingués. La poésie chez les anciens n'était pas seulement l'art de charmer l'esprit et les oreilles, mais aussi celui d'éclairer la raison, et elle puisait ses maximes dans les plus sublimes conceptions de la philosophie; l'Hospital a su imprimer à ses ouvrages poétiques cet antique et beau caractère.

Son *Traité de la réformation de la justice* renferme les plus utiles leçons pour les monarques et pour les peuples qu'ils sont appelés à gouverner. C'est partout l'expression simple, franche et sublime du philosophe ami de sa patrie et de l'humanité, du véritable magistrat citoyen. Il applique toujours au bien-être de son pays les principes qu'il expose, qu'il développe, avec une vaste érudition et une sagacité qui entraîne, qui prévient toutes les objections, et triomphe de tous les doutes.

Il poursuit avec une infatigable persévérance le monstre de la chicane; et, après avoir signalé avec une courageuse indignation les abus qu'il fait naître, il démontre, avec la plus irrésistible

évidence, que la faiblesse et la partialité des dépositaires de l'autorité publique ne leur est pas moins préjudiciable qu'aux parties qu'ils ont voulu favoriser au mépris des lois, contre leur conscience et les règles de la justice.

Il regarde la vénalité des charges de judicature comme la source première et l'aliment de tous les abus. Il savait qu'autrefois les magistratures étaient électives; mais, sans même prétendre rien changer à l'ordre établi, il démontre qu'il est de l'intérêt même du monarque de reconnaître d'autre droit aux fonctions publiques que les vertus, les lumières et les talents. Il oppose l'époque où cette vénalité n'existait pas à celle où cette innovation toute fiscale exerça sa pernicieuse influence. Que ne pouvons-nous oublier que l'auteur de l'*Esprit des Loix* a hasardé l'apologie de la vénalité des charges! Il est pénible d'entendre, sur ce point important, Montesquieu parler autrement que l'Hospital.

Montesquieu n'aborde la question qu'avec timidité, et l'abandonne avant de l'avoir approfondie (1). Le préjugé l'entraîne, mais ne le subjuge

---

(1) Voyez mon *Essai sur la vie et les ouvrages de Montesquieu*, édition Dalibon, Paris, 1822.

pas ; on s'aperçoit qu'il n'écrit pas de conviction. Il combat avec les armes brillantes de l'esprit ; l'Hospital démontre avec la toute-puissance de la raison. Le premier cherche à s'appuyer de la spécieuse, mais frêle autorité de quelques convenances et de l'esprit de corps ; le second, sans s'arrêter à de passagères considérations, écrit pour les hommes de tous les temps, de toutes les classes et de tous les lieux, et imprime à ses démonstrations brûlantes d'évidence, l'inflexible rigidité, l'austère énergie de son caractère.

Tous les hommes de bonne foi qui compareront les opinions de ces deux illustres écrivains sur la vénalité des charges publiques, n'hésiteront point, j'aime à le croire, à donner la préférence à celle de l'Hospital.

Je n'ai pas cru devoir publier une autre copie manuscrite intitulée : *Mémoires d'etat* (1) *de monsieur le chancelier l'Hospital, mis en ordre par de Refuge*. Les principes sont bien les mêmes ; ce sont bien encore les mêmes doctrines, le même

---

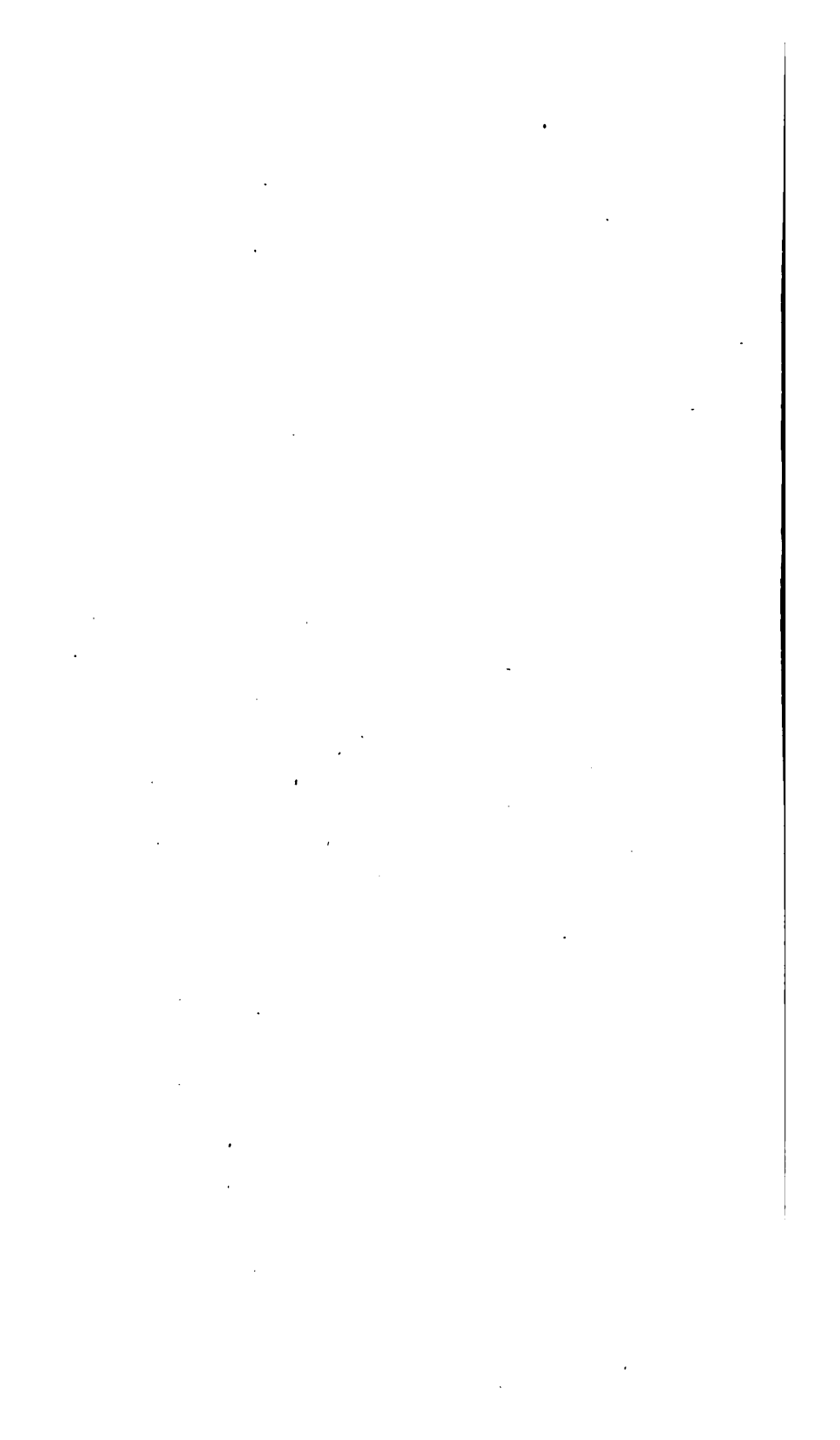
(1) J'ai publié, sous le même titre, un autre ouvrage de l'Hospital, dont l'authenticité n'avait pas besoin d'être démontrée. Cet ouvrage fait partie du second volume.

but. Mais j'ai tout lieu de croire que cet ouvrage n'est point de l'Hospital. Je me suis borné à n'en publier que le premier chapitre et les sommaires des autres. On y remarque des faits et des établissements dont l'origine est postérieure au décès de l'Hospital. De Refuge n'a voulu que s'appuyer de l'autorité d'un grand nom.

Copié à l'époque où la langue avait déjà reçu d'heureuses améliorations, le *Traité de la réformation de la justice* est écrit avec une orthographe différente de l'original. J'ai cru devoir la rétablir; et c'est le seul changement que je me sois permis.

Je terminerai par une courte observation sur l'omission de quelques mots, dont la place est restée en blanc dans la copie manuscrite. Je devais indiquer la véritable cause de ces omissions, d'ailleurs très-rares, et qui sont absolument étrangères à l'exécution typographique de cette importante partie des œuvres de Michel l'Hospital.

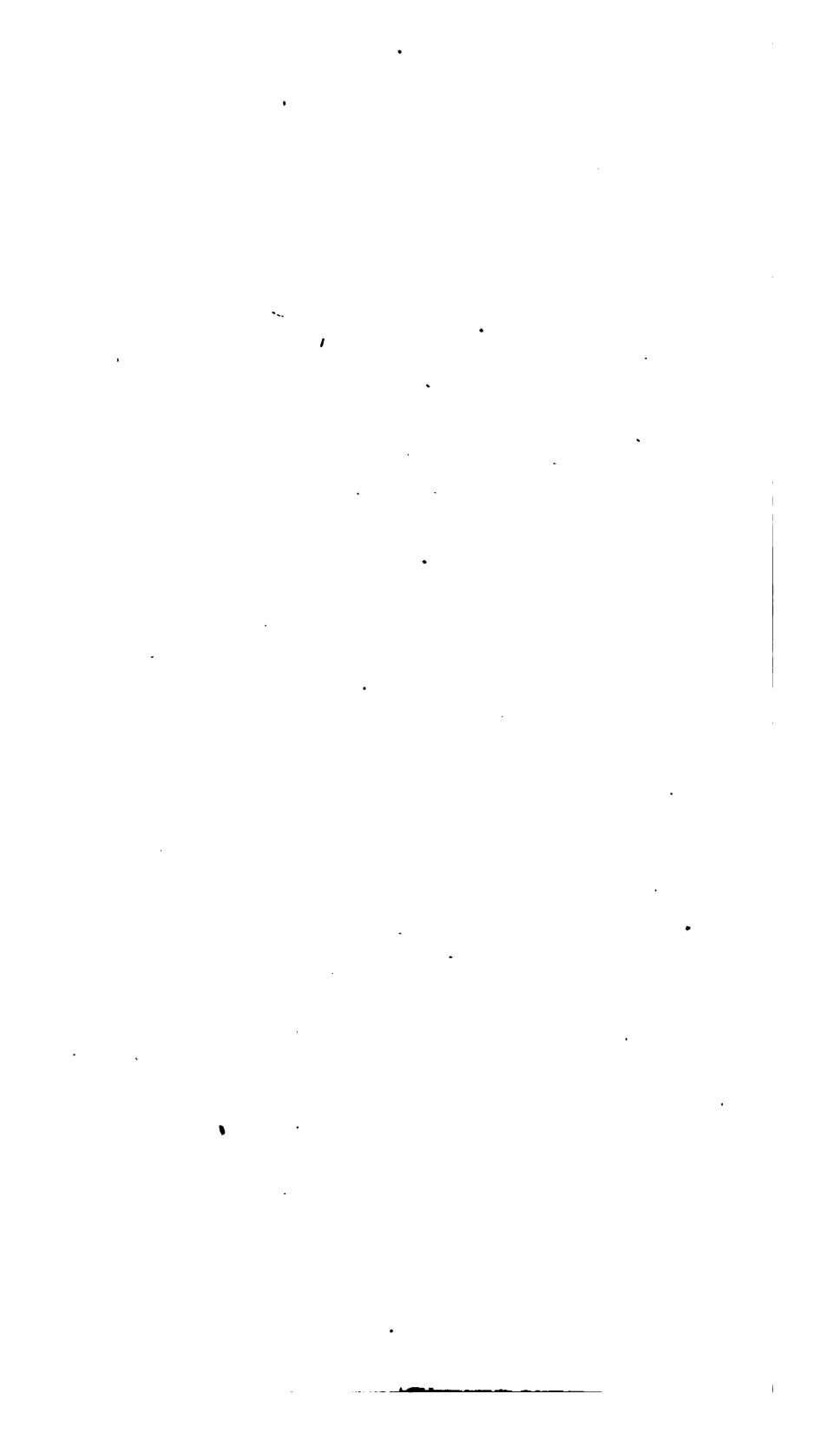
P. J. S. DUFÉY (de l'Yonne), avocat.



**TRAITÉ**  
**DE**  
**LA RÉFORMATION**  
**DE LA JUSTICE.**  

---

**PREMIÈRE PARTIE.**



---

# TRAITÉ

DE

## LA RÉFORMATION

DE LA JUSTICE.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

De la dignité, pouvoir et autorité de la justice, et du bonheur qu'elle apporte en ung estat.

**E**NTRE tous les plus grands princes qui jamais ont esté au monde, et qui par leurs glorieux faicts ont laissé une louable mémoire de leurs noms, laquelle ne flétrira point, et en sera de bonne odeur en la bouche de la postérité, nous avons en singulière recommandation ceulx qui, après avoir, par la grace de Dieu, pacifié les peuples à eulx soubmis, ont eu le soing particulier de réformer les mœurs de leurs subjects, despravées et corrompeues par le désordre et licence de la guerre, ou par l'impunité des crimes, ou par l'injure du temps, corruption et caducité des choses humaines, et, en ce faisant, les ranger

soubs l'empire de leurs loyx , soubs la censure d'une bonne et forte discipline, et principalement soubs le bienheureux joug de la justice.

Judgeant bien que ce n'est pas assez d'appaiser les maulx et les troubles qui surviennent aux estats, lesquels bien souvent ne se reigissent que par feu, sang et ravaiges incroyables : mais que le principal est d'oster la cause essentielle du mal, et arracher si l'on peult la racine, comme ainsy soit qu'entre les sçavans et bien experimentez médecins, ceulx là sont bien de plus grand mérite, doctrine et expérience, qui sçavent prévenir les maladies, que ceulx qui les guérissent par leur art et à force de breuvages mal plaisans. saignées, incisions, cautères et autres applications de remèdes fascheux et douloureux, trouvent le moyen de remettre, après une longue patience, langueur et souffrance, ung corps en sa première ou du moins meilleure disposition pour les habitudes. Heureux les princes auxquels Dieu , par une grace et faveur spéciale, a donné le moyen de réunir les membres séparés de leurs estats, et après leurs laborieux exploits et faicts mémorables ont triomphé de leurs ennemys, et, pour le couronnement de leurs œuvres et asseurer la paix envoyée du ciel, l'ont fondée sur les deux colonnes dédiées à l'immortalité, sçavoir en la piété et la justice!

Ce grand Auguste, sous lequel nostre Sauveur et Rédempteur vouldut vestir nostre humanité, estant déjà sur l'arrière saison de son aage, et néantmoins sain d'esprit, veoyant la terre universelle réduite sous les loyx et puissance de ses armes, appliqua toute son estude à réformer les mœurs; n'ayant point de honte de recommencer par soy mesme et aussy par le moyen des équitables loyx qu'il feit religieusement observer, et d'une bonne justice qu'il feit généralement administrer, tant en Italie qu'en l'estendue de son empire.

Aussy régna il le reste de ses jours en une profonde et solide paix, et laissa le plus grand, riche et florissant estat en armes et en loyx qui feut et sera jamais.

Ovide, qui vivoit de ce temps, et qui veoyoit déjà ces choses adveneues, par une gentille invention, les représente en ces beaulx vers, comme s'il feust poussé d'un esprit prophétique :

Pace data terris, animum ad civilia vertet  
Jura suum, legesque feret justissimus auctor,  
Exemploque suo mores reget.

Les bons princes qui l'ont suivy mesmement, les deux Antonins, Trajan, surnommé Père du peuple, et quelques aultres en fort petit nombre, se sont veus, par le moyen de leur juste domi-

nation, au comble de toutes sortes de biens, faveurs et bénédictions, et ont laissé la mémoire de leur gouvernement si vénérable, que les plus grands vœux des hommes seroient de tout point accomplis, si Dieu, par sa bonté paternelle, vouloit bien heurer leur siècle de la rencontre d'ung prince semblable à ceulx là.

Au contraire, les aultres empereurs, dont le nombre est fort grand, qui se sont plongez en l'abysme des vices, ont foulé l'honneur de Dieu et la justice aux pieds, et ont suivy leurs passions bestiales et déresglées, abusant par trop de l'autorité soubveraine que Dieu leur avoit mise en main, se sont trouvez embarrassez de tant d'affaires, qu'eulx mesmes sont demourez soubz le faix, et aulcungs d'eulx se sont ensevelis et ruynez ez cendres de leur patrie, sont et seront eulx et leurs semblables en exécration à toute leur postérité.

Je représenteray à ce propos avec Salluste une conception merveilleusement importante et remarquable, à sçavoir, qu'ez affaires de ce monde c'est presque tousjours ung circuit, une révolution et une mesme chose, et que de mesme source procèdent les biens et les maulx, les prospéritez et malheurs, les grandeurs et cheutes des monarchies et des républicques.

Gouvernez votre peuple comme ung berger fait

son troupeau, ou comme ung père de famille faict ses enfans; pourvoyez luy de magistrats craignant Dieu, non violens, non timides, ennemys d'avarice; gardez le de toute oppression et violence; faictes distribuer à chascun ce qui luy appartient, soit pour le *loyer* (prix, récompense), soit pour la peine, sans aucune acception, vous aurez en ce faisant ung peuple obéissant, voire si affectionné; qu'il ne vous fault point d'autre garde que l'amour de vos subjects; vous aurez ung empire ferme et assuré, et encore ung repos de conscience qui ne vault pas moins que la conquête d'ung autre royaume, et finalement vous le transmettez à vostre successeur, qui n'héritera pas seulement de votre couronne, mais de la bienveillance et amour de vos subjects, qui sont les plus assurées richesses et inexpugnables forces qu'ung grand monarque scauroit jamais acquérir.

Que si le berger, au lieu de pourvoir aux nécessitez de son troupeau, le tondre doucement et en saison convenable, le servir et accommoder de sa laine qui luy est superflue et ne luy est qu'à charge, il l'escorche et lui oste la peau, ce n'est plus ung berger, c'est ung tigre, c'est ung loup ravissant. Si le père, au lieu de gouverner libéralement ses enfans, les gourmande, les asservyt comme si c'estoient ses esclaves, et en tire

tout le suc et la substance qu'il peult, ce n'est plus ung père, c'est ung bourreau, c'est ung ennemy du genre humain. Si finablement, au lieu de gouverneurs et de bons officiers ou magistrats, le prince pourveoit et constitue aux charges et dignitez des hommes violens, ignares, rapineurs, cruels, avaricieux, et conséquemment remplis de toute sorte d'injustice, ce n'est pas grande merveille si la haine publique s'en ensuit, qui est l'ung des plus grands tourmens qui soient au monde, et qui cause plus de désastres et malencontres.

Ung ancien disoit à ce propos, qu'après ung grand et absolu tyran vient ordinairement ung très bon et très juste prince, et en rend une fort pertinente raison. *Quorum enim exitus perhorrescunt* (dit-il), *eorum vitam imitari non turpe modo, sed et nimis periculosum judicant.*

C'est pourquoi vous veoyez ung infame Néron immédiatement suivy de Galba, prince fort humain; ung luxurieux et prodigue Vitelle, d'ung Vespasien et puis de son fils Titus, princes fort vertueux, magnanimes et tempérez; ung cruel et avare Domitian, de cinq grands princes tout de suite, sçavoir est de Nerve, de Trajan, d'Adrian, d'Anthonin le Débonnaire et d'Anthonin le Vérable. Après eulx ung insensé Commodus suivy d'ung sage Pertinax; ung monstrueux Hé-

liogabale, d'ung Alexandre, exemplaire de toute piété et justice; ung superbe et bestial Maximin, d'ung doulx et pacifique Gordian. Je ne m'estendray plus avant pour ce regard, parceque ce discours iroit à l'infiny. Tant il y a que telle a esté et sera tant que le monde sera monde, la conversion de toutes les monarchies qui ont esté du passé et qui seront cy après. Et toutesfois et quantes que vous appercevrez les vices extremes, soit au prince, soit à l'estat, concluez hardiment que bientost arrivera ung grand changement, ung périlleux orage et bouleversement en tel estat, si ceulx qui tiennent le gouvernail des affaires publicques, et qui ont le principal intérêt, ne reprennent leur bon sens qu'une trop grande fortune et prospérité leur auroit osté, et s'ilz n'y donnent l'ordre convenable et remède nécessaire. Nostre mesme Salluste attribue (et il n'y a rien plus véritable) le bonheur et le malheur, non seulement des citez et des républicques, mais aussi des familles particulières, à l'ordre ou au désordre, soustient que tous changemens arrivent par l'ung de ces deux, qui rentrent tousjours l'ung dans l'autre.

Et d'iceulx l'on veoit naistre plusieurs divers accidens bons ou mauvais. Quant à l'ordre, il est de longue durée, et très malaisé à détruire; l'autre a ses mouvemens et ses fonctions si pleins

de violence et d'injustices, qu'il ne peult longuement durer; et les monarques, les gouverneurs des provinces et des citez, et les pères de famille, ne peuvent avec trop de soing, de vigilance et d'industrie, se travailler à rétablir l'ordre, quand son contraire est arrivé aux lieux où ilz ont puissance de commander et se faire obéyr.

C'est pourquoi les bons et fidèles serviteurs de ceste coronne doibvent incessamment supplier le roy de remedies, sans plus user de remises, au grand mal que nous faict ressentir le désordre où nous sommes tombez; et tout homme de bien et bon François doit contribuer à ce travail selon sa portée, mérite et capacité, ou selon le zèle, courage et vertu qu'il a pleu à Dieu luy inspirer.

Les Babyloniens avoient une loy exactement observée entre eulx, grandement louable, par laquelle il estoit ordonné de porter les malades au devant de leurs maisons, ou mesme au marché et place publique, afin que les passans s'informassent de la qualité de la maladie, et que chascun donnast conseil au patient selon son sens et expérience; et ceulx qui avoient esté garantis de semblable mal, langueur ou passion, leur enseignoient amiablement et à la pareille les remedies dont ilz avoient usé et s'en estoient bien trouvez. Par ainsy, les malades estoient charita-

blement bien secoueurs par leurs concitoyens; et celuy là estoit réputé ingrat, infame et meschant, qui passoit par devant ung malade sans s'arrester à luy donner quelque consolation et secours, de faict ou du moins de parole.

Si ceste loy a esté trouvée juste et salutaire, et a esté tant exhaussée par toute l'antiquité, bien qu'il ne feust question que des maladies particulières, combien plus devons nous travailler pour secourir de nostre conseil, ayde et industrie la patrie qui est cheute en langueur et en chartre, atténuée, non d'aujourd'huy, mais de plusieurs années; non d'une seule, mais de plusieurs maladies contagieuses et pestilentes qui la menacent de sa fin, s'il n'y est promptement remedié. Le remesde, nous le descouvrons, mais il n'appartient qu'à la majesté d'un grand, courageux, pieux et vertueux prince de l'appliquer.

L'ecclésiastique déduira quand il sera temps les moyens de réunir les membres séparés de l'église; le marchand fera les ouvertures pour remettre le trafic et commerce; pour le regard de la milice et des armes, personne ne se hasardera d'en parler à la face de nostre roy, de peur d'avoir la mesme réprimande que fait le brave Hannibal à Phormion, qui se vouloit mesler de ce qu'il n'entendoit pas, et encores devant le plus grand capitaine de son temps.

Pour moy, je me tiendray ez termes et limites de ma profession, et selon l'expérience que je puis avoir acquise par l'espace de vingt cinq ou trente années ez compagnies où j'ay eu l'honneur de veoir le cours du marché (comme l'on dict), et par le travail de plus de trente cinq ou quarante années que j'ay employées ez bons livres grecs et latins, ayant creu (mais en vain) que c'estoit la vraie porte pour entrer aux offices et dignitez de judicature, ou aultrement servir et estre dignement employé en l'estat et monarchie en laquelle Dieu m'a faict naistre.

Je représenterai les vrays, légitimes et infailibles moyens, non seulement d'abrégier, mais retrancher la plus grande partie des procez, bannir à perpétuité l'injustice au peuple, sans faveur, sans craincte, sans acceptation, en somme, en toute intégrité, candeur et sincérité, pourveu que sa majesté le veuille, dont je suis très assuré, et personne n'en peult douter sans offenser sa piété envers son peuple.

Ceste promesse semble tenir du paradoxe, voire de l'impossible, mesmement aux plus spéculateurs, qui considèrent que la chicannerie a pris sa profonde racine en ce royaume; qu'il n'y a plus moyen de l'arracher; qu'il y a plus de cent cinquante ans que l'on commence à s'en plaindre, comme aussi de la multitude et lon-

gueur des procez. Pour à quoy remesdier, Charles septiesme fait de belles et bonnes ordonnances, suyvies de plusieurs aultres, comme je le diray en son lieu, lesquelles, pour en parler franchement, à la vérité, ont augmenté le mal au lieu de le diminuer ou l'extirper, et montreray (ceste liberté, qui est sans vanité, me soit pardonnée) que l'on n'y a jamais mis la bonne main, et le bonheur de nostre roy a porté que ce saint ouvrage lui est réservé, ou il ne tiendra qu'à luy.

Je dis donc que ce qui rend non seulement tous estats, républicques, citez, familles, mais encore chascung homme particulier heureux ou malheureux, sain ou malade, bon ou mauvais, sage ou fol, juste ou injuste, doué de bonnes ou mauvaises qualités et conditions, c'est l'ordre ou le désordre. Cette maxime est des plus certaines, et se vérifie généralement en tout ce qui se trouve en l'univers; et de faict, y a il chose au monde qui estant hors de son lieu, rang et situation naturelle, ne soit incontinent en inquiétude, tourment et vexation? Quelle violence, quel ravage, quel tintamarre faict l'élément quand il est hors de son centre! Tirer le poisson de la mer, et lui oster la vie, est ce pas une mesme chose? Plongez y l'oiseau du ciel, il y sera tout aussitost suffoqué. L'os estant hors de sa jointure et boëte naturelle, quelles douleurs,

quels symptosmes, quels estranges accidens cause il? La bile desgorgée de son canal, et répandue par le corps, combien produit elle d'infirmités dangereuses, et quelquefois inexpugnables? La rate enflée de trop de sang qu'elle attire fait elle pas dessécher et mourir toutes les aultres parties du corps? et puis elle mesme crève et se ruyne de trop d'abondance. En somme, les humeurs du corps humain, quand ilz oultrepassent certaine mesure, et sont hors de ceste proportion et tempéramment naturel qu'ilz doibvent avoir, causent des douleurs, des symptosmes et accidens estranges, veoire souvent la mort de plusieurs, quand par l'art du médecin ilz ne peuvent estre ramenez à une bonne température, et que le mal est si grand et si insupportable, qu'il surmonte la vertu de toutes sortes de médicamens et applications de remesdes.

Et pour le regard des passions, affections et appétits sensuels, quels estranges mouvemens apportent ilz à l'ame qui en est possédée? Est il pas vray que, non seulement elles lui ostent ceste divine clarté, corrompent et obscurcissent le jugement, veoire bien souvent la mettent hors de soy? Une passion amoureuse, une frayeur paniqué ou aultre extraordinaire, une aveugle et desmesurée ambition, l'ivresse d'une trop récente et trop favorable fortune, une avarice in-

satiable; une vengeance désordonnée, combien ont elles produict d'effects lamentables, perdu et ruyné de grands et illustres personnaiges, des puistans estats, des provinces, villes et républicques florissantes? D'où vient cela? De nullé aultre chose, certes, sinon que la vraye économie de ce petit monde qui est l'homme, recueil et abrégé de l'univers, dont la structure est si admirable, est troublée, gastée et renversée misérablement, et que les subjects, qui sont les passions, les cupiditez et afflictions sensuelles, veulent donner la loy et commander à la raison, qui néantmoins est leur royne, dame et princesse soubveraine, à laquelle naturellement appartient l'autorité, le pouvoir et l'office de commander et d'estre obéye. Et où cela est, il fault bien croire que cela va par ordre, par compas, par reigle, et vraye police; et par une suite nécessaire, tout bonheur et félicité y abonde.

Là où tout au contraire l'esprit désordonné et désréglé porte ses gehesnes, tourmens et croix, quand et soy et à soy mesme est sa peine et supplice; et quand il n'auroit pas d'autres ennemys que ceulx qu'il nourrit et entretient chez soy, il n'a jamais faulte de très fascheux hostes et très laborieux exercices.

Ce discours, qui se traicte ailleurs tout au long, ne peult ores passer plus avant, et me contente-

ray de dire que ceux qui volontairement se rangent sous l'obéissance des loyx divines et humaines vivent en ordre, et par conséquent en paix et repos assuré; sitost qu'ilz en sortent, ilz perdent l'ordre et la paix tout ensemble.

Et sans aller mandier les histoires estrangères, les guerres civiles, les particularitez et soulèvemens populaires que les chroniques de ce royaume nous tesmoignent estre arrivez en divers siècles pour mesmes subjects, celles aussi que nous avons veues de nostre temps servent de garantie et d'autorité à ce discours, qui se peut encores appuyer par la raison de ces maximes et résolutions politicques, à sçavoir, que la confusion et le désordre principalement en la justice engendre de l'impunité des vices, apporte la licence de les commettre. Cette licence faict naistre la désobéissance des inférieurs à leurs supérieurs, avec le mespris des loyx et des plus saintes ordonnances. De cette obéissance et mespris procèdent finablement le désespoir, la haine publique et la conspiration des subjects vers leur prince, et les conspirations mettent souvent les vies et les estats des soubverains en hazard; et puis Dieu le permet ainsy, qui tant de fois répète en l'escriture qu'il ruynera les principaultez du monde pour les impiétés et les injustices des ministres, et les transférera ou de nation à aultre, ou

du moins de famille à aultre ; que les soubverains doibvent bien estre en destresse, au livre ouvert de l'univers : il y a tant d'exemples anciens et modernes pour cela, que toute personne ayant des yeulx et ung peu de mémoire me deschargera volontiers de ce soing de luy en produire aulcung.

Il est donc nécessaire de rappeler l'ordre, et le restablir comme protecteur de notre repos, chassant son contraire par la réformation des abbuz qui l'ont introduict, puisqu'il demeure pour reigle infailible et indubitable, que de la confusion s'engendre la division, laquelle dissipe et ruyne les estats, les respubliques, voire les familles grandes et petites.

L'ordre au contraire et bonne conduite les conserve, et bien souvent amène avec soy la -bonne fortune.

Tout ainsy que le bon médecin (1), quand il est appellé pour la guérison d'ung corps cacochyme, corrompeu et remply d'une infinité de mauvaises humeurs, qui ne le menace rien moins

(1) La médecine commençait alors à jouir de quelque considération, et c'était plutôt une routine qu'une science. La chirurgie était encore moins avancée. Ambroise Paré, contemporain de l'Hospital, en fit un art. Charles IX en encouragea les progrès par des privilèges. Les apothicaires étaient encore confondus avec les épiciers.

tout le suc et la substance qu'il peult, ce n'est plus ung père, c'est ung bourreau, c'est ung ennemy du genre humain. Si finablement, au lieu de gouverneurs et de bons officiers ou magistrats, le prince pourveoit et constitue aux charges et dignitez des hommes violens, ignares, rapineurs, cruels, avaricieux, et conséquemment remplis de toute sorte d'injustice, ce n'est pas grande merveille si la haine publique s'en ensuit, qui est l'ung des plus grands tourmens qui soient au monde, et qui cause plus de désastres et malencontres.

Ung ancien disoit à ce propos, qu'après ung grand et absolu tyran vient ordinairement ung très bon et très juste prince, et en rend une fort pertinente raison. *Quorum enim exitus perhorrescunt* (dit-il), *eorum vitam imitari non turpe modo, sed et nimis periculosum judicant.*

C'est pourquoi vous veoyez ung infame Néron immédiatement suivy de Galba, prince fort humain; ung luxurieux et prodigue Vitelle, d'ung Vespasien et puis de son fils Titus, princes fort vertueux, magnanimes et tempérez; ung cruel et avare Domitian, de cinq grands princes tout de suite, sçavoir est de Nerve, de Trajan, d'Adrian, d'Anthonin le Débonnaire et d'Anthonin le Véritable. Après eulx ung insensé Commodus suivy d'ung sage Pertinax; ung monstrueux Hé-

de violence et d'injustices; qu'il ne peut longuement durer; et les monarques, les gouverneurs des provinces et des citez, et les pères de famille; ne peuvent avec trop de soing, de vigilance et d'industrie, se travailler à rétablir l'ordre, quand son contraire est arrivé aux lieux où ilz ont puissance de commander et se faire obéyr.

C'est pourquoi les bons et fidèles serviteurs de ceste coronne doibvent incessamment supplier le roy de remedies, sans plus user de remises, au grand mal que nous faict ressentir le désordre où nous sommes tombez; et tout homme de bien et bon François doit contribuer à ce travail selon sa portée, mérite et capacité, ou selon le zèle, courage et vertu qu'il a pleu à Dieu luy inspirer.

Les Babylo niens avoient une loy exactement observée entre eulx, grandement louable, par laquelle il estoit ordonné de porter les malades au devant de leurs maisons, ou mesme au marché et place publicque, afin que les passans s'informassent de la qualité de la maladie, et que chascun donnast conseil au patient selon son sens et expérience; et ceulx qui avoient esté garantis de semblable mal, langueur ou passion, leur enseignoient amiablement et à la pareille les remedies dont ilz avoient usé et s'en estoient bien trouvez. Par ainsy, les malades estoient charita-

Pour moy, je me tiendray ez termes et limites de ma profession, et selon l'expérience que je puis avoir acquise par l'espace de vingt cinq ou trente années ez compagnies où j'ay eu l'honneur de veoir le cours du marché (comme l'on dict), et par le travail de plus de trente cinq ou quarante années que j'ay employées ez bons livres grecs et latins, ayant creu (mais en vain) que c'estoit la vraie porte pour entrer aux offices et dignitez de judicature, ou aultrement servyr et estre dignement employé en l'estat et monarchie en laquelle Dieu m'a faict naistre.

Je représenterai les vrays, légitimes et infailibles moyens, non seulement d'abréger, mais retrancher la plus grande partie des procez, bannir à perpétuité l'injustice au peuple, sans faveur, sans craincte, sans acceptation, en somme, en toute intégrité, candeur et sincérité, pourveu que sa majesté le veuille, dont je suis très asseuré, et personne n'en peult douter sans offenser sa piété envers son peuple.

Ceste promesse semble tenir du paradoxe, voire de l'impossible, mesmement aux plus spéculateurs, qui considèrent que la chicannerie a pris sa profonde racine en ce royaulme; qu'il n'y a plus moyen de l'arracher; qu'il y a plus de cent cinquante ans que l'on commence à s'en plaindre, comme aussi de la multitude et lon-

PROPERTY OF  
*University of  
Michigan  
Libraries*

1817



---

ARTES SCIENTIA VERITAS

---









OEUVRES  
INÉDITES  
DE MICHEL  
**L'HOSPITAL,**  
CHANCELIER DE FRANCE.

---

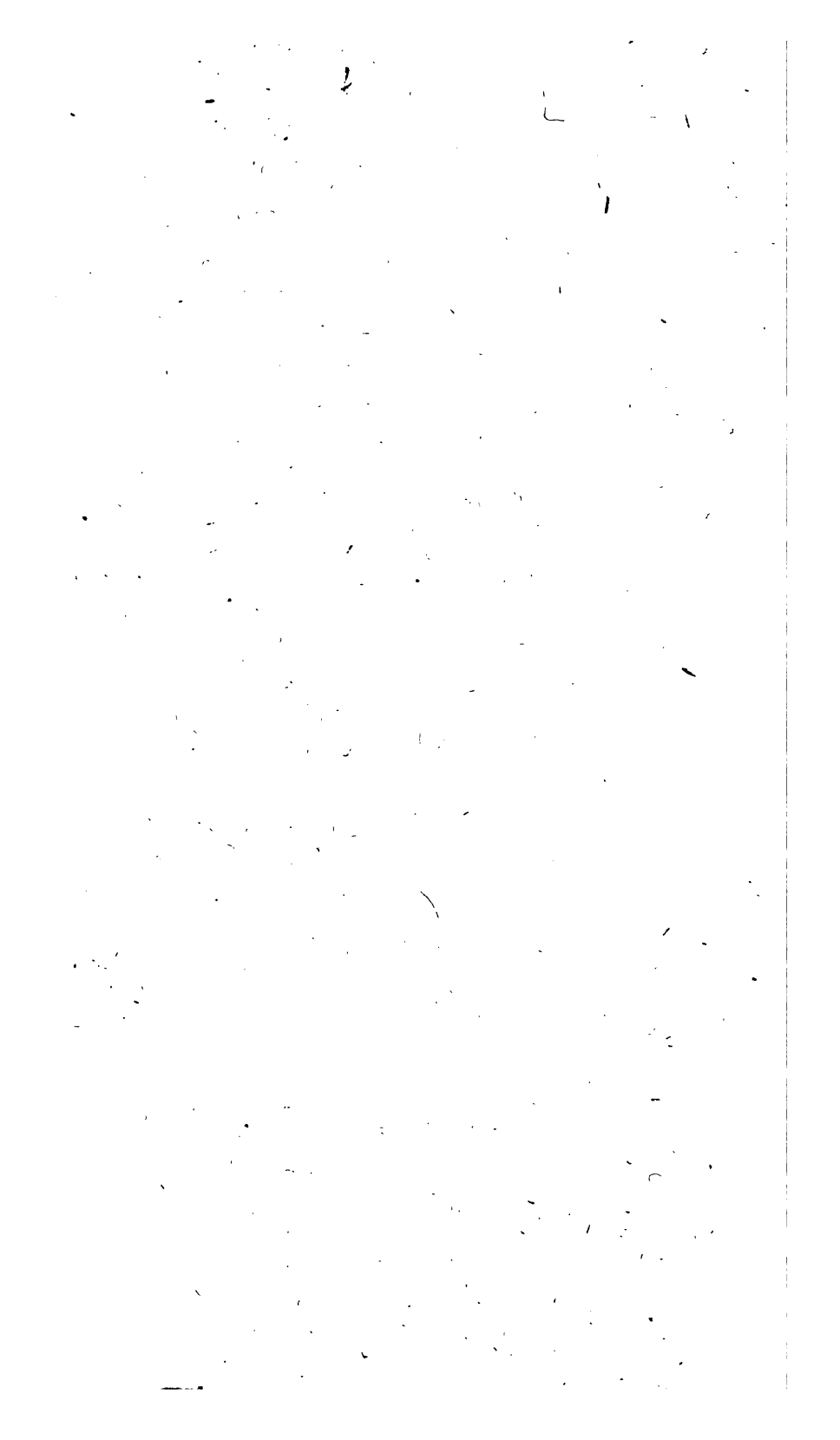
TOME PREMIER.



PARIS,  
CHEZ AUGUSTE BOULLAND ET C<sup>ie</sup>,  
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N<sup>o</sup> 254.

---

1825.



OEUVRES INÉDITES  
DE L'HOSPITAL.

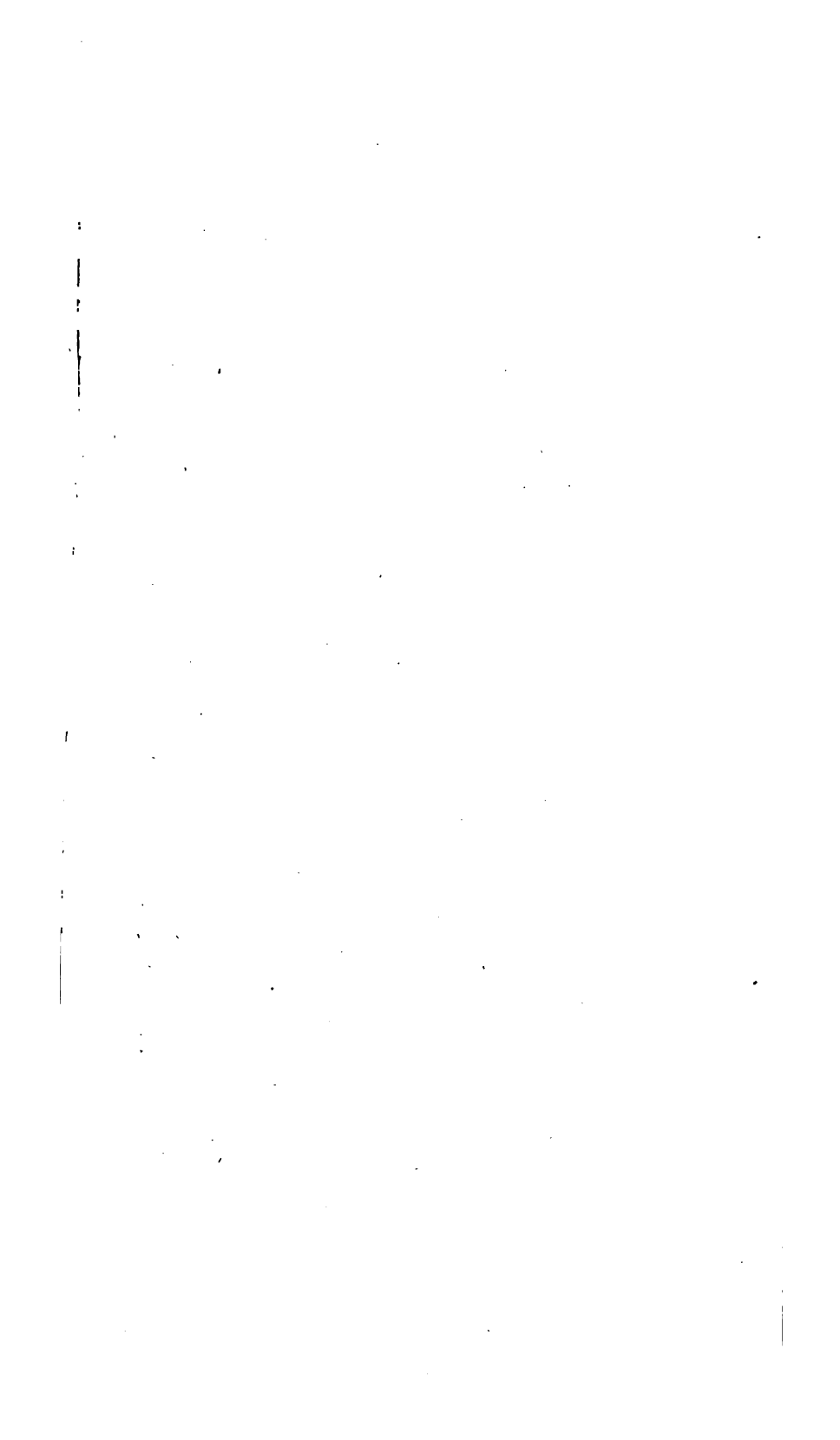
---

TOME PREMIER.

---

**AMEROISE TARDIEU ÉDITEUR.**

**IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.**



MICHAELI HOSPITALIO. FRANCORVM. CANCELLARIO  
 MARIA. MORINA. CONIVGI. CONIVX. MAGDELENA. PATRI  
 FILIA. VNICA. ROBERTVS. HVRAITVS. BELLEBATVS  
 SOCERO. GENER. CAROLVS. MICHAEL. ROBERTVS. FRANCISCVS  
 PAVIVS. IOANNS. PHILEMON. MARGARETA. MARIA  
 AVO. NEPOTES. NEPTESQVE. MCESTISSIMI. POSVERE

REGN. LUDOVICO. XVIII.

FAVENTE ET JUVANTE LUDOVICO LAINE REGIA REBUS INTERNIS ADMINISTRO

MONUMENTUM VIRI PROBANTISSIMI CIVILIVM FVROIVM INJURIA DESPECTVM

FRAGMENTIS SEDVLO COLLECTIS

ET AD PRESTINAM EFFIGIEM SIGNO FIDELITER RESTITVTO

LVDOVICVS GABRIEL DE BIZEMONT FVNDI DOMINVS

VNVS E POPVLI DELEGATIS IN CONSVLIUM PVBLICVM LEGIBVS FERENDIS

REPVNI STATVIT ANN. SAL. MDCCCXVIII.

*Inscription, qui est au fond de la niche du Tombeau du  
 Chancelier M. l' Hospital, dans l'Eglise de Champmotteux.*

SVMMIAC CLARISS. VIRI. M. HOSPITALII  
 GALLI AR. CANCELLET. M. MOR. VXOR. PISS. IVSSV.  
 HAEC DOMVS CONSVCTA EST. ANN. M. D. LXII  
 QVO TEMPORE CHARO. IX. OPTIMAE SPEI REGE  
 AD HVC IMPVBRE GRAVISS. SEDITIONIBVS  
 BELLOQZ CIVILI PERNICIOSISS. PROPTER  
 RELIGIONIS DISSENSIONEM ET PAVCORVM  
 PRINCIPVM ~~REPRINCEPS~~ REPRINCEPS REPRINCEPS  
 TIONEM TOTA PRORSVS  
 GALLIA SED POTISSIMVM HAEC REGIO  
 VTRIVSQUE FACTIONIS CONCVRSIBVS  
 EXPOSITA MISERE PROSTRATA LVGEBAT

*Inscription, qui est scellée dans le mur de l'Escalier, au dessus  
 de la Porte de l'appartement du 1<sup>er</sup> Etage, au Château du  
 Vignai, qui fut construit et habité par le Chancelier l'Hospital.*

*Disposé et gravé par, Ambroise Santieu ?*

OEUVRES INÉDITES

DE MICHEL

# L'HOSPITAL

CHANCELIER DE FRANCE,

ORNÉS DE PORTRAITS ET DE VUES Dessinés et gravés par A. TARDIEU,

SUIVIES D'UN TABLEAU DE LA LÉGISLATION FRANÇAISE  
AU SEIZIÈME SIÈCLE,

ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES HISTORIQUES,

PAR P. J. S. DUFÉY, AVOCAT.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ A. BOULLAND ET C<sup>e</sup>, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIES DE ROIS, N<sup>o</sup> 254.

~~~~~  
1825.

PL0.94.1
L(91)
V.1

AVANT-PROPOS.

DANS mon Essai sur la vie et les ouvrages de Michel l'Hospital, je n'ai point parlé du *Traité de la réformation de la justice* : il n'avait jamais été publié, ni en tout ni en partie; je ne l'ai découvert qu'après avoir consulté d'autres manuscrits de la Bibliothèque royale.

Il en existe deux copies, qui toutes deux ont fait partie de la précieuse collection des manuscrits de la bibliothèque du chancelier Séguier, d'où ils sont passés successivement dans les bibliothèques Coaslin et de l'abbaye Saint-Germain, et enfin dans celle du Roi.

J'ai collationné ces deux copies avec le plus grand soin; les différences qui les distinguent l'une de l'autre consistent principalement, 1^o dans quelques citations empruntées à des auteurs grecs ou latins, et omises dans l'une et rétablies dans l'autre; 2^o dans l'addition de la septième partie, qui est le complément, la conclusion du *Traité*, et qui ne se trouve que dans une seule des deux copies, et qui me paraît avoir été rédi-

gée par de Refuge d'après les idées et les notes du chancelier l'Hospital.

Les deux copies portent toutes deux le titre de *Traité de la réformation, par monsieur le chancelier l'Hospital*. Toutes deux sont ainsi indiquées dans le catalogue des manuscrits du *fonds Séguier*, page 42. (Paris, Franç. Lecointe, 1686.)

Le chancelier Séguier était fils du président P. Séguier, ami de Michel l'Hospital, auquel il avait survécu plus de douze années. Le texte original lui était sans doute connu : il avait eu tous les moyens de s'assurer de l'exactitude des copies ; et celle d'après laquelle cette première édition est imprimée porte l'écusson de ses armes, et toutes les indications désignées dans le catalogue que j'ai déjà cité.

De Refuge, contemporain du chancelier Séguier, et long-temps collègue de son fils au parlement, a pu réunir ces précieux fragments, et y faire quelques additions, qui ne consistent que dans les décisions des états de Blois, et plusieurs autres documents qui appartiennent à la même époque. On ne peut d'ailleurs se méprendre sur l'identité du style de l'Hospital : on le reconnaît à ses nombreuses citations d'auteurs grecs et latins,

à ses comparaisons empruntées à la médecine, qu'on remarque dans toutes ses harangues.

Les passages qui appartiennent à de Refuge se ressentent du goût de l'époque : ce luxe d'érudition n'était plus en usage. C'est à ces seuls signes que l'on peut les distinguer l'un de l'autre.

L'ensemble et chaque partie de l'ouvrage offrent le même esprit, les mêmes vues, les mêmes principes, les mêmes doctrines. C'est toujours la pensée du grand homme d'état, de l'homme de bien qui a honoré son siècle et son pays par ses vertus et par ses talents.

L'Hospital n'avait pas eu le temps d'y mettre la dernière main ; la distribution des parties n'était pas même arrêtée, et plusieurs titres sommaires sont restés en blanc.

Le titre général semble n'indiquer qu'un simple traité de réforme judiciaire ; mais l'auteur a pris le mot justice dans sa plus noble acception. Il l'a considérée comme la base de tout gouvernement bien organisé, comme le principal élément de bonheur, de sûreté et de puissance des états. C'est un véritable traité de haute économie politique.

Il appuie ses démonstrations par la double au-

torité de l'histoire des peuples et des princes les plus fameux, et de l'opinion des plus respectables docteurs de l'église, des philosophes, des savants, des poètes les plus distingués. La poésie chez les anciens n'était pas seulement l'art de charmer l'esprit et les oreilles, mais aussi celui d'éclairer la raison, et elle puisait ses maximes dans les plus sublimes conceptions de la philosophie; l'Hospital a su imprimer à ses ouvrages poétiques cet antique et beau caractère.

Son *Traité de la réformation de la justice* renferme les plus utiles leçons pour les monarques et pour les peuples qu'ils sont appelés à gouverner. C'est partout l'expression simple, franche et sublime du philosophe ami de sa patrie et de l'humanité, du véritable magistrat citoyen. Il applique toujours au bien-être de son pays les principes qu'il expose, qu'il développe, avec une vaste érudition et une sagacité qui entraîne, qui prévient toutes les objections, et triomphe de tous les doutes.

Il poursuit avec une infatigable persévérance le monstre de la chicane; et, après avoir signalé avec une courageuse indignation les abus qu'il fait naître, il démontre, avec la plus irrésistible

évidence, que la faiblesse et la partialité des dépositaires de l'autorité publique ne leur est pas moins préjudiciable qu'aux parties qu'ils ont voulu favoriser au mépris des lois, contre leur conscience et les règles de la justice.

Il regarde la vénalité des charges de judicature comme la source première et l'aliment de tous les abus. Il savait qu'autrefois les magistratures étaient électives; mais, sans même prétendre rien changer à l'ordre établi, il démontre qu'il est de l'intérêt même du monarque de ne reconnaître d'autre droit aux fonctions publiques que les vertus, les lumières et les talents. Il oppose l'époque où cette vénalité n'existait pas à celle où cette innovation toute fiscale exerça sa pernicieuse influence. Que ne pouvons-nous oublier que l'auteur de *l'Esprit des Loix* a hasardé l'apologie de la vénalité des charges! Il est pénible d'entendre, sur ce point important, Montesquieu parler autrement que l'Hospital.

Montesquieu n'aborde la question qu'avec timidité, et l'abandonne avant de l'avoir approfondie (1). Le préjugé l'entraîne, mais ne le subjuge

(1) Voyez mon *Essai sur la vie et les ouvrages de Montesquieu*, édition Dalibon, Paris, 1822.

que d'une longue, grieve et prochaine maladie, veoir d'une mort misérable, s'il n'y est pourveu par l'industrie, sagesse, et prévoyance d'iceluy.

Il ne commence pas du premier coup par médicamens purgatifs et violens, mais il prépare ce corps par juleps, apozèmes et breuvaiges faciles à prendre, retranche peu à peu cette crapule et manière de vivre dissolue et désordonnée, qui causoit cette plénitude et grande superfluité d'humeurs corrompeues; ordonne une aultre forme, non toutesfois trop exquise, avec ung exercice opportun et modéré.

Si ce régime ne profite ou ne suffit pour réduire ce corps à une saine et bonne température, il vient à l'ouverture de la veine, puis aux médicamens plus forts, selon la portée, force et qualité du personnaige ou du mal; le tout petit à petit, avec judgement et deue prévoyance, et jamais ne hazarde rien tant qu'il peult par les voyes doulces et amyables à nature, pour parvenir à son desseing qui est la guérison de son malade.

Toutesfois si le mal est pressant, la maladie aiguë, fascheuse et mortelle, il pratique tout ung aultre ordre et manière de faire, estant bien certain que, s'il suyvoit l'ordre cy dessus deduict, il mettrait bientost le malade au tombeau, au lieu de le guérir.

Les extremes maladies sont ennemyes des remises et de procrastinations (1), et ne sont jamais surmontées par remèdes doux, faciles et légers. Le chirurgien qui applique ung cautère, ou qui par fois faict couper ung bras ou une jambe tombée en gangrène, tant s'en fault qu'il doibve être blasmé, ou qu'il soit cruel, inhumain, qu'au contraire, il le fault tenir pour charitable et miséricordieux, d'autant que par l'incision de cette seule partie gastée, incurable et inutile, il saulve tout le corps, qui couroit à sa ruyne et perte inévitable; de sorte que, selon les divers accidens et occasions de maulx, d'ulcères, de maladies incurables, il fault que le saige et expérimenté medecin change de façon de faire, et sache accommoder son art et labeur avec grande prudence et discrétion.

Tout de mesme le saige prince ou les gouverneurs d'ung estat ou grande cité, comme il s'appërçoit de quelque murmure et grand mescontentement de son peuple, qui pourroit aboutir, s'il n'y estoit pourveu, à quelque émotion, révolte et faction populaire, il tasche premièrement par remontrances, par doulces paroles et persuasion, et quelquefois par la représentation

(1) Ajournement au lendemain.

de la seule autorité, d'appaiser cette division et mutinerie, par toutes promesses convenables au temps, au lieux, et aux personnes, et par ceste modération, le lénitif tempérament pratiqué bien à propos faict bien souvent tomber les courages, remet les volontés et les esprits effarouchez et débauchez en leur bon sens.

Et s'il trouve que le malcontentement soit fondé sur quelque cause légitime, à laquelle il soit non-seulement raisonnable, mais nécessaire de pourvoir, il ne s'oppiniastre point sous prétexte de sa puissance absolue et soubveraine à ne rien relascher, de peur qu'il ne soit veu céder à la volonté d'ung peuple irrité, et ne croit point le conseil de ceulx qui, avec ung sourcil d'audace, accompagné de force paroles, bravardes avantageuses et mal saiges, luy conseillent de ne modérer en chose quelconque, et qu'il y va de son honneur de se roidir et rendre inflexible en telles occurrences.

Ains, au lieu d'adhérer à tels esprits de perdition et de malencontre, veult, par une bonté paternelle, cognoistre du mérite de l'affaire qui cause cette altercation, en préférant la clémence à la rigueur et sévérité dont il pourroit bien user s'il voulait, faict, par sa douceur et saigesse, cesser tous ces orages, ramène le calme et la tranquillité parmy sès subjects, lesquels s'alloient

perdre, et mettre tout son estat en branle, si l'on n'y eust destrement pourveu.

Bien est vray que si la voye de douceur ne suffict pour retenir les factieux, ou mal vivans, à la discipline, reigle et température de ses justes loyx, ordonnances et commandemens, il vient (bien à regret) aux médicamens, purgatifs et remèdes plus forts et violens, pour surmonter en tant que faire se peult l'aigreur et la malignité de la maladie, et réserve seulement les extremes remèdes pour les extremes et dernières nécessités.

Voilà justement la procédure qu'il fault tenir quand le désordre est advenu; mais cela est trop général.

Il fault venir au particulier, et à cest effect poser pour maxime vraye et indubitable que l'ordre ou désordre qui est aux monarchies, citez et respublicques, émane et procède nécessairement de justice, sous le nom de laquelle je comprends la piété, qui est inséparable; ou l'injustice, qui ne s'esloigne jamais d'impiété, d'irréligion, d'hypocrisie, de superstition, veoire d'atheisme.

Tout homme qui a vrayment la craincte de Dieu empreinte dans son ame, ne veult rien de l'aultruy, rend à Dieu ce qui luy appartient, et ne faict à aultruy que cela mesme qu'il voudroit qu'on lui feist, et cela s'appelle faire justice, et

accomplir en ce faisant le premier commandement de loy de Dieu.

Voilà certainement qui est bien sommaire, et qui néanmoins est la reigle, je ne diray pas seulement du chrétien, mais de tout homme vivant sous la lumière de la simple loy de nature, et avec quelque raison.

L'homme, au contraire, qui, non content du sien, ravit sans respect de prince, de magistrat, ny de loyx quelconques, l'honneur, le bien, la bonne renommée d'autrui, opprime l'innocent, machine contre son prochain, contre son prince, contre ses supérieurs, contre sa propre patrie, bref, contre tous droits divins et humains, c'est ung vaisseau rempli d'infection, de malédiction, et mesme de toute injustice.

Et pour montrer que l'homme juste se maintient avec ordre, reigle et police, c'est qu'il vit en repos de conscience, ne sent aucun trouble ny répugnance en soy; a la raison pour compaignie, dame et maistresse de ses actions; crainct beaucoup plus d'offenser Dieu que les hommes, et finalement, s'il est constitué en quelque dignité, il fault faire estat que ses justiciables et inférieurs non-seulement luy obéyront sans force et sans contraincte, mais encore se conformeront petit à petit et comme insensiblement au naturel, mœurs et discipline de cest homme vertueux.

n'y ayant rien plus flexible, ductible et attrayant que la conformité de vie des petits avec les grands qui ont commandement sur eux.

Nec sic inflectere sensus

Humanos edicta valent, quam vita regentis :

Mobile mutatur semper cum principe vulgus.

C'est ce qui faict que, comme la bonne vie et actes vertueux des grands sont bien de plus grand mérite et recommandation, aussy leurs crimes et mauvaïse vie est bien de plus grande conséquence, et trop plus punissable envers Dieu que celle des petits, parce que les grands du monde, quand ilz font mal, *plus exemplo quam peccato nocent*.

A ce propos, Platon, Aristote, Plutarque et tous les aultres politicques, nous ont laissé par escript, que tous, telz que sont les principaulx et gouverneurs de la cité, telz sont ordinairement les citoyens.

L'histoire du passé nous apprend, et l'expérience journalière nous le justifie, non seulement ez cités, mais encore ez maisons particulières, où nous recognoissons les domesticques de confiance au moule, reïgle et l'exemple du maistre ou maistresse de la maison.

Si donc le prince soubverain d'ung grand estat est de ceste qualité, il est luy mesme la loy, la reïgle et le formulaire de ses subjects. Sur ce pa-

tron sont formées leurs mœurs, beaucoup mieux et plus seurement que sur toutes les plus sévères ordonnances qu'un prince mal vivant sçauroit jamais publier.

Si des magistrats sont aussy par luy choisis, mis et constitués aux charges publiques, non pour leur argent, faveur ou crédit, ny à l'appétit et recommandation d'aultruy, mais seulement par leur mérite, sçavoir, intégrité, et aultres louables conditions, il fault espérer de telz personnaiges tous exemples de piété, de religion, de justice, de sincérité, de tempérance et aultres insignes vertus.

Il fault aussy croire qu'ils feront premièrement servyr à Dieu, selon la pureté de sa doctrine, feront obéyr le prince soubverain, non par craincte servile, mais amour filial, et feront ployer grands et petits soubz la justice, censure et doulce correction des loyx politiques du royaume, us et coustumes de chascune province particulière, et par ainsy chascung ayant le sien selon son rang, chascung estant mainteneu en ses droicts, chascung jouissant, selon sa portée, des agréables et savoureux fruicts de la paix, et du bénéfice de la société publique, si justement et saigement gouvernée, naistra cest ordre que tant nous recherchons, cause de toute félicité, bonheur et prospérité mondaine.

D'aultre costé, si les princes soubverains, gouverneurs, magistrats et aultres supérieurs, quelque grands et puissans qu'ilz puissent être, sont sans craincte de Dieu, sans foy, sans piété, sans religion; sont cruels, avarés, injustes, violens, serfs de leurs affections et esclaves de toutes sortes de vices, ô bon Dieu! qu'ilz auront bientôt ung monde de sectateurs volontaires, qui les imiteront non seulement en leurs faicts, mais aussy en leurs parolles, veoir jusques à leurs contenance plus particulières.

Mais tout le mal n'est pas là; ains le pis est que telz princes choisissent ordinairement des officiers de mesme humeur et naturel qu'eulx, qui, pesle mesle, ravaigent le public, oppriment l'innocence non deffendeue, ne craignent pour tout que les meschants, et les attirent à eulx par bienfaicts, faveurs, et toutes sortes de gratifications, ont pour suspects les genz de bien, tournent en risée toute religion, se mocquent impudemment de la justice, et la foulent à beaulx pieds; en autorisant les injustices, font multiplier les crimes à l'infiny, à cause de l'impunité d'iceulx.

Bref, tout y est en discord, en désordre, et diroit on proprement que c'est ung pays de conquête, où tout est au pillage, tout est renversé, tout est exposé à l'injure du plus violent, du plus caut, du plus rusé, du plus meschant.

nation, au comble de toutes sortes de biens, faveurs et bénédictions, et ont laissé la mémoire de leur gouvernement si vénérable, que les plus grands vœux des hommes seroient de tout point accomplis, si Dieu, par sa bonté paternelle, vouloit bien heurer leur siècle de la rencontre d'ung prince semblable à ceulx là.

Au contraire, les aultres empereurs, dont le nombre est fort grand, qui se sont plongez en l'abysme des vices, ont foulé l'honneur de Dieu et la justice aux pieds, et ont suivy leurs passions bestiales et déresglées, abusant par trop de l'autorité soubveraine que Dieu leur avoit mise en main, se sont trouvez embarrassez de tant d'affaires, qu'eulx mesmes sont demourez soubz le faix, et aulcungs d'eulx se sont ensevelis et ruynez ez cendres de leur patrie, sont et seront eulx et leurs semblables en exécration à toute leur postérité.

Je représenteray à ce propos avec Salluste une conception merveilleusement importanté et remarquable, à sçavoir, qu'ez affaires de ce monde c'est presque tousjours ung circuit, une révolution et une mesme chose, et que de mesme source procèdent les biens et les maux, les prospéritez et malheurs, les grandeurs et cheutes des monarchies et des républicques.

Gouvernez votre peuple comme ung berger faict

son troupeau, ou comme ung père de famille faict ses enfans; pourvoyez luy de magistrats craignant Dieu, non violens, non timides, ennemys d'avarice; gardez le de toute oppression et violence; faictes distribuer à chascung ce qui luy appartient, soit pour le *loyer* (prix, récompense), soit pour la peine, sans aucune acception, vous aurez en ce faisant ung peuple obéysant, voire si affectionné; qu'il ne vous fault point d'autre garde que l'amour de vos subjects; vous aurez ung empire ferme et assuré, et encore ung repos de conscience qui ne vault pas moins que la conquête d'ung autre royaume, et finalement vous le transmettez à vostre successeur, qui n'héritera pas seulement de votre couronne, mais de la bienveillance et amour de vos subjects, qui sont les plus assurées richesses et inexpugnables forces qu'ung grand monarque scauroit jamais acquérir.

Que si le berger, au lieu de pourvoir aux nécessitez de son troupeau, le tondre doucement et en saison convenable, le servir et accommoder de sa laine qui luy est superflue et ne luy est qu'à charge, il l'escorche et lui oste la peau, ce n'est plus ung berger, c'est ung tigre, c'est ung loup ravissant. Si le père, au lieu de gouverner libéralement ses enfans, les gourmande, les asservyt comme si c'estoient ses esclaves, et en tire

tout le suc et la substance qu'il peult, ce n'est plus ung père, c'est ung bourreau, c'est ung ennemy du genre humain. Si finablement, au lieu de gouverneurs et de bons officiers ou magistrats, le prince pourveoit et constitue aux charges et dignitez des hommes violens, ignares, rapineurs, cruels, avaricieux, et conséquemment remplis de toute sorte d'injustice, ce n'est pas grande merveille si la haine publique s'en ensuit, qui est l'ung des plus grands tourmens qui soient au monde, et qui cause plus de désastres et malencontres.

Ung ancien disoit à ce propos, qu'après ung grand et absolu tyran vient ordinairement ung très bon et très juste prince, et en rend une fort pertinente raison. *Quorum enim exitus perhorrescunt* (dit-il), *eorum vitam imitari non turpe modo, sed et nimis periculosum judicant.*

C'est pourquoi vous veoyez ung infame Néron immédiatement suivy de Galba, prince fort humain; ung luxurieux et prodigue Vitelle, d'ung Vespasien et puis de son fils Titus, princes fort vertueux, magnanimes et tempérez; ung cruel et avare Domitian, de cinq grands princes tout de suite, sçavoir est de Nerve, de Trajan, d'Adrian, d'Anthonin le Débonnaire et d'Anthonin le Véritable. Après eulx ung insensé Commodus suivy d'ung sage Pertinax; ung monstrueux Hé-

liogabale, d'ung Alexandre, exemplaire de toute piété et justice ; ung superbe et bestial Maximin, d'ung doux et pacifique Gordian. Je ne m'estendray plus avant pour ce regard, parceque ce discours iroit à l'infy. Tant il y a que telle a esté et sera tant que le monde sera monde, la conversion de toutes les monarchies qui ont esté du passé et qui seront cy après. Et toutesfois et quantes que vous appercevrez les vices extremes, soit au prince, soit à l'estat, conchuez hardiment que bientost arrivera ung grand changement, ung périlleux orage et bouleversement en tel estat, si ceulx qui tiennent le gouvernail des affaires publiques, et qui ont le principal intérêt, ne reprennent leur bon sens qu'une trop grande fortune et prospérité leur auroit osté, et s'ilz n'y donnent l'ordre convenable et remede nécessaire. Nostre mesme Salluste attribue (et il n'y a rien plus véritable) le bonheur et le malheur, non seulement des citez et des républicques, mais aussi des familles particulières, à l'ordre ou au désordre, soustient que tous changemens arrivent par l'ung de ces deux, qui rentrent tousjours l'ung dans l'autre.

Et d'iceulx l'on veoit naistre plusieurs divers accidens bons ou maulvais. Quant à l'ordre, il est de longue durée, et très malaisé à détruire ; l'autre a ses mouvemens et ses fonctions si pleins

Au demeurant ne fault rien attendre, ny espérer d'ung tel estat que troubles, divisions, massacres, brigandaiges, guerres intestines, saccagemens, bouleversemens, révoltes, ruynes et désolation, si Dieu, par sa bonté infinie, ne regarde (à la prière de quelques genz de bien qui peuvent rester) tel estat ou monarchie de son œil de miséricorde; touche le cœur du prince. et, comme d'une profonde léthargie, le remet en son bon sens, et le régénère en une aultre créature; ce qui n'arrive guères, et se trouvent bien plus de Pharaons que de princes semblables au pénitent David et aultres, qui, par contrition. humilité et changement de vie, ont destourné l'ire du Tout Puissant de leurs chefs et de leurs sceptres.

Nous avons bien force exemples de princes qui, de bons, modestes et tempérez, sont devenus superbes, meschans et tyrans; mais que de meschans se soient, par une sainte métamorphose, réformez en bons et vertueux princes, le nombre est fort petit.

Le Tacite dict à ce propos que *Vespasianus solus omnium ante se principum in melius mutatus est* (1), et luy mesme s'en estonne, parce

(1) Corn. Tacit. *Hist.* lib. IV.

qu'il est bien plus aisé, à cause de la proclivité et inclinaison de nostre nature, de passer du bien au mal, que de rétrograder du mal au bien.

C'est une belle leçon et advertissement pour les princes, qui se doibvent représenter qu'ilz sont justiciables de ce grand Judge, qui rejettera sur eulx le tort, l'excès et violences faicts impunément par eulx ou leurs officiers au moindre de leurs subjects; les punira pour les transgressions de sa loy, pour les injustices et le sang de l'innocent, sur eulx ou leur postérité, jusques à la troisieme et quatrieme génération; afin qu'ilz ne se flattent point sous les piperies et esprits de séduction et faulx prophètes, qui leur voudront, pour les flatter et les perdre tout ensemble, annoncer aultre doctrine.

De ce que dessus résulte pour constant, certain et asseuré, que le bien ou mal estre, l'heur ou malheur, la manutention ou la ruyne des estats ou principaultez du monde, procède de la justice ou de l'injustice, l'unè causant l'ordre, la police et la paix; l'autre traisnant quand et soy le désordre, la guerre, le renversement des loyx et de toute bonne police.

Si cela est, il se fault donc garder de toutes sortes d'injustice, d'oppression et violence, de peur que, par une meilleure conséquence, elle ne nous attire à sa ruyne, qui n'est pas moins

inévitabile que la parolle de Dieu est éternelle et véritable. Et, au lieu d'injustice, embrassons avec ung zèle et amour de charité ceste belle Astrée, qui faict reigner les roys, asseure leurs sceptres, faict florir leurs couronnes, les rend inviolables, comble et remplit les peuples qui la révèrent de toutes sortes de biens, richesses et prospérité.

Je diray plus, que tous les grands du monde doibvent sçavoir et retenir que la justice et le bon prince sont relatifs et inséparables; et que dès lors qu'ung prince entre au gouvernement de son estat, il se charge au mesme instant de rendre une bonne, briefve et sincère justice à ses subjects, doibt croire, avec saint Augustin, que c'est la justice seule qui donne le nom à son royaume, et que le pays où la justice n'est pas exercée comme il fault, ains au lieu d'icelle l'injustice y abonde, ce n'est pas ung royaume, c'est ung vray brigandaige, c'est ung vray coupe gorge, c'est une pure et manifeste tyrannie.

Qu'ainsy ne soit, dict il, qu'est ce qui faict que tant de milliers d'hommes de diverses contrées, langues, mœurs, qualités et conditions, se rangent si volontairement sous l'empire, sous la loy et domination d'ung seul? sinon la justice, qui veult que l'on rende à chascung ce qui luy est deu, en commençant en premier lieu à Dieu,

nostre Créateur, auquel, à juste titre, le premier degré d'honneur, d'amour et d'obéissance appartient; puis aux princes terriens, et, de degré en degré, à ceulx qui nous sont proposez pour nous régir, nous policer, nous protéger, nous garder d'oppressions.

Ce taisible consentement des peuples et des nations et ceste convenance générale vient du ciel; c'est la vraye harmonie du monde, laquelle entretient d'ung lien ferme et assuré la société des hommes, rend heureux et les supérieurs qui commandent toute doctrine, et les inférieurs qui obéyssent en tout devoir, respect et fidélité de bons subjects.

Mais sur tout se fault bien donner garde que ceste belle harmonie ne soit jamais dissoulte par son contraire; car elle ne produiroit que désobéyssances, rébellions, malheur et désolations extresmes.

Tant y a que le premier et principal office des roys et des judges est de faire justice, sans laquelle ce nom ne leur peult convenir.

Philippe, roy de Macédoine, le recogneut bien, quand une pauvre vieille s'estant adressée à luy pour luy faire une plaincte et demander justice, luy ayant doucement respondeu qu'il avoit pour lors d'aultres affaires et ne la pouvoit escouter,

la vieille s'escriant, luy diet hault et clair : Cessez donc, Philippe, d'estre roy, et quittez la place à ung aultre.

Tant s'en fault que ce prince débonnaire se courrouçast de ceste franchise, qu'au contraire ce resproche luy toucha vivement au cœur, et songea que ceste pauvre créature avoit raison. de manière qu'il retourna tout court, luy donna audience et luy fait justice.

Le bon empereur Adrian en fait ung jour tout de mesme : estant monté à cheval pour aller en quelque expédition militaire, print la patience d'ouyr les remontrances d'une pauvre femme qui luy demandoit justice; il la luy rendit à l'heure mesme, postposant (1) toutes aultres affaires, bien qu'ilz feussent grandement importants au public.

De faict les premiers roys ne feurent jamais créés par les peuples pour aultre occasion, tient Hérodote, Justin et plusieurs aultres bons auteurs, sinon pour faire cesser toutes violences, outrages, torts et injures parmy leurs subjects, protéger les innocens, les impuissans, les pauvres, les pusillanimes, contre les entreprinses des plus forts, plus riches, plus puissans, cauts, sub-

(1) Ce vieux mot n'est plus d'usage, et n'a pas été remplacé.

tils et industrieux, et rendre justice à tous, sans exception de personne.

Aussy estoient ilz appelez du nom de judges, *juris redditores*, rendeurs de droict au peuple, et qui leur font justice; et n'y a rien de si fréquent dans Hésiode, témoin quand il taxe les judges qui, de son temps, se laissoient corrompre par présent pour des injustices, qu'il appelle *judices donivoros*, judges mangeurs de présent.

Homère les appelle ordinairement *populorum pastores*, pasteurs des peuples, parce que les bons judges, roys et gouverneurs des peuples, doivent en avoir le même soing, que le bon pasteur a de son troupeau.

Et Platon, au cinquième des loys, soubtient qu'il n'y a rien au monde plus convenable à un bon prince que de faire justice; et cela est si véritable, que mesme il la doit préférer à son profit et particulier intérêt.

Qu'ainsy ne soit, ne voyons nous pas que, plusieurs siècles devant Homère, Minos et Éacus, qui notoirement ont possédé de grands empires, n'ont jamais été grands, jamais été honorez par leurs peuples, ny par toute la postérité, d'autres plus magnifiques titres d'honneur, titre de majesté, titre de salut, titre de bon augure, quand il est accompagné d'une bonne ame.

Il n'y en peult avoir ung plus grand, plus auguste, plus royal parmy les hommes.

Pour le monstrier, c'est que l'Éternel ne refuse point le nom de judge; mais, par toute l'Escriture, nous trouvons ceste appellation luy estre adaptée avec ces beaulx mots, de juste, de fort et patient, qualités grandement nécessaires à ung bon judge, s'il veult, comme il doit par la nature de sa charge, tenir la balance droicte. sans faveur, sans craincte, ny aultre passion quelconque, et s'il veult judger avec grande cognoissance de cause.

Il ne fault donc pas s'esmerveiller si le peuple de Dieu, qui a esté plusieurs siècles gouverné, conduit et manié par des judges, s'est bien trouvé de ceste forme d'administration; car c'estoit Dieu mesme qui gouvernoit sous le ministère des judges, comme il le tesmoigne à Samuel, le dernier d'iceulx. Et tant que ce gouvernement continua parmy les Hesbreux, ilz régnèrent en grande tranquillité.

Mais finablement, enyvrez d'une trop douce et favorable fortune, et ne pouvant plus se contenir en leurs prospérités (qui est parmy la plupart des hommes trop plus insupportable que les afflictions et adversités), ilz commencèrent à regimber comme le cheval trop gras, abandonnèrent Dieu le créateur, lequel, pour punition

de leur ingratitude et prévarications, les permet tresbucher en toutes sortes de rencontres et désolations par l'esloignement de sa justice.

C'est ce qui a donné subject aux poëtes, qui par leurs fictions poétiques prennent plaisir d'envelopper la vérité de toutes choses, de dire que la justice a esté la dernière de toutes les vertus qui a abandonné la terre et a remonté au ciel, dont elle estoit premièrement veneue :

Ultima cœlestum terras Astræa reliquit.

Tant est qu'il n'y a rien en quoy le prince soubverain se puisse rendre plus agréable envers Dieu qu'en faisant justice et jugeant équitablement, ny en quoy sa divine majesté soit plus offensée que par l'injustice, à cause de laquelle il menace les cités, les royaumes et les familles particulières de toutes malédictions.

Là où ceulx qui feront justice, il leur promet toutes sortes de bénéfices et bénédictions mondaines. *In benedictione erit semen justi, florebit ut palma, sicut cedrus amplificabitur; hujus neque spes destituetur, neque semen conspicietur mendicare panem: hic hæreditario possidebit terram et ea quæ Deus præparavit diligentibus quod justitiam omnibus rebus præposuerit.*

L'empereur Auguste n'ignoroit pas ceste sainte doctrine, duquel nous lisons qu'il estoit si as-

sideu, si attentif et affectionné à rendre justice à ung chascung, que mesme estant malade et se faisant porter en lictière, il donnoit audience et faisoit raison à tous ceulx qui avoient quelques remonstrances ou plainctes à luy faire.

Entre ses successeurs, ceulx qui ont laissé une louable mémoire d'eulx, ont faict justice, et par le moyen d'icelle ont acquiz de leur vivant l'amour et bienveillance de tout le monde, ont eu affluence de tous biens et prospérités terriennes, et après leur mort ont laissé une glorieuse et louable mémoire de leur administration.

Les aultres empereurs, qui ont vesceu par rapines, désordres et confusion, causée par l'injustice par eulx et par leurs ministres pratiquée, ont toujours esté en nécessité; eulx et leurs subjects n'ont jamais esté sans soupçons, rébellions, conspirations, ennemiz domesticques, et presque tous ont finy malheureusement, maulditz de Dieu et des hommes à tout jamais.

Quant aux roys de France, l'ung des principaux articles de leur serment à leur sacre, est de bien judger en équité et justice (1); d'où ilz

(1) Ce serment se faisoit à Dieu, au clergé et au peuple: *Professio regis ante solium, coram Deo, clero et populo.*

« Je fais profession et promets devant Dieu et ses anges,
« dans ce moment et pour la suite, de faire avoir et conser-
« ver, selon ma puissance et connaissance, à la sainte église

apprennent que la principale cause de la création des roys est à cest effect, et ne fault pas encore que Dieu les élève en ces haultes charges et dignités pour se reposer parmy les délices, se peigner, farder ou parer comme des femmes à la mode des anciens roys de Perse et d'aulcungs de nos anciens roys de la première race, tandis qu'ilz se reposoient de l'administration de leur royaume sur les maires du palais, lesquelz sceurent bien faire leur profit de telles molleses, efféminations et fétardises (paresse), ainsy que chascung sçait.

« et au peuple qui m'est soumis, loi, justice et paix, en la
 « manière que nous pourrons aviser mieux dans le conseil
 « de nos fidèles, sauf ce qui regarde l'usage convenable de
 « la miséricorde. » (Serment de saint Louis à son sacre, Cérémon. franç. p. 22.)

Requête présentée au roi par le peuple de France : « Que
 « vostre soubveraine franchise soyt gardée et déclarée, et
 « qu'elle ne périsse, ne ne soyt avilée (avilie) en vostre
 « temps, et si que vous gardiez le serament, lequel vous
 « faictes en vostre couronnement, l'honneur et le profit
 « de vous, de vos hoirs et de tout vostre peuple, si que par
 « la dévotion de vous et de vos antécresseurs, et de vostre
 « grand pueuple, la greigneur (plus grande) franchise de
 « vostre royaume ne soyt perdue, ne en doubte ramenée,
 « et que cette injure faicte à vous et à vostre peuple soyt
 « bien et suffisamment amendée. » (Serm. du Roy. Savaron, *Traité de la Souv.* p. 38.)

Car, pour en parler franchement et véritablement, que veult il dire aultre chose empire ou royaulme, sinon qu'ung soing et vigilance perpétuelle de salut et conservation d'aultruy : *Imperium*, disoit Marcellin, *nihil aliud est quam cura salutis alienæ*.

Il dict nommément *alienæ*, non pas *proprie*, pour leur donner à entendre que Dieu les a mis en ces grandes charges, non pas pour leur particulier, mais pour la conservation des peuples. lesquelz, en récompense, doibvent à leur prince ung amour et obéyssance filiale.

« Le roy de France, par le serment qu'il faict à son couronnement, est teneu et si fort obligé à pourchasser (procurer) le bien et augmentation de son royaulme, et éviter le dommage, que par promesse ne donne ne qu'il face après, ne peut venir au contraire; même quand il le voudroit faire, il seroit loisible à ses subjects, qui ont sur ce le principal intérêt, eulx y opposer. » (Cl. Seyssel, *Grandeur de la Monarchie*.)

Serment du chancelier: « Vous jurez au roy vostre sire que vous le servirez bien et loyamment, à l'honneur et au profit de luy et de son royaulme, envers et contre tous; que vous luy garderez son patrimoine et le profit de la chose publique de son royaulme. » (*Reg. de la Cour*, an 1413, chap. VI.)

La dignité de chancelier, chef de la justice, a été longtemps élective. C'était une magistrature toute nationale: le chancelier n'était pas révocable par le roi.

Par ainsy, le mot de régner présuppose une vie active, virile et laborieuse, laquelle, en bon françois, consiste à faire justice, c'est à dire à maintenir les bons en repos, et les resmunérer selon leur mérite; faire la guerre aux meschans et désobéyssans, et les punir selon leurs desmérites; pardonner aux humbles et petits, et ruyner les superbes, factieux et rebelles; conserver les villes en union, les gouverner par une douce police, et surtout les conduire par clémence et miséricorde, qui est la vraye liaison du bon prince avec ses subjects, et dont s'engendre ung amour qui vault trop mieulx que tous les thrésors qu'on luy sçauroit amasser, forts et citadelles qu'on luy pourroit jamais bastir.

A ce propos, nous disons que l'empereur Vespasian estant toujours malade d'une cholique, passion qui le tourmentoit fort, ne laissoit point pourtant d'avoir soing des affaires de l'empire, et d'ouyr les ambassadeurs de diverses nations qui estoient à la suite de la cour; et comme des plus familiers luy remontrassent qu'il n'y avoit point d'apparence d'ainsy travailler son esprit, attendeu mesmement l'estat de sa personne, et le suppliassent de se donner quelque relasche et surséance aux affaires, leur respondit en ung mot qu'ilz ne sçavoient pas ce que c'estoit de régner, et qu'il ne falloit point qu'ung vray

empereur moureust aultrement que debout, en tenant incessamment, en guise d'ung bon pilote, le timon et gouvernement des affaires publiques.

En somme, il fault tenir pour la plus certaine maxime d'estat, et ne me lasseray point de le répéter souvent, que le principal office des roys et princes soubverains, est de judger et faire justice: veoire mesme par plusieurs passaiges de l'Ecriture, se peult justifier que ce mot de judger signifie régner et commander absolument. Et de faict, les premiers chefs du peuple de Dieu ne prinrent et ne vouleurent jamais prendre de plus éminentes qualités que de judges.

Aussy tous les modernes sont demeurez d'accord que la justice appartient proprement et inseparablement à l'estat ou au prince soubverain, lequel, pour l'exercice d'icelle, commet des magistrats; et encore les princes et les magistrats sont en grec appellés de mesme nom, ἀρχή et ἄρχων. En latin, la puissance de l'ung et de l'autre est entendue sous le mot *imperium*, et en françois commandement, dont la propriété appartient au prince, et l'usaige au magistrat.

A cet effect, eulx et leurs magistrats sont armez de glaives et de la puissance que Dieu leur a donnée, comme des ministres par luy establis,

pour la tuition et deffense des bons, et terreur des meschans.

Au demeurant, que les judges, tant soubverains qu'aultres, quelz qu'ilz soient, prennent bien garde comme ilz jugeront; car il leur sera indubitablement faict tout de mesme par le grand judgement des vivans et des morts, qu'ilz auront faict aux aultres.

Ce grand judge, dis je, qui est fort et patient, qui judge sans craincte, sans faveur, sans aulcune passion, sans acception de personne; qui pénestre aux plus secrettés conceptions des ames; auquel, comme aux hommes, on ne sçau-roit donner des parolles, des bourdes et mensonges en payement, et les judgemens duquel sont terribles et inevitables. C'est cet œil clairvoyant, qui perce au plus profond des abysmes, et auquel enfin rien ne peult estre caché.

Πάντα ἰδὼν Διὸς ὀφθαλμὸς καὶ πάντα νοήσας
Καί νυ τὰδ', αἶκ' ἐθέλησ', ἐπιδέρεται, οὐδὲ ἔλθει
Οἷν δὴ καὶ τήνδε δίκην πόλις ἐντὸς ἔργει.

HÉSIODE, *Trav. et jours*, v. 265-267.

L'œil de Dieu, tout voyant et tout pénétrant, voit et regarde toutes choses, et rien ne luy peult estre caché de toutes les injustices qui se font ordinairement en ceste cité. Il les punira grièvement.

C'est le langage teneu par ung poëte il y a plus de trois mille ans, et ne sçauroit ung chretien parler plus proprement sur ce subject. Bienheureux sont ceulx qui auront faict justice en tout temps, car c'est à eulx à qui le royaume des cieulx est promis.

Voilà ce qui se peult sommairement dire, en termes généraulx, pour toutes les principautés de la terre, lesquelles sont toutes soubmises aux loyx et commandemens de l'Eternel, et n'y a monarque, quelque grand qu'il soit, qui puisse dire ou se vanter avec vérité d'avoir privilège et exception de l'observation d'iceulx, moins les interpreste à son sens et fantaisie, pour authentifier la transgression et contravention trop librement faictes à iceulx.

Il est désormais temps de venir au particulier, et de faire veoir l'estat déplorable de la justice: ou pour mieulx dire de la justice qui se faict, non d'aujourd'huy, mais de temps presque immémorial, en l'estendant au royaume de France, desduire les causes qui ont introduict et fomenté ceste injustice, et finalement ouvrir les moyens d'y remesdier par ung ordre certain et indubitable.

J'adjousteray pour l'enreischement de ce premier livre, et le finiray par deux belles observations que j'ay remarquées en l'histoire de nos

roys, qu'il me semble fort à propos de représenter en ce lieu pour singulier avertissement à leurs majestez.

La première est que la pluspart de ceulx qui ont eu de belles conceptions et desseing de faire chose profictable et avantageuse pour leurs peuples, ont ordinairement usé de remises et procrastinations, de manière que la mort les a plustost prévenus, que l'effect et exécution de leurs vertueuses et favorables intentions pour leurs subjects.

Cela n'arriveroit pas si (comme le disoit le vaillant Odon à l'ung de nos roys, estant au lict de mort) nous estimions nostre vie n'estre que d'ung jour; comme de vray, à comparaison de l'éternité, la plus longue vie de l'homme est beaucoup moindre que d'ung jour naturel.

Et puis, disoit ce grand prince, il n'y a rien en ce monde qui à toute heure ne nous menace de la mort : la mer, le ciel, la terre, les divers accidens naturels, mesme la justice, les querelles, les maladies, nous la font toujours présente; et souvent la vie est si ennuyeuse à plusieurs, qu'ilz voudroient n'avoir jamais esté nez, et néanmoins nous sommes si attachez au monde, si mal advisez, et tellement enyvrez des vanitez de la terre, que s'il se présente quelque chose de bien pour l'honneur de Dieu, pour le bien

de la justice, ou le public, nous remettons toujours de demain en demain l'exécution de nos meilleures pensées; tout ainsi que si nous ne debvions jamais bouger d'icy bas, où n'y a celuy qui ne sache que ce n'est pas son vray séjour et principale demeure.

Il adjousta plusieurs belles instructions et raisons que les studieux pourront veoir en son histoire, et entre aultres choses remarqueront son extresme regret d'avoir différé ce qu'il estoit contrainct de commettre à ceulx qui ne feirent pas mieulx que luy, mais bien pis.

Comme il arrive ordinairement que l'on ne gaigne guère au change, et d'ung mauvais maitre on tombe quelquesfois en ung pire.

Loys le Gros, sixiesme du nom, se sentant vieil, et prévoyant sa mort, fait venir de Gascongne son fils depuiz appelé Louis le Jeune, et en la présence de plusieurs grands seigneurs, le pria et conjura de régner avec plus de justice qu'il n'avoit faict, et surtout luy enjoignit d'ayder et soustenir les pauvres, les vefves et orphelins; employer toute son estude, soing et soucy à la conservation des loyx, de l'autorité et dignité publique, de la paix et tranquillité commune, et plusieurs aultres préceptes et exhortations à ce propos, qui est sans mentir chose fort louable et très digne d'ung prince chrestien.

Mais c'est trop mieulx faict d'exécuter de soy mesme ce que l'on fie à ung aultre, et mesmement à ung jeune prince, lequel, plongé dans les délices d'une grande et blanchissante fortune, oublie aussitost ces salutaires advertissemens, et ne s'en soubvient jamais guère qu'au dernier période de sa vie; et lors, à l'exemple de son prédécesseur, il faict les plus belles leçons du monde à celuy qui luy doit succéder, et puis c'est tout.

Ainsy tout se résout en remonstrances, et les fruicts des dernières bonnes volontez ne viennent jamais guères à maturité.

Antigonus, roy de Macédoine (me soit permis d'entremesler cet exemple estranger parmy les nostres), ne fait pas ainsy, comme récite Plutarque en ses apophtegmes; car ayant, au commencement de son règne, et encores long temps après, traicté fort rudement son peuple, venant ung peu sur l'aage, il changea entièrement de façon de faire, par une métamorphose de ses mœurs, du tout contraire à sa vie passée. Et comme ses familiers s'estonnoient de ce changement, et lui en demandoient la raison : *Prius, inquit, opus erat regno; nunc gloria et benevolentia, qua regnum recuperatum, longe melius, quam vi servatur.* Au commencement, dit il, j'ay esté rude et sévère pour recouvrer mon royaume des mains de mes ennemys; mais à

ceste heure que, graces à Dieu, je suis establi ferme et paisible, je n'ay plus besoing que de gloire, de bonne renommée et clémence, qui sont les vrayz et infaillibles moyens d'affermir et conserver les couronnes, et non pas la force et violence, qui ne sont propres qu'à les ruynere et destruire.

Pour retourner chez nous, je vous pourrois dire que Philippes le Long, qui feut roy de France et de Navarre, estant infiniment hay de son peuple à cause des grandes charges qu'il avoit mises sur luy, entra sur la fin de ses jours en ung grand regret d'avoir ainsy mal mené ses subjects, en luy prit volonté d'y remediesier, donner surtout ordre à la justice et à la police, et entre aultres choses vouloit ordonner que partout son royaume n'y auroit qu'ung poids, une aulne, une mesure, une monnoie (1), laquelle monnoie, tant

(1) Un système uniforme de poids et mesures avait déjà été projeté sous Charlemagne. Philippe-le-Long mourut jeune encore, avant de pouvoir réaliser le même projet.

Louis XI, François I^{er}, Henri II, Charles IX et Louis XIV. ont rendu à ce sujet diverses ordonnances qui sont restées sans exécution. On le croyait impossible. Cette réforme, réclamée par toute la France en 1789, était reproduite dans tous les cahiers remis aux députés des états-généraux. L'uniformité des poids et mesures a été exécutée sous le régime républicain.

d'or que d'argent, seroit mise et auroit cours à prix si légal, que l'or achepteroit l'argent, et l'argent achepteroit l'or, qui eust esté une belle et sainte ordonnance, grandement profictable au royaume; mais tous ces beaulx projects s'esvanouyrent par sa mort, qui luy arriva bientost après. Et le pis feut qu'il ne laissa point d'enfans masles : et dit l'histoire que c'estoit par une punition divine, laquelle suit ordinairement les princes injustes et grands exacteurs.

Mais il se fault approcher près de nostre siècle, et toucher ce qui concerne principalement nostre desseing.

Je dis donc que dès le roy Charles VII, il y avoit déjà des plaintes contre les gens de justice, ports et faveurs des judges, pour auxquelles pourveoir, ce prince fait de fort saintes ordonnances pour la réformation d'icelle.

Et entre aultres une fort louable, que les parties ne cognoistroient point le rapporteur de leur procez, et en cas qu'elles en eussent cognoissance, le procez seroit baillé et distribué à ung aultre.

Que c'estoit bien quelque chose pour prévenir toute brigue, faveur, sollicitations, recommandations, et pour aultres considérations que je déduiray en son lieu, mais ce n'estoit pas assez

la vieille s'escriant, luy dict hault et clair : Cessez donc, Philippe, d'estre roy, et quittez la place à ung aultre.

Tant s'en fault que ce prince débonnaire se courrouçast de ceste franchise, qu'au contraire ce resproche luy toucha vivement au cœur, et songea que ceste pauvre créature avoit raison, de manière qu'il retourna tout court, luy donna audience et luy fait justice.

Le bon empereur Adrian en fait ung jour tout de mesme : estant monté à cheval pour aller en quelque expédition militaire, print la patience d'ouyr les remontrances d'une pauvre femme qui luy demandoit justice; il la luy rendit à l'heure mesme, postposant (1) toutes aultres affaires, bien qu'ilz feussent grandement importants au public.

De faict les premiers roys ne feurent jamais créés par les peuples pour aultre occasion, tient Hérodote, Justin et plusieurs aultres bons auteurs, sinon pour faire cesser toutes violences, outrages, torts et injures parmy leurs subjects, protéger les innocens, les impuissans, les pauvres, les pusillanimes, contre les entreprises des plus forts, plus riches, plus puissans, cauts, sub-

(1) Ce vieux mot n'est plus d'usage, et n'a pas été remplacé.

tils et industrieux , et rendre justice à tous , sans exception de personne.

Aussy estoient ilz appelez du nom de judges, *juris redditores*, rendeurs de droict au peuple, et qui leur font justice; et n'y a rien de si fréquent dans Hésiode, témoin quand il taxe les judges qui, de son temps, se laissoient corrompre par présent pour des injustices, qu'il appelle *judices donivoros*, judges mangeurs de présent.

Homère les appelle ordinairement *populorum pastores*, pasteurs des peuples, parce que les bons judges, roys et gouverneurs des peuples, doivent en avoir le même soing, que le bon pasteur a de son troupeau.

Et Platon, au cinquiesme des loys, soubtient qu'il n'y a rien au monde plus convenable à ung bon prince que de faire justice; et cela est si véritable, que mesme il la doit préférer à son profit et particulier intérêt.

Qu'ainsy ne soit, ne voyons nous pas que, plusieurs siècles devant Homère, Minos et Éacus, qui notoirement ont possédé de grands empires, n'ont jamais esté grands, jamais esté honorez par leurs peuples, ny par toute la postérité, d'autres plus magnifiques tiltres d'honneur, tiltre de majesté, tiltre de salut, tiltre de bon augure, quand il est accompagné d'une bonne ame.

Il n'y en peult avoir ung plus grand, plus auguste, plus royal parmy les hommes.

Pour le monstrer, c'est que l'Éternel ne refuse point le nom de judge; mais, par toute l'Escripture, nous trouvons ceste appellation luy estre adaptée avec ces beaulx mots, de juste, de fort et patient, qualités grandement nécessaires à ung bon judge, s'il veult, comme il doibt par la nature de sa charge, tenir la balance droicte, sans faveur, sans craincte, ny aultre passion quelconque, et s'il veult judger avec grande cognoissance de cause.

Il ne fault donc pas s'esmerveiller si le peuple de Dieu, qui a esté plusieurs siècles gouverné, conduit et manié par des judges, s'est bien trouvé de ceste forme d'administration; car c'estoit Dieu mesme qui gouvernoit sous le ministère des judges, comme il le tesmoigne à Samuel, le dernier d'iceulx. Et tant que ce gouvernement continua parmy les Hesbreux, ilz régnèrent en grande tranquillité.

Mais finablement, enyvrez d'une trop douce et favorable fortune, et ne pouvant plus se contenir en leurs prospérités (qui est parmy la plupart des hommes trop plus insupportable que les afflictions et adversités), ilz commencèrent à regimber comme le cheval trop gras, abandonnèrent Dieu le créateur, lequel, pour punition

de leur ingratitude et prévarications, les permet tresbucher en toutes sortes de rencontres et désolations par l'esloignement de sa justice.

C'est ce qui a donné subject aux poëtes, qui par leurs fictions poétiques prennent plaisir d'envelopper la vérité de toutes choses, de dire que la justice a esté la dernière de toutes les vertus qui a abandonné la terre et a remonté au ciel, dont elle estoit premièrement venue :

Ultima cœlestum terras Astræa reliquit.

Tant est qu'il n'y a rien en quoy le prince soubverain se puisse rendre plus agréable envers Dieu qu'en faisant justice et jugeant équitablement, ny en quoy sa divine majesté soit plus offensée que par l'injustice, à cause de laquelle il menace les cités, les royaumes et les familles particulières de toutes malédictions.

Là où ceulx qui feront justice, il leur promet toutes sortes de bénéfices et bénédictions mondaines. *In benedictione erit semen justi, florebit ut palma, sicut cedrus amplificabitur; hujus neque spes destituetur, neque semen conspicietur mendicare panem: hic hæreditario possidebit terram et ea quæ Deus præparavit diligentibus quod justitiam omnibus rebus præposuerit.*

L'empereur Auguste n'ignoroit pas ceste sainte doctrine, duquel nous lisons qu'il estoit si as-

sideu, si attentif et affectionné à rendre justice à ung chascung, que mesme estant malade et se faisant porter en lictière, il donnoit audience et faisoit raison à tous ceulx qui avoient quelques remonstrances ou plainctes à luy faire.

Entre ses successeurs, ceulx qui ont laissé une louable mémoire d'eulx, ont faict justice, et par le moyen d'icelle ont acquiz de leur vivant l'amour et bienveillance de tout le monde, ont eu affluëce de tous biens et prospérités terriennes, et après leur mort ont laissé une glorieuse et louable mémoire de leur administration.

Les aultres empereurs, qui ont vesceu par rapines, désordres et confusion, causée par l'injustice par eulx et par leurs ministres practiquée, ont toujours esté en nécessité; eulx et leurs subjects n'ont jamais esté sans soupçons, rébellions, conspirations, ennemiz domesticques, et presque tous ont finy malheureusement, maulditz de Dieu et des hommes à tout jamais.

Quant aux roys de France, l'ung des principaulx articles de leur serment à leur sacre, est de bien judger en équité et justice (1); d'où ilz

(1) Ce serment se faisait à Dieu, au clergé et au peuple:
Professio regis ante solium, coram Deo, clero et populo.

« Je fais profession et promets devant Dieu et ses anges,
« dans ce moment et pour la suite, de faire avoir et conser-
« ver, selon ma puissance et connaissance, à la sainte église

apprennent que la principale cause de la création des roys est à cest effect, et ne fault pas encore que Dieu les élève en ces haultes charges et dignités pour se reposer parmy les délices, se peigner, farder ou parer comme des femmes à la mode des anciens roys de Perse et d'aulcungs de nos anciens roys de la première race, tandis qu'ilz se reposoient de l'administration de leur royaume sur les maires du palais, lesquelz sceurent bien faire leur profit de telles molleses, effémations et fétardises (paresse), ainsy que chascung sçait.

« et au peuple qui m'est soumis, loi, justice et paix, en la
 « manière que nous pourrons aviser mieux dans le conseil
 « de nos fidèles, sauf ce qui regarde l'usage convenable de
 « la miséricorde. » (Serment de saint Louis à son sacre, Cérémon. franç. p. 22.)

Requête présentée au roi par le peuple de France : « Que
 « vostre soubveraine franchise soyt gardée et déclarée, et
 « qu'elle ne périsse, ne ne soyt avilée (avilie) en vostre
 « temps, et si que vous gardiez le serament, lequel vous
 « faictes en vostre couronnement, l'honneur et le proffict
 « de vous, de vos hoirs et de tout vostre peuple, si que par
 « la dévotion de vous et de vos antécresseurs, et de vostre
 « grand pueuple, la greigneur (plus grande) franchise de
 « vostre royaume ne soyt perdeue, ne en doubte ramenée,
 « et que cette injure faicte à vous et à vostre peuple soyt
 « bien et suffisamment amendée. » (Serm. du Roy. Savaron, *Traité de la Souv.* p. 38.)

pour exterminer le monstre de chicanerie et d'injustice qui avoit déjà laissé son enfance et inclinait à l'âge de puberté.

Ce feut bien pis du règne de Louis XI, lequel vint à la couronne en mil quatre cent soixante ung. Je remarque l'année, afin que l'on reconnoisse combien il y a de temps que la chicanerie a montré ses griffes, combien l'injustice dure en ce royaume, et que l'on fasse jugement de ce qui en peult arriver, si on n'y remesdie à la parfin.

Comme il est certain que toutes choses, soit bonnes, soit mauvaises, ont par l'ordre de nature, comme leur âge, leur commencement, leur progrez et accroissement, le point de leur grandeur et exaltation, au partir d'iceluy leur déclinaison, puis la fin.

C'est pourquoy, en matière de choses mauvaises et pernicieuses, le meilleur et plus expédient seroit de les esteindre aussitost qu'elles paroissent, comme anciennement ilz estouffoient les monstres dès leur naissance, afin de prévenir de bonne heure les malheurs qui arrivent au monde par l'accroissement et multiplication de si pernicieuses créatures.

Et comme plaintes feurent de toutes parts faictes à ce prince des longueurs et multitude des procez, à cause (dict le sieur d'Argenton,

qui a fort rondement et véritablement descript l'histoire de ce prince) des cautelles, rançonnemens et pilleries des advocats et des procureurs, qui est, dict il, si grande en ce royaume, qu'il n'y en a point de semblable ; il se résolut, sur la fin de ses jours, et désiroit de tout son cœur d'y pourvoir et y mestre ung très bel ordre, tant en la justice qu'en la police ; mais il feut prévenu de mort et de longueur de maladie, tant de corps que d'esprit, si l'on peult dire celui là en présence qui a vesceu soixante trois ans tout entiers, lesquelz il monstroït bien qu'il avoit attendeu long temps à faire du bien à son paulvre peuple.

Et pour ce, faict bon commencer d'heure, et n'attend pas à l'extrémité de la vie, et lorsqu'on n'en peult plus, à faire du bien où le devoir oblige. Mais fault prendre le loisir, tandis que Dieu en soubmet les moyens, avec bon sens et en son lieu, afin de mourir avec plus de consentement, que ne peulvent pas avoir ceulx qui commettent au hasard et à la foy d'autrui les œuvres qu'ilz désireroient faire, qu'ilz debvroient avoir eulx mesmes exploitées, si, lorsqu'ilz avoient la libre disposition de leur personne, ilz eussent esté poussez du mesme zèle qui leur est venu aux derniers jours de leur vie. *Dum tempus habemus, operemus bona* : car nous ne se-

rons pas ny grands ny petits à l'heure du Seigneur.

L'aulture poinct feut sagement remarqué par Gilles Romain, grand théologien et précepteur de Philippe le Bel; car en la harangue qu'il feit à ce roy au nom de l'université de Paris, à son retour du sacre de Rheims, il faict veoir à ce prince les grands biens qui luy viendront par l'observation de la justice, et dict, entre plusieurs aultres traits excellens, par lesquelz il monstre qu'il n'estoit pas moins versé ez aultres bonnes lettres qu'en celles de sa profession, qu'il s'estonnoit merueilleusement d'une chose, qu'entre ung nombre de si vertueux princes et grands chefs d'armes qui ont été désireux d'acquérir quelque surnom magnifique, superbe et haultain, sçavoir de victorieux, d'auguste, de conquérant, de grand, d'heureux, de débonnaire, hardy, et aultres appellations de gloire et de louange, il ne s'en est pas trouvé ung tout seul qui ait mérité ce nom de juste, lequel néantmoins, comme dict ce gentil orateur, c'est le vray tiltre d'honneur à lever, puisque tous les aultres ont esté pris, combien que ce nom de juste deust par raison estre le plus soigneusement et curieusement recherché et recueilly, comme préférable et plus excellent que tous les aultres ensemble. C'estoit en l'an 1286.

Depuis ce temps nous avons eu ung saige, ung riche, ung bien aimé, ung père du peuple, et ce dernier ne s'esloigne guères de celuy dont est question, et, pour en dire la vérité, l'ung vault bien l'aulture, ou peu s'en fault.

Mais tant y a que nous pouvons dire que celuy de juste demeure encore à lever : nostre théologien en rend une belle raison qu'il a prinse d'Aristote, à sçavoir, que l'homme juste n'est point faict pour soy, ains doit plus aux aultres qu'à soy mesme, *justitia tota foras spectat*, comme nous monstrerons bien au long ez livres suivans.

Comme si les roys (dict il), qui sont les vrays lieutenans de Dieu, avoient esté instituez pour leur particulier, et non pour l'utilité publique, laquelle ilz sont teneus de préférer à leur propre intérêt : aultrement ilz ne sont pas dignes du nom de roy, mais bien d'ung aulture fort odieux.

Il y a plusieurs aultres singularités remarquables en ceste harangue que je laisse, parce qu'elles ne font à mon propos; et néantmoins je demeure en ceste créance, qu'il y aura finalement quelqu'ung de nos princes qui aura tant de couraige et de vertus, de lever le tiltre de juste, puisque c'est le seul restant et le plus magnifique de tous.

Il y a bien de la façon à le gagner, mais tant

plus y aura il de gloire pour celuy qui l'aura mérité. Les grands du monde, tant plus ilz ont de vertus, et plus s'efforcent ilz de laisser par leurs glorieux faicts une louable mémoire d'eulx après leur mort. Ilz ne le sçauroient mieulx faire que par la justice, et la gloire qui vient de celle là ne s'efface par aulcung laps de temps.

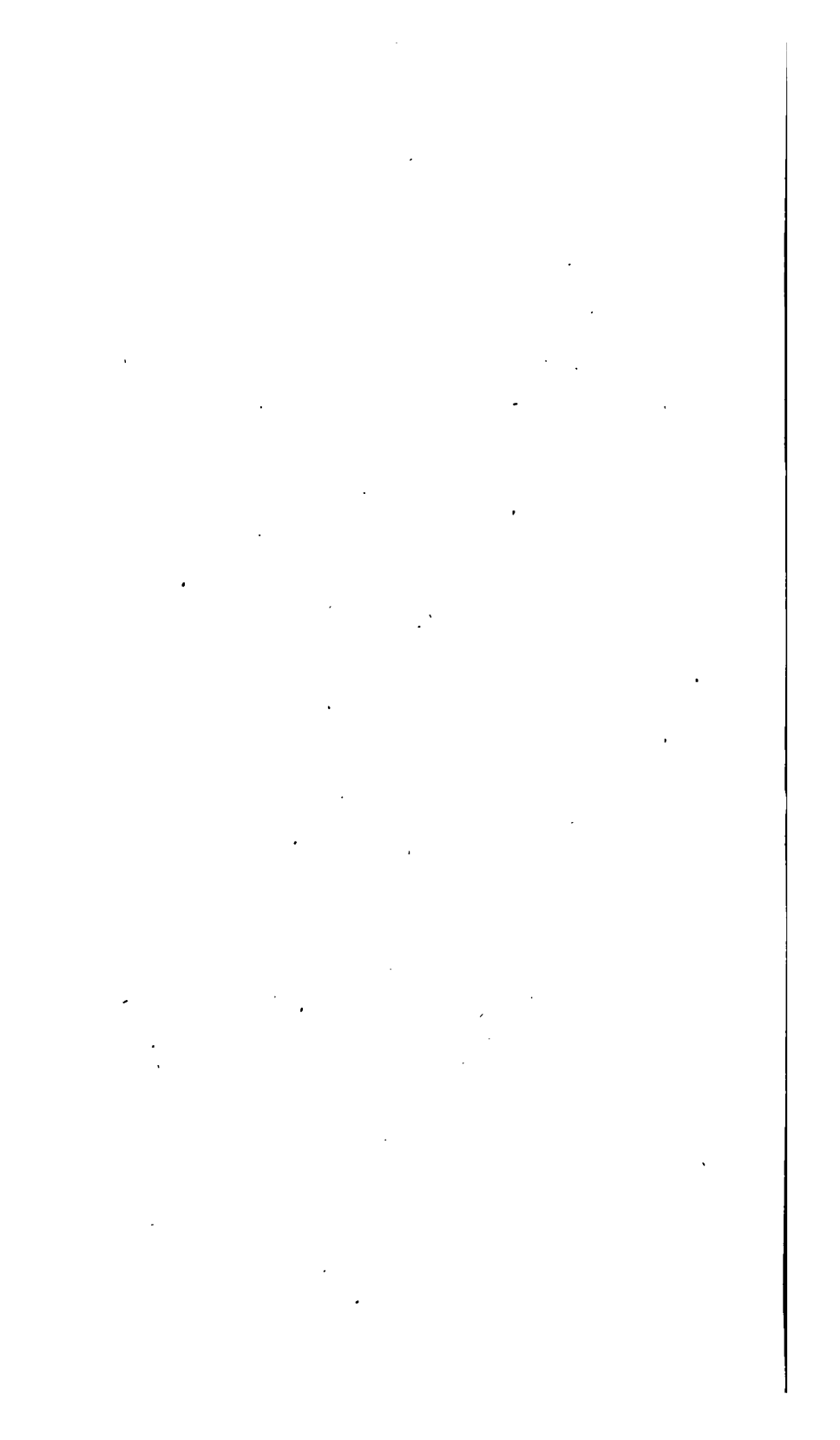
Si je veoyois la réformation de la justice sous le reigne de nostre victorieux prince, ce seroit ung grand acheminement à cest heureux point.

Je prie de bon cœur le Tout Puissant qu'il luy imprime si vivement l'amour de sa justice en l'ame, que toutes aultres affaires postposés. son plus grand soing soit de régler sa justice, et la laisser aussy nette et entière à son successeur, qu'il a trouvé d'injustice et de corruption à son advénement à la couronne.

Ce faisant, sa mémoire sera bien plus recommandable pour sa justice que pour ses armes. parce que en celles cy il est porté pour son intérêt et pour sa gloire, en l'autre pour l'honneur de Dieu, le repos de son peuple et le salut de sa patrie, auquel celuy de sa majesté se trouve incorporé, joinct et uny inséparablement.

TRAITÉ
DE
LA RÉFORMATION
DE LA JUSTICE.

SECONDE PARTIE.



TRAITÉ

DE

LA RÉFORMATION

DE LA JUSTICE.

SECONDE PARTIE.

(*N. B.* Le sommaire de cette partie manque dans les manuscrits de la Bibliothèque du Roi.)

LE bon Hésiode, poète grec qui vivoit du temps de Saül, premier roy des Hesbreux, et qui semble, par ses divins escripts, avoir puisé ses préceptes dans les vives sources des livres sacrez, a, mieulx que tout aultre de sa qualité, représenté le bien et le mal de justice ou d'injustice par ses beaulx vers, que j'ay bien voulu traduire en nostre langue, pour faire veoir en quelle estime, quel rang et quel respect ung pauvre payen éclairé possible de la seule lumière de nature tenoit la justice, et m'estonne comme ceulx qui se disent chrestiens, et conséquemment debvroient trembler dans l'apprehension de la justice divine, qu'ilz n'eschapperont

pas tost ou tard, n'en font non plus d'estat que si c'estoit une chimère, une illusion, ung songe. ou ung fantosme pour faire peur aux petits enfans.

Mais je leur prédiz, mesmement à ceulx qui sont constituez ez dignitez, et qui judgent aultruy (et que s'ilz y pensent, s'ilz sont capables de conseil), que l'ire de Dieu est à leur porte, qui ne tardera guères à leur faire cognoistre et sentir à leur grand dommaige, honte et confusion, quelle est sa justice et sa religion qu'ilz ont à tel mespris; car l'une ne peut l'estre sans l'autre.

Et à ce propos, dict Origène que Dieu nostre créateur est la justice vivante, et de sorte que l'on peut dire avec vérité, que tout homme qui n'a point de justice n'a point aussy de religion. Mais laissons les athées, si tant est qu'ilz demeurent endurciz, et oyons nostre poète, qui sous le nom de roys entend toujours les judges.

Le roy qui, tant aux siens qu'aux étrangers propice,
 Leur rend également l'équité, la justice,
 Enrichit ses cités et son peuple puissant,
 Et la paix luy faict veoir son estat florissant.
 Le grand Dieu qui tout veoit luy détourne la guerre,
 Et ne permettra point qu'on ravage sa terre :
 La raige de la faim n'assaillira jamais
 Tout homme qui sera droictement en ses faicts.
 Il verra de ses champs l'espérance certaine,

Et croistre par milliers son troupeau portelaine.
 Nombre de beaulx enfans sa femme portera,
 Et de son seul mary l'amour esprouvera.
 Ses arbres tout panchez et ses ruches d'abeilles
 Lui produiront des fruicts et du miel à merveilles;
 Il aimera les siens, il sera chéri d'eulx,
 Vivra content du sien, de nul aultre envieux.
 Mais à l'homme remply de ruse, de malice,
 Duquel tout le plaisir gist à faire injustice,
 Le Dieu juste vengeur prépare le tourment
 Digne de ses forfaicts, et le hait tellement,
 Que pour ung homme seul méchant et détestable
 Il revient maintes fois en estat déplorable
 En plus grandes cités, et fauchant le labueur,
 Tant il est irrité du pauvre laboureur.
 Il esclance partout la peste, la famine,
 Formidables fléaux de sa fureur divine.
 Les peuples, éperdeus d'un si malheureux sort,
 Ne desirent rien lors qu'une soudaine mort,
 Pour passer les langueurs d'une si triste vie.
 Ainsy du Tout Puissant la fureur non punie
 Ne demeure jamais, et te fault souvenir
 Qu'heureux est celui là qui la peult prévenir,
 En jugeant par raison.

De vérité, quand le bon judge et l'homme
 juste n'auroit aultre récompense que le conten-
 tement que luy apporte la bonne vie, et l'in-
 juste n'auroit aultre peine, tourment et sup-
 plice que sa mauvaïse conscience, ce seroit
 assez pour encourager perpétuellement l'ung au
 bien, et destourner à jamais l'aultre du mal.

Le juste , dict Sénèque , ne veit jamais sans allégresse , et ceste allégresse luy vient de la bonne conscience.

A ce propos , dict Salomon , tous les jours de l'homme inique sont maulvais , c'est à dire , pleins d'angoisse , de peine , de travail ; mais l'ame nette de crime est toujours ainsy qu'en ung festin perpétuel. L'on n'en eust sceu dire davantaige en peu de parolles , par lesquelles nous est donné à entendre , que comme celuy qui est en ung banquet se réjouyt non seulement de la magnificence du festin ou diversité des viandes , mais encore de la présence et communication de ses amys , avec lesquelz il faict bonne chère.

Tout ainsy le juste se réjouyt du tesmoignaige que luy rend sa bonne vie , et du ressentiment qu'il a de la présence divine , de laquelle il a de grandes prémices et conjectures en son ame. Il y a non seulement ceste différence , que la liesse et joye du banquet est ordinairement desréglée et terrienne.

Celle cy est perpétuelle et néantmoins bien ordonnée ; celle là se commence par la faim. s'achève par le rassasiement ; celle cy commence avec la bonne vie , se conduict avec la persévérance , et se parfaict avec la gloire.

Et tout ainsy que l'homme ne peult bien estre juste , que par mesme moyen il ne soit tempé-

rant, prudent et magnanime tout ensemble; aussy l'homme injuste, violent, injurieux et outrageux doit avoir tous les vices pour ses hostes et assesseurs perpétuels, et mesmement l'intempérance, l'imprudence, la tesmerité, la couardise et lascheté, et généralement l'escorte et compagnie de toutes sortes d'imperfections.

Ce n'est donc pas sans cause qu'Aristote dict que l'homme ayant acquis la droicte raison est le meilleur animal de tous; aussy délaissant la loy et la justice en est véritablement le pire: mesmement, s'il est élevé en quelque honneur, supériorité, grandeur et autorité, par ce (dict il) qu'il n'y a rien plus cruel, plus insupportable, plus à craindre, que l'injustice armée, et qu'il vaudroit mieulx mettre cent couteaux entre les mains de cent furieux, que le maniement d'une cité, d'une républicque ou d'une charge entre les mains d'ung meschant.

Et Platon, au deuxiesme de ses loyx, dict très bien qu'estre sain et dispos, veoir, sentir, ouyr et comprendre facilement toutes choses, estre fort riche et vivre longuement, veoir jusqu'à devenir, s'il se pouvoit, immortel, tout cela n'est rien si vous estes privé de la justice.

Pourquoy cela? parce que ceste Némésis, fiddelle compaignie et vengeresse perpétuelle de la justice, ne les abandonnera jamais, qu'elle ne

leur ait fait sentir l'aigreur de son juste courroux. La crainte et la terreur se logera non seulement dans leurs maisons, mais aussi dans le plus profond de leurs cœurs et de leurs pensées, les frappant, martelant sans cesse, ny remises, non de ces flambeaux et torches des Furies poétiques et fabuleuses, mais de ce ver immortel dont parle le prophète. Saint Hiérosme interprète fort élégamment et proprement le remords et bourreau des consciences de ceulx qui se sentent coupables d'avoir fait plusieurs injures et injustices à leur prochain.

Quos diri conscia facti

Mens habet attonitos, et surdo verbere cædit

Occultum quatiente animo tortore flagellum.

Pœna autem vehemens ac multo sævior illis,

Quas et Cæditius gravis invenit et Rhadamanthus,

Nocte dieque suum gestare in pectore testem (1).

Et s'il est vray que la société d'entre les hommes n'est conservée et mainteneue en repos et assurée tranquillité que par la justice ; que la piété et justice sont les ornemens et colonnes des cités, et dont procèdent les bienveillances, l'amour et l'union des citoyens, à cause de quoy Platon appelle la justice l'anchre et soutènement

(1) Juv. sat. XIII, v. 193 sq.

de la cité, *ἔρμα τῆς πόλεως*; il s'ensuit que la dissolution de la société et ruyne des républicques et monarchies doit nécessairement procéder de l'injustice.

Cela est si véritable, que les tyrans mesme et les usurpateurs d'estats recognoissant que leur tyrannie ne peult estre de durée sans quelque forme de justice, ilz sont contraincts de l'establir, non pas certes pour l'amour et révérence qu'ilz luy portent, mais pour l'amour d'eulx mesmes, sçachant bien que pour se maintenir il fault avoir la justice, du moins l'ombre d'icelle; et les brigands mesme, qui sont les ennemys jurez et des loyx et de toute police publicque, pour vivre et se maintenir en quelque repos en leur communauté, qui est vrayment barbare et bestiale, sont réduictz à ce poinct de practiquer entre eulx une forme de justice, aultrement ilz ne pourroient pas subsister tant soit peu de temps par ensemble.

Cela faict que les compaignons rapportant fidellement en communauté leur proye, larcins et voleries, et l'archipirate et chef de la troupe partaige entre eulx le plus éгалlement et (s'il est permis d'user de ce mot) le plus justement que faire se peult, se réservant le droict de préciput que les loyx de la piraterie luy permettent. S'il ne le faict, ses compaignons le massacrent

bien viste, ou du moins l'abandonnent, se constituent sur eulx ung aultre chief plus loyal et plus raisonnable.

Chose admirable, certes, que les ennemys capitaulx de justice sont forcés d'implorer le secours d'elle, et la vénérer pour se conserver et maintenir entre eulx ! En quelle estime doit elle donc estre èz policez royaumes, républicques et gouvèrnemens monarchiques ?

Reste ung scrupule duquel il est bien aisé de nous deffendre, c'est que de vérité nous ne savons bonnement en ce monde quelle est la vraye et universelle justice, et que celle que nous pratiquons icy bas n'en est que l'image ou plus tost l'ombre, si freslè et si caducque, qu'elle est subjecte à diversité d'opinions, changemens, variations, selon les lieux, les pays, les temps, les personnes, les occurences des choses ; et conséquemment l'opinion de ceulx sembleroit estre la meilleure, qui tiennent que nos droicts ne sont point selon nature, qui est tousjours une et immuable, ny selon le droict divin, qui est fixe, permanent, et tout ung par le monde universel.

Et tout ainsy que c'est le mesme soleil qui luit à Paris que celuy qui donne sa lumière et sa chaleur à Rome et à Constantinople, ainsy la justice divine et aussy le droict naturel n'est

poinct aultre parmy les sauvages (1) de l'Amérique que les chrestiens de l'Europe.

Pour le regard des loyx des hommes, chaque peuple, monarque et soubverain les establît selon les commodités et nécessités particulières des provinces, des contrées, veoire des cités. En gardant toutesfois ce tempérament que la raison soit tousjours l'ame de la loy; aultrement elle ne pourroit pas estre de durée, non plus que le corps humain ne peult subsister sans l'assistance de l'ame qui le vivifie.

C'est ce qui est cause de la diversité des droicts, non seulement en chascune monarchie, mais encores ez provinces, villes et communautés particulières. Cela se veoit en ce royaume, tant en nostre loy salicque, fondamentale et fidelle conservatrice de ceste couronne, que pour les diverses coustumes des provinces; et néantmoins le tout, rapporté à l'utilité commune de la société publique, est estimé juste et raisonnable en chascune province, et fault nécessairement judger selon icelles, aultrement ce seroit faire injustice.

Je ne sçais que trop que la justice d'aujourd'huy s'exerce de telle sorte que plusieurs la veulent rendre ministre exécutive de leurs pas-

(1) Il y a *sages* dans le manuscrit. C'est bien encore évidemment une faute de copiste.

sions, la font servir de palliations et couverture à leurs violences, rapines, concussions, oppressions, outrages et impiétés par eulx faictes, et n'y a si meschant et détestable qui veuille avouer faire mal, et ne s'efforce de couvrir son crime sous quelque ombre et apparence de vertu; de manière que la justice ne sert qu'à prêter son nom à ceulx qui voudroient volontiers faire accroire qu'ilz font bien lorsqu'ilz commettent les plus grandes meschancetés, ou qu'ilz jugent contre leur propre conscience: témoin celuy qui, ayant fait ung meurtre, disoit que c'estoit une abréviation de justice.

Ha! combien de judges depuis cinquante ou soixante ans ont voulu couvrir leur inique jugement du zèle de religion, du bien public, et plusieurs autres prétextes dont jamais on ne manque pour pallier une impiété, une concussion, une violence, ou autre passion desréglée, pour opprimer l'innocence non deffendeue.

Mais aussy quelle palliation et couleur qu'ilz puissent prendre, l'ouvraige monstre tousjours quel est l'ouvrier: le saige est tousjours saige, quand bien il seroist tout vestu d'escarlata ou de drap d'or; et à la fin finale, les couleurs se deslavent comme le fard des putains.

Ces faulx visages ne peulvent perpétuellement durer de manière que tout compté, desduict et

rabatteu, l'injuste, le rapineur est tousjours tel, quelque nom, tiltre et qualité qu'il ait voulu prendre pour ung bien peu de temps; car enfin l'iniquité se trouve iniquité, le meurtre, meurtre, l'oppression, oppression, la concussion, concussion, le larcin, larcin, et les meschants, meschants.

Et pour ne se laisser point befler (se moquer) ny tromper en matière de justice, il fault croire qu'il y a des marques certaines pour la recognoistre, et tenir pour maxime que bien que la justice contienne en soy toutes les vertus, elle en a deux principalement qui jamais ne l'abandonnent, et sont comme deux veines, sources et fontaines qui sortent d'elle, sçavoir, la piété et l'équité.

La piété consiste en la cognoissance de Dieu, en l'observation de ses commandemens et de sa divine loy.

L'équité tempère, remet et adoucit quelques-fois le trop d'excès de rigueur du droict; et à l'exemple de la reigle lesbienne, parfois demeure tout droict, aultrefois panche d'ung costé, selon l'exigeance des cas, à la charge toutes fois de ne se despartir jamais de la piété, soit pour la distribution des loyers (récompenses), soit pour l'infraction des peines, estant l'ung et l'autre deu à la justice.

Le débonnaire Ochus, roy des Égyptiens, n'ignoroit pas ceste doctrine, lequel peu de jours

avant sa mort estant fort instamment supplié par son fils aîné, qu'il laissoit successeur à l'empire, de luy déclarer le secret par le moyen duquel il auroit peu par tant d'années maintenir son royaume en une si profonde paix, avec l'amour et l'obéissance de ses subjects :

En exerçant (répondit il) la justice tant envers Dieu qu'envers les hommes, τὰ δίκαια πράττειν, εἶπεν, πρὸς ἅπαντας ἀνθρώπους καὶ θεούς ; voulant dire l'exercice de piété envers Dieu et de justice envers les hommes.

Le dire de Lactance revient à ce mesme sens et vérité quand il dict, que le premier degré de justice c'est d'estre ung avec Dieu en luy rendant le premier debvoir par une dévotieuse et sainte obéissance ; le second, avec l'homme par la distribution d'une bonne justice.

Le premier il l'appelle religion, et l'autre il le nomme miséricorde ou humanité ; et ceste vertu est fort propre aux justes et à ceulx qui craignent Dieu.

Et tout ainsy qu'il n'y a rien si convenable à la Divinité que de bien faire et profiter à toutes les créatures, aussy l'homme de bien, se conformant de tout son pouvoir sur le moule du divin exemplaire, se doit estudier de bien faire et profiter à son prochain, et considérer que Dieu luy a dès le commencement de sa

naissance inspiré cette affection naturelle, afin qu'il ait soing de conserver son semblable, le protéger, le maintenir, l'entretenir, le préserver de dommaiges, d'outraiges et de dangers : et tout cela se faict par le moyen de la justice naturellement infuse par l'Éternel dans l'ame de tout homme, qui est (dict il) le plus grand bien et soutien de la société d'entre les hommes.

Pour l'accomplissement du premier, à sçavoir la piété religieuse et union avec Dieu, il fault que les grands du monde principalement retiennent de tant qu'ilz aiment leur grandeur et conservation, que de vérité ilz sont plusieurs fois en l'Escriture sainte appellés dieux, et honnorez si souvent par leur peuple de ces tiltres d'imaiges du Dieu vivant.

Ce tiltre spécieux et à nul aultre *incomparable* les doibt faire soubvenir de deux choses principalement.

La première, qu'il n'y a rien en quoy le prince approche plus de la Divinité, qu'en procurant de bon cœur le bien universel de tous les hommes, leur administrant justice tant en général qu'en particulier, et en somme faisant à son subject tout de mesme qu'il voudroit luy estre faict, s'il estoit en sa place.

Aultrement ce seroit chose trop absurde d'honorer de ces mesmes noms ung Tibère, ung Né-

ron, ung Caligule, ung Domician, ung Héliogabale, et aultres tels monstres ennemis du genre humain, dignes de tiltres d'abomination et malediction perpétuelle.

La deuxiesme, que tout ainsy qu'ilz veulent estre obéys de leurs subjects, et qu'il fault punir de mort et aultres peines, selon l'atrocité ou légèreté du crime, ceulx qui auront contrevenu à leurs loyx et ordonnances; aussi fault il que de leur part ilz obéyssent et s'humilient sous le doux et amiable joug de la loy de Dieu.

En ce faisant, il permettra, veoir inspirera au cœur de leur peuple une vraye et fidelle obéissance qui les rendra redoutables et bienheureux en leur gouvernement : sinon qu'ilz ne trouvent pas étrange si leurs subjects ne leur rendent pas le debvoir, puisqu'eulx mesmes ne le rendent pas où ils sont teneus, ains contreviennent aux commandemens de Dieu et transgressent ses saintes et divines ordonnances, qui sont de trop plus grande auctorité que les loyx des hommes.

Non toutesfois que je vueille dire qu'il soit loisible aux subjects d'entrer en ces considérations, et sous prétexte différer d'obéyr aux commandemens de leur prince, à Dieu ne plaise que telle conception ne vienne en l'ame; et moy, dis je, qui ai appris en bonne escole qu'il fault rendre l'obéissance aux puissances ter-

riennes et aux supérieurs que Dieu nous a ordonnez, quels qu'ilz soyent.

Mais je suis obligé traictant cet argument de ramentevoir aux grands princes le facile moyen qu'ilz peulvent avoir, pour estre agréables à celui de qui ilz tiennent leurs sceptres, se procurer une terre infaillible et repos assuré de leur vivant, et une certaine espérance de transmettre leur couronne à ung successeur légitime. Comme aussy s'ilz ont en mespris l'honneur de Dieu et sa justice, ilz se peulvent bien assurer que tout le contraire leur arrivera.

Et sur ce poinct fault considérer et examiner ung peu plus exactement quelle beste c'est que l'injustice, de quelle couleur elle est, afin que j'use des mesmes termes d'ung bien grand de ce royaume, auquel on impose d'avoir souventes fois teneu le langage de ceulx qui luy demandoient justice (bien que ce fust, ce semble, de l'injustice qu'il entendoit parler) quels sont les satellites de l'injustice, de quels maux, désastres, malheurs elle est ordinairement cause partout où elle domine.

Premièrement, parce qu'il n'y a rien qui fasse mieulx paroistre le contraire que l'opposant à son contraire : je dis que la justice est figurée fort proprement par Orphée, par Hésiode et aultres poètes anciens, en forme d'une vierge

chaste et pudique venue du ciel, et fille de Jupiter, pour nous donner à entendre que la justice est ung don de Dieu mouvant immédiatement de sa bonté, et mis en dépost comme chose précieuse et sacrée entre les mains des puissances terriennes pour la communiquer aux hommes mortelz, les faire vivre sous la conduite et discipline d'icelle.

Chrysippe, mieulx que tout aultre d'entre les rhétoriciens, dépeint la justice fort élégamment. *Filo videlicet ac forma virginali, adspectu vehementi ac formidabili, luminibus oculorum acribus, neque humilis, neque atrocis, sed reverenda cujusdam tristitiæ dignitate.*

A l'opposite d'elle il faut mettre l'injustice, et croire que c'est une fille volaige, impudique, mensongère, bigarrée de toutes couleurs, et merveilleusement effrontée, sortie des enfers pour tourmenter et opprimer les innocents en ce monde, porter et favoriser les meschans, les combler pour ung temps des richesses acquises par rapines, par *concutions*, par tromperies, et leur donner toutes sortes d'avantaiges sur les gens de bien; et comme il n'y a rien si modeste, si affable que la vierge pudique et bien apprise envers les bons et vertueux, si rude et si farouche et inaccessible à l'enconstre des

impudens, luxurieux et desbordez, autant en est il de la justice.

Elle a véritablement le regard fort terrible et formidable, les yeulx pénétrants et perceants à la première renconstre, le port et contenance ny trop fier et relevé, ny trop simple et rabaissé, ains meslée d'une douce gravité; mais elle ne laisse pas pourtant d'estre bonne, douce et affable aux bons, aux pauvres et affligez desquels elle est le reconfort : sa terreur, son épouvantable regard n'est que contre les meschans et les géans ou tyrans, ainsy que Platon, Cicéron et l'Ecriture mesme appellent ceulx qui veulent résister aux efforts de la justice :

Parcere subjectis, et debellare superbos.

C'est la vraye devise, et l'ung de ses plus beaulx symboles est la figure du lion couchant qui est à l'entrée dans la chambre dorée du palais de Paris.

Dadvantage ce rude et si mauvais regard n'est que pour apporter plus d'assurance aux bons et aux justes, et de frayeur aux meschans.

Justus, dict le saige, *tanquam leo confidens, absque terror erit*. L'injustice, au contraire, parle comme une courtisane, vous aborde avec force et cérémonies, ung visaige riant, ung cœur double,

ung parler affecté, pipeux et mensonger, promesses haultes et magnifiques; et par ces amorces vous jette aisément dans ses filets, ne vous lasche point qu'elle ne vous ait terrassé et triomphé de vostre honneur, se soit enrichie de vostre despouille et saoulée de vostre sang, si vous vous laissez une fois attrapper par ceste harpie. parce qu'autant que la justice a de simplicité, de nayveté, de sincérité, ceste cy a de ruse, d'appasts, d'artifice, d'invention pour vous retenir dans ses retz.

Les compaignes et suites ordinaires de la justice sont la vérité, la raison, l'équité, la franchise, la fidélité, les quatre vertus cardinales, la *pytarchie*, qui est ung beau mot signifiant l'obéyssance qui doit estre par nous rendue aux puissances ordonnées de Dieu, soyent ilz princes ou magistrats, la paix et l'abondance de toutes choses.

L'escorte, garde et satellites de l'injustice sont le mensonge, l'hypocrisie, le parjure, la trahison, la flatterie, l'impudence, la violence, l'iniquité, la rebellion et désobéyssance aux magistrats, la guerre, la peste et le désespoir, les assassinats, la vengeance et pauvreté, la séquelle de tous les vices du monde, et finalement la ruyne publique.

La justice est celle de toutes les aultres vertus

qui se faict non seulement plus aimer, honorer et respecter, mais admirer non seulement par les bons, mais encore par les meschans; mais les hommes riches et libéraux sont estimez et prisez de qui? des pauvres, certes, de ceulx qui ont reçu du bien, de ceulx qui ont besoin de leurs secours, ou qui attendent d'eulx quelque bienfaict.

Les vaillans et grands seigneurs sont redoutez et estimez; mais c'est le plus souvent par force ou par craincte, et rien par vray amour : au lieu que la justice faict honorer le justicier à cause d'elle mesme, sans aultre considération ny respect que de la révérence que nous portons à tous ceulx qui la rendent esgale et droicte à ung chascun sans acception de personne.

Ainsy entre les hommes vicieux, tant s'en fault que pour estre avaricieux, prodigue, luxurieux ou entasché de quelque aultre maléfice, on encoure pour ce la haine publique, pourveu qu'il n'y ait point d'injustice meslée parmy, qu'il n'y a sorte de vice qui ne prétende avoir quelque et légitime excuse de son faict.

Je suis, dict l'ung, avaricieux, je l'advoue; mais pourtant si ne fais je tort à personne en conservant mon bien le mieulx que je puis, après avoir bien pris de la peine à l'acquérir : je suis prodigue, dict l'aultre; mais qui est celui qui

puisse dire que je luy aie jamais faict tort ny ravy son bien pour en faire largesse : je vis à mon plaisir, je fais grande chère.

Je passe mon temps joyeusement, dict le voluptueux et desbordé, mais je ne fais outrage et tort à personne ; et dans Térence, le plus infasme et desbauché garnement qu'il est possible, se deffend encore, et veult couvrir sa sale et meschante vie sous le mesme prétexte de ne faire tort à aulcung.

Leno, inquit, sum, fateor, pernicies communis adolescentium. Periturus, pestis ; tamen tibi a me nulla orta est injuria.

Belle considération, certes, pour nous faire veoir que l'injustice est en soy mesme si odieuse. et que nature abhorre tellement de faire tort et oppression à aultruy, que ceux mesmes qui ne peulvent nier qu'ilz ne soient enveloppez et plongez en ung labyrinthe de plusieurs aultres vices et imperfections, non seulement s'estiment pouvoir estre supportez pour raison d'iceux, mais encore croyent en debvoir estre excusez, pourveu que ce qu'ilz font soit sans faire offense, tort ou injustice à aultruy.

Ce n'est donc pas sans cause qu'Hésiode l'appelle la bien aimée de Jupiter, haulte et puissante dame, prisée, chérie et honorée de Dieu et des hommes.

Ἡ δὲ τε παρθένος ἐστὶ Δίκη, Διὸς ἐκγεγαυῖα
 Κυδνή τ' αἰδοίη τε θεοῖς οἱ Ὀλύμπων ἔχουσιν.

Hésiod. Trav. et jours, v. 254.

D'ailleurs la justice est si charitable, qu'elle ne regarde point à son intérêt et profit particulier, ains n'a aultre égard pour tout ce qui est de la conservation et bien estre du total.

Pour ceste raison elle est fort proprement comparée à l'œil, lequel, comme il est la plus noble et excellente partie du corps humain, et le sens qui le touche de plus près et a plus d'accointance et correspondance à nostre ame que nul aultre, et qui y tient le premier rang ny plus ny moins qu'aux familles les plus proches du sang, ainsy que dict fort gentiment Philon le platonicien : aussi la justice est proprement l'œil de la république, sans laquelle toutes choses seroient indubitablement en ténèbres et en confusion.

Nous disons donc, afin de continuer nostre propos, que l'œil ne se veoit point soy mesme; il ne veoit point seulement l'aultre œil, comme une main lave l'aultre, une jambe porte l'aultre; mais l'œil ne se veoit point, si ce n'est en ung miroir ou dedans la prunelle de quelque aultre.

Ainsy la justice n'est point faicte pour elle ne pour celuy qui la rend, encore moins pour se la faire à soy mesme; elle est toute faicte pour

le bien d'autrui, Ἀλλότριον ἀγαθόν . . . dict fort bien Aristote, et Cicéron encore plus ouvertement : *Justitia tota foras spectat, tota projecta est atque eminet, et totam se ad alienas utilitates porrigit.*

Mais l'injustice est tellement enivrée de l'amour de soy mesme, qu'elle ne songe qu'à son profit et contentement particulier ; tout ce qui luy est utile, tout ce qui est pour assouvir son avarice, ses voluptés, ses vengeances, tout ce qui tend à l'augmentation de ses biens, de sa famille, de son ambition, de sa grandeur, luy est juste, luy est licite, luy est honneste, veoire ce veut faire une loy ; quand bien ce seroit la plus grande meschanceté du monde.

Antonin Caracalla espousa sous ce tiltre ceste luxurieuse et détestable Julia, sa belle mère, laquelle luy persuada qu'à luy, qui estoit seigneur du rond de la terre, il n'y a rien qui ne luy soit loisible.

C'estoit une douce chanson aux oreilles de ce jeune prince, lequel crut aisément. Ce maudit conseil alloit au point de son desir et de ses passions. Grand secret pour les flatteurs et courtisans qui conseillent le prince suivant l'inclination qu'ilz recognoissent en luy, et non pas selon la vérité, la raison, la justice, qui est ce dont ilz se soucient le moins, et ne prévoient

pas, tant ilz sont aveuglez, qu'en perdant leur maistre, ilz se perdent quand et quand.

Cambyses, roy des Perses, voulant, à quelque prix que ce feust, espouser sa propre sœur, demanda à son conseil s'il luy estoit, par les loyx du royaulme, permis de le faire. Ses conseillers, veoyant sa résolution, et luy voulant plustost complaire qu'à Dieu, luy dirent qu'il n'y avoit pas une loy qui permist tel mariaige, mais bien y avoit il une qui permettoit aux roys de Perse de faire tout ce que bon leur sembloit.

Détestables conseillers, qui mériteroient qu'au mesme instant il leur feist à tous trancher leurs testes, ou du moins les bannir perpétuellement de sa cour, pour practiquer sur eulx mesmes de si pernicieux et si damnables conseils; et, s'il l'eust faict, et que, par mesme moyen, il eust vertueusement dompté ceste illicite passion, il eust rendu son nom glorieux à tout jamais; au lieu que sa mémoire est encore aujourd'huy noircie par mille et mille plumes, et le sera tant que le monde vivra.

Ce champ est si fertile de monstrueux exemples de ceulx qui ont abusé du sacré nom de justice pour servir à leurs cupidités bestiales et appétits extravagans, que ce seroit ung labeur sans fin, qui le vouldroit dilater.

Nous demeurons donc à ces termes, que

l'homme injuste ne faict rien et ne travaille que pour soy mesme, comme font ordinairement tous les tyrans, qui croient en leur doctrine que le peuple est faict pour eulx.

La justice faict aultrement; elle n'a esgard qu'à ce qui appartient à aultruy pour le luy distribuer; à l'instar du bon roy, du fidèle tuteur, du soigneux berger, qui sçavent bien qu'ils sont constitués en leurs charges, non pour l'amour d'eulx mesmes et pour passer leur temps en délices et oysivetés, mais pour avoir soing et pourveoir au bien et utilité, l'ung de ses subjects, l'autre de son pupil, et le tiers de son troupeau.

Cicéron, grand homme d'estat, l'a bien remarqué, quand il dit : *Omnino qui reipublicæ præfuturi sunt utilitatem civium sic tueri debent, ut quidquid agunt ad eam referant, obliti commodorum suorum : ut enim tutela, sic procuratio reipublicæ ad utilitatem eorum qui commissi sunt, non eorum quibus commissa est, geri debet.*

Le bon Aristide le sçavoit bien, quand une fois, entre les aultres, estant judge de deux particuliers qui plaidoient devant luy, il y eut l'ung d'eulx qui se print à dire : Ce n'est pas à moy seul, Aristide, que ma partye a faict tort; il a faict à toy mesme beaucoup d'outraiges, de tort et de préjudice. A quoy Aristide respondit promptement : Mon amy, dis seulement s'il t'en a faict

à toy ; car je suis icy assis pour te faire raison, et non pas à moy.

Ha ! que c'estoit merueilleusement bien entendre son mestier, et que nos judges chrestiens se doibvent mirer sur ce divin personnaige, qui, pour son insigne vertu, feut surnommé le Juste ; tiltre le plus auguste, le plus honorable que sçauroit jamais acquérir ung grand personnaige.

Mais passons oultre, et veoyons s'il est vray ce que dient plusieurs, que les grandes cités, républicques et monarchies sont plutost maintenues par les armes et par la force que par la justice. Pour moy, je dis que tels discoureurs, qui soubtiennent ceste maxime, sont sophistes ou flatteurs, courtisans ou des ignorans, si ce n'est qu'ilz veulent en leur jargon establir des principaultés tyrannicques, et non pas des monarchies royales et légitimes.

Les tyrans, de vérité, font tout par force et violence, et ne se soucient pas d'estre hays, pourveu qu'ils soient formidables et redoutez : *Oderint*, disent ils, *dum metuant*. Mais ilz ne prennent pas garde qu'il n'y a point de puissance asseurée, où est la craincte, ny d'estat de longue durée, où tout se faict de haute ayde et de vive force. *Nulla vis imperii est quæ premente metu possit esse diuturna; contra, benevolentia fidelis est vel ad perpetuitatem.*

Les estats cruels ont beaucoup de terreur, mais fort peu de vie; ilz sont comme le chaud et pays froids, lequel est plein d'ardeur, mais il ne dure guères; et qui conduict ung estat par la puissance absolue, sans le retenir avec les resnes de la douceur et de la justice, faict tout ainsy qu'un cocher qui, à une roide descente, laisseroit aller ses chevaux au galop, ou les chasseroit à toutes brides, au lieu de les modérer, et avec leur enrayoir les garder de se précipiter.

Certainement celuy là ne renconstroit pas mal qui disoit que la craincte est ung mauvais estacion d'estat; car, sans mentir, il n'y a point de plus grande révérence que celle de l'amour, et qui traicte l'homme par douceur, il sçait parfaitement par où il le fault prendre pour en disposer à son plaisir.

Le bon prince veult bien estre crainct, mais comme le père de ses enfans; c'est-à-dire, crainct et aymé tout ensemble. Pour parvenir à ce point, je luy veulx enseigner ung chemin bien court; c'est de faire justice.

Comment cela? Parce que la hayne vient du tort, la craincte et l'amour procèdent de justice: car, en punissant les mauvais sans dissimulation, et récompensant les vertueux de leur mérite par honneur et bénéfices, il n'y a que tenir qu'il ne soit fidèlement servy de ceux cy, crainct et re-

impudens, luxurieux et desbordez, autant en est il de la justice.

Elle a véritablement le regard fort terrible et formidable, les yeulx pénétrants et perceants à la première renconstre, le port et contenance ny trop fier et relevé, ny trop simple et rabaissé, ains meslée d'une douce gravité; mais elle ne laisse pas pourtant d'estre bonne, douce et affable aux bons, aux pauvres et affligez desquels elle est le reconfort : sa terreur, son épouvantable regard n'est que contre les meschans et les géans ou tyrans, ainsy que Platon, Cicéron et l'Ecriture mesme appellent ceulx qui veulent résister aux efforts de la justice :

Parcere subjectis, et debellare superbos.

C'est la vraye devise, et l'ung de ses plus beaulx symboles est la figure du lion couchant qui est à l'entrée dans la chambre dorée du palais de Paris.

Dadvantaige ce rude et si mauvais regard n'est que pour apporter plus d'assurance aux bons et aux justes, et de frayeur aux meschans.

Justus, dict le saige, *tanquam leo confidens, absque terror erit*. L'injustice, au contraire, parle comme une courtisane, vous aborde avec force et cérémonies, ung visaige riant, ung cœur double,

principalement par les chrestiens, que la première loy du monde et de nature est celle par laquelle le plus foible et le plus pauvre est à la mercy du plus fort et du plus riche.

Le plus simple, le plus idiot et grossier d'entendement est abandonné au plus puissant, au plus subtil et plus spirituel; l'industriel et bon mesnager est la proie du desbauché, du fainéant et du meschant.

Ceste loy, qu'ilz appellent de nature, est la loy des bestes, parmy lesquelles les grands poissons mangent les petits, les oyseaulx de proie vivent d'autres oyseaulx de moindre force et défense qu'eulx; les mouches, guespes paresseuses mangent le miel des mesnagères et industrieuses abeilles.

Les lions, les tigres, les loups dévorent les bestes que nature n'a pas pourveues de tant de résistance qu'elles.

Le bon Hésiode nous en rend une pertinente raison. C'est, dict il, qu'il n'y a point de justice entre eulx, comme Dieu l'a mise entre les hommes; y adjoutant, de plus, ung aultre traict fort mémorable, qui est qu'encore qu'il semble parfois que la force et l'injustice ayent gagné là dessus, si fault il néantmoins, malgré elles, qu'elles soyent vaincues et surmontées par la justice et par la raison.

Ἐπεὶ οὐ δίκη ἐστὶν ἐν αὐτοῖς,
 Ἀνθρώποισι ἔδωκε δίκην, ἥ πολλὸν ἀρίστη
 Γίνεται.

Hésion. *Trav. et jours*, v. 277.

Qui est ce que dict Lucrèce, que

... Genus humanum, defessum vi colere ævum,
 Sponte sua cecidit sub leges arctaque jura;
 Circumretit enim vis atque injuria quemque,
 Atque unde egressa est ad eum plerumque revertit.

Et de faict, s'il falloit prendre le droict par la force, il sera donc loisible à ung aultre qui aura encore plus de force, de couraige, de ruse, ou d'invention, d'en chasser celuy qui y seroit ainsy parvenu. Par ainsy, ceseroit ung perpétuel bout hors, et l'estat du soubverain et du magistrat, commis pour la police et pour la justice, seroit fluctuant au possible, et converty en occasion de tumulte, veoire d'une brutalité parmy les hommes.

Il ne fault donc poinct faire estat de la force, sinon de celle qui est la servante de la raison, qui luy obéyt en ses commandemens, qui se rend exécutrice et tient la main forte aux mandemens et ordonnances de justice.

Toute aultre force hors ces termes est bestiale, réprouvée et condamnée de Dieu et des hommes; et tous ceulx qui l'ont praticquée et

praticqueront se sont perdeus et perdront toujours, et cela se pourroit justifier par mille et mille exemples.

Mais ce n'est pas mon dessein de le monstrier en ce lieu, et retiendrons que la vraye loy de nature est de ne faire à aultruy que ce que nous voulons qu'il nous soit faict à nous mesmes, qui estoit la devise de l'empereur Alexandre Sévère. qu'il avoit faict escrire en lettres d'or dedans son oratoire, afin de l'avoir tousjours engravée en sa mémoire, et disoit l'avoir apprise des chrétiens, comme il est vray.

Je ne veulx pas pourtant condamner les armes ou forces guerrières et militaires d'ung estat. Je sçays bien qu'il n'y a point d'estat grand ou petit qui s'en puisse guères passer et se maintenir sans icelles, et que le dire de l'empereur Justinien est très véritable, qui est que la grandeur et manutention de toute républicque dépend de deux sources, sçavoir, des armes et des loyx, et que par ces deux forces jointes et bien unies ensemble, la grandeur de l'empire romain a surpassé tous les aultres estats du monde :

Istorum enim alterum alterius auxilio semper eguit, et tam militaris res legibus in tuto collocata est, quam ipsæ leges armorum præsidio firmatæ sunt.

Mais je dis, et n'y a rien plus vray, que les armes

Ἡ δὲ τε παρθένος ἐστὶ Δίκη, Διὸς ἐκγεγαυῖα
 Κυδνή τ' αἰδοίη τε θεοῖς οἱ Ὀλύμπων ἔχουσιν.

Hésiod. Trav. et jours, v. 254.

D'ailleurs la justice est si charitable, qu'elle ne regarde point à son intérêt et profit particulier, ains n'a aultre égard pour tout ce qui est de la conservation et bien estre du total.

Pour ceste raison elle est fort proprement comparée à l'œil, lequel, comme il est la plus noble et excellente partie du corps humain, et le sens qui le touche de plus près et a plus d'accointance et correspondance à nostre ame que nul aultre, et qui y tient le premier rang ny plus ny moins qu'aux familles les plus proches du sang, ainsy que dict fort gentiment Philon le platonicien : aussi la justice est proprement l'œil de la république, sans laquelle toutes choses seroient indubitablement en ténèbres et en confusion.

Nous disons donc, afin de continuer nostre propos, que l'œil ne se veoit point soy mesme ; il ne veoit point seulement l'aultre œil, comme une main lave l'aultre, une jambe porte l'aultre ; mais l'œil ne se veoit point, si ce n'est en ung miroir ou dedans la prunelle de quelque aultre.

Ainsy la justice n'est point faite pour elle ne pour celuy qui la rend, encore moins pour se la faire à soy mesme ; elle est toute faite pour

depuis, pour les mesmes causes, a esté desmembré, deschiré et mis en pièces, de manière que l'empire est aujourd'huy le jouet de la fortune, et les principautés de la terre en ont esté basties et composées comme nous les veoyons maintenant, qui se peuvent asseurer d'une mesme secousse, si elles se gouvernent de mesme; car, comme j'ay dict au commencement, les affaires du monde ont tousjours mesme circuit, et, pour mesme cause, courent à mesmes fins, accidens et révolutions; et que les grands y prennent garde, si bon leur semble, et qu'ilz croient pour maxime certaine, que les vrayes chaisnes ou cloux de diamans, pour bien retenir et asseurer une seigneurie, ne sont point la force ou la craincte, comme disoit Denys le Tyran à son fils, ny une grande multitude de soldats ou une garde de dix mille estrangers, mais au contraire, sont la grace, bienveillance et l'amour des subjects, que le prince acquiert par vertu et justice; et ceste sorte de chaisnes, bien qu'elles soient plus lasches que celles là si rudes et si roidement tenduees, sont néantmoins plus fermes et plus fortes pour long temps garder et entretenir une principauté.

Est remarquable que le fils de ce grand architecte de tyrannie, pour pratiquer ceste leçon sainte et instruction magnifique de son père.

pas, tant ilz sont aveuglez, qu'en perdant leur maistre, ilz se perdent quand et quand.

Cambyses, roy des Perses, voulant, à quelque prix que ce feust, espouser sa propre sœur, demanda à son conseil s'il luy estoit, par les loyx du royaulme, permis de le faire. Ses conseillers, veoyant sa résolution, et luy voulant plustost complaire qu'à Dieu, luy dirent qu'il n'y avoit pas une loy qui permist tel mariaige, mais bien y avoit il une qui permettoit aux roys de Perse de faire tout ce que bon leur sembloit.

Détestables conseillers, qui mériteroient qu'au mesme instant il leur feist à tous trancher leurs testes, ou du moins les bannir perpétuellement de sa cour, pour practiquer sur eulx mesmes de si pernicious et si damnables conseils; et, s'il l'eust faict, et que, par mesme moyen, il eust vertueusement dompté ceste illicite passion, il eust rendu son nom glorieux à tout jamais; au lieu que sa mémoire est encore aujourd'huy noircie par mille et mille plumes, et le sera tant que le monde vivra.

Ce champ est si fertile de monstrueux exemples de ceulx qui ont abusé du sacré nom de justice pour servir à leurs cupidités bestiales et appétits extravagans, que ce seroit ung labour sans fin, qui le voudroit dilater.

Nous demeurons donc à ces termes, que

père de désordre et confusion ; ceste cy nourrit, entretient et asseure la paix, si ce n'est que l'injustice, qui cause les mesmes effects et désastres que son frère, prenne sa place, qui est tout ce que les monarques doibvent le plus appréhender, et considérer que Dieu, duquel ilz sont les imaignes, pourveu qu'ilz vivent sous sa discipline et sous la craincte de ses saints commandement, est le père de paix, amour et charité, qui ne se peult guères trouver entre les armes.

Agésilas, roy de Sparte, aultant magnanime que grand zéléateur de justice, avoit donc raison de dire que le monde ne se peult passer non plus de justice que de la respiration de l'air et de l'usage des aultres élémens, mais de la prouesse et vaillantise, on s'en pourroit bien passer si les hommes estoient justes ; et à celuy qui magnifioit le roy de Perse, l'appelloit grand et triomphant. En quoy, dict il, plus grand que moy, si ce n'est qu'il soit plus juste ? Brave response d'ung sage roy qui mesure la grandeur d'ung prince au pied de la justice, comme au poids du roy on a la mesure royalle.

Heureux et trois fois heureux les peuples qui vivent soubs tels princes, lesquelz portent tesmoignaige de vérité à l'oracle de Platon, qui dict que les villes seront à la fin de leurs misères quand, par quelque bonne et divine fortune.

grande prudence avec sapience et justice se remonstreront en ung mesme subject. Au contraire, tournez le revers de ceste médaille, vous trouverez qu'il n'y a rien de plus dangereux et plus intolérable que l'injustice armée, comme a esté touché cy dessus.

Et toutesfois et quantes que les vices extremes se rencontrent avec une puissance et fortune soubveraine, on peult bien dire que tout est perdu, et fault nécessairement, quand tel cas arrive, ou que le prince ou son estat soit destruit, et quelquefois les deux tout ensemble.

Sénèque le tesmoigne élégamment quand il parle de la prodigieuse prodigalité de Caligula, et de ses furieux desportemens pendant son règne qui feut fort court. *Caligulam*, dict il, *rerum natura edidit, ut ostenderet quid vitia in summa fortuna possent.*

Tant y a que la puissance effrénée dégénère perpétuellement en tyrannie. Aussi tous les jours y prend elle fin. *Nunquam enim fida potentia ubi nimia est.*

L'empereur Trajan n'avoit garde de tomber en tel inconvenient, quand il ordonnoit à ses lieutenans et officiers d'exécuter de point en point et promptement ses justes commandemens, et n'espargner à cest effect le glaive de la justice, et d'aulture costé leur deffendoit d'obéyr

à ses mandemens et lettres patentes, si elles contenoient quelque iniquité; leur enjoignoit précisément luy faire les remontrances convenables sur icelles, comme il se trouve luy en avoir esté faictes et bien prises, et vouloit qu'on employast contre luy mesme le glaive de la justice, s'il abusoit de sa puissance par la transgression des loys de l'empire.

Le plus expédient donc sera tousjours de pratiquer le précepte de saint Grégoire, de mesler la douceur avec la sévérité, et d'en faire une agréable composition, afin de n'aigrir les cœurs des subjects par trop d'aspreté, et aussy de ne la rendre trop lasche et dissolue par trop de douceur. *Miscenda est lenitas cum severitate, faciedumque quoddam ex utraque temperamentum, ut neque multa asperitate exulcerentur subjecti, neque nimia benignitate solvantur.*

Les Antonins et bien peu d'autres, vivant en ceste forme, ont esté grands, riches, redoutables et bien aimez, parce qu'ilz aimoient leurs peuples, leur faisoient rendre bonne et briefve justice, et les préservoient de l'oppression de qui que ce feust, en quoy consiste la béatitude de ceste courte vie.

Il fault donc, pour bien faire, joindre la force avec la justice, mais avec ceste différence que la force, comme le vassal, obéysse à la justice,

comme à la dame de fief et maîtresse soubveraine, et ne face rien que soubz son autorité, vouloir et commandement.

Je sçais bien que ceulx qui vivent de larcin, de chicanneries, d'exactions, de concussions et brigandaiges privez et publics, ceulx qui sont accoustumez à violence, outrages et oppressions, qui veulent incessamment gourmander les petits, et qui, comme ces anciens barbares, *jus in armis statuunt, jura negant sibi nata*, mettent tous leurs droicts à la force, à la bienséance et à la poincte de leur espée (qui n'est guères mauvaïse que contre les pauvres paysans, ou d'aultres qu'ilz prennent tousjours à leur advantage), et généralement tous ceulx qui ne demandent rien pour tout que le désordre, les troubles, les guerres et séditions, afin de pescher en l'eau trouble, ne seront jamais d'avis de faire régner la justice, et lui rendre son beau teint, sa force et son autorité, parce qu'ilz n'appréhendent rien tant au monde que la police, l'ordre et la paix, qui sont tous effects de justice. Aussi n'est ce pas d'eulx que nous sommes dans l'attente d'une sainte et heureuse réformation, et de qui il fault prendre conseil.

Ce sont ceulx qui, avec ung sourcil et parolles advantageuses, ne sonnent, pour estre caressez et bien veneus, aultre chose aux oreilles des

grands princes, que leur puissance est absolue et souveraine, et la vie de leurs subjects est à eulx ; qu'ilz ne tiennent leur couronne que de Dieu, de nature et de l'espée, et plusieurs autres de mesme trempe, qu'ilz tiennent ou pour complaire, ou pour obtenir bien souvent des princes, ainsy maniez et charmez de ce doux poison, les injustes demandes qu'ilz leur font ensuite de telz discours, desquelz sainement entendus, et avec le tempéramment de la justice divine et humaine, de laquelle le chrestien, quelque grand ou petit qu'il soit, ne se doit jamais despartir, les genz de bien demeurent d'accord, afin que les princes n'estiment pas recevoir moins de services, d'honneur et d'obéissance des bons que des meschans, je dis mesme en parolles.

Car, en effect, il n'y a jamais rien d'asseuré en l'obéissance des meschans : au moindre revers de fortune, ilz prennent party ailleurs, et sont les premiers à vous courir sus.

Les bons, quelque bonne ou mauvaïse fortune qui vous arrive, demeurent fermes comme rochers, qu'aucuns flots ne peuvent esbranler.

Mais nous, qui sçavons mieulx obéyr que flatter, disons cecy plus qu'eulx, et les bons princes ne s'en offenseront point, que, puisque les monarques ont et tiennent leur puissance de Dieu, ilz la doivent exercer selon Dieu, qui la leur

a mise en main pour en bien user, s'ilz l'ont de nature, et considérer qu'ilz sont ordonnez pour commander des hommes faicts comme eulx à l'imaige de Dieu; s'ilz la tiennent de leur espée, il n'y en a point qui vaille que celle de justice, et s'ilz en prennent une aultre pour la practiquer contre leurs subjects, quelqu'un prendra, par le vouloir de Dieu, celle qu'ilz auront quit-tée, pour en mieulx user, et avec icelle débeller le monstre d'injustice, et l'extirper de la face de la terre, au grand dommaige, honte et confusion de ceulx qui l'auroient sousteneu et toléré si longuement.

Le plus seur donc sera pour le prince qui desire son bien, sa grandeur et la continuation de son sceptre en sa lignée, de rendre, tant par luy que par ses officiers, la justice esgale à ses subjects, et les garder de toute oppression et violence, et croira pour milieu salulaire et saint advertissement que rien de violent, de terrible, de fulminant et d'injuste n'est de longue durée, et que la seigneurie des cœurs, laquelle s'acquiert par la justice et bon traictement, est ung million de fois plus grande que celle qui est seulement sur les corps et sur les richesses.

Car quiconque a le cœur d'ung homme à sa dévotion, il peult asseurément faire estat de ses richesses et des moyens, veoir de sa vie. A ce

propos est fort remarquable ce que porte l'histoire de Louis XII, qu'il estoit très heureux en toutes choses, mesme en ce qu'il vivoit en grand repos de conscience; qu'il aimoit ses sujets, et estoit grandement aimé d'eulx.

Quiconque donnera aultre conseil aux princes, qu'ilz le tiennent pour ung imposteur, pour ung ennemy couvert de la peau d'ung regnard, pour ung esprit séducteur, pour ung traistre, pour ung Aduram (1), et qui sans doubte prendra pareille fin quand Dieu aura exaucé les clameurs de l'innocent trop de fois opprimé. Nous conclurons donc cet article avec notre Hésiode.

Applicque, dict il à son frère, ton esprit à la justice, et sois ennemy de toute violence et oppression.

Mais passons oultre, et considérons que les aultres vertus sans la justice sont manques et deffectueuses au possible. Premièrement qu'est ce aultre chose la magnanimité, la vaillantise et grandeur de couraige que l'homme injuste et meschant? Toute ceste hardiesse dont il faict parade et monstre intérieure n'est qu'ung fard, une mine, une apparence, ou du moins une

(1) Intendant du roi Roboam, qui ne donnait à son maître que des conseils violents, et qui le trahissait. Il fut lapidé par les Juifs.

présomption, audace et témérité qui rebouche aux périls apparents tout ainsy qu'une lame de plomb contre une pierre dure, et que la vraye générosité, valeur et prouesse ne peult estre qu'en ung homme de bien et craignant Dieu.

Adjoustoit que ceulx cy ne font pas tant de bruit que ces grands vantards, ces bravaches et japeurs, et qu'ilz se tiennent aux termes de la modestie et du vray honneur; mais ilz mordent bien plus serré, et aux bonnes occasions se font recognoistre et remarquer pour ce qu'ilz sont, c'est à dire pour vrays gens de bien, pour vail-lans hommes, fermes, asseurez et intrépides, là où ces tranche montagnes font veoir ez hazards des batailles, assaults et périlleux combats, que leur valeur et générosité, tant vantée parmy les dames aux festins et mascarades, est descendeue de leur légère langue aux talons, beaucoup plus prompts, vistes et légers.

Qui peult imaginer ung plus grand couraige en apparence qu'au Scythe Tamerlan, terreur de l'univers? Et néanmoins, parce qu'il n'y avoit point de justice en son faict, ceste hardiesse, ce hault couraige est plus tost imputé à une fureur bestiale qu'à une vraye générosité.

Aussy feut ce ung feu foudroyant que Dieu permit lors de passer sur la face de la terre pour chastier les tyrans, et ce feu disparut bientost

après sa naissance, non toutesfois sans bien grand ravaige.

Mais venons à la tempérance et continence. Ceste vertu, qui sçait ranger les appétits sensuels et les cupidités à la raison, ne va jamais guères seule, ains a la magnanimité pour fidelle compaignie, et unies ensemble font bien souvent des merveilles, dont entre ung millier d'exemples, je me contenteray de deux ou trois bien signalez.

Le premier sera d'Aristide, lequel ayant esté par son intégrité reconnue commis par les Athéniens à la charge de thrésorier général de la chose publique, descouvrit entièrement la cabale et les larcins des comptables, et mesnagea les deniers publics de telle sorte que le reveueu et domaine de la respublicque en feut grandement augmenté, et qui, plus est, les charges diminuées.

Mais, d'autre costé, il se suscita une merveilleuse haisne, mesmement des receveurs qui praticquèrent Thémistocle, homme prudent, preux et vaillant, mais qui n'avoit pas les mains nettes (chose qui rabattait grandement de sa vertu), et feirent tant envers le peuple par leurs calomnies et faulx tesmoins, qu'Aristide rendant ses comptes feut condamné en une grosse amende. Toutesfois les plus grands, les plus gens de bien ne pouvant endurer cest affront et outrage, prirent sa cause en main; et non seulement luy

feirent remettre l'amende par le peuple; mais encore le feirent eslire pour la seconde fois en la mesme charge de thrésorier général pour l'année suivante.

Que faict Aristide? Il faict semblant de se repentir d'une si exacte administration en sa charge, et se monstre plus traictable à ceulx qui avoient affaire à luy, ne prend pas garde de si près, n'examine pas les affaires avec telle diligence et sincérité que la première fois; au moyen de quoy ceulx qui desroboient la chose publique le louoient merveilleusement, publioient partout sa suffisance, son bel esprit et son bon mesnaige, et briguoient eulx mesmes pour le faire encore continuer en cest office, disant hault et clair que le reveueu public et le fisque s'en alloit perdu, si cet homme de bien n'y eust mis les mains, et qu'il estoit expédient de le continuer, aultrement il y auroit danger d'entrer au premier désordre qui estoit auparavant aux finances.

Aristide laissoit dire tous ces brigands, ces mangeurs de peuple, ces harpies, ces loueurs à gaiges. Mais quand le jour de l'élection feut venu, et veoyant que les Athéniens le vouloient eslire à la relation de ces bonnes gens, luy mesme les entreprit bien aigrement, leur disant avec ung grand courroux et véhémence :

« Quand j'ai bien fidèlement administré la charge que vous m'avez commise, j'en ai receu de vous honte, outrage et vilenie; et maintenant que j'ai faict semblant de ne veoir point beaucoup de larcins et pilleries que l'on commet en vos finances, vous me tenez pour ung homme de bien et bon citoyen; mais je vous dis et vous desclare que j'ay plus de honte de l'honneur que vous me faictes que je n'eus de l'amende en laquelle vous me condannastes l'année passee, et suis mary qu'il fault que je vous die que les meschans qui vous trompent et vous desrobent sont mieulx veneus envers vous que les gens de bien qui aiment le public et font leur charge en toute droicture et sincérité. »

En desduisant ces remonstrances et descouvrant les larcins ordinaires que commettoient les officiers de la ville, il ferma la bouche aux larrons, qui si haultement le louoient, lesquels demeurèrent confus et descouverts, et pour son regard il remporta une juste et véritable louange des gens de bien et d'honneur.

Venons aux Romains, qui ont en grandeur et en belle police surpassé sans contredict tout le reste du monde. Entre les plus grands personnaiges qui ont esté en crédit et en réputation parmy eulx pour leur vertu et générosité. je vous veulx tirer entre tous les aultres le Ca-

ton d'Utique. Ce grand homme de bien, pour sa bien veneue et entrée aux honneurs de sa respublicque, fut mis aux finances en estat de questeur ou thrésorier général, estat chatouilleux, et duquel peu de gens auparavant luy estoient sortis les mains nettes.

Le maniemment estoit grand, parce qu'il estoit questeur des finances de tout l'empire, qui commandoit lors aux trois parties du monde, et parce qu'en telles charges ses prédécesseurs n'avoient eu aultre plus grand soing que de desrober et s'y enrichir : tout y estoit en confusion, et tous les officiers des finances avoient une certaine cabale qu'ilz cachoient à tous ceulx qui ne suyvoient ceste vocation, de manière qu'ilz estoient à couvert contre les recherches que l'on faisoit contre eulx, et personne n'y entendoit rien que ceulx du mestier.

Caton, impatient de ce désordre et de veoir ces larrons triompher si impunément des deniers publicqs, et au partir de là se mocquoient des gens de bien, demanda cest office, qui luy feut octroyé sur la promesse qu'il faisoit au peuple de chastier tous les brigands, comme il fait. Car il ne feut pas plustost entré en ceste charge, qu'il y introduisit ung grand changement. Quant aux clerks et aux commis de l'espargne, lesquelz ayant tousjours entre leurs mains leurs

à ses mandemens et lettres patentes, si elles contenoient quelque iniquité; leur enjoignoit précisément luy faire les remonstrances convenables sur icelles, comme il se trouve luy en avoir esté faictes et bien prises, et vouloit qu'on employast contre luy mesme le glaive de la justice, s'il abusoit de sa puissance par la transgression des loyx de l'empire.

Le plus expédient donc sera tousjours de practiquer le précepte de saint Grégoire, de mesler la douceur avec la sévérité, et d'en faire une agréable composition, afin de n'aigrir les cœurs des subjects par trop d'aspreté, et aussy de ne la rendre trop lasche et dissolue par trop de douceur. *Miscenda est lenitas cum severitate, faciendumque quoddam ex utraque temperamentum, ut neque multa asperitate exulcerentur subjecti, neque nimia benignitate solvantur.*

Les Antonins et bien peu d'autres, vivant en ceste forme, ont esté grands, riches, redoutables et bien aimez, parce qu'ilz aimoient leurs peuples, leur faisoient rendre bonne et briefve justice, et les préservoient de l'oppression de qui que ce feust, en quoy consiste la béatitude de ceste courte vie.

Il fault donc, pour bien faire, joindre la force avec la justice, mais avec ceste différence que la force, comme le vassal, obéysse à la justice,

des finances, et les ayant rangez à la raison, il eut tous les registres et papiers à sa volonté, dedans peu de temps, pour en disposer à son plaisir, et rendit la chambre des comptes, de laquelle on ne faisoit pas grande estime auparavant, plus vénérable et plus révérée que le sénat mesme, de manière que tout le monde estoit d'avis et disoit que Caton avoit adjousté à la questure la dignité de consulat.

Au surplus, il reigla l'estat des finances avec une très grande facilité et d'une dextérité admirable. Par ceste cy, il descouvrit entièrement la cabale des finances, fait rendre gorge aux larrons, et reigla tout pour l'advenir, de sorte qu'il n'y avoit plus de moyen de desrober sans estre descouvert.

Par l'autre, trouvant que plusieurs particuliers estoient du passé redevables à la chose publique, et la chose publique aussy à plusieurs particuliers, il donna ordre qu'elle ne fait tort à personne, et que personne aussi ne luy en peust plus faire, contraignant à toute rigueur les debiteurs du fiscque de payer, et payant d'autre part volontairement et sans se faire chaperonner ceux à qui le fiscque devoit : de manière que le peuple estoit étonné de veoir payer aulcungs qui ne s'attendoient pas de mettre jamais la main

à la bourse; et à l'opposite, rembourser d'autres qui ne s'attendaient pas jamais de toucher rien de leurs debtes.

Et pour cela (ô admirable générosité romaine, il ne s'augmenta jamais d'ung teston (1) ny les siens; il ne veulent oncques prendre aulcung présent, soubs prétexte d'estime, de pots de vin ou aultre couleur quelconque, et ne permit jamais qu'aulcung de ses amys ou domesticques en prissent non plus que luy, disant que l'on ne trouve que trop de prétextes pour couvrir une corruption ou concussion, et que lorsqu'il ne tient plus qu'à trouver une palliation, ung nom et prétexte pour mal faire, c'en est faict, le marché est conleu : tesmoing quand il refusa si constamment les présents du roy Déjotarus, qui les luy offrit premièrement en sa maison, depuis les envoya après luy, et le conjuroit au nom du droict d'hospitalité et de l'amitié réciproque qui estoit entre eulx de les accepter, ou du moins permettre à ses amys, qui estoient gens d'honneur et de grande noblesse, qui l'accompai-

(1) Ancienne monnaie, ainsi appelée parce qu'elle représentait la *teste* du roi, *nummus capitatus*, fabriquée pour la première fois sous Louis XII, en 1513. Charles IX fit faire des demi *testons*. Les *testons* furent démonétisés sous Henri III. A l'époque où écrivait l'Hospital, le *teston* valait douze sous six deniers.

gnoient, de les prendre, et que les moyens de Caton n'estoient pas si grands, qu'il peust faire de grandes libéralités à ceulx qui le suyvoient, sans se faire tort à son mesnage et incommoder ses affaires. Nonobstant toutes ces belles raisons, il ne vouleut jamais consentir ny à l'ung ny à l'autre, et dict à ses amys qu'il voyoit abbayer après ces présents, que le peu de bien qu'il avoit estoit à eulx comme à luy mesme; mais que de leur donner ou permettre prendre soubz sa faveur du bien d'autrui, ce ne seroit ny son honneur ny la justice, et qu'il ne feroit jamais de libéralités aux dépens d'autrui, mais de son propre bien, tant qu'il se pourroit estendre, et ne leur seroit poinct espargné.

Mais il est temps de nous approcher de nostre siècle, et veoir si l'antiquité a reteneu devers soy tous les exemples de vertus superlatives, et ne nous en a laissé aulcun pour en faire nostre profit.

A la vérité ilz sont plus rares aujourd'huy qu'ilz n'estoient parmy ces héros en natures excellentes douées de tant de beautez et perfections; mais néanmoins, si nous voulons bien feuilleter nos livres, nous en trouverons veoire de nostre temps, qui ne cèdent poinct à ceulx là, si, au jugement de plusieurs, ilz ne les surpassent.

Je vous ai faict veoir la tempérance du juste Aristide, la constance, suffisance et intégrité d'ung Caton romain, je vous mets en avant pour une sublime vertu, celle de Pierre Lagasca, Espagnol, docteur en droict, et président aux Indes l'an mil cinq cent quarante cinq.

En ce temps les Indes estoient toutes divisées en diverses parties, et prestes à se révolter contre l'empereur par les menées des vices roys, qui se vouloient faire seigneurs absolus aux dépens de leur maistre et seigneur soubverain, et ne tenir plus que de Dieu et de l'espée : entre aultres ung nommé Gonzalve Pizarre, vaillant homme de sa personne, qui de fraische mémoire avoit défaict au champ de bataille Velasco Nunes Vela, envoyé vice roy, et croyait par ses services avoir mérité des couronnes, assisté de plusieurs capitaines et seigneurs qui favorisoient son dessein et vouloient le faire roy.

L'empereur, qui considéroit que tant de grands seigneurs et vaillans hommes qu'il avoit envoyez aux Indes pour gouverneurs, et ses vice roys, s'estudioient à combattre par ambition les uns contre les aultres, au lieu de faire son service, luy mangeoient son reveneu, et oultre cela ruynoient les pauvres Indiens par leurs tyrannies et cruautéz barbares et insupportables, se résout d'y en-

voyer le docteur Lagasca, homme courtois et de bénigne nature, comme sont ordinairement les gens de lettres, au demeurant de peu d'apparence et de petite complexion, ayant ung petit corps foible et fluet au possible, mais là dedans ung esprit fort et vigoureux, une prudence admirable, et ung courage merveilleux.

Il l'envoye donc, non en qualité ny esquipage de vice roy, mais seulement de président des Indes, avec ample pouvoir toutesfois, tant sur les armes, sur les distributions des terres, des honneurs, des offices et dignités, que sur les finances, et généralement sur tout ce qui dépendoit du gouvernement des Indes.

Les vices roys et gouverneurs, estant advertis de l'advenue de Lagasca, s'en mocquoient à pleine gorge; au commencement, ilz l'appelloient pédant, homme d'escritoire, et, parce qu'il estoit de petite stature, le nommoient Goliath par dérision: somme, faisoient leur compte d'en passer bien leur temps, sçachant mesmement le petit appareil avec lequel il venoit; de sorte que ce grand mespris leur ostoit tout soing de pourveoir à leurs affaires.

Mais Lagasca leur monstra bien qu'il ne fault pas mesurer les hommes à l'aune (comme l'on dict), à la mine et à l'apparence, mais à la vertu

qui sort parfois de personne de peu de monstre avec un si grand esclat, qu'elle se fait admirer par les plus grands du monde.

Et de fait, ce docteur, arrivé aux Indes, sans pompe, ny ostentation, fait les pratiques à petit bruit, démet les gouverneurs, chefs de partys, les capitaines et gens de commandement. Enfin, exploite si heureusement, qu'il assemble force gens de guerre; endure des travaux et incommodités surpassant grandement, non son courage, mais la constitution de sa personne; fait de nécessité vertu; va trouver Pizarre, luy donne la bataille, le prend prisonnier avec plusieurs grands seigneurs et capitaines, et peu de jours après, leur ayant fait faire leur procez, leur fait trancher les testes; établit une nouvelle et plus douce police parmy ces pauvres Indiens, que l'on avoit manié jusques alors comme bestes brutes; fait les départemens des fiefs et vassaulx, et donne plus de quinze mille ducats de reveueus annuelz en fonds de terre à gens de valeur, d'honneur, de mérite et de servyce; distribue des deniers aux aultres à la valeur de deux millions d'or; reigle les affaires de la justice; met un ordre et police partout, mais principalement aux finances et à la levée des tributs du roy, sans foule ny oppression du peuple, et, pour le faire court, mit tous les grands pays en

feirent remettre l'amende par le peuple ; mais encore le feirent eslire pour la seconde fois en la mesme charge de thrésorier général pour l'année suivante.

Que faict Aristide ? Il faict semblant de se repentir d'une si exacte administration en sa charge, et se monstre plus traictable à ceulx qui avoient affaire à luy, ne prend pas garde de si près, n'examine pas les affaires avec telle diligence et sincérité que la première fois ; au moyen de quoy ceulx qui desroboient la chose publique le louoient merveilleusement, publioient partout sa suffisance, son bel esprit et son bon mesnage, et briguoient eulx mesmes pour le faire encore continuer en cest office, disant hault et clair que le reveueu public et le fisque s'en alloit perdu, si cet homme de bien n'y eust mis les mains, et qu'il estoit expédient de le continuer, aultrement il y auroit danger d'entrer au premier désordre qui estoit auparavant aux finances.

Aristide laissoit dire tous ces brigands, ces mangeurs de peuple, ces harpies, ces loueurs à gaiges. Mais quand le jour de l'élection feut venu, et veoyant que les Athéniens le vouloient eslire à la relation de ces bonnes gens, luy mesme les entreprit bien aigrement, leur disant avec ung grand courroux et véhémence :

facé de la mémoire des hommes, que de l'or et l'argent périssable qu'il ne pouvoit retenir que par voie deshonneste, illicite et contre sa conscience, quelque prétexte qu'il eust peu ou voulu prendre, qui ne manquent jamais à ceux qui veulent entrer en deffense de leur avarice, comme nous le veoyons par l'expérience journalière.

Considérez, je vous supplie, quel debvoit estre le courage de ce petit homme, petit, dis je, de stature et de corpulence, mais d'ung cœur héroïque et admirable, de distribuer libéralement par ses propres mains les grandeurs du monde, l'or et l'argent, pour raison de quoy les hommes hasardent leurs biens, leur honneur, leurs vies librement, et ne font aulcung scrupule de violer tous droicts divins et humains pour les amasser, et les mespriser pour son regard comme choses caducques, subjects à la fortune et périssables à tous momens; en somme, ne faire cas que du vray honneur et actes vertueux qui ne peuvent périr par aulcung accident humain.

Bel exemple pour les grands princes, qui doivent croire qu'il n'y a jamais de siècle si stérile de probité, d'intégrité, de fidélité, qu'il ne produise toujours quelque rare et éminente vertu quand ilz se voudront donner le soing de la

echercher, de laquelle ilz pourront tirer plus le servyce et de contentement en peu de temps, qu'ilz ne sçauroient faire toute leur vie par l'enremise de ces esprits turbulens, violens, ambicieux, avaricieux, qui n'ont d'aulture but que de s'aggrandir, faire leurs affaires aux despens du public, avancer gens de nulle valeur, pour trompetter leurs faulses louanges, et pour estre supportez en leurs méchancetés, rapines, violences et injustices, rendre leur maistre odieux, et enfin, avec leur prétendeu bon mesnaige, qui tourne tout à leur profict particulier, ruynier ses affaires, luy suscitant la haine publicque, qui est le plus grand desservyce qu'ilz sçauroient jamais faire à ung grand prince.

Cet argument sera traicté plus au long; et, selon sa dignité, en occasion plus propre, je me contenteray de ce petit advisement pour monstrer, en passant, quelz avantages apportent aux grands estats les saiges élections des personnes de hault mérite et d'excellente vertu, qui, bien souvent, demeurent comme mortes, faulte d'estre employées et mises en œuvres.

Mais venons au troisieme exemple, qui sera de François Sforze, le duc de Milan, lequel, du temps de nos ayeulx, a esté en réputation d'ung des plus grands capitaines de son siècle, et sous

ses prouesses presque incroyables descriptes par le pape Æneas Sylvius, Sabellique et plusieurs aultres, qui en ont enrichy leurs histoires.

Et néantmoins, il n'a jamais acquis tant d'honneurs par les armes que luy en a donné la modestie, clémence, justice et continence dont il usa envers une jeune dame mariée, d'admirable beaulté, prinse au sac du chasteau et forteresse de la Villette de Casenove, sur les Lucquois, luy estant général de l'armée des Florentins.

Lorsque ceste pauvre jeune femme, se veoyant traînée par quelques soldats, leur dict qu'elle se donnoit à François Sforze, leur général, non à aultre; tellement que, de craincte, les soldats la luy menèrent à l'instant. Cestuy cy, qui, pour la complexion et disposition de sa personne, estoit fort enclin aux dames, se trouva quand et quand surpris d'une si rare et exquise beaulté: néantmoins luy demanda si elle aimoit mieulx consentir à sa volonté que demeurer en la puissance de ceulx qui l'avoient prinse.

A quoy la jeune dame respondit estre disposée à luy obéyr, pourveu qu'il luy pleust de la tirer des mains des soldats, dont Sforze, d'autant plus esmeu, la fait conduire en sa tente, et, la nuict veneue auparavant que de se mestre au lict, luy réitéra ceste demande, tant que l'ayant trouvée en mesme opinion que devant, la fait

des finances, et les ayant rangez à la raison, il eut tous les registres et papiers à sa volonté, dedans peu de temps, pour en disposer à son plaisir, et rendit la chambre des comptes, de laquelle on ne faisoit pas grande estime auparavant, plus vénérable et plus réverée que le sénat mesme, de manière que tout le monde estoit d'avis et disoit que Caton avoit adjousté à la questure la dignité de consulat.

Au surplus, il reigla l'estat des finances avec une très grande facilité et d'une dextérité admirable. Par ceste cy, il descouvrit entièrement la cabale des finances, fait rendre gorge aux larrons, et reigla tout pour l'advenir, de sorte qu'il n'y avoit plus de moyen de desrober sans estre descouvert.

Par l'autre, trouvant que plusieurs particuliers estoient du passé redevables à la chose publique, et la chose publique aussy à plusieurs particuliers, il donna ordre qu'elle ne fait tort à personne, et que personne aussi ne luy en peust plus faire, contraignant à toute rigueur les debiteurs du fiscque de payer, et payant d'autre part volontairement et sans se faire chaperonner ceulx à qui le fiscque debvoit : de manière que le peuple estoit étonné de veoir payer aulcungs qui ne s'attendoient pas de mettre jamais la main

ser toutes les aultres prouesses et victoires par les obteneues sur les ennemys, n'y ayant point de victoire plus grande que celle que l'on acquiert sur soy mesme.

Quant à l'homme prudent, que nous appellons le saige mondain, si vous luy otez la justice, la candeur et l'intégrité, n'est il pas cent fois plus dangereux qu'ung sot, qu'ung estoordy, qu'ung mal habile qui faict toute chose sans jugement, sans raison, sans considération.

C'est ce que dict Cicéron, que tant plus ung homme est puissant, fin, sçavant, subtil, industrieux et expérimenté, et tant plus le fault il craindre, et avoir pour suspect, s'il est hypocrite et meschant. *Quam ob rem intelligentia justitia conjuncta quantum valet habebit ad faciendam fidem; verum justitia sine prudentia multum poterit, sine justitia nihil valebit prudentia.*

Tant y a qu'il fault croire que l'homme ne peult estre juste, qu'il ne soit magnanime et couraigeux, tempérant et plein de prudence. La raison est, parce que la justice est l'harmonie de toutes les aultres vertus; c'est elle qui leur donne le lustre et la grace en toute perfection, et qui les accomplit.

Les académiciens l'ont recogneu mieulx qu'aucuns aultres; car, veoyant que les poètes faisoient l'Harmonie fille de Mars et de Vénus pour

accord qu'elle produict entre l'irascible et concupiscible faculté de la partye inférieure de l'ame, aux passant oultre, rapportent l'octave entre la raison et l'ire, et la quarte entre l'ire et la cupidité, qu'ilz appellent λόγου θυμοῦ ἐπιθυμητική . . .

. quand les parties de l'ame sont si bien reiglées et composées, qu'elles produisent en nous la prudence, la tempérance, la magnanimité : de ces trois mots se forme et s'establit une très belle et harmonieuse justice en l'homme, qui le faict approcher de la nature divine, quand chascune partye de l'ame a ce qui luy appartient.

Cherchons donc premièrement cest accord, ceste consonnance et ceste harmonie en nous mesmes, puisqu'elle est cause d'ung si grand bien et tranquillité en la conscience, et qu'elle nous unit et conjoint avec Dieu, en quoy consiste le soubverain bien de l'homme; et puis, si nous avons quelque pouvoir, employons le tout à faict pour faire que ceste mesme harmonie se trouve au corps de la cité, de la respublicque ou de l'estat, afin que chascung venant en repos, content du sien, et n'entreprenant rien sur son prochain que pour luy bien faire, Dieu soit servy selon sa volonté et pureté de sa parolle; le roy soit plus fidèlement obéy qu'il n'est pendant les troubles, guerres et divisions, causés par nos

impiétés et injustices; les magistrats se voyent révérez, en faisant ce que le debvoir de leurs charges leur commande; et les particuliers vivront mainteneus chascung selon leurs conditions, rangs et mérites en leurs biens, en leurs vies, leurs honneurs, eulx et leurs familles; que est la fin et le but de l'intention de la justice. Dieu le veuille par sa bonté et miséricorde.

TRAITÉ
DE
LA RÉFORMATION
DE LA JUSTICE.

TROISIÈME PARTIE.

qui sort parfois de personne de peu de monstre avec ung si grand esclat, qu'elle se faict admirer par les plus grands du monde.

Et de faict, ce docteur, arrivé aux Indes, sans pompe, ny ostentation, faict les praticques à petit bruit, démet les gouverneurs, chefs de partys, les capitaines et gens de commandement. Enfin, exploicte si heureusement, qu'il assemble force gens de guerre; endure des travaulx et incommodités surpassant grandement, non son couraige; mais la constitution de sa personne; faict de nécessité vertu; va trouver Pizarre, luy donne la bataille, le prend prisonnier avec plusieurs grands seigneurs et capitaines, et peu de jours après, leur ayant faict faire leur procez, leur faict trancher les testes; établit une nouvelle et plus doulce police parmy ces pauvres Indiens, que l'on avoit manié jusques alors comme bestes brutes; faict les départemens des fiefs et vassaulx, et donne plus de quinze mille ducats de reveueus annuelz en fonds de terre à gens de valeur, d'honneur, de mérite et de servyce; distribue des deniers aux aultres à la valeur de deux millions d'or; reigle les affaires de la justice; met ung ordre et police partout, mais principalement aux finances et à la levée des tributs du roy, sans foule ny oppression du peuple, et, pour le faire court, mit tous les grands pays en

repoz; rangea les gens de guerre, leur donna des chefs pour les contenir en bonne et forte discipline, et ne laissa rien à quoy il ne pourveut avec une grandeur de couraige et de prudence admirable.

Et pour ne laisser en arrière ce qui excède et surpasse mille et mille fois tout ce que je viens de dire du président Lagasca, c'est que, ayant eu moyen, parmy une si grande licence et si ample pouvoir, d'accommoder ses affaires à souhait, et acquérir des richesses innumérables et aultant d'or et d'argent qu'il eust voulu, fait paroistre la grandeur de sa vertu, en ce qu'ayant faict tant de bien à tous ceulx qu'il avoit estimez dignes de récompenses, tant distribué de deniers qu'il avoit en maniement, et ayant faict plus de bien par sa bonne justice, police et bons reiglemens en l'étendue de tant de provinces, que s'il eust donné et gagné une douzaine de batailles avec toutes les forces de l'empereur, il s'en retourna au bout de quatre ou cinq ans, avec des navires chargés d'or et d'argent, levé sans exactions sur les tributs de l'empereur, et sans s'estre réservé pour son particulier, ny pour aulcung des siens, la valeur d'ung teston, veoire mesme reporta en Espagne le mesme manteau qu'il avoit lorsqu'il s'embarqua pour aller aux Indes, et aima mieulx s'estre chargé d'honneur, qui ne sera jamais ef-

facé de la mémoire des hommes, que de l'or et l'argent périssable qu'il ne pouvoit retenir que par voie deshonneste, illicite et contre sa conscience, quelque prétexte qu'il eust peu ou voulu prendre, qui ne manquent jamais à ceulx qui veulent entrer en deffense de leur avarice, comme nous le veoyons par l'expérience journalière.

Considérez, je vous supplie, quel debvoit estre le courage de ce petit homme, petit, dis je, de stature et de corpulence, mais d'ung cœur héroïque et admirable, de distribuer libéralement par ses propres mains les grandeurs du monde, l'or et l'argent, pour raison de quoy les hommes hasardent leurs biens, leur honneur, leurs vies librement, et ne font aulcung scrupule de violer tous droicts divins et humains pour les amasser, et les mespriser pour son regard comme choses caducques, subjects à la fortune et périssables à tous momens; en somme, ne faire cas que du vray honneur et actes vertueux qui ne peuvent périr par aulcung accident humain.

Bel exemple pour les grands princes, qui doivent croire qu'il n'y a jamais de siècle si stérile de probité, d'intégrité, de fidélité, qu'il ne produise toujours quelque rare et éminente vertu quand ilz se voudront donner le soing de la

rechercher, de laquelle ilz pourront tirer plus de servyce et de contentement en peu de temps, qu'ilz ne sçauroient faire toute leur vie par l'entremise de ces esprits turbulens, violens, ambitieux, avaricieux, qui n'ont d'aulture but que de s'aggrandir, faire leurs affaires aux despens du public, avancer gens de nulle valeur, pour trompetter leurs faulses louanges, et pour estre supportez en leurs méchancetés, rapines, violences et injustices, rendre leur maistre odieux, et enfin, avec leur prétendeu bon mesnaige, qui tourne tout à leur profict particulier, ruyner ses affaires, luy suscitant la haine publicque, qui est le plus grand desservyce qu'ilz sçauroient jamais faire à ung grand prince.

Cet argument sera traicté plus au long; et, selon sa dignité, en occasion plus propre, je me contenteray de ce petit advertissement pour monstrer, en passant, quelz avantages apportent aux grands estats les saiges élections des personnes de hault mérite et d'excellente vertu, qui, bien souvent, demeurent comme mortes, faulte d'estre employées et mises en œuvres.

Mais venons au troisiemesme exemple, qui sera de François Sforze, le duc de Milan, lequel, du temps de nos ayeulx, a esté en réputation d'ung des plus grands capitaines de son siècle, et sous

despouiller et mestre dans le lict auprès de luy. Aussy tost qu'elle y feut entrée, veoyant l'image de la vierge Marie au pied du lict de Sforze, fondant en larmes, pleine de honte et vergogne, supplia très humblement ce furieux guerrier, en l'honneur de la sacrée vierge, de luy préserver sa pudicité, et de la rendre impollue à son mary, qui estoit parmy les prisonniers en l'armée; luy représentant, avec sanglots et pleurs, que si elle s'estoit soubmise à sa volonté, c'estoit pour se rachepter de l'insolence et barbarie des soldats, s'assurant qu'elle ne seroit pas frustrée de l'opinion qu'elle avoit eue de la piété et justice que l'on disoit estre en luy pour la garantir de mal et deshonneur.

Desquelz propos ce généreux enfant de Mars feut si picqué, veoyant descouler des larmes des beaulx yeux de sa jeune et excellente proye, que, surmontant, par une grande victoire qu'il acquit à l'instant sur soy mesme, les appétits sensuelz, et esteignant tout à coup ses amoureuses flammes, sortit du lict furtivement, la fait lever et rhabiller, et, le lendemain matin, envoya querir son mary parmy les prisonniers, le rachepta de ses propres deniers, et luy rendit sa femme chaste et impollue.

Cet acte acquit une réputation à Sforze, qui le survivra éternellement, et sera jugée surpas-

qu'ilz sont jaloux et amateurs de leur vie et de leur couronne, leur doibt estre chère, précieuse et véritable, parce que la justice est ung don du ciel, miz en dépost entre les mains du prince soubverain, qui la tient immédiatement, et conjointement avec sa couronne, du grand juge esternel, que Malachie, chap. 2, appelle *Deum judicii*, de qui toute puissance dérive; et sous la divine grace et majesté duquel les roys règnent et ont domination sur les hommes; et parce qu'ilz ne la peulvent pas exercer tout seuls, ilz commettent la simple administration à leurs magistrats, en retenant tousjours par devers eux la propriété d'icelle.

Aussy est ce bien le plus beau fleuron de leur couronne, la principale, la plus haulte, veoire la plus divine partie de leur puissance, avec ceste justice qui leur attribue le droict de commandement, lequel est tellement important, qu'il estend sa force et vertu sur la vie, l'honneur et les biens de tous leurs subjects; pouvoir, dis je, non tyrannique, arbitraire et desreigné, mais réglé, conduict et borné par la justice.

C'est pourquoy, en tant de passages de la sainte Escriture, les judges sont appelés dieux, comme ayant la communication et participation de l'une des grandes puissances de la Divinité.

De ce, faict foy ceste belle remonstrance que

l'accord qu'elle produict entre l'irascible et concupiscible faculté de la partye inférieure de l'ame, eulx passant oultre, rapportent l'octave entre la raison et l'ire, et la quarte entre l'ire et la cupidité, qu'ilz appellent λόγου θυμοῦ ἐπιθυμητικῆ . . .
 quand les partyes de l'ame sont si bien reiglées et composées, qu'elles produisent en nous la prudence, la tempérance, la magnanimité : de ces trois mots se forme et s'establit une très belle et harmonieuse justice en l'homme, qui le faict approcher de la nature divine, quand chascune partye de l'ame a ce qui luy appartient.

Cherchons donc premièrement cest accord, ceste consonnance et ceste harmonie en nous mesmes, puisqu'elle est cause d'ung si grand bien et tranquillité en la conscience, et qu'elle nous unit et conjoint avec Dieu, en quoy consiste le soubverain bien de l'homme; et puis, si nous avons quelque pouvoir, employons le tout à faict pour faire que ceste mesme harmonie se trouve au corps de la cité, de la respublicque ou de l'estat, afin que chascung venant en repos, content du sien, et n'entreprenant rien sur son prochain que pour luy bien faire, Dieu soit servy selon sa volonté et pureté de sa parolle; le roy soit plus fidèlement obéy qu'il n'est pendant les troubles, guerres et divisions, causés par nos

chair et vœu coustumier de la jeunesse peu sage et expérimentée, pouveoit demander les richesses, les empires et principautés du monde, une force et beaulté corporelle, une longue vie, des victoires sur ses ennemys, et aultres biens temporels, fragiles et périssables, néantmoins tant estimez par les saiges mondains, ne demande rien de tout cela, mais seulement ung bon et sain entendement, afin que luy, qui n'estoit encore qu'ung enfant, et qui avoit ung si grand peuple à gouverner, luy peust rendre la justice, le juger comme il appartient, discerner le bien et le mal, et le vray d'avec le faulx; ce qui ne pouvoit estre que par le moyen de la sapience. *Invocavi, dict il, et venit in me spiritus sapientiae, et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius.*

L'histoire sacrée nous apprend que ceste prière, feut si agréable à Dieu, qu'il luy accorda non seulement sa requeste, qui estoit pleine de piété et d'ung bon zèle envers le peuple qui lui estoit commiz, mais y adjousta de plus ce que Salomon n'auroit pas demandé, sçavoir, les richesses avec une gloire et renommée telle qu'aucun prince, de tous ceulx qui avoient esté devant luy et viendroient après, n'en auroit eu et n'auroit jamais rien de semblable. Le tout pourveu et à la charge qu'il marchast tousjours en sainteté du cœur.

et équité et justice, et qu'il suivyst ses commandemens comme son père David avoit fait; et en cas de contravention, il adjousta des menaces épouvantables, qui feurent depuis effectuées en son fils Roboam, son successeur.

De vérité, Salomon ayant engravé en son cœur de si haultes promesses d'ung costé, et de si terribles menaces de l'autre, se gouverna assez long temps en la voye du Seigneur, et lors il fit des choses admirables, feut chéry et obéy de tout son peuple, vesquit pendant ce temps en une profonde paix, laquelle luy acquit des richesses innumérables.

Son alliance et amitié feut recherchée de tous les princes de son siècle, et n'y avoit court en toute la terre où ne feust mémoire de la grandeur, justice et sapience de Salomon.

Mais par succession de temps, ce prince, qui avoit tant fait de déclaration de l'humaine infirmité; qui s'estoit recogneu composé de chair, de sang, subject à maladies, corruption et à la mort, comme le moindre de ses subjects; bref, qui avoit par des escripts condamné les vanités du monde, se noya finalement dans la mer d'icelle.

Car se vaultrant parmy les délices et voluptés, quittant le servyce du vray Dieu, duquel il avoit reçu tant de bénédictions, et forlignant

des mœurs de son père, et la fin de sa vie correspondant ny au commencement, ny au milieu, l'ire de Dieu tomba dans sa teste, qui luy suscita de son vivant de grands ennemys dedans et dehors son royaume.

Mais celuy qui luy fait le plus de mal fut ung qui avoit esté nourry, aggrandy et eslevé en sa maison, nommé Hiéroboam, qui estoit superintendant de toutes ses finances, homme puissant et courageux, auquel le prophète Ahias annonça qu'à cause des iniquités, impiétés, injustices de Salomon, qui avoit esté si ingrat que d'abandonner son servyce pour suyvre des dieux estrangers et faire injustice à son peuple, il le faisoit roy de dix lignées d'Israël, dont les douze faisaient le tout, et continueroit le sceptre en sa maison, pourveu qu'il suivist les traces de David son bon serviteur, qu'il aimast justice sur toutes choses, et qu'il ne transgressast point sa loy ny commandemens.

Car en cas de transgression, le Seigneur le destruiroit et extermineroit sa maison de la face de la terre, surseoiroit néanmoins l'exécution de l'ire esternelle jusqu'après la mort de Salomon, à cause de la promesse faicte à David son serviteur, qu'il n'auroit point d'autre successeur; mais son fils en porteroit la pénitence, auquel seulement demeureroient deux lignées, et ce,

pour l'amour et en faveur de David son grand père; et de la ville de Hiérusalem, en laquelle Dieu avoit choisy son habitation.

Tout cela feut effectué: car Salomon estant mort, et Roboam prenant le conseil de jeunes estourdiz, et entre aultres d'ung Aduram, superintendant de ses finances, homme audacieux, violent, avaricieux et grand exacteur, qui au mesme temps feut lapidé par le peuple mutiné à cause de cruelles menaces de ce jeune prince; dix lignées se révoltèrent de son obéyssance, et créèrent Hiéroboam pour leur roy, lequel eust eu ce grand royaulme sans coup férir, et d'une grace spéciale du Tout Puissant, feut néanmoins si meschant, ingrat et détestable, que mesprisant les commandemens de Dieu, adorant les idoles que luy mesme avoit fait fabricquer, et avec ce contraignant ses subjects à faire comme luy, le prophète Adon luy feut envoyé de la ville de Hiérusalem, qui luy dict qu'il seroit ruyné dans peu de temps, et ne demeureroit ung tout seul de sa race, pour avoir fait injustice, coureu aux idoles, et laissé le servyce du vray Dieu, son créateur et bienfaicteur, et que ses os mesmes ne demeureront en paix: ains viendroient en temps et en saison ung nommé Josias, de la race de David, lequel destruiroit tous les temples des faulx dieux, brusleroit les

os des faulx prophètes sacrificateurs sur les os mesmes de Hiéroboam, et sur l'autel par luy dressé; restaureroit le pur servyce de Dieu, et régneroit avec équité et justice, en grande paix.

Toutes ces menaces feurent depuis effectuées, comme nous dirons eu son lieu.

Quant à Roboam, qui veoyoit son grand royaume réduit à deux douziesmes par son orgueil, présomption et violence, il feut quelque temps assez bon et modeste prince, s'estant faict saige à ses despens et propres dommaiges, gouverna son peuple avec justice, et le retint au servyce du vray Dieu; mais son mauvais naturel (tout ainsy qu'une beste féroce eschappée des liens) retourna bien viste, comme ce prince se voit en quelque prospérité :

Tolle periculum,

Jam vaga prosiliet frænis naturâ remotis.

Car alors il s'abandonna à faire toutes sortes de meschancetés, injustices et tyrannies, et à mespriser la vraye religion, de sorte qu'il attiroit aussy le peuple à le suyvre : comme de faict telle est la condition des choses humaines, ainsy que nous l'avons déjà dict.

Que si les mœurs des princes et magistrats sont corrompeues, les subjects ne fauldront jamais devenir du tout despravez et dissoleus; au

lieu que la modestie, la piété, la justice des roys et des princes doibvent servir de bride à leur peuple, pour le retenir en quelque sobriété, debvoir et honnesteté, et debvront estre ung modèle pour le corriger, duire et policer à une vie sans reproches.

Autrement si les subjects, disent Josèphe et Lactance, ne font de mesme que les seigneurs et roys, il semble qu'ilz leur reprochent leurs vies, dissolutions et meschancetés, et réprouvent formellement ce que les princes font, ne les voulant pas imiter, comme il s'est veu manifestement durant le règne de Roboam, sous lequel le peuple mesprisoit avec audace et presumption les loyx et ordonnances divines et la vraie religion, de peur d'offenser son roy en faisant ce qui estoit bon, juste et pieux.

C'est pourquoy Dieu, qui luy avoit déjà justement osté les dix lignées, luy suscita ung grand et puissant ennemy, Saces, roy des Égyptiens, qui le vint assiéger dans la ville de Hiérusalem, contre lequel il n'eut jamais l'assurance de se deffendre, parce que Dieu le vouloit justement punir, et pour ce luy avoit et à son peuple abattu le cpuraige, de manière que bien que la ville eust esté prinse par composition, néantmoins la foy ne feut pas gardée à celui qui ne l'avoit pas gardée à son Dieu, et feut le temple pillé, et les

thrésors royaulx et du public gardez tant d'années, avec les vases sacrez qui y estoient, de prix inestimables, ravis et emportez; et depuis ce temps Roboam, que Josèphe appelle orgueilleux et sot (vices qui vont tousjours de compaignie), qui auroit deu, s'il eust esté bien saige, régner en ung grand et puissant royaulme, feut réduit au petit pied, et vesquit le resté de ses jours clos et couvert, et avec craincte perpétuelle, en ung foible et bien petit estat.

Les roys ses successeurs (peu exceptez) ont prévariqué, et n'ont eu la crainte de Dieu ny l'amour de leur peuple, se sont esloignez de toute piété et justice, et se sont plongez dans l'ordure de l'idolastrie, mesme y ont contrainct leurs subjects, les ungs par tourmens et divers supplices, et les moins maulvais par bannissemens et confiscations de biens.

Aussy ont ilz esté en perpétuelle vexation, troubles et guerres, eulx et leurs peuples, jusques à l'heureux advènement de Josias, petit fils de Manassès, ce grand persécuteur des fidelles, et fils d'Amon, qui ne valoit guères mieulx.

Ce jeune prince n'avoit, de vérité, que huit ans quand il commença à régner; mais il estoit de très bonne nature et né à la vertu, laquelle, en quelque aage que ce soit, produict tousjours de bons et délicieux fruicts, qui sont d'autant

plus utiles et profitables au genre humain, que ceux dont ilz procèdent sont eslevés en plus grandes charges et dignités.

Josias donc succédant à tant de mauvais princes trouva toutes choses en confusion, tant pour la religion, justice, que police, les cœurs de ses subjects tout aliénez, et prests à se révolter, à cause des cruautés et mauvais traitemens par eux receus de ses grand père et père, dont les playes estoient encore ouvertes, leur monstra dès le commencement des traicts de sa bonté et bénignité si certains, qu'il leur amollit le couraige, et feit bien espérer de son gouvernement; et pour prendre une formulaire de bonne vie, il se proposa l'exemple de David pour l'imiter en tout et partout à son possible.

Et de faict, comme il eut atteint l'aage de douze ans, il rendit tesmoignaige en singulière espreuve de sa justice et vraye religion, et postposant toutes considérations humaines, et les remuemens dont on luy vouloit faire peur, se résolut, enflammé de l'amour divin, et muni des armes d'innocence et de bonne conscience, banir toute idolatrie de son estat, feut cause que le peuple rejeta les erreurs des faulx dieux, et embrassa le pur service et obéissance du vray Dieu.

Ainsy rejetant les superstitions de ses prédécesseurs, il corrigeoit toutes les fautes qui

des mœurs de son père, et la fin de sa vie ne correspondant ny au commencement, ny au milieu, l'ire de Dieu tomba dans sa teste, qui luy suscita de son vivant de grands ennemys dedans et dehors son royaume.

Mais celuy qui luy fait le plus de mal fait ung qui avoit esté nourry, aggrandy et eslevé en sa maison, nommé Hiéroboam, qui estoit superintendant de toutes ses finances, homme puissant et courageux, auquel le prophète Ahias annonça qu'à cause des iniquités, impiétés, injustices de Salomon, qui avoit esté si ingrat que d'abandonner son servyce pour suyvre des dieux estrangers et faire injustice à son peuple, il le faisoit roy de dix lignées d'Israël, dont les douze faisaient le tout, et continueroit le sceptre en sa maison, pourveu qu'il suivist les traces de David son bon serviteur, qu'il aimast justice sur toutes choses, et qu'il ne transgressast point sa loy ny commandemens.

Car en cas de transgression, le Seigneur le destruiroit et extermineroit sa maison de la face de la terre, surseoiroit néantmoins l'exécution de l'ire esternelle jusqu'après la mort de Salomon, à cause de la promesse faicte à David son serviteur, qu'il n'auroit point d'autre successeur; mais son fils en porteroit la pénitence, auquel seulement demeureroient deux lignées, et ce,

pour l'amour et en faveur de David son grand père, et de la ville de Hiérusalem, en laquelle Dieu avoit choisy son habitation.

Tout cela feut effectué: car Salomon estant mort, et Roboam prenant le conseil de jeunes estourdiz, et entre aultres d'ung Aduram, superintendant de ses finances, homme audacieux, violent, avaricieux et grand exacteur, qui au mesme temps feut lapidé par le peuple mutiné à cause de cruelles menaces de ce jeune prince; dix lignées se révoltèrent de son obéyssance, et créèrent Hiéroboam pour leur roy, lequel eust eu ce grand royaulme sans coup férir, et d'une grace spéciale du Tout Puissant, feut néanmoins si meschant, ingrat et détestable, que mesprisant les commandemens de Dieu, adorant les idoles que luy mesme avoit faict fabricquer, et avec ce contraignant ses subjects à faire comme luy, le prophète Adon luy feut envoyé de la ville de Hiérusalem, qui luy dict qu'il seroit ruyné dans peu de temps, et ne demeureroit ung tout seul de sa race, pour avoir faict injustice, coureu aux idoles, et laissé le servyce du vray Dieu, son créateur et bienfaicteur, et que ses os mesmes ne demeureront en paix: ains viendroient en temps et en saison ung nommé Josias, de la race de David, lequel destruiroit tous les temples des faulx dieux, brusleroit les

os des faulx prophètes sacrificeurs sur les os mesmes de Hiéroboam, et sur l'autel par luy dressé; restaureroit le pur servyce de Dieu, et régneroit avec équité et justice, en grande paix.

Toutes ces menaces feurent depuis effectuées, comme nous dirons en son lieu.

Quant à Roboam, qui veoyoit son grand royaulme réduit à deux douziesmes par son orgueil, présomption et violence, il feut quelque temps assez bon et modeste prince, s'estant faict saige à ses despens et propres dommaiges, gouverna son peuple avec justice, et le retint au servyce du vray Dieu; mais son mauvais naturel (tout ainsy qu'une beste féroce eschappée des liens) retourna bien viste, comme ce prince se voit en quelque prospérité :

Tolle periculum,

Jam vaga prosiliet frænis natura remotis.

Car alors il s'abandonna à faire toutes sortes de meschancetés, injustices et tyrannies, et à mespriser la vraye religion, de sorte qu'il attiroit aussy le peuple à le suyvre : comme de faict telle est la condition des choses humaines, ainsy que nous l'avons déjà dict.

Que si les mœurs des princes et magistrats sont corrompeues, les subjects ne fauldront jamais devenir du tout despravez et dissolcus; au

lieu que la modestie, la piété, la justice des roys et des princes doibvent servir de bride à leur peuple, pour le retenir en quelque sobriété, debvoir et honnesteté, et debvront estre ung modèle pour le corriger, duire et policer à une vie sans reproches.

Aultrement si les subjects, disent Josèphe et Lactance, ne font de mesme que les seigneurs et roys, il semble qu'ilz leur reprochent leurs vies, dissolutions et meschancetés, et réprouvent formellement ce que les princes font, ne les voulant pas imiter, comme il s'est veu manifestement durant le règne de Roboam, sous lequel le peuple mesprisoit avec audace et présomption les loyx et ordonnances divines et la vraye religion, de peur d'offenser son roy en faisant ce qui estoit bon, juste et pieux.

C'est pourquoy Dieu, qui luy avoit déjà justement osté les dix lignées, luy suscita ung grand et puissant ennemy, Saces, roy des Égyptiens, qui le vint assiéger dans la ville de Hiérusalem, contre lequel il n'eut jamais l'asseurance de se deffendre, parce que Dieu le vouloit justement punir, et pour ce luy avoit et à son peuple abattu le cpuraige, de manière que bien que la ville eust esté prinse par composition, néanmoins la foy ne feut pas gardée à celui qui ne l'avoit pas gardée à son Dieu, et feut le temple pillé, et les

thrésors royaulx et du public gardez tant d'années, avec les vases sacrez qui y estoient, de prix inestimables, ravis et emportez; et depuis ce temps Roboam, que Josèphe appelle orgueilleux et sot (vices qui vont tousjours de compaignie), qui auroit deu, s'il eust esté bien saige, régner en ung grand et puissant royaulme, feut réduit au petit pied, et vesquit le reste de ses jours clos et couvert, et avec craincte perpétuelle, en ung foible et bien petit estat.

Les roys ses successeurs (peu exceptez) ont prévariqué, et n'ont eu la crainte de Dieu ny l'amour de leur peuple, se sont esloignez de toute piété et justice, et se sont plongez dans l'ordure de l'idolastrie, mesme y ont contrainct leurs subjects, les ungs par tourmens et divers supplices, et les moins maulvais par bannissemens et confiscations de biens.

Aussy ont ilz esté en perpétuelle vexation, troubles et guerres, eulx et leurs peuples, jusques à l'heureux advènement de Josias, petit fils de Manassès, ce grand persécuteur des fidelles, et fils d'Amon, qui ne valoit guères mieulx.

Ce jeune prince n'avoit, de vérité, que huict ans quand il commença à régner; mais il estoit de très bonne nature et né à la vertu, laquelle, en quelque aage que ce soit, produit tousjours de bons et délicieux fruicts, qui sont d'autant

plus utiles et profictables au genre humain, que ceulx dont ilz procèdent sont eslevés en plus grandes charges et dignités.

Josias donc succédant à tant de maulvais princes trouva toutes choses en confusion, tant pour la religion, justice, que police, les cœurs de ses subjects tout aliénez, et prests à se révolter, à cause des cruaultés et maulvais traitemens par eulx receus de ses grand père et père, dont les playes estoient encore ouvertes, leur monstra dès le commencement des traicts de sa bonté et bénignité si certains, qu'il leur amollit le couraige, et fait bien espérer de son gouvernement; et pour prendre une formulaire de bonne vie, il se proposa l'exemple de David pour l'imiter en tout et partout à son possible.

Et de faict, comme il eut atteint l'aage de douze ans, il rendit tesmoignaige en singulière espreuve de sa justice et vraye religion, et postposant toutes considérations humaines, et les remuemens dont on luy vouloit faire peur, se résolut, enflammé de l'amour divin, et muny des armes d'innocence et de bonne conscience, bannir toute idolastrie de son estat, feut cause que le peuple rejeta les erreurs des faulx dieux, et embrassa le pur servyce et obéyssance du vray Dieu.

Ainsy rejettant les superstitions de ses prédécesseurs, il corrigeoit toutes les fautes qui

avoient par eulx esté faictes, en remediand avec autant de sagesse et maturité que s'il eust esté en soixante ans d'expérience.

Au reste, il ne troubla rien de ce qu'il trouva en bon estat, ains luy mesme l'observa tout le premier, comme il faisoit de toutes ses loys; et afin que personne ne peust prendre aucune excuse, qui seroit accusé de la transgression d'icelles.

Dadvantage il se conduisoit en toutes choses non pas tant par sa prudence naturelle que par les admonitions et conseils des aultres, mesmement quand il estoit question d'ordonner du service de Dieu et des affaires publiques, de manière qu'il ne pouvoit faillir; comme au contraire ses prédécesseurs se destournant des ordonnances de Dieu s'estoient ruynez eulx mesmes et leurs subjects.

Et pour ne rien laisser en arriere de ce qui appartient au debvoir d'ung bon roy, il constitua par toutes les villes de son obéissance certains judges pour la correction des mœurs et sincère distribution de la justice, et leur commandoit expressément qu'ilz n'eussent moins d'esgard et de soing d'exercer la justice qu'à conserver la vie du roy.

Après tout cela, pour ne laisser aucune marque de l'idolatrie, il feit destruire les temples

et les autels des idoles, brusler les bois sacrez, les os des prestres et sacrificeurs, et mesme ceux d'Hieroboam, qui feurent avec les aultres bruslez sur l'autel dressé trois cent soixante ans auparavant par son commandement.

En somme il restitua le vray et pur servyce de Dieu par tout son royaume, et fait avec ce rendre la justice en toute intégrité à ses subjects. Par ce moyen feut appaisée l'ire de Dieu, et feut accomplie en Josias la prophétie qui trois cent soixante ans auparavant avoit esté faicte, qu'il naistroit ung prince de la lignée de David, portant ce nom, qui restitueroit le servyce du vray Dieu selon la pureté de sa parolle.

Est considérable que pendant le règne de Josias, qui feut de trente et un ans, Dieu feut bien servy, le roy bien obéy, son royaume paisible, luy et son peuple riches. Avec la piété et la justice, toutes choses leur succédèrent à souhait : la raison, parce que *fecit quod erat rectum in conspectu Domini, et ambulavit in viis David patris, nec declinavit ad dextram vel sinistram.*

Après luy, son fils Joachim et Sédéchias, son petit fils, se destournant de la justice divine, ne la feirent longue, ains eulx et leur royaume destruit, la ville de Hiérusalem et temples pilliez, saccagez, bruslez ; Sédéchias, après avoir pre-

mièrement les yeulx crevez , feût avec ung grand nombre de peuple ignominieusement traduit et mené en la ville de Babylone , où il moureut en grande langueur ; et dura ceste captivité soixante et dix ans , comme il avoit esté prédicit par Jérémie , le livre duquel l'impie Joachim avoit fait brusler , et l'auteur auroit depuis esté cruellement traicté par la tolérance de Sédéchias , qui s'estoit laissé transporter aux passions de ses détestables courtisans pour assouvir sur luy leur rage , au lieu qu'il le debvoit récompenser et protéger envers et contre tous. Mais les dérisions , les injures et les supplices sont les récompenses ordinaires des tyrans envers ceux qui leur donnent de bons et salutaires conseils , et ne feront jamais de bien qu'à leurs semblables , et le plus souvent à ceux qui les trahissent.

De tout ce que dessus , nous , nous , dis je , qui sommes chrétiens , et conséquemment plus obligés que les infidelles et idolâtres à l'observation des divines ordonnances , pouvons tirer deux ou trois belles instructions pour nostre consolation et contentement.

La première , que l'impiété et l'injustice ne vont jamais l'une sans l'autre : *Ejusdem fontis et causæ impium esse erga Deum , et injustum erga homines*. Et ne verrez jamais injuste qui ne soit contempteur de Dieu et absolument

meschant, qui ne soit injuste envers les hommes.

C'est pourquoy David instruisant son fils Salomon peu de jours avant son décès, réduict tousjours sa remonstrance à ces deux articles, à sçavoir, qu'il se gouverne en son royaume en toute piété et justice, et ne se lasse point de les luy répéter pour monstrier que tout ce que l'on pourroit donner d'enseignement pour bien gouverner ung peuple, revient et tombe tousjours sur ces deux vertus.

Aussy, de vérité, l'homme craignant Dieu, quelque grand, médiocre ou petit qu'il soit, ne veult jamais offenser ny faire tort à son prochain, à ses biens, sa vie ou son honneur, ny à chose quelconque appartenant à luy.

D'autre part, l'homme juste sçait que le premier devoir consiste à aimer, servir son Dieu et suivre ses commandemens.

Le deuxiesme, c'est d'aimer son prochain comme soy mesme, et pratiquer envers luy ceste loy de nature, de laquelle il a esté suffisamment parlé au second livre. Le premier degré de justice, et qui luy appartient, s'appelle religion; le second se pratique envers l'homme, et s'appelle justice particulière.

Ce n'est donc pas sans cause si tous les anciens, et nous avec eulx, tenons pour maxime infaillible que la piété et la justice sont deux pi-

vots sur lesquels tournent tous les estats du monde.

La seconde instruction est que tous les princes soubverains doibvent postposer toutes considérations humaines quand il est question de l'honneur de Dieu et de la réformation de la justice, parce que c'est la cause de Dieu; et pourveu que les princes soient poussez d'ung vray zèle, qu'ilz ne peuvent cacher à l'Éternel, sans doute, il leur donnera la force, les moyens et les conseils propres et convenables pour faire sans peine réussir leurs desseings et saintes intentions; sinon il fault croire qu'ilz n'y marchent pas de bon pied, et ont des respects aux choses terrestres, au lieu de destourner leurs sens, leur zèle et leurs vœux au ciel.

Dieu veult tout nostre cœur ou rien; il ne veult point estre servy à demy, et fait selon qu'il nous trouve disposez envers luy; mais pour le moins, le deffault vient tousjours de nous mesmes.

Pour troisieme instruction; je dis qu'il ne tient jamais qu'aux princes soubverains qu'ilz ne soient riches, puissans, aimez et obéys de leurs subjects, et pour le comble de toutes félicités agréables à Dieu le créateur, à sçavoir, en pratiquant eulx mesmes tous les premiers, et puis faisant fort aisément à leur exemple pratiquer

par leurs subjects ces deux vertus, piété et justice, c'est à dire rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et aux hommes ce qui leur appartient, en commençant aux plus grands, et de degré en degré descendant jusqu'aux plus petits, qui sont, à vray dire, les liens de la société publicque.

Quand le monarque faict le debvoir de bon prince en commandant en équité et justice, et les subjects obéyssant avec humilité et en toute fidélité, et iceulx rompeus, il faut, par nécessité, que tout aille pesle mesle, en désordre, ruyne et confusion universelle.

Ces digressions, qui, certes, méritoient ung volume entier si mon intention principale tenoit là, ne seront point mal receues ny estimées hors de propos par les esprits sains et enclins aux biens, qui trouveront en tous ces exemples la suite de l'histoire sacrée que j'ai fort succinctement touchée, selon la nécessité de mon argument, de la consolation pour les exciter de tant plus aimer la justice, ne se lasser jamais de bien faire et de vivre le plus innocemment qu'ilz pourront; car tost ou tard, de façon ou d'aulture, ilz auront leur rétribution.

Pour les malins, les orgueilleux, les meschans, c'est ma gloire de leur desplaire, et me veulx passer de leur faveur, grace et recommandation,

quels qu'ilz soient, tant qu'ils demeureront en leur injustice, orgueil et présomption.

Si Dieu leur touche tellement le cœur, qu'ilz soient redressez et en bon chemin, ilz seront les premiers, pour se joindre à mes vœux en ce saint œuvre, et il arrivera qu'ilz entonneront bien plus que moy les louanges, grandeur, pouvoir et utilité de la justice, qui est l'ung de mes plus grands souhaits. Dieu sçayt si j'ay autre chose au cœur qu'à la langue.

Or, puisqu'il demeure pour constant et chose véritable que la piété et la justice ne s'abandonnent jamais, et que par leur présence elles causent toutes sortes de prospérités et bénédictions où elles sont, d'où vient que les hommes sont si ennemys d'eulx mesmes de se priver de si grands biens, et de courir à bride abatteue aux impiétés et injustices, qui tost ou tard les précipitent dans ung abysme de misères et confusions?

La raison est parce que la plupart des hommes destituez de craindre Dieu, et despouillez de tout amour envers le prochain, sont possédez d'ung si grand aveuglement par l'amour d'eulx mesmes, sont si brutaulx et sensuels, qu'au lieu de suyvre la raison qui doibt estre le guide et le flambeau de toutes les actions humaines, commander et dompter vertueusement leurs cupi-

dités et appétits déraisonnables, au contraire leur laschent la bride, et se laissent emporter comme vrayes bestes brutes à leurs passions et volontés effrénées, de manière qu'au lieu de protéger l'innocent et d'aimer leur prochain, c'est à dire l'homme créé comme eulx à l'imaige de Dieu, ainsy que la justice divine leur commande, ilz luy font mille et mille outrages, luy ravissent ou son bien ou son honneur et bonne renommée, ou la vie, ou quelque chose à luy appartenant, par avarice, par envie, par orgueil, par ambition, par cruauté, vengeance ou aultre mal façon; et tant plus les meschans ont de pouvoir et ne sont reteneus par les resnes des loyx et l'autorité des magistrats et de la discipline publique, tant plus font ilz de maulx, d'injustices, d'oppressions et de violences.

Et il arrive que sur les plainctes de telles oppressions, ceulx qui font rendre le droict à ung chascung dissimulent l'injure par craincte, par faveur, par corruption, et qui pis est dédaignent d'ouyr des complaignans, ou s'ilz les escoutent, c'est bien souvent pour leur faire quelque affront, pour les baffouer et se mocquer d'eulx, de sorte que l'innocence opprimée qui bien souvent se veoit despouillée de son ancien patrimoine, ou aultrement offensée et outragée par la grandeur d'une puissante, riche et forte partie favorisée

par les judges et magistrats soubverains ou aultres, qui pour le deu de leurs charges, et s'ils estoient gens de bien luy en debvoient faire la raison, ne sçayt plus à qui avoir recours; et comme les ames innocentes se veoient destituées des moyens ordinaires et de tout secours humain, elles ont leur recours à Dieu, lequel finablement exauce les prières de la veufve, de l'orphelin et aultres personnes misérables injurieusement traictées par les puissances de luy çà bas ordonnées.

Les aultres, qui n'ont pas de reteneue, tant de raison ny de craincte de Dieu, se jettent bien souvent en d'estranges désespoirs; et en ceulx cy se vérifie le commun proverbe, que *Qui perd le sien, perd le sens*. Au demeurant, quand on est venu à ce poinct, il ne fault plus parler de pudeur ny de respect de loyx, de magistrats, ny supplices quelconques.

Toutes considérations cessent pour leur regard, et comme ung torrent qui descend impétueusement d'une roide montaigne renverse tout ce qui luy faict obstacle, jusqu'à ce qu'il ait pris son cours dans quelque fondrière où il se perd, tout de mesme les particuliers, ou ung peuple désespéré, se précipite dans les périls sans appréhension quelconque, et ne cesse jamais qu'il

ne soit vengé, et bien souvent de ceulx qui n'en peuvent mais, ou qu'il ne soit perdu.

Il ne fault point doubter que l'injure et l'injustice ne soient les messagères et avant coureuses très certaines de la perte et ruyne des villes, respublicques et royaumes; car tout aussy tost que la justice en est deschassée, il se fault attendre aux destructions et changemens tout prochains, comme quand l'œil ou la veue défailent aux malades, le reste se meurt bientost après.

Et de faict, tant et si longuement que les magistrats qui sont appelez fort à propos par l'empereur Léon, philosophe, ὀφθαλμοὶ τῆς πολιτείας (les yeulx de la cité), veilleront en leurs charges, et s'acquitteront de leurs debvoirs en l'administration de la justice, on peult bien s'asseurer que les royaumes et respublicques se soustien dront.

Lorsque nous les verrons corrompeus, concussionnaires, et n'avoir plus de vergoygne à faire justice, concluons hardiment qu'ilz sont bien, proches de leur fin.

Le divin Platon, au huictiesme livre de la respublicque, et son sectateur Ptolomée, en son Tripartite, font judgement, par leur supputation et par la révolution du ciel et des astres, de la dis-

position, aage et durée des grands estats, cités et respublicques.

Le mesme Platon prend aussy son fondement sur les membres ez quels il imagine une grande force et efficace pour les altérations, conservations ou conversions de mœurs, des polices et des principautés, et les interprestes de Platon nous ont laissé par escript que le définiment et ruïne de la respublicque ne peut manquer lorsque l'harmonie des membres sera pervertie.

D'aultres ont basty des horoscopes des plus illustres cités, et par icelles faict judgement de la grandeur, succès, bonne ou mauvaise fortune d'icelles; et chascung, comme à l'envi et par une généreuse émulation, s'est efforcé, selon la félicité de son génie, de transmettre à la postérité les marques de ses plus belles et relevées conceptions.

Pour moy, j'honore, comme je doibs, la mémoire, le judgement et les escripts de ces excellens hommes dignes de loz (louanges) immortels; mais l'on prendra en bonne part si je vise à ung plan plus asseuré, et si je prends de plus véritables théoresmes pour fonder de plus certaines conclusions et déterminations.

Je dis donc que l'histoire sacrée est ma seule et fidelle guide, mon vray but et mon étoile polaire, à laquelle je vise perpétuellement et pour

prendre mes mesures bien plus justes que sur les nombres de Platon et aultres conceptions des astrologues.

Or est il que l'Éternel nous a tant de fois advertys et faict à sçavoir par sa propre bouche, et aussy par l'organe de ses prophètes, que les principaultés de la terre luy appartiennent, et non à aultres, et qu'il les distribuera à qui il luy plaira, veoire les donnera aux petits et moins estimez d'entre les hommes pour confondre et abattre l'orgueil et punir les impiétés et injustices des grands du monde; qu'il n'y a plus lieu d'en doubter, et mesme d'en disputer après tant d'arrests soubverains, tant de sacrez et divins oracles, *Regnum a gente in gentem transferetur, propter injustitias, contumelias et diversos dolos.* Et en saint Mathieu, notre divin Rédempteur dict aux Juifs : *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.*

Tant y a qu'il fault croire que l'injustice et la perfidie sont signes infailibles ou que Dieu osterà l'empire au prince ou le prince à l'empire, comme on veoit pour les princes Pharaon, Shennacherib, Hieroboam, Sédéchias, et pour les royaulmes et estats monarchiques, Babylone donnée aux Perses, les Perses aux Grecs, et la Grèce aux Romains, et des Romains le dénombrement et dispersion de ce grand empire en

plusieurs pièces et petits estats, respubliques et principautés.

Je suis contrainct de trancher court et de toucher seulement aux principaulx chefs, afin de vérifier mon argument, lequel est en son propre lieu suffisamment esclaircy, tant par raisons que par exemples; et les studieulx trouveront de quoy contenter et satisfaire à leurs honnestes curiosités, s'il plaist à la divine bonté adjoûter encore à ma course quelques années, et me faire la grace d'y mettre la dernière main.

Mais, puisque nous sommes sur le point des ruynés et bouleversemens des estats du monde pour punition des impiétés et injustices des hommes, il est bien certain que le plus grand que feust jamais, ç'a esté celuy du déluge universel.

Ce ne feut pas une ou deux partyes, ce feut toute la terre qui porta la punition de l'ire de Tout Puissant. Et sur ce subject, je ne vous veulx cacher une belle conception, qui me semble bien à propos pour confirmer tousjours mon argument et faire veoir que l'injustice est tellement odieuse à Dieu, et la justice, d'autre part, luy est si agréable, qu'à l'occasion de celle là, il l'a destruite, pour l'amour de celle cy, il répare et restaure tout.

Qu'ainsy ne soit, l'Histoire Saincte nous apprend que ce déluge effroyable vint sur la terre

et noya tout, à cause des impiétés et injustices des hommes; et puis, entre tous les hommes de ce temps là, c'est chose estrange qu'il ne s'en trouvast qu'ung seul digne de la grace et miséricorde de l'Éternel, lequel il réserva pour la restauration du genre humain.

Le Tout Puissant pouvoit tout d'ung clin d'œil abymer tout l'univers, et conséquemment tous les hommes : il en vouloit sauver ung; mais quel, je vous prie? feut ce ung géant? feut ce ung homme de grande apparence, fort et puissant, vaillant de sa personne, tel que ce siècle le portoit? Rien moins. Ce feut ung homme de petite monstre, selon le monde, qu'il choisit; mais il estoit selon son cœur. Pourquoi cela? parce qu'il estoit juste. Soubs ce mot, vous assemblez en ung rond et comprenez toutes les vertus et bonnes conditions qui peuvent estre en l'homme.

C'estoit pour monstrier aux successeurs et postérités du juste Noé deux choses grandement remarquables : la première, la plus propre et nécessaire vertu, pour donner pied et asseurer fondement à toutes nouvelles sociétés, estats et republicques, c'est la justice; elle est l'ame de la cité, et ne peult, non plus que le corps sans ame, vivre ny subsister tant soit peu sans l'assistance d'icelle : la seconde, à ce que les hommes eussent tousjours devant les yeulx la mémoire du cour-

roux et indignation de Dieu, et qu'ilz eussent à se garder d'y retomber par leurs impiétés et injustices, lesquelles perpétuellement seront tost ou tard cause des ruynes de leurs maistres.

Voilà ce qui concerne les injustices en général. et les remuemens, bouleversemens et ruynes d'estats qui en procèdent.

Pour les injustices, outrages et violences particulières, il ne s'en doit jamais faire moins souffrir, et les laisser impunies en ung estat policé.

Car il n'y a rien qui mette plus tost aux champs ung homme de bien et de grand cœur, et qui ait l'honneur à la teste, que de se veoir réduit en ceste extresmité, d'estre injurié, outragé et offensé en ses biens et surtout en son honneur; et si on pouvoit tirer raison par justice de ceulx qui tellement la luy doibvent, qu'ilz sont indignes du rang qu'ilz tiennent, s'ilz ne la luy rendent: si cest homme vit en une respublicque, il ne cessera jamais d'en poursuyvre la raison, quand bien il debvroit quand et quand attirer la ruine d'icelle; il n'a rien devant les yeulx que la vengeance, qui l'aveugle tellement, que le danger de sa personne, de sa femme, de ses enfans, de ses amys et de sa patrie, ne luy sont rien au prix de l'injustice par luy receue, et de l'impunité qui est ce qui plus l'offense et qui luy donne la mort au cœur.

Que s'il est sous un prince, et qu'il se voie à la porte de la justice fermée, et l'injustice, non seulement supportée et impunie, mais, qui plus est, triompher de sa despouille, du bien et de l'honneur d'autrui, comme on voit en estats, où l'injustice domine, jamais il n'aura de repos qu'il ne soit vengé, se deust il perdre mille fois. *Vitæ tuæ dominus est quisquis suam contempserit.* On ne sauroit représenter un exemple plus formel que de Philippe de Macédoine, père du grand Alexandre.

Il y avoit en sa cour un nommé Pausanias, jeune, beau et fort accompli, lequel avoit reçu un outrage et vilainie grandissime en sa personne par Attalus, l'un des plus grands et favorisez seigneurs de la cour; aussi estoit il beau frère du roy, et c'est ce qui le faisoit plus hardiment entreprendre des meschancetés.

Pausanias, outré de cest excez qui alloit tout à son honneur, en fait instance au roy, et luy en demande justice. Le roy l'entretient longtemps de paroles en espérance de luy en faire raison, mais ce n'estoit que mines et pour le baffler (baffouer), comme l'événement le monstra; car, au lieu de faire punir ce forfait et luy rendre la justice, comme son devoir et la couronne qu'il portoit sur la teste l'y obligeoient, il donna à cest Attalus, qu'il aimoit fort, le gou-

vernement d'une des meilleures provinces de la Grèce.

Ce jeune gentilhomme, veoyant son ennemy mortel eslevé en honneur et en grandeur, au lieu de la punition et supplice deus à ses vilainies et meschancetés, tourna dès lors contre le roy, qui luy avoit desnié la justice, toute l'indignation qu'il avoit conçue contre celuy de qui procédoit l'injure; tellement que le propre jour des nopces de la fille du roy avec Alexandre d'Epire, ainsy que Philippe alloit au temple pour les célébrer, appuyé des deux Alexandre, de son fils, d'un costé, et de son gendre, de l'autre, le vint rencontrer, et le tua de sa main, et Dieu sçait si la feste feut troublée.

L'histoire de Scedasus vient icy fort à propos. et ne la puis obmettre. Scedasus estoit un pauvre homme, demeurant à Leuctres, petit village du territoire de Thespies; il eut deux filles, appellées, l'une Hippo, et l'autre Meletia.

Ores, estoit ce pauvre homme de fort bénigne nature, courtois et libéral, mesmement aux passans estrangers; encore qu'il n'eust pas autrement beaucoup de biens. Si reçent, un jour, humainement en sa maison deux jeunes hommes spartiates, lesquels, espris de l'amour de ces deux jeunes filles, feurent pour l'heure retenus de rien attenter contre leur pudicité, à cause de la

bonté et courtoisie de leur père; et, le lendemain, ils prirent leur chemin vers la ville de Delphes, à l'oracle d'Apollon Pythique; et, après avoir enquis l'oracle de ce qu'ilz vouloient, ilz s'en retournèrent en passant au travers de la Beoce (Béotie), s'en vont de rechef loger chez Scedasus, lequel n'estoit pas lors à Leuctres; mais les filles, pour l'accoustumance de ceste hospitalité, reçurent ces deux hostes en leur logis.

Les jeunes hommes, veoyant ces créatures seulettes, les prindrent à force, et, après le fait, les trouvant si outrées de telle injure, qu'il n'y avoit moyen de les appaiser, ilz les tuent et les jettent dans ung puits, et s'en vont après ce massacre.

Scedasus retourne, ne trouve poinct ses filles, mais bien trouve il, au reste, tout ce qu'il avoit laissé en sa maison sain et entier, et ne sçavoit plus que dire, jusques à ce que son chien se plaignant et sautant, accourant à luy, puis, le menant au puits, il commença à se doubter de ce qui estoit, et ainsy tira les corps de ses deux filles. Et ayant appris de ses voisins que, le jour précédent, ilz avoient veu entrer les deux jeunes hommes lacedémoniens, qui, quelques jours auparavant, avoient logé chez luy, il se doubta incontinent que ce massacre debvoit venir de leur

part, mesmement qu'il se soubvenoit qu'à la première fois, ilz ne se pouvoient lasser de louer ses filles, disant qu'ilz réputoient pour bien heureux ceulx qui les espouseroient.

Il s'en alla à Sparte pour en parler aux éphores. et comme il entra sur le territoire d'Argos, la nuict le surprenant, il se logea dans une hostellerie, où il rencontra ung aultre pauvre vieillard. natif de la ville d'Orée, lequel souspiroit et gémissoit, et maudissoit incessamment les Lacédémoniens. Scetdas luy demanda que luy avoient fait les Lacédémoniens, qu'il maudissoit ainsy.

Le vieillard commence à luy raconter comme il estoit subject de Sparte, et qu'ayant esté ung Aristodemos envoyé gouverneur en la ville d'Orée, il y avoit usé d'une grande injustice et insigne outrage en son endroict; car estant, dict il. devenu amoureux d'ung mien fils, et veoyant qu'il ne le pouvoit faire ployer à sa volonté, il essaya de le mener par force hors du lieu où il s'exerçoit avec ses compaignons à la lutte.

Le maistre de l'exercice empescha ceste violence à l'aide de plusieurs jeunes hommes, qui accoururent au secours, tellement que, pour l'heure, Aristodemos se retira avec sa courte honte; mais, le lendemain, ayant armé une galère, il s'y en revint, ravit mon enfant, et, traversant la mer jusques à l'aultre rive, il se mit

en debvoir de le forcer, à quoy l'enfant ayant résisté de son pouvoir, il le tua, puis s'en retourna en Orée; là où il feit, après ce beau chef d'œuvre, ung banquet solemnel avec ses amys. Comme j'eus la nouvelle de ce massacre, je m'en allay faire les funérailles à mon fils.

De là je me mis en chemin vers Sparte, et feis ma plainte aux éphores; mais ilz n'en ont teneu compte, de manière que je m'en retourne, outré de douleur jusques à la mort.

Scedasus oyant ces grandes et justes plaintes demeueroit fort perplex, se doubtant bien qu'il n'auroit pas plus de justice, et, de sa part, raconta pareillement le désastre advenu en sa maison à ce bon vieillard, lequel luy conseilla de ne passer pas plus oultre, ains de s'en retourner en la Beoce, et là, faire dresser ung tombeau à ses deux filles.

Toutesfois Scedasus, après plusieurs agitations en son esprit, se résout d'aller jusques à Sparte, fait sa plainte aux éphores, lesquels n'en firent aultrement grand cas; puis s'adresse aux roys, de là aux particuliers bourgeois, en leur racontant le fait, et lamentant son malheur: enfin, veoyant qu'il n'y gaignoit rien, il se met à courir la ville, levant les mains devers le ciel, et frappant du pied contre terre, il invoque les Fu-

ries à son secours, et finalement se tue au beau milieu de la ville.

Quelque temps après, les Lacédémoniens en payèrent la folle enchère; car estant si grands qu'ilz commandoient à toute la Grèce, et avoient mis des garnisons dans toutes les villes, Épaminondas, Thébain, tout le premier coupa la gorge à la garnison qui estoit à Thèbes; à raison de quoy les Lacédémoniens feirent la guerre au Thébains, lesquelz leur allèrent au devant jusques au village de Leuctres, prenant le lieu bon présaige, parce que là mesme ilz avoient aultresfois esté délivrés. Si advint que les Lacédémoniens feurent entièrement desconfits auprès de la sépulture de ces deux filles.

Et se dict que, devant la bataille, Scedasus apparut en songe à Pélopidas, l'un des chefs de l'armée, qui estoit tout découragé, à cause de quelques signes et présaiges qu'il interprétoit en mauvaïse part, et l'admonesta de prendre cour. parce que les Lacédémoniens estoient conduits par le vouloir des dieux, pour y payer la peine qu'ilz devoient tant à luy qu'à ses deux filles: et luy commander, le jour de devant la bataille, d'immoler une jeune poule qu'ilz trouveroient toute preste sur la sépulture de ses deux filles.

Pélopidas, comme les ennemys estoient encor campez à Tégée, envoya devant à Leuctres en-

quérir de ceste sépulture; et en estant deuement informé par ceulx du pays, il y mena son armée, et gaigna la bataille.

Notez par ces exemples que ce qui ne touchoit que deux ou trois particuliers, par la punition desquelz on pouvoit aller au devant de la justice divine, et expier tous ces horribles crimes, a esté faict public et commun à tous les Spartiates, à cause du desny de justice qui généralement a esté faict à ces pauvres et désolés pères: par ainsy, la punition a esté aussy générale, suivant la sentence d'Hésiode, représentée au commencement de nostre second livre, qui mérite bien d'estre reteneue et soubvent remémorée.

Trente ans après la fondation de Rome, arriva pareil accident que celuy de Philippes de Macédoine, à Tatius, roy des Romains avec Romulus. Quelques genz de guerre, entre lesquelz y avoit des parens bien proches et amys de Tatius, avoient faict quelque butin sur les Laurentins, meurtry et blessé ceulx qui se seroient mis en deffense, non par voye d'hostilités, car ilz estoient alliez aux Romains, mais par vray brigandage; pour réparation de quoy les Laurentins ayant envoyé leurs ambassadeurs, ces meurtriers voleurs eurent tant de faveur et de crédit, que ces pauvres genz feurent contraincts s'en

retourner fort irritez pour raison de ce forme desny de justice. Mais ce feut bien pis tost après car les coupables, non contens d'aveoir faict ces premiers meurtres et brigandaiges, vont après ces ambassadeurs, les volent pour la seconde fois, et leur coupent la gorge au lict.

Ces actes crioient vengeance devant Dieu et devant les hommes. Pour l'avoir, non seulement les Laurentins, mais tous les aultres alliez qui avoient intérêt en ce faict, à cause que le droit des genz avoit esté si méchamment violé, envoyent à Rome leurs ambassadeurs demander justice ou dénoncer la guerre.

Les Romains, qui ne vouloient point soutenir la guerre fondée sur une meschante cause, pour leur regard condamnent les coupables à estre mis entre les mains des ambassadeurs laurentins, pour en faire eulx mesmes la justice telle qu'ilz verront bon estre; et feut l'arrest prononcé par Romulus.

En exécution de cest arrest, les coupables, pris, liez et garrottez, feurent mis entre les mains des ambassadeurs.

Mais Tatius se monstra si partial et passionné en ce faict, sous l'ombre d'aulcungs siens propres parens et amys, comme j'ay dict, qui estoient du nombre, qu'il les feit retourner par les chemins; mais telle injustice luy cousta la vie.

Pœnam illorum in se ipsum vertit, dict Tite Live; car bientost après, s'estant acheminé à Lavinium, pour y faire ung sacrifice solemnel, il feut assommé à coups de pierre devant l'autel, par les intéressés et par ceulx là mesmes qu'il avoit empesché recevoir justice; et ce qui est remarquable, les meurtriers feurent depuis absoulz par judgement mesme de Romulus, comme ayant eu juste cause de ce faire, pour n'avoir peu obtenir justice de celuy qui la leur devoit.

Et afin de faire cognoistre à toute l'Italie qu'ilz estoient innocens des meurtres, torts et outrages faicts aux Laurentins, et du droict des genz violé, il condâma par contumace tous les coupables, sans port, faaveur ni acception d'aulcungs, et feurent banniz à perpétuité.

Ceste satisfaction, qui avoit grande apparence de justice, contenta les alliez si bien, qu'il n'y eut aulcung trouble ni remuement pour ce regard.

Environ deux cent soixante dix ans après, survient ung aultre faict à Rome, lamentable et prodigieux, qui feut l'origine d'ung merveillex remuement de l'estat romain; et toutesfois, comme il arrive presque tousjours, feut cause d'ung grand bien et d'une réformation publicque: *ex malis moribus bonæ semper leges natæ sunt*. Et fault quelquefois qu'ung grand désordre, scan-

dale et désastre survienne, pour, sur les ruynes d'iceluy, establir ung bel ordre et quelque nécessaire et profitable police.

Mais c'est ordinairement aux dépens de ceux dont procède le désordre, comme au faict présent, qui feut que la ville de Rome s'estant soumise sous le gouvernement de dix hommes, et changé la police, qui se portoit beaucoup mieulx sous les consuls, magistrats annuels, lesquels, de vérité, ont esté cause de la grandeur des Romains; ces dix hommes usèrent la première année fort modestement de leur autorité, afin d'estre encore continuez l'année suivante; mais comme ilz feurent affriandez à ceste autorité et puissance absolue de commander, il n'y eut plus moyen de les réduire à l'ordinaire: ains se veoyant la force en main, se résoleuront de continuer en leur magistrature, encore avec une si effrénée licence, qu'Appius Clodius, le plus grand et noble de tous, renversoit toute discipline publique, usoit tyranniquement de sa puissance, et faisoit des injustices innumérables.

Entre aultres, son malheur vouldut qu'il se passionast oultre mesure au faict de l'infortunée Virginie, et vouldust, contre toute raison et tout ordre de justice, estre judge et partye en ceste cause, sans qu'aucunes remonstrances, conseil de ses amys, qui préveoyoient ce grand orage,

lequel tomba sur sa teste et le perdict, luy et sa maison, ny raison quelconque qu'on luy pust alléguer pour le destourner de cest infame dessein, l'en peust jamais desmouvoir. *Adeo obcecatur animos fortuna, quum vim suam ingruentem infringi non vult.* « Tant la fortune, dict Tite Live, aveugle les esprits quand elle veoit son dessein estre destourné ou empesché. »

C'est l'opinion de Tite Live et des payens; mais les chrestiens sont bien mieulx instruits, qui ne recognoissent point d'autre fortune que le Dieu tout puissant, lequel dispose des choses humaines selon sa sapience et bonté paternelle, et selon que les hommes mortels, ses créatures, se rangent ou se destournent de sa volonté et saintcs commandemens.

Le sieur d'Argenton l'avoit appris à bonne escole, quond il dict qu'on ne sçauroit prendre plus certain argument de la prochaine ruyne d'ung prince ou d'autre personne de marque, que lorsque Dieu luy diminue le sens et l'entendement, et faict qu'il abhorre et fuit le bon et profitable conseil que les genz de bien, saiges et expérimentez, luy donnent; et, au lieu de le suivre, croit sa folle fantaisie et opinion, ou le conseil des genz estourdys, violens, desraisonnables et meschans.

Car quand vous veoyez cela advenir, concluez

hardiment, dict il, que Dieu luy prépare sa ruyné et juste punition; ce qui, dis je, feut bientost vérifié en la personne d'Appius.

Car Dieu voulant deslivrer le peuple de ce tyran et ses compaignons, qui faisoient gloire de fouler aux pieds les loyx dont ilz avoient esté créez les protecteurs et comme depositaires, et de renverser l'ordre de la police et de la justice, permet qu'il s'aheurta au faict de Virginia, et donna contre elle judgement de condamnation. par lequel il la déclaroit de servile condition, et l'adjugeoit à ung sien affranchy, homme par luy aposté, qui despendoit entièrement de luy; faisant, comme il a esté dict, office de judge et partye tout ensemble; dont le père de la fille. nommé Virginius, citoyen romain de médiocre condition, mais d'ung cœur haultain et magnanime, estant oultré jusqu'au mourir, et veoyant que la force et la violence l'emportoit, que la porte de justice luy estoit fermée, et sa fille. soubz voile de justice, sur le poinct de perdre son honneur et sa liberté tout ensemble, se résoleut à une estrange et lamentable extresmité.

Car, comme il passoit par devant la boucherie, il se saisit d'ung grand couteau d'ung boucher, et faisant semblant de dire le dernier adieu à sa fille, il l'embrasse, et, au mesme instant, passe

le couteau au travers du cœur de ceste pauvre créature, le corps de laquelle feut promené par toute la ville, puis porté et arrêté au milieu de la grande place, accompagné de parens et amys de la deffuncte, et d'une grande multitude de menu peuple, mutiné pour raison de ceste injustice là, et d'infinies aultres qu'ilz avoient receues de ce décemvirat.

Et pour le regard du père, sort de la ville tout forcené, avec ce couteau sanglant à la main, s'en va trouver l'armée qui n'estoit pas loing, met l'alarme au camp, et, malgré tous les chefs, la fait révolter; amène toute la gendarmerie à Rome, sans néantmoins offenser aulcungs citoyens, excepté Appius et aulcungs de ses compagnons, qui n'attendirent pas leur condamnation, ains eulx mesmes avancèrent leur mort.

Leurs compagnons et complices s'enfuirent, et le procez fait et parfaict à tous, et leurs biens confisquez, tout l'estat de la respublicque feut changé, et du décemvirat, duquel on avoit expérimenté la tyrannie, on retourna au gouvernement consulaire, soubz lequel l'empire romain monta au faiste d'une majesté et grandeur merveilleuse, ayant soubmis soubz le joug de ses loyx presque tout le rond de la terre; et continua en ceste prospérité et bonne fortune, jusqu'à ce qu'au lieu de la justice des Romains, qui

estoit renommée dans tout l'univers, la républicque feut changée en toutes sortes d'injustices, par le luxe et l'avarice qui se mesla parmy les ordres.

Au peuple, il n'y avoit rien si chaste, si saint, si précieux, qui ne feust vénal et achepté, non par la vertu, sçavoir, intégrité, capacité, ny aucunes belles qualitez, mais au prix d'argent, de sorte qu'il n'y avoit plus que grands larrons qui feussent avancez aux charges, honneurs, dignitez et gouvernemens des villes et provinces, où ils faisoient des ravaiges, desgats et concussions, et mesnages admirables, et pour leurs injustices aliénoient les volonteiz et affections des peuples.

Les crimes demeuroient impunis, et par argent on se tiroit des mains des judges, et n'y avoit si grande meschanceté qui ne feust couverte; bref, la vertu, l'intégrité, le sçavoir sans argent estoient imputés à sottise, lascheté, niaiserie et vitupère.

Mais ceste vénalité leur cousta leur ruyne totale, et renversa ce grand empire, qui avoit triomphé de toutes les nations, comme sera deduit en son lieu.

Et, pour reprendre nostre thesme, nous dirons que l'injustice tost ou tard paye son maistre, quel qu'il soit; et tant plus il est puissant, tant plus est grand le danger qui le talonne. Il s'en

fault garder comme d'ung Scylle, d'ung Charibde, ou aultre écueil ou rocher, contre lequel l'on ne peult jamais choquer son vaisseau, qu'il ne soit fracassé et mis en pièces.

L'heureux Auguste le cogneut bien; et depuis qu'il se feut rendu paisible en son estat, n'y eut jamais ung plus grand justicier. *Ipse jus dixit assidue, et in noctem nonnunquam, si parum corpore valeret, lectica pro tribunali collocata vel etiam domi cubans. Dixit autem jus non diligentia modo summa, sed et lenitate.*

On remarque de luy une chose merveilleusement louable, et à quoy les princes soubverains, mesmement ceulx qui sont chrestiens, debvroient bien prendre garde et en faire leur profit; c'est que ce grand prince, qui feut, peu s'en fallut, seigneur du rond de la terre, et régna cinquante six ans entiers en grande prospérité, ne tira jamais qu'ung seul homme d'entre les mains de la justice pour le sauver.

C'estoit ung nommé Castrucius, duquel il avoit reçu grandissimes services, et luy estoit fort obligé; encore ne le fait il pas de face, ni en brisant la prison (comme a esté faict quelquefois par aulcungs princes mal conseillez, et qui doibvent estre asseurez que *reddent animam pro anima*), mais avec une grande douceur et modération, ayant prié fort instamment, finable-

meût obtenu de l'accusateur et partye civile, qu'il se désistoit de l'accusation.

Il ne fault point s'estonner si ung puissant empereur gouvernant son peuple avec tant de douceur, et prenant ung si grand soing et travail à faire justice, a régné si longuement et heureusement.

Tous les princes qui feront comme luy auront ce mesme bonheur; comme, d'altre part, je ne m'estonne pas si la vie des princes qui ont eu la justice en dérision, ont pris plaisir à toutes sortes d'oppressions, les ont tolérées et supportées, et avec ce ont eu des officiers et magistrats formez à leur patron, a esté, en ce peu de temps qu'ilz ont régné, agitée de troubles, de divisions, guerres civiles et conspirations contre leurs estats et contre leurs propres personnes, et si la pluspart ont eu la fin de leurs jours convenable à leur vie.

Ce sont les fruits ordinaires qui procèdent des injustices, et ceulx qui ne les aimeront pas, qu'ilz se donnent garde d'en faire les œuvres, car l'ung est consécutif de l'altre.

C'est une chose estrange, que les hommes s'entrepardonnent la pluspart de toutes les injures et aultres offenses qu'ilz reçoivent les ungs des aultres, ou qui leur sont faictes par leurs supérieurs, ou du moins ilz oublient, avec le temps et avec la douleur du mal qui est passé

long temps, et sortent comme insensiblement de la mémoire. Mais une injustice qui va fort avant aux biens ou à l'honneur de ceulx qui nous appartiennent ne se met jamais en oubly, non pas mesme après la mort de celuy qui l'a reçeue : elle passe de père en fils, elle est transmise à l'héritier pour se la faire réparer en temps et lieu.

Tout ainsy que les tigres et les lions ne s'appriivoisent jamais à bon escient, et sans quelque retour et réflexion à leur naturel, *tigres et leones nunquam bona fide mansuescunt*, il y a tousjours une garde derrière, ilz retiennent je ne sçays quoy de la sauvagerie, qui facilement leur fait reprendre leur naturel : autant en est il d'une notable injustice reçeue, jamais elle ne s'accoyse (1) tout à fait ; celuy à qui elle est faite ou son héritier s'attendent tousjours de la faire réparer en saison convenable ; ilz espèrent que ceulx dont procède l'injure, qui les ont à opprobre et dérision, et qui triomphent de leurs biens ou de leur honneur, seront finablement appréhendez de la justice divine, qui leur ouvrira les moyens de la venger et en tirer raison ; et verront par effect, qu'il n'y a rien si fluctuant, muable et incertain que l'estre et condition de l'heureux meschant.

(1) Rendre coi, apaiser.

*Raro antecedentem scelestum
Deseruit poma pede claudo.*

Ce grand Joab, lieutenant général de l'armée de David, en eust bien sceu que dire, lequel, sous prétexte de sa grandeur et autorité, avoit assassiné deux grands seigneurs, Abner et Amaza, par une grande lascheté et trahison. David luy avoit pardonné le premier, et dissimulé le second.

Dieu, qui ne laisse rien impuny, permit qu'il tombast en une troisieme faulte, ayant conspiré avec Adonias contre Salomon : ceste faulte cy renouvela les deux aultres, et ne les porta pas plus loing. Ains, par le juste commandement de Salomon, il feut tué tenant l'ung des coings d'un autel, auquel il s'estoit réfugié, pensant se sauver sous la faveur de religion; mais Dieu ne favorise point les traistres, ny les assassinateurs, et, en quelque lieu qu'ilz seront appréhendez, il veult qu'ilz soient punis.

Le mesme arriva à Semey, qui avoit évité la punition des injures et imprécations par luy faictes à David pendant sa fuite, qui ne l'en puni point après son restablissement, parce qu'il luy avoit pardonné.

Mais Salomon, le surprenant en une aultre faulte, le fait mourir pour les deux, et plus grief

voment que s'il n'y en eust eu qu'une; et lors Semoy recogneut par expérience, dict Josèphe parlant de luy, que celuy là n'est échappé qui traïsne son lien, et de ceulx qui, à poinct nommé, ne sont pas puniz pour leurs iniquités, leurs peines augmentent toujours, s'ils ne s'amendent: et lorsqu'ilz y songent le moins et qu'ilz pensent estre en seureté; lors, dis je, qu'ils dorment sur le duvet d'Épicure, c'est alors qu'ilz sont attrapez de la justice divine, qui les paye au double, et *tarditatem supplicii gravitate compensat*.

Nous n'avons pas faulte d'exemples domestiques, des ruynes arrivées à plusieurs familles et maints particuliers, qui ont consommé et consommement leurs biens en procez.

Nous en veoyons qui sont à l'aumosne; d'autres qui ne peuvent, à cause des insupportables fraix qui sont en justice, avoir raison de ceulx qui tiennent leurs biens sans aultres droict et tiltres que de bienséance, parce qu'ilz ont affaire à de pauvres vefves, orphelins, paysans, artisans et aultres gens de peu, lesquelz n'osent choquer contre ces milords, qui trouvent des supports, du crédit et de la faveur ez cours souveraines et subalternes; et ne se rencontrent au siècle où nous vivons guères de personnes de si exemplaires vertus et charité, qui veuillent formaliser, espouser et entreprendre une querelle contre

ung seigneur, ung puissant et riche gentilhomme, bourgeois, financier ou aultre, encore moins contre ung officier et personne de qualité, grande ou médiocre, pour soubstenir ung pauvre malotru, destitué de tout support, aide et faveur, et qui, quelquefois, n'a pas le premier teston pour fournir aux fraix de la justice.

Que s'il se renconstre quelqu'ung d'entre ung cent de ces pauvres gens qui aye le courage d'intenter une action contre l'ung de ceulx que je viens de dire et qu'à cest effect, il ait vendeu quelque pièce de ses aultres meilleurs héritaiges pour soustenir ce procez, il sera estonné; qu'il aura sué et labouré, et n'aura rien avancé; ou s'il a obtenu quelque judgement qu'il croit définitif, en naistront, comme d'une souche coupée à fleur de terre, une douzaine d'aultres petits procez, comme des rejettons, qui la remettront au beau commencement; et, en fin de compte, le bonhomme trouvera qu'il aura miz du bon argent, comme on dict, avec du mauvais, et qu'il eust beaucoup mieulx faict de se tenir à ce qui luy restoit, et se rédimer, oultre la perte du temps et d'argent, de tant de fatigues, indignités et vexations qu'il fault endurer à la poursuite et sollicitation des procez, qui est l'ung des plus grands fléaux et malédictions qui scauroit guères arriver à ung homme qui a de l'hon-

neur et du courage, et le pis est quand, avec ce, l'on cuyde avoir reçu quelque injustice notable.

Car lors, si c'est une personne qui ait la teste extremement bien faicte, il se la laissera emporter à des passions desreiglées, lesquelles font quelquesfois entreprendre des choses pleines de fureur, de désespoir, dont nous n'avons que trop d'exemples de très fraische mémoire, qui vaillent mieulx teus que miz en lumière.

Mais si, diray je bien franchement, qu'il y fault remédier, si nous voulons que Dieu soit pour nous; et le remède que nous desduirons cy après pourveoira encore à plusieurs aultres inconveniens, malheurs et destructions, qui proviennent de l'injustice, veoire mesme en faveur et contemplation, desquels elle a esté faicte par les princes, magistrats et judges corrompeus et préveneus de quelque passion qui les a poussez et induicts à gratifier, favoriser, faire contre raison des advantaiges aux ungs aux despens des aultres.

Cecy semble de prime face ung paradoxe à ceulx qui ne se soucient pas comment ou de quel costé leur vient ce qu'ilz appellent bien, à tort ou à droict, pourveu qu'ilz en ayent, et ne regardent pas plus loing que leur nez.

Ilz laissent, dient ilz, aux philosophes et docteurs de Sorbonne la dispute de l'honneste et deshonneste, de ce qui est licite en bonne con-

science, raisonnable et desraisonnable, bien ou mal acquis : si tout ce qui est utile et profitable est uny, joinct et inséparable de l'honnesteté et aultres telles curieuses et chrestiennes questions qu'ilz appellent resveries et imaginations de cerveaux creux et mélancolicques, et des personnes qui ne sçavent pas vivre au monde et s'accommoder au temps qui court; c'est à dire, en leur jargon, qui ne sçavent pas et ne veulent pas amasser du bien par force, par cautelles, par chicaneries, par exactions, oppressions, concussions, faulsetés, circonventions, corruptions, calomnies, accusations, et généralement par toutes sortes d'inventions indeues et subtils moyens par eulx pratiquez pour en avoir, et le plus souvent aux despens des pauvres innocens et des gens de bien et craignant Dieu, mais, au reste, de peu de crédict, et qui n'ont pas bec et ongle pour se revancher contre ces harpies, qui n'ont point de honte de dire, avec tout cela, plusieurs blasphemes du tout exécrables et indignes d'ung chrestien. Qu'il ne fault que tourner dix ans le dos à Dieu, pour estre à son aise tout le reste de sa vie, et jouyr de ses larcins et biens injustement acquis en ung souef (suave et doux repos, et qu'ilz auront lors tout loisir de songer à leur conscience et de se réconcilier avec Dieu.

Mais ce sont des misérables qui perdent le corps et l'ame tout d'ung coup, et leur feray veoir sans extravaguer ny sortir des termes de ma proposition, qu'il n'y a rien si lubricque et mal asseuré que le bien par eulx acquiz par les injustices qui ont esté faictes pour les favoriser, gratifier et advantaiger aux despens d'aultruy, à qui on faict tort et injure pour les accommoder.

Premièrement, ilz m'advoueront qu'ilz n'ont pas Dieu de leur costé, de manière que sa bénédiction ne sera jamais sur le bien injustement acquiz; mais c'est de quoy ces grps chrestiens et masses terrestres se soucient le moins ou point du tout, et les moins mauvais d'entre eulx se figurent ung Dieu à leur fantaisie, ung Dieu patient et de grande miséricorde, comme il est, de vérité, veoire infiniment plus grand que l'homme mortel ne sçauroit jamais comprendre; mais il en fault demeurer là, il n'en fault pas abuser.

Il fault adjouster le bon mot, et que sa majesté divine aime tant à sçavoir, le nom de justice. C'est offenser sa miséricorde, de la séparer d'avec sa justice; c'est offenser sa justice, de la distraire de sa miséricorde: il pardonne, moyennant sa justice; il faict justice, mais non pas sans miséricorde.

Sa justice veult que celuy qui tient injuste-

ment, indirectement et de mauvais acquit le bien d'autrui, le restitue; autrement le péché ne luy sera pas remiz. Il fault donc s'asseurer de la miséricorde de Dieu; mais après avoir fait justice, c'est à dire après avoir faict restitution.

Qui le croit autrement se flatte en son avarice, et ressemble au nouveau riche d'Horace, qui ne se soucie ny de Dieu, ny des hommes, ny de ce qu'on dict de luy, veoyant ses chasteaulx, maisons de plaisance et grandes possessions, profiter de toutes parts, luy apporter de grands et amples reveueus, et, oultre cela, des coffres pleins de beaulx escus.

Populus me sibilat, ac mihi plaudo
Ipse domi quoties nummos contemplor in arca

Mais laissons ces heureux meschans, ces mauvais et ces sangsues insatiables, avec leurs grandes richesses et trésors mal acquiz; et nous, donnons ung peu de patience, nous en verrons bientost la fin.

Des anciens nous ont laissé une petite sentence en forme de proverbe, à sçavoir que, *male parta, male delabuntur*, le bien mal acquiz se consomme tout aussy tost, et s'en va comme il est venu; c'est ung feu de paille, qui a beaucoup d'apparence, mais il se passe en ung moment.

C'est encore bien pis; car bien souvent ils

causent la ruine totale d'une grande et illustre famille, et des injurieuses acquisitions sont cause l'attirer en se perdant ce qui estoit mesme de bon estre, et à quoy il n'y avoit rien à reprendre.

C'est pourquoy il ne fault pas s'estonner si tant de grandes et illustres maisons que nos pères ont veues au sortir de terre, ou d'ung estre médiocre, monter tout à coup à une excessive et demesurée haulteur, se sont non seulement rabaissées, mais presque évanouies, comme si jamais elles n'avoient esté; et en elles se vérifie le dire du Psalmiste. (*Psal. 37.*)

J'ay vu l'iniquité enflée et craincte au monde,
 Qui s'étendant, hault et grand verdissoit,
 Comme ung laurier qui en rameaux abonde,
 Puis repassant par où il florissoit,
 N'y estoit plus et le cherchois encor,
 Mais ne le sceus trouver en lieu qui soit.

En somme, c'est proprement l'or de Toulouse (1), qui destruisit en ruine tout à fait tous ceulx qui en touchèrent peu ou prou.

(1) L'or de Toulouse, qui fut enlevé des temples de cette ville par le consul Quintus Cœpion, attira une fin tragique à tous ceux qui le possédèrent. (Aul. Gell. *Noct. Att.* lib. 111, cap. 9.) Q. Cœpion, consul romain envoyé dans les Gaules avec une armée considérable pendant la guerre des Cimbres et des Teutons, avait pillé les temples de Toulouse, et en

C'est le cheval de Séjan qui estoit beau et bon en perfection; mais portoit ce malencontre à tous ses maistres et possesseurs, que jamais aucune ne s'est servy de luy, qu'il n'ait esté rayné de fond en comble.

Je ne veulx pas dire qu'il n'y ait forte lieue et quelz moyens d'acquérir et faire une honneste et médiocre fortune; autrement il n'y auroit point de différence entre l'homme laborieux, sçavant, industrieux, vigilant, actif, frugal et bon mesnager, d'avec un paresseux, un idiot, un fétard, un casanier, un lâche, un vilain, une buse, un ignorant, un freslon, un gourmand et dissipateur de biens, et seroit abastardir, veoire oster la vertu de la société des hommes.

Ce qui est vertu ne perd jamais son nom, et le vice, de quelque couleur qu'il se desguise, demeure tousjours vice. Par ainsy, fault croire et se résouldre que la vertu, le sçavoir, l'industrie, le travail assideu, et surtout la sapience éter-

avait emporté cent mille livres d'or et dix mille marcs d'argent, l'an de Rome 648. Toutes ses troupes périrent, et lui-même à son retour à Rome fut condamné par le peuple, et mourut en prison ou en exil. On disoit d'un homme que le malheur poursuiroit, *aurum habet Tolosanum*, « il a de l'or de Toulouse. »

nelle, que les anciens mal instruits appelloient fortune, nous ouvre des moyens pour acquérir les biens et les richesses mondaines, mais avec le tempérament et condition inhérente à sa volonté, que ce soit par bons et honnestes moyens, sans faire tort ny prendre à aultruy.

Si cela n'y est, vous pourriez amasser le bien de Crassus, que tout s'en ira à perdition et fumée, ou de vostre vivant mesme; de sorte que vous verrez mourir devant vous tout ce que vous aimez le plus au monde, qui sont vos richesses, ou du moins vostre héritier en verra la fin, et en luy sera vérifié cest aultre proverbe :

De male quæsitis non gaudet tertius hæres.

Entre plusieurs aultres beaulx préceptes et chrestieps enseignemens que saint Louis donnoit à son fils, qui luy succéda au royaume, il luy ordonna de restituer promptement tout ce qui viendrait à sa cognoissance, ce que luy ou ses officiers auroient ou posséderoient du bien d'aultruy, adjoustant que, sans ceste restitution, l'offense n'estoit point remise, ny l'injustice pardonnée, et croyant, ce bon prince (comme il est vray) qu'il estoit responsable envers Dieu des torts, griefs et injustices faicts par ses officiers à tous ses subjects.

Louis le Gros, se sentant au lict de la mort,

recommandoit à son fils qu'il eust sur toute chose l'honneur de Dieu devant les yeux; qu'il eust pitié des pauvres, qu'il deffendit les veuves et orphelins, et qu'il entretint ses subjects en paix : adjoustoit que le royaume (afin qu'il s'abusast point et ne s'enorgueillist sous ung tiltre superbe et haultain) n'estoit aultre chose que commission, charge et gouvernement donné au roy pour ung bien peu de temps, de l'administration duquel il fault rendre compte incontinent, après la mort, par devant le grand Judge, qui ordonne à chascung, selon qu'il a vescu, ung éternel salaire ou supplice.

Le roy Philippe Auguste, par son testament, faict en l'an mil deux cent vingt deux, saisit ses exécuteurs de la somme de cent cinquante mille livres pour restituer les torts que, sous son frere, ses officiers pourroient avoir faicts à ses subjects, perquisition d'iceulx torts préalablement faicte.

Les roys Philippe le Bel et Philippe le Long, par leurs testamens, faicts le dix septiesme may l'an mil trois cent onze, et le vingt sixiesme aoust l'an mil vingt ung, désignent certaine grande somme d'argent aux voisins de leurs forests pour les récompenser des dommaiges à eulx faicts par les bestes rousses et noires.

Le roy Philippe de Valois, par son testament, du vingt cinquiesme may mil trois cent quarante

sept, ordonna à ses exécuteurs d'envoyer par toutes les provinces pour ouyr les plainctes du peuple, et informer des torts faicts à ses subjects par ses officiers, qui seroient tournez à son profit, et leur en faire raison sur le champ.

Voilà, sans mentir, des témoignages de bonnes consciences et de princes craignant Dieu, bien affectionnez envers leurs peuples, et croyant bien estre teneus et responsables des faultes et injustices de leurs officiers, et que le bien mal priz est perpétuellement subject à restitution. Je n'y trouve qu'une chose à redire, qui néanmoins est fort considérable, et les bons princes la doibvent bien retenir : c'est que je m'estonne que ces débonnaires princes, ayant ce bon zèle envers leur peuple, ne debvroient pas attendre après leur mort à leur bien faire; ains ilz debvroient, de leur vivant, faire sentir et recueillir à leurs subjects les fruicts de leur bonté paternelle, sans se confier à des exécuteurs testamentaires qui dépendent entièrement de celuy qui succède à la couronne; et, s'il n'a le mesme zèle de son prédécesseur, ceste volonté, déclarée par testament, bien souvent demeure sans exécution et sans effect.

Je veulx adjouster ung faict qui n'est éloigné de notre siècle, et qui me plaist infiniment, à propos des bonnes consciences de la cour. C'est

de messire Louis Malet, sieur de Graville, amiral de France, lequel, par son second codicille, qui se trouve au trésor des chartres de la chambre des comptes, lègue au meneu peuple et baillaiges du royaume les plus chargez des tailles, pour la diminution d'icelles, quatre vingt mille livres, déclarant qu'il avoit eu des roys de France, lesquelz il avoit servy par longues années, de grands estats, dons et bienfaicts, à raison desquelz le peuple avoit esté surchargé; et pour son regard, il en faisoit ung grand scrupule de conscience, qui doit servir d'instruction aux favoris, serviteurs et officiers des roys, de se contenir ez termes de la raison, et ne prendre pas tout ce qu'ilz pourroient bien de la magnificence de leurs maistres, de peur que, s'enrichissant oultre mesure, ilz ne soient cause de la foule (surcharge d'impôts) du peuple.

Comme ainsy soit que les roys n'ont point d'autre bourse que celle de leurs subjects, et en sont responsables devant Dieu, encore que la libération de leurs maistres les tienne deschargez envers les hommes.

J'ay appris ce que dessus du sieur Tillet (1).

(1) Greffier du parlement de Paris, auteur de plusieurs traités de droit public, et d'une Histoire de France justement estimée. Il vivoit dans le seizième siècle.

grand homme de bien de son temps, et qui seroit fort estonné s'il veoyoit la corruption du siècle auquel nous vivons; et suis tout asseuré que la plus grande partye des courtisans d'aujourd'huy s'esclateront de rire, lisant cecy, ou seulement l'oyant réciter, et diront que telz scrupules de conscience estoient bons au temps jadis, que l'on se mouchoit sur sa manche; que c'estoient des bonnes gens, à qui on en faisoit bien à croire: mais pour eulx, qu'ilz ont la croyance plus ferme, l'esprit plus fort et le couraige plus relevé.

Ils ne veulent pas dire qu'ilz ont bien ung plus grand appétit et beaucoup plus d'inventions pour en amasser que n'ont eu tant de grands personnaiges de toutes qualités qui ont vescu devant eulx, et qui nous ont laissé une mémoire, non de leur insatiable avarice (car leur générosité n'eust pu supporter le commerce de ce vice), mais de leurs prouesses, leurs fidélités et grands servyces envers ceste couronne, et de leur vertu qui ne flétrira jamais, et sera de bonne odeur à tous les siècles advenir, et bien aultres que de ceulx qui ne font ny assise, ny recepte de piété, de justice, ne font aucune distinction des richesses bien ou mal acquises.

Tout leur est indifférent; ilz ne font scrupule de crime quelconque, pourveu qu'ilz se puissent mettre à couvert, non de la justice divine, de

laquelle ilz ne se peuvent garantir, mais seulement de la punition des loyx humaines.

Pour le moins, demeureront ilz d'accord d'un point qui ne peult avoir quelque corruption. qui soit au monde estre révoqué en doute; sçavoir, que c'est tousjours le mesme Dieu, les mesmes articles de foy et le mesme décalogue, qui estoient au temps de ceulx qu'ilz appellent bonnes gens.

Les monarchies, les respublicques, les cités. les familles, les hommes sont subjects à changement : mais, en Dieu et en ses commandemens, il n'y en a point; et, quand ilz se voudroient donner le loisir de méditer et songer ung peu à cela, ilz trouveront au bout de leur compte que ceulx qu'ilz appellent bonnes gens estoient plus vertueux et trop plus couraigeux et saiges, avoient la craincte de Dieu pour guide de leurs actions; et, sous ceste heureuse et seure conduite, ilz n'avoient garde de se fourvoyer du droict chemin de la piété et de la justice, qu'ils révéroient sur toutes choses : et ceste révérence les faisoit respecter et prospérer, tout au rebours des saiges mondains de ce temps, qui les mesprisent, et ce mespris les rendra malheureux et contemptibles; car c'est la punition ordinaire que Dieu donne à ceulx qui mesprisent sa loy et divins commandemens.

Et, pour reprendre nostre propos, il se fault tenir tout asseuré que celuy qui, par injustice ou corruption du jūdge, a reçu quelque grande perte en ses biens ou en son honneur, ne dort point : ains il attend une saison convenable pour se pourveoir, et bien souvent arrive que les judges qui ont porté, gratifié quelqu'ung, sont cause, par telles faveurs, de la ruyne totale de celuy mesme qu'ilz ont favorisé; de manière qu'il se trouve qu'ilz ont faict grand tort, veoire une meschanceté digne de grande animadversion à celuy à qui ilz ont faict injustice.

Mais l'événement monstre que le tort qu'ilz ont faict à celuy qu'ilz ont gratifié en justice est encore beaucoup plus grand. Comment cela? Parce que celuy qui s'asseure de la grace, port et faveur des judges, et qui sçait enfin par quel bout en pouvoir sortir, s'émancipe à faire toutes sortes d'injures, d'exactions, d'oppressions, de violences, et prend le bien d'aultruy par force et tousjours sous quelque couleur, laquelle ne peult estre si petite que tousjours elle ne soit par devant ung judge favorable et corrompeu.

Et cependant Dieu permet bien que cest homme, ainsy favorisé, s'enveloppe sous ceste espérance en tel labyrinthe d'affaires et meschancetés, qu'il se perd; et, en se perdant, découvre l'iniquité des judges qui l'ont plongé en

tant de malheurs, et qui sont cause de son désastre et ruyne entière.

Je vous le veulx faire veoir par l'exemple de Jugurtha, roy de Numidie; et, pour le mieulx comprendre, fault présupposer que Masinissa, qui feut ung grand prince, allié des Romains, eut trois enfans, Micipsa, Manastabal et Gullussa: les deux derniers prédécédés, Manastabal ayant ung fils naturel, nommé Jugurtha, Micipsa demeura seul en possession du royaume de Numidie, qu'il recognoissoit tenir de la bénéfice du peuple romain, eust deux fils naturels et legitimes, Adherbal et Hyempsal, et encore adopta Jugurtha, bastard de son frère, et tous trois les institua ses héritiers.

En sus, ceste adoption causa la ruyne entière de ceste royale maison; car Jugurtha, vaillant de sa personne et accord au possible, mais, au reste, meschant en toute extresmité, ayant longuement porté les armes en Afrique pour les Romains, sous le jeune Scipion, et recogneu à leur humeur qu'ilz estoient merveilleusement avaricieux et fort aisez à corrompre, à gagner par présents, il practiqua des premiers du sénat et de la noblesse, qui luy mirent en teste de se faire roy absolu, et de se défaire dextrement de ces deux jeunes princes, Adherbal et Hyempsal; au de-

neurant qu'il ne se donnast peine de rien aultre, que d'exploicter son faict comme il pourroit.

Car, pour des amys, il en trouveroit à Rome utant qu'il en vouldroit, où n'y avoit rien qui ne feust vénal, ny si homme de bien en la respublique dont il ne peust expugner la conscience, pourveu qu'il n'y vouleust rien espargner.

Jugurtha prend avidement ce conseil, parce qu'il estoit selon son cœur, bien qu'il feust déestable et indigne de l'ancienne prud'hommie, égalité et justice romaines, et, de faict, il le practiqua jusques au jour de sa prinse; et, soubz l'espérance de l'injustice du sénat, se résoleut de faire mourir ses deux frères.

Pour y parvenir, il suborna bientost ung des domesticques de Hyempsal, qui donna entrée aux meurtriers en la maison de son maistre, lesquelz le surprirent, luy tranchèrent la teste et l'apportèrent à Jugurtha.

Après ce premier exploit, il assembla force gens de guerre, et, avec une grande armée, va trouver l'aultre frère, lequel, pris au dépourveu et ayant perdu une bataille, s'en va aux Romains pour remonstrer les parricides et meschancetés exécrables de Jugurtha, et demander justice et secours contre iceluy.

Jugurtha, sur l'assurance de ses amys, qu'il

avoit de longue main corrompeus et gaignés : force d'argent, envoie ses ambassadeurs à Rome avec des présens plus grands que jamais, sous les faveurs desquelz il renverse tout ordre de justice, et faict en sorte qu'au lieu de rien ordonner contre luy, et donner secours à ce pauvre prince réfugié et leur allié, on envoie seulement des commissaires pour partager le royaume de Numidie en deux portions, l'une pour Jugurtha, l'autre pour Adherbal.

Les commissaires ne furent pas plustost amvez que corrompeus par les pratiques et présens de Jugurtha; et, de faict, ilz luy assignèrent la plus advantageuse portion, et mirent ces princes d'accord en apparence, puis s'en retournèrent à Rome.

Mais Jurgurtha, qui ne pouvoit estre content qu'il n'eust tout, bien qu'il feust indigne d'aucune portion en ce royaume, à cause du parricide de son frère, se résolut de ne cesser jamais qu'il ne se feust rendu maistre paisible de toute la Numidie, en violant le traicté nouvellement fait avec son frère en présence des commissaires disputez du sénat; il s'en va l'assiéger en la capitale ville de son royaume, et le serre de si près, que, réduit à l'extresmité, il envoie des ambassadeurs à Rome, lesquelz sont ouys, mais sans justice, à cause que tout le sénat, peu exceptez,

avoit esté gaigné à beaulx deniers comptans; et tout ce que l'on peut obtenir, feut que l'on enverroit des commissaires pour faire lever le siège, et pacifier les différends entre ces frères.

Ces commissaires feurent à l'accoustumée assaillis et aveuglez par les présens nouveaulx et immenses de Jugurtha; et de faict ilz s'en retournèrent sans donner ordre à rien, sinon à serrer leurs coffres pleins d'or et d'argent de leurs concussions, qui feut cause que Jugurtha pressa le siège si estroictement, que ce pauvre jeune prince feut contrainct de se rendre par composition entre les mains de son mortel ennemy, lequel tout aussitost, contre la foy jurée, le feit cruellement massacrer.

Mais, sur ce second parricide, la plainte vint si grande à Rome, mesmement parmy tout le meneu peuple, qui estoit innocent de toutes les concussions du sénat et de la noblesse, que l'ung des tribuns, qui estoit homme de bien, et, le seul entre ses compaignons, avoit vertueusement résisté aux corruptions de Jugurtha, commença d'ung si grand zèle à représenter le fraticide de ce meschant, les grands présens avec lesquelz il avoit gaigné tous chascuns qui avoient esté les instrumens de tant de maulx énormes, cruautés ez quelles ce détestable se seroit enveloppé, demande que jour luy soit donné pour se pur-

ger des cas et crimes à luy imposez (imputés), et qu'il soit procédé au déportement (partage des provinces, et envoyé ung gouveneur ou lieutenant général pour commander au nom du peuple romain par tout le royaume de Numidie.

Jugurtha, contrainct d'ester en droict, vint à Rome sous le sauf conduit de la foy publique, sous l'assurance de laquelle, mais principalement de ses présens qu'il n'oublia pas en ce voyage, il estoit en voie d'absolution; mais Dieu ne voulant supporter ceste peste, permit qu'en pleine ville de Rome il entreprist d'assassiner. pour troisieme parricide, le fils de Gulussa. réfugié à cause des tyrannies et cruautés de Jugurtha, et demandant justice contre luy.

La clameur de ce sang innocent donna jus-qu'au ciel, et feut cause que le peuple commença à se mutiner contre cest homme, et feut sur le point de se jeter sur luy; pour à quoy obvier, et ne voulant le sénat violer la foy publique, sous l'assurance de laquelle ce traistre seroit venu, bien qu'il ne fallust point garder la foy à ung homme exécrationnable, qui n'avoit jamais fait estat de la foy de parole ny de promesse, sinon pour tromper, il luy feut fait commandement de sortir d'Italie au mesme jour.

Il sortit donc de Rome regrettant ses présens, cause de sa misère, et ne se pouvoit lasser de

regarder derrière luy, et finalement, jetant ung grand soupir, prédit la ruyne prochaine de ceste grande ville, soubs le joug de laquelle l'univers estoit soubmis, et prononça ces mots : *O urbem venalem et cito perituram, si emptorem invenérît.* « O ville à vendre, et qui périra bientôt si elle trouve qui la vueille achepter. » De là, s'en retourne en son royaulme, où trouvant une armée romaine, il se mit incontinent sur ses erres (traces); et après avoir corrompeu partye des chefs, qui se rendent de son party, et vint facilement au bout du reste, contrainct le général de faire une infame et honteuse composition avec luy : dont ceste nouvelle veneue à Rome; il y eut bien du bruit; il feut dict hault et clair, que tout le sénat et noblesse estoient corrompeus des présens de ce traistre Jugurtha, et qu'il falloit envoyer une armée de meneu peuple, qui ne trempoit pas en toutes ces concussions, aultrement on ne feroit jamais rien qui peust valoir.

Cela feut cause que l'on éleut, au nom du meneu peuple, mais néanmoins d'entre la noblesse, ung personnaige d'aussi grande intégrité que de prouesse, et du tout inexpugnable par présens; à sçavoir, Métellus, *magna spe civium propter bonas artes; tum maxime quod adversum divitias invictum animum gerebat, et avaritia*

magistratuum ante id tempus romanæ opes attritæ hostiumque auctæ erant.

Ce grand capitaine ne tarda guères à faire perdre toute escrime à Jugurtha, qui ne peut jamais faire bresche contre ce courage ennemy mortel de toute avarice, et en peu de temps prépara le chemin à Marius, qui feut le premier du meneu peuple esleu chef d'armée, à cause comme a esté dict, des insupportables concussions du sénat et de la noblesse, et alla recueillir le fruict des conquestes de Métellus; et finalement feut le traistre Jugurtha trahi par un aultre traistre, et livré entre les mains de Marius, qui l'amena prisonnier à Rome, triompha de luy, et, ce jour du triomphe, ce misérable Jugurtha périt lentement. Au partir de là, feut dépouillé et jetté dans une fosse, où il languit encore six jours entiers, et moureut de faim: et ne se trouva jamais aulcungs de tous ceulx à qui il avoit tant fait de présens, qui eussent pitié de luy non plus que d'un pauvre chien.

Voilà la fin merveilleusement tragique et toutesfois digne de la maudicte et détestable vie d'un homme que nature avoit doué de grandes et belles conditions, s'il les eust sceu bien mesnager par bonne conduite et exercice de la vertu; et se veoit au progrès de sa vie que rien ne l'a tant ruyné que la faveur du sénat de Rome.

par luy corrompeu à force d'or et d'argent, et eust beaucoup mieulx vallu pour luy de ne trouver aucune grace, port ny faveur, ains une sévère et exacte justice, qui eust esté cause de la tenir en cervelle, en discipline et exercice d'homme de bien, là où trouvant, par une insigne injustice, grace du premier parricide; il entreprint hardiment le second : du second, comme par dégrez, on s'accoustume au vice, et enfin l'on monte ung donjon de toutes abominations, se rendit si odieux, que la pluspart de ses amys, qu'il avoit corrompeus par présens, commencèrent à l'avoir en horreur; les aultres n'eurent plus de moyen de le favoriser : par ainsy feut abandonné de tous, et finalement conduit au pas où jamais ne manquent guères de se précipiter tous les meschans.

Mais tant y a que ceste vérité demeure, que le port, grace et faveur que font les judges corrompeus sont ordinairement cause du malheur et ruyne de ceulx qui sont favorisez, plus que de ceulx contre qui l'injustice est faicte.

Si je voulois dilater cest argument, ce ne seroit jamais faict. Je me contenteray de cest exemple, pris d'ung bon, grand, et vérifié de point en point par l'histoire, pour faire judgement de tous les aultres, et laisse à considérer combien le port et faveur, faict en justice à une per-

sonne médiocre, luy doit bien plustost apporter du malheur et de malencontres, puisqu'il est certain qu'il n'a pas tant de force et de résistance que les grands pour se fortifier et mettre à l'abry sous le couvert d'une injustice patente, qu'il recognoist en sa conscience avoir esté faite en sa faveur par judges meschans, concussionnaires et corrompeus, desquelz luy mesme, qui est favorisé, a très mauvaise opinion, et à raison.

Pour le regard de ce qui concerne la justice de la France, parce que j'ay protesté dès le commencement de parler des vices en général, et desdire les remesdes sans nommer personne, je dirai seulement en gros, que nous veoyons tous les jours des judgemens donnez par faveur, reformez par les courts soubveraines; des arrests aussi rétractez par des requestes civiles, et propositions d'erreurs, révisions de procez, évocations ou aultrement; et en fin de compte l'on trouve qu'il n'y a rien qui ruyne plus les parties que les faveurs et graces qu'elles pensent avoir receues des judges, encore que pour ung temps elles leur soyent doulces et agréables à merveille; mais c'est ny plus ny moins que si, à la prière et supplication d'ung malade saisi d'une grosse fiebvre ardente, vous lui baillez du vin où mesme de l'eau extresmement froide tant qu'il en voudra : il se sentira pour ung peu de

temps soulaigé par ce rafraichissement, vous remerciera et croira vous estre fort obligé, qui aurez, par vostre connivence et faulse miséricorde, adhéré à son appétit corrompeu et déraisonnable; mais tost après, il ressentira bien, par le redoublement de la fiebvre ou empirement de sa maladie, combien plus luy avez faict de mal par vostre grande facilité, indulgence et nyaiserie, que si vous luy eussiez refusé tout à plat, ou pour le moins obéy avec plus de justice, mesure et médiocrité, et vous mauldira au lieu de vous en sçavoir gré.

Tout ainsy que le médecin trop doux ruyne le malade, le père trop indulgent mène ses enfans à perdiction inévitable. Aussy le judge qui favorise, supporte et panche la balance pour qui que ce soit, il luy faict plus de mal que de bien, soit à l'instant, soit après, et doibt croire qu'il viendra ung temps que la porte de justice ouverte, les judgemens seront réformez par plus gens de bien que luy, qui détesteront sa mémoire, et sera portée bien avant en la malédiction de la postérité.

De ce que dessus appert que ceulx qui travaillent tant et briguent des amys et des faveurs de toutes parts pour corrompre les judges et avoir des judgemens favorables, ne sçavent ce qu'ilz demandent, et la pluspart se procurent

eulx mesmes ruynes et malencontres; et le bon judge ne sçauroit mieulx faire pour son honneur. et aussy pour le grand profict et advantaige de son amy, que de le judger en sa conscience, sans graces ny faveur quelconque. S'il faict aultrement. il se perd d'honneur et de réputation, et avec cela trompe son amy, pensant le gratifier en faisant injustice, et eust mieulx faict de luy faire libéralité de son propre, que de luy adjuger injustement celuy d'aultruy, qui n'est pas ung simple larcin, mais ung brigandaige et pur sacrilège; afin que les judges ne pensent pas que ce soit jeu d'enfant ou chose de peu, que le maniement qu'ilz ont de la justice, et qu'ilz y songent et resongent si bon leur semble.

Pour moy, je croy qu'il n'y a rien plus véritable que ce que disoit ung bon personnage de nostre siècle, que *severitas senatorum pudoris et modestiæ magistra; simul atque vel tantillum intermittitur, statim obrepit indulgentia, petulantia ac intemperantiæ mater, scelerumque pene omnium fomes et receptaculum.* « La sévérité des judges est la maistresse de toute honnesteté et modestie : si tost que tant soit peu on la relasche, se met en son lieu, rang et place, l'indulgence, qui est la propre mère de pétulance et d'intempérance, et le réceptacle de toutes sortes de crimes et meschancetés. » Non toutesfois que

j'entende exclure la miséricorde des grands princes, des magistrats ny des judges, laquelle non seulement leur est bienséante, mais extrêmement nécessaire, pourveu que, par mesme moyen, ilz ayent tousjours esgard à la justice, et que l'on en use avec ung tel tempérament, que l'ung ne soit jamais sans l'autre, comme a esté desjà touché cy dessus.

A quoy j'adjousteray le dire d'Ammian Marcellin, digne d'estre bien remarqué : à sçavoir, que tous ceulx qui tiennent le gouvernail et timon de la républicque doibvent tousjours demeurer en honneste médiocrité : c'est le siège et place naturelle de la vertu. Les extremesités sont tousjours vicieuses, et se doibvent, comme d'ung cercueil, gouffre et précipice, garder de tous excez ez cas de leurs administrations.

Imperium regenti omnia nimia veluti prærupti scopuli vitanda sunt; nam omnibus ignoscere crudelius est quam nulli: sed modum tenere debere quia difficile est, temperamentum quidquid æquo plus futurum est in partem humaniorem præponderet.

A ce propos me plaist infiniment la belle meditation de saint Ambroise, sur le Psalme cent quatorziesme : *Misericors et justus Dominus, et Deus noster miseretur.*

Il a, dict il, miz deux fois la miséricorde, et

la justice une seule fois ; la justice est au milieu et comme enfermée de tous costés de la miséricorde. Et toutesfois il ne fault jamais que la justice aille sans miséricorde, ny la miséricorde sans la justice ; car il est escript : *Noli ipse nimis justus* ; « garde toy d'estre trop juste. »

Qu'est ce à dire cela ? C'est à dire, qu'il faut garder la mesure et médiocrité, et qu'il ne faut pas, sous prétexte de clémence et miséricorde, bien souvent affectée, faire injustice, ny aussi sous ombre d'une roide et sévère justice faire quelque cruauté. Qu'est il donc de faire ? me dira quelqu'un. Je l'ay desjà dict, quand j'ay conjoint la justice et la miséricorde comme sœurs germanes, inséparables de compaignie. Mais, pour satisfaire en tout et partout aux esprits dociles, qui font des questions, non par calomnie, mais par le zèle qu'ilz ont à la piété et justice, je les prieray de suivre le très saint et salutaire conseil de Sénèque, en la description qu'il fait du devoir du bon gouverneur d'une respublicque ou du judge et magistrat de la cité.

Legum præsidem, ait, civitatisque rectorem decet, quamdiu potest, verbis, et iis mollibus, ingenia curare, ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti et æqui conciliet animis, faciatque vitiorum odium, pretium virtutum : transeat deinde ad tristiores orationem, qua moneat adhuc et ex-

probre; novissime ad pœnas, et has adhuc leves et revocabiles decurrat : ultima supplicia ultimis sceleribus ponat, ut nemo pereat, nisi quem perire etiam pereuntis intersit.

Toutesfois et quantes que nous assemblons ces deux mots de saint Augustin : *Homo et peccator*, nous ne les mettons pas sans cause, *quia peccator est corripe, quia homo miserere* : « en tant qu'il est pescheur et affaibly, chastiez le; en tant qu'il est homme, ayez pitié de luy. » Mais surtout donne toy garde que ta miséricorde soit de justice, et te soubviene que la facilité de pardonner est la source et cause principale de toutes meschancetez. *Facilitas veniæ*, dict saint Ambroise, *intentionem tribuit delinquendi*. Pardonnez, dict il, à ung larron public, à ung judge concussionnaire, à ung brigand; c'est vous mesme qui faictes, par leurs mains, les aultres larcins, concussions et brigandaiges qui s'ensuyvront. Faictes miséricorde à l'homme sanguinaire, meschant et assassineur; c'est vous mesme qui coupez la gorge, meurtrisiez et assassinez ceulx qui tomberont entre les cruelles mains de cest homme de sang, et vostre vie respondra de celles qui auront puis esté perdeues par vostre et affectée clémence et miséricorde.

Saül irrita grandement Dieu quand, contre sa volonté, il saulva par pitié ce meschant et ce dé-

testable Agag (1); ceste injuste miséricorde lui fit perdre la vie; et feut transféré le royaume hors de sa maison. Autant en arriva il à Achab quand il pardonna à Bénadab (2), et luy feut dit que sa vie iroit pour celle de Bénadab, et que *redderet animam pro anima*.

Qu'est ce qui faict régner tant de larcins, de concussions, de meurtres, outrages parmy les hommes? L'espérance certaine qu'ilz ont de la grace du prince, ou la faveur des judges qu'ilz se promettent de pouvoir corrompre ou par argent, ou par menaces, ou par quelque aultre sorte de corruption que la nécessité, d'une part, et la disposition des judges, de l'autre part, faict pratiquer et mettre en usage.

Cassiodore dict qu'il se fault garder que la sévérité des judges ne surpasse point les crimes. et aussi faire en sorte que les meschans ne se

(1) Roi des Amalécites, qui avait maltraité les Israélites à leur sortie d'Égypte. Dieu, pour venger son peuple, avait fait ordonner à Saül par Samuel de leur faire la guerre. Les Amalécites furent vaincus, et leur roi Agag pris. Saül l'épargna; mais Samuel exigea qu'il lui fût livré, et le coupa en morceaux.

(2) Roi de Syrie, qu'Achab renvoya dans ses états après l'avoir vaincu. Il en fut sévèrement repris par les prophètes du Seigneur.

glorifient et triomphent de la despoille de la justice par l'impunité de leurs forfaits et maléfices.

Qu'est il donc de faire pour ne faillir point, ou par trop de miséricorde ou par justice? Il faut que les grands princes et soubverains, magistrats sur lesquelz le prince se repose, suivent le conseil du bon empereur Marc Antonin le Philosophe, sur lequel seul Silenus, au discours des Césars, où il brocarde tous les autres, ne trouve rien à redire, lequel en deux beaulx préceptes bien succincts a compris tout le gouvernement de ceste vie, qui est, en somme, d'aimer le genre humain, et imiter Dieu le créateur.

. φίλησον, dict il, τὸ ἀνθρώπινον γένος,
ἀκολούθησον δὲ τῷ θεῷ.

C'est aimer les hommes, d'avoir soing d'eulx, leur faire du bien et proficter à tous; ce que peuvent faire les princes, et c'est en quoy consiste leur grandeur : c'est imiter Dieu, de protéger les bons, et de rémunérer chascun selon leurs mérites, et punir rigoureusement les grands crimes et meschans desplotez, pardonner aux fautes légères qui ne vont pas à la ruyne ny destruction de personne.

Mais contentons nous d'avoir, comme en passant et par occasion, touché ceste corde. Re-

tournons à nos magistrats corrompeurs, qui, jugeant par faveur, ruynent le plus souvent les deux parties pour les raisons cy devant produictes, et eulx mesmes (qui est ung aultre grand point, et que je veulx examiner plus au long. parce qu'il est de grandissime importance) se perdent d'honneur et de resputation, soit envers les princes, aux iniques commandemens desquelz ilz ont obéy contre la justice et la raison, soit envers les particuliers, auxquelz ilz ont presté leurs consciences; car tout aussytost ilz entrent en mauvaise opinion d'eulx, et les tiennent portelz qu'ilz sont, c'est à dire, pour des ames vanales, servyles et de nulle valeur, et n'ont garde de s'en servir en des affaires qui se doivent conduire par ung grand sens, par intégrité, probité et fidélité. C'est la récompense du meschant que, mesme quand il veult faire quelque chose de bien, on ne luy a pas de créance : on estime qu'il ne peult rien sortir d'ung cloaque de vices que toute ordure et vilenie.

Le menteur ordinaire si, parmy cent menteries, il vous dict une vérité, on ne croira pas pourtant, s'il ne la faict dire par ung plus homme de bien que luy, à l'exemple de cest Athénien. qui vouloit proposer ung moyen utile à la respublicque; mais, pour ce qu'il estoit descrié, reconnu desbauché et dissoleu en ses mœurs, on

le fait proposer par ung homme d'honneur, et feut reçu.

Les gens de bien et de grande resputation sont creus sans aultre garantie que de leur simple parolle : la sublime vertu se faict voye partout ; les petits l'admirent, les médiocres luy font honneur, les grands sont contraincts tout au moins de l'estimer ; et s'ilz ne la veuillent récompenser, elle ne leur laisse pas pourtant d'estre telle, et de recevoir le loyer (récompense) de soy mesme.

Quel grand contentement pensez vous que reçeut Xénocrate, quand il feut appelé en tesmoignaige, et que les judges, comme il veut faire le serment ordinaire, se levèrent tous et l'empeschèrent formellement de jurer, se fiant à sa simple parolle, contre les formes accoustumées en tel cas ? Il fault bien croire qu'il en reçeut plus de satisfaction en son ame, que des cinquante talens dont ce grand Alexandre luy fait présent.

Peult on imaginer ung plus grand plaisir que celui de Quintus Métellus, lorsqu'estant accusé d'avoir versé en la charge qu'il avoit eue des finances, et ayant miz ses comptes sur le bureau pour estre veus et examinez, tout le conseil détourna les yeux de l'autre costé, et n'y eut ung seul qui vuleust y regarder, tant ilz avoient peur de tacher par ung petit soupçon la renom-

mée de cest homme de bien? *Non in tabulis, sed in vita Q. Metelli, argumenta sincere administratæ provinciae legendæ sibi iudices crediderunt, indignum rati integritatem tanti viri exigua cera et paucis litteris perpendi.*

Ces Périclès et Aristide d'Athènes, Caton et Scaurus, et quelques aultres Romains, par leur éminente vertu et par leur intégrité, avoient gagné à hault point d'honneur parmy leurs citoyens, que tout ce qu'ilz disoient estoit reçu pour oracle, et tout ce qu'ilz faisoient, pour justice.

Thémistocles, bien qu'il feust aultrement personnage excellent et de grand mérite, ne peult jamais atteindre à ce degré, quelque essort et peine qu'il aie pris, dont il portoit une extresme envie à Aristide. Et, de faict, comme ung certain jour il haranguoit au peuple, et disoit avoir ung moyen prompt et facile pour ruyner toutes les forces de leurs ennemys, mais que la découverte feroit perdre le fruit de ce conseil, le peuple luy ordonna de le découvrir à Aristide, à la charge de l'exécuter, si celuy là le trouvoit bon. Aristide, après l'avoir entendu, dit au peuple que véritablement l'adviz de Thémistocles estoit fort utile à la chose publicque; mais qu'il ne le trouvoit pas ny honneste, ny de justice.

A ce mot, le peuple s'arresta tout court, et

n'en feut rien exécuté. C'estoient néantmoins les plus grands conseillers d'estat et premiers capitaines de leur temps : mais l'ung estoit beaucoup plus homme de bien que l'autre; l'ung estoit vain extremesmement, avoit avec cela le cœur à l'or et à l'argent, à quelque prix que ce feust en vouloit avoir, et son avarice le poussoit quelques-fois en de grandes injustices. L'autre ne faisoit pour tout cas que de la justice et du vray honneur, acquiz par la seule vertu.

Le vray moyen donc de parvenir à ce degré, c'est à dire, d'estre recherché, aimé et prisé de tout chascung, est bien sommaire; c'est d'estre tel, à la vérité, que l'on veult estre estimé. Je dis à la vérité; car, s'il y a de la feintise, de l'hypocrisie, et que l'on ne soit homme de bien gratuitement, mais à dessein, on sera descouvert plus tost que l'on ne sçauroit croire; et ceulx qui pensent acquérir une stable et perdurable gloire par l'hypocrisie et dissimulation, se trompent tout à faict, d'autant que telle gloire et resputation ne jettent pas ses racines bien avant par telle nourriture; de manière que le moindre vent ou accident qui survient l'emporte tout aussytost qu'elle est levée, et meurt presque dès sa naissance.

Ce n'est pas la vraye gloire acquise par bon et juste tiltre; elle jette ses racines si avant, entend avec cela ses branches et rameaux si loing,

qu'elle se fortifie contre l'injure du temps, et résiste à la caducité des choses mortelles. *Solaque non norunt hæc monumenta mori.*

Quiconque veult entrer au temple d'honneur, il fault qu'il fasse son compte, non seulement de passer, mais s'arrester de pied ferme, et faire profession au temple de la vertu; j'entends de la vertu royalle, c'est la justice. Avec celle là vous possédez toutes les aultres : sans elle, ne vous vantez jamais d'avoir les aultres vertus; si vous le croyez, vous vous flattez et trompez quand et quand : vous n'avez que l'ombre et l'apparence d'icelles.

L'homme juste, mesmement celui qui est constitué en dignité, premièrement ne faict rien par ignorance, par erreur, par surprise, ne se laisse emporter par les artifices, inventions et imprudences d'ung hardy menteur et rusé calomniateur, par les afféteries non d'ung orateur que je tiens pour homme de bien, mais d'ung discoureur, d'ung babillard, je dirois volontiers d'ung bavard charlatan, qui employe son estude à desguiser l'innocence et la vérité, s'efforce, par ses ruses, d'obtenir ce qu'il prétend en faveur du mensonge et de la calomnie; parce que la prudence luy faict fidelle compaignie, luy descouvre les subtilités, calomnies, ruses et impostures, de quelque part qu'elles viennent; et, s'il n'est pas assez

instruict pour l'heure, il aime mieulx différer qu'en précipitant faire injustice, et attend jusques à ce que sa conscience soit informée et satisfaite de tout poinct; ne faict rien aussy par flatteries, blandices (caresses); par faveurs, par amour, par hayne, par envie, par jalousie, par avarice, par tesmérité, ny aultre passion. Sa tempérance l'en empesche et tient les mauvaies cupidités asservies sous le joug de la raison; encore moins par orgueil, par présomption, par force, par crainte, par menaces, ny dangers quelconques, parce qu'il possède la vraye magnanimité, qui jamais ne l'abandonne, et luy faict mespriser tous hazards, et aime mieulx perdre les biens temporels ou la vie mesme que de faire une injustice et meschanceté, ou ne l'empescher de tout son pouveoir.

Non civium ardor prava jubentium,

Non vultus instantis tyranni

Mente quatit....

Démosthène monstra il pas la grandeur de son couraige au peuple athénien, qui le vouloit à vive force contraindre de se rendre accusateur contre ung quidam qu'ilz haysoient mortellement, et vouloient faire servir l'éloquence de ce grand orateur à la ruyne de cest homme; car, quelque menace qu'ilz luy pussent faire, il leur résista vertueusement; et, pour résolution, leur

dict hault et clair qu'il leur seroit tousjours fidelle conseiller; mais qu'il n'estoit pas en leur puissance de le faire calomniateur.

Le peuple luy en vouleut mal pour l'heure, et se cuida jetter sur luy; mais, ceste fantaisie et boutade passée, il en estima Démosthène d'avantage : le tint pour homme de bien, et ne passa dès lors en avant aulcune affaire de conséquence en la respublicque; que Démosthène n'y feust employé et nommé des premiers.

Quintus Métellus, dont nous avons parlé cy dessus, aima mieulx encourir le hazard de sa vie, et finalement endurer ung injuste bannissement, que de faire ung serment contre sa conscience, auquel on le vouloit contraindre; et ses amys qui luy remonstroient que ce n'estoit pas si grande chose que de jurer, que tous les aultres sénateurs avoient, en sa présence, faict le serment qu'on exigeoit de luy, et que, par son opiniastreté, il couroit fortune de sa vie, et mettoit ses amys en peine, il leur dict lors une sentence bien mesmorable : Que faire bien, où il n'y a point de danger, c'est chose commune à tous les hommes, et on n'y a pas grande vertu, et de mérite encore moins; mais faire bien pour l'amour et le respect de la justice, c'est le vray faict d'ung homme d'honneur et de vertu : au contraire, de faire mal pour craincte de quelque danger, cela

procède d'une grande lascheté. Que, pour son égard, il n'avoit pas si grand soing de sa vie; que, pour la prolonger, il peust estre persuadé de faire une vilainie. Pour ses amys, c'est, de vray, ce qui l'affligeoit; mais qu'il y donneroit bon ordre à ce qu'aulcung d'eulx ne feust en peine à son occasion : et quant au peuple, s'il retournoit en son bon sens, il ne tarderoit guères à révoquer son bannissement; s'il persistoit en sa fureur, il valloit mieulx en estre loing que près. Et, de faict, il s'en alla à Rhodes, d'où le peuple, ayant miz de l'eau en son vin, et considérant l'injure qu'il avoit faict au plus homme de bien de la respublicque, ne cessa jamais qu'il ne feust de retour, où il feut mieulx venu et plus estimé qu'auparavant.

L'on m'alléguera qu'il vault mieulx caler la voile et céder doucement à la tourmente, que de s'opposer à la raige ou d'ung peuple mutiné, ou d'ung prince forcené, et se réserver pour quelque bonne occasion; et que, si ce grand Papinian, chancelier d'Héliogabale, eust sçeu s'accommoder à ceste façon et ployer selon les diverses occasions, il eust non seulement évité la mort, mais eust, possible, resprimé les violences de ce prince, le plus insensé qui feut jamais.

Je dis que, de vérité, ce n'est pas mal faire de mesnager et sa fortune et sa vie mieulx que l'on

peult; et ne conseilerois à personne de se précipiter et perdre mal à propos; ains tenter toutes les voyes que l'on peult honnestement practiquer pour se tirer d'ung maulvais passaige: mais cela s'entend, s'il se peult sans offenser Dieu, à comparaison duquel toutes les grandeurs de la terre ne sont que vent, et ressemblent proprement à ung songe, et sans faire injustice; car, en ce cas, il ne fault crâindre ny la perte des biens ny de sa vie.

Summum, crede, nefas animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas.

Car puisqu'il est vray que, bien heureux sont ceulx qui endurent persécution pour la justice, et que leur récompense est au ciel, serons nous si lasches de cœur et si peu jaloux des promesses de l'Éternel que pour une bouffée d'honneurs mondains qui se passent en ung moment, pour allonger nostre misérable vie de quelques jours ou mois, ou tout au plus de quelques années, nous veuillons diffamer nostre nom, et encourir l'indignation divine à tout jamais?

Platon dict, en son Criton, qu'il fault endurer constamment la mort pour la deffence de la vérité; et que pour luy, si l'occasion se présentoit, il ne marchanderoit pas, comme ne pouvant se procurer une plus favorable sépulture.

Il le tenoit d'ung bon maistre et l'avoit appris de Socrate, qui estoit mort pour la vérité, et souffrant pour ce subject, et avallant le breuvaige mortel de la cigüe, monstroït avoir plus de contentement et d'allégresse en son ame que ceulx qui l'avoient injustement condamné, lesquelz ne le portèrent pas loing; car la justice divine les talonna de si près, que le peuple d'Athènes revenant à soy, songeant à la perte qu'il avoit faicte d'ung si grand personnage, qui ne luy estoit arrivée que par la seule envie que l'on portoit à une si rare vertu, commença à donner la chasse aux accusateurs et aux judges de Socrate, et n'en reschappa ung seul qu'ilz ne feissent cruellement mourir sans forme ny figure de procez, et sans en vouloir ouïr pas ung en ses faicts justificatifs.

Et quant à Papinian, il fault considérer qu'il vivoit sous ung tyran le plus brutal qui feust oncques, et qui faisoit guerre ouverte à tous les gens de bien et aux éminentes vertus.

Au demeurant, il vouloit forcer ce grand personnage à soster en plein sénat, et par une harangue calomnieuse desguiser la vérité du paricide de son frère Géta, que ce monstrueux homme avoit de ses propres mains massacré entre les bras de sa mère.

Papinian le pria du commencement de l'ex-

cuser; et comme il le veut presser, il luy dict vertueusement qu'il estoit bien plus aysé de faire ung parricide que de l'excuser, et que ce seroit commettre ung second parricide que de le soutenir.

Ceste haulte vertu cousta certainement la vie à Papinian; mais son loz immortel triomphe encore aujourd'huy de la mort: là où ce misérable tyran, qui traisnoit sa malheureuse vie avec des soupçons et des appréhensions que ses meschancetés luy représentoient à toute heure, feut, peu de temps après, assassiné par ceulx à qui il se fioit le plus; et au lieu que la mémoire de Papinian est vénérable et précieuse, la sienne est maudicte et exécration: tant y a que Socrate et Papinian sont bien heureux d'estre morts pour la vérité et pour la justice.

De vous discourir de tant de grands hommes qui ont enduré d'extresmes calamités à cause de leur vertu, justice et intégrité sous les tyrans, ce n'est pas mon intention ny mon subject.

D'ung tyran il n'en fault rien attendre que tyrannie; mais ce n'est pas de mesme des bons rois, princes légitimes et craignant Dieu; et c'est de quelques uns de cette qualité dont j'entends maintenant parler.

Car tant s'en fault que sous eulx l'intégrité, l'innocence et la vertu soient, comme sous les

tyrans, imputées à crimes ou à cas pendables, qu'elles sont rémunérées, ou du moins ne sont pas ouvertement opprimées; et l'homme de bien passe le cours de sa vie non seulement en repos, mais avec l'allégresse qu'apporte ordinairement une saine conscience.

L'on sçayt bien qu'il n'y a jamais eu de prince si heureux, qui n'ayt eu des serviteurs avarés, ambitieux, flatteurs, envieux et mal vivans, lesquelz, abusant bien souvent de la faveur et bonne grace de leurs maistres, les poussent par leur importunité à entreprendre choses injustes et préjudiciables à leurs subjects; et quand bien mesme l'on verroit le jour au travers de l'inique proposition qu'ilz font, néantmoins ils sçauroient si dextrement pallier leur faict, que de prime face l'on preste l'oreille à leurs inventions; mais les saiges princes se rendent capables des justes remonstrances qui leur sont faictes, révoquent le plus souvent les lettres patentes, édicts et mandemens, desquelz on leur faict veoir l'iniquité qui en résulte.

Le roy Loys XI, bien qu'aultrement il feust prince fort entier en ses opinions, se soubmettoit néantmoins à la raison, quand, avec le respect qui luy estoit deu, on la luy faisoit veoir; comme il advint une fois, qu'ayant usé de grandes menaces contre sa court de parlement de Paris,

fondées sur le refus fait de vérifier certain édict inique et pernicieux, la plupart de messieurs de la court l'allèrent trouver en la compagnie du sieur de la Vacquerie, premier président (1), lequel portant la parolle au nom de toute la plus célèbre compagnie qui feust lors en la chrestienté, le pria de prendre en bonne part le refus fait par la court de vérifier son édict, et ne l'interpréter pinct à faulte de respect, fidélité et obéyssance; et pour luy monstrier le regret qu'ilz avoient de ne le pouvoir servir en ceste occurrence à sa volonté, c'est qu'ilz estoient librement veneus luy remettre leurs offices plustost que de

(1) Jean de la Vacquerie avait déjà fait preuve de courage et d'amour de la justice, quand il s'opposa, en sa qualité de magistrat d'Arras, à ce que l'Artois fût mis au pouvoir de Louis XI, qui voulait s'en emparer au préjudice de Marie de Bourgogne, fille et unique héritière de Charles-le-Téméraire.

Devenu premier président au parlement de Paris, il s'opposa à l'enregistrement de plusieurs édits injustes : Louis XI avait, non pas demandé, mais ordonné cet enregistrement sous peine de la vie.

La Vacquerie, à la tête du parlement en robes rouges, présenta au roi les remontrances de la cour, et offrit sa démission. La Vacquerie était pauvre, et le chancelier l'Hospital disait de lui qu'il était beaucoup plus recommandable par sa pauvreté, que le chancelier du duc de Bourgogne par ses richesses.

faire bresche à l'honneur de ce grand sénat, et qu'il leur feust jamais reproché d'avoir, par crainte de perdre leurs offices, crédict et autorité, faict chose contre leur honneur et conscience.

Ung tyran les eust pris au mot, et, au lieu d'iceux, en eust mis d'autres à sa fantaisie, qui eussent effectué toutes ses volontés, bonnes ou mauvaises, justes ou injustes, et, au partir de là, eussent faict ung bon mensonge.

Nos rois, mesmement de l'estoc (race) de saint Louis, ne vivent pas de ceste sorte; et diray franchement que ce prince monstra en cest acte ung traict d'une grande prudence, et praticqua bien à propos ung proverbe qu'il avoit ordinairement en la bouche, et qui mérite de n'estre pas mis en oubly: que quand orgueil et présomption marchent les premiers, honte et dommaige les suivent de près; car veoyant la résolution de ces gens de bien des premiers de son royaume, et considérant que c'estoit pour son bien qu'ilz luy conseilloyent, et non pas pour leur particulier; qu'ung bon roy doit plustost acquiescer à la raison qu'à sa propre volonté; au lieu de les rudoyer, parla fort gracieusement, leur dict qu'il avoit esté surpris par l'importunité de quelques uns, à qui il n'en sçavoit pas de gré, mais qu'il les tenoit pour ses bons et affectionnez servi-

teurs; qu'ilz continuassent à faire leurs charges en gens de bien; que pour luy il leur seroit bon roy, et jura que de sa vie il ne les contraindrait à faire quelque chose contre leur conscience; et dès lors en avant leur tint inviolablement sa promesse.

Il feit plus, car en se soubvenant d'avoir faict le serment accoustumé des rois de France, qui est de garder et maintenir l'Église en ses droicts et libertés, et faire rendre la justice à ung chascun, il envoya en son parlement, en avril mil quatre cens octante deux, du Tillet, l'exhortant de faire bonne justice, et par ce moyen acquitter sa conscience. L'on attribue quelques imperfections à ce prince; mais le respect que comme François je doibs à sa mémoire, m'oblige à regarder avec honneur les singulières vertus qui ont esté en luy, afin d'exciter ses successeurs à les imiter et laisser le vice.

Il sçavoit bien que, par les ordonnances de Philippes le Bel et de Charles le Bon, son père, il est expressément défendu d'avoir esgard aux lettres du prince, si elles ne sont équitables et de justice. Telles ordonnances sont conformes à celles des anciens roys d'Égypte, lesquelz, au commencement de leur règne, non seulement juroient d'observer inviolablement les anciennes loyx du pays, mais encore faisoient jurer les ma-

gistrats de n'obéyr jamais à leurs mandemens s'ilz contenoient quelque iniquité, ainsy que nous lisons ez sentences des roys d'Égypte, rapportées par Plutarque.

Il n'y a rien non seulement plus juste, mais plus nécessaire, principalement en l'estat monarchique, que d'obéyr aux commandemens et volonté du prince soubverain; mais cela s'entend quand elles sont conformes à la justice et à la raison. L'équité est le nerf, veoire l'ame du commandement; et quand cela est, il faict obéyr purement et simplement; aultrement le nœud de la société civile seroit rompeu, il n'y auroit plus de différence entre le roy et le subject, et feroit ung beau mesnaige, pour auquel obvier est fort raisonnable que la force demeure au roy et à sa justice: mais aussy, quand le commandement se trouve préjudiciable au public, est il pas vray qu'il redonde et rejaillit sur le prince mesme? Lequel, comme chef de l'estat, est tellement uny et joint à ses membres, qu'il ne peult offenser ny endommaiger qu'il ne s'en ressente tost ou tard; et comme le prince est homme, il peult avoir esté surpris ou par inadvertance, ou par mauvais et insidieux conseils: mieulx informé, changera d'advis; et, en ce cas, le refus tant s'en fault qu'il soit imputé à désobéyssance et des-service, que c'est ung des plus grands et nota-

bles services qu'on luy sçauroit faire , parce que vraysemblablement sa volonté n'est pas de nuire et préjudicier à son peuple, mais plustost de luy procurer tous biens et prospéritez, veoire de postposer son profit particulier à celuy de ses subjects.

C'est le dire du bon empereur Lothaire troiesme : *Imperialis benevolentiae proprium esse judicamus commoda subjectorum investigare , et eorum calamitatibus diligenti cura mederi ; similiter reipublicæ bonum statum , ac dignitatem imperii omnibus privatis commodis præponere.* Sentence certes digne d'ung bon et très saige prince, et qui convient à celle de Cicéron , au sixiesme de la républicque : *Ut gubernatori cursus secundus , medico salus , imperatori victoria ; sic huic moderatori reipublicæ beata civium vita proposita est , ut opibus firma , copiis locuples , gloria ampla , virtute honesta sit.*

Je ne feray pas ceste faulte de passer sous le silence ung acte de grande générosité de nos prédécesseurs, qui vivoient en ung temps qui commençoit à pancher à la corruption, laquelle, petit à petit, s'est tousjours augmentée depuis, et vouloit aller au devant par ung exemple d'ung zèle et affection merveilleuse envers le public ; comme de faict, il frappa ung grand coup pour réprimer l'ardeur et l'avarice de ceulx qui

vouloient s'agrandir aux despens du pauvre peuple; et tant que l'odeur en est demeurée, il a servy grandement.

Aujourd'huy que nous sommes en ung siècle qui a plus que celuy là besoin d'ung remesde à nos maulx, les bons princes auront fort agréable de cognoistre comme leurs prédécesseurs ont estimé les gens de bien de leur temps; et les bons François s'efforceront d'imiter les louables actions de ceulx qui leur ont frayé le chemin aux plus rares vertus. Le faict est que le roy huictiesme ayant envoyé à la court de parlement ses lettres patentes pour le faict des guets, par lesquelles il vouloit, en toutes les places du royaume à luy appartenantes, ou aultres de ses subjects, estre faict guet, et lever cinq sols tournois par an de chascung feu : toutes les chambres feurent assemblées pour en délibérer (1).

Les gens du roy, présentant les lettres à la court, remonstrèrent que le roy leur avoit escript

(1) Toutes les villes se gardaient elles-mêmes. Ce n'était point une obligation imposée par le prince, mais un droit de cité. On appelait guet le service journalier que faisaient tour à tour les citoyens pour le maintien de l'ordre public. La réunion des citoyens armés s'appelait milice bourgeoise, nommée depuis garde nationale.

Convertir ce droit en prestation au profit du fisc royal était une infraction évidente à la loi municipale que le roi

d'en demander l'enterrinement ; mais qu'elles leur sembloient de merveilleuse conséquence , et requéroient que la court. délibérast s'ilz en debvoient requérir l'enterrinement ou non. La matière délibérée, la court ordonne que les gens du roy parleroient catégoriquement, et diroient s'ilz en vouloient requérir l'enterrinement ou non.

Magistri (ainsy le nomme monsieur Chartelier) portant la parolle , dict que les lettres leur sembloient obreptices et inciviles, et n'estoient pas délibérez d'en demander l'enterrinement ; mais si on les vouloit lire, publier et enregistrer, ilz s'opposoient formellement à l'enterrinement, enregistrement et publication d'icelles.

Je diray icy, après le diligent et très laborieux du Charron : « O graves et vertueux gens du roy, qui, recognoissant que la cause du roi est la cause du peuple, s'opposèrent justement aux nouvelles charges que l'on vouloit imposer sur le peuple : en quoy l'autorité du roy estoit engagée ; car le

ne pouvait changer, et encore moins abolir. C'était un impôt, et les états-généraux avaient seuls le droit d'en établir. Ce principe de notre antique constitution a été contesté de nos jours ; mais cette allégation n'a pu être hasardée que par l'ignorance et la mauvaise foi. Il est constaté par notre droit public, et par la succession d'une longue suite de siècles.

roy qui opprime et foule son peuple d'injustes impositions et charges, de quelques prétextes qu'elles soient colorées, couvertes et desguisées, abuse de son autorité et puissance royale. »

La court délibérant sur ces lettres, descouvrit que c'estoient quelques seigneurs qui les avoient poursuyvies pour leur intérêt particulier, afin d'accommoder quelques capitaines qui estoient à leur dévotion en aulcunes places du royaulme.

Mais les guets ont esté établis par les anciennes ordonnances, en cas de nécessité ou péril imminent, et tant seulement aux places limitrophes, comme se trouvoit escript en icelles. Tant y a qu'il feut concleu que lesdictes lettres, comme subreptices et inciviles, ne seroient enterrinées, levées, publiées ny registrées. Ce feut la veille de sainte Catherine mil quatre cens octante sept.

Le roy, adverty de ce refus, mesmement de l'opposition de son procureur général, qui est ce dont vraysemblablement il se debvoit plustost courroucer, s'en offensa il? Usa il d'aulcune interdiction, suspension, ou d'autre voye de rigueur? Entra il en quelques parolles aigres contre la court? Dict il, comme l'on a faict depuis, que ce n'estoit point à eulx à controller ses actions et mandemens, mais qu'ilz debvoient obéyr et suyvre sa volonté? Rien moins, et toutesfois il

n'y avoit pas faulte de rusez et artificieux cour-
tisans, qui prenoient argument sur ce refus de
déclamer contre la court, de luy souffler aux
oreilles que ces messieurs vouloient faire les con-
trollleurs de sa volonté, et aultres discours ordi-
naires en la bouche de ceulx qui, soubz prétexte
du servyce du roy, qu'ilz ont tousjours à la
bouche, et non au cœur, veulent faire leurs af-
faires aux dépens du pauvre peuple : au con-
traire, il loua grandement la court.

Aussy est ce son propre debvoir d'examiner
avec respect et révérence les édicts et patentes
du roy, et y a trop de différence entre control-
ler et fidèlement conseiller; entre désobéyr et
ne pas approuver ce qui est contre l'estat pu-
blic, foule et oppression du peuple, et, le plus
souvent, contre l'intention du prince soubve-
rain, qui accorde beaucoup de choses par im-
portunité, et ne le feroit pas si librement s'il
estimoit que ses officiers, sur la conscience et
fidélité desquelz il se repose, les deussent passer
sans les éplucher et deument examiner : aultre-
ment luy mesme, plus que nul aultre, auroit à
se plaindre, et, au lieu de sénateurs qui luy doib-
vent honneur, ce seroient des flatteurs, veoire
des esclaves, et auroit occasion de dire d'eulx ce
que Tibère disoit des sénateurs romains : *O ho-
mines ad servitutem compositos!* Encore ce feut

luy mesme qui, par sa cruaulté, les avoit asservys ; mais ilz avoient passé plus avant en la servytude qu'il ne desiroit.

Nos roys (graces à Dieu) ne sont pas de mesme : ains la pluspart se sont tous les premiers, à l'exemple des Antonins et aultres bons empereurs, rendus observateurs de leurs loyx et ordonnances vérifiées sans contraincte par leurs courts soubveraines ; et ce poinct a esté diligemment remarqué, non seulement par les historiens françois, mais aussy par les estrangers, entre aultre par P. Jove, et encore par le Florentin (Machiavelli), sur la première décade de Tite Live, où il dict, en termes exprès, que l'on veit en repos et seureté au royaume de France, au moyen des loyx qui y sont, lesquelles les roys sont, dict il, teneus de garder et observer, et de faict les gardent et observent religieusement.

Voilà ce que les estrangers ont escript en l'honneur de nos princes, il y a plus de six à sept vingts ans. Dieu veuille que l'on en puisse dire de mesme de tous ceulx qui ont suivy et qui viendront après ; mais pour le moins ceste vérité n'est poinct subjecte à contredict, que les gens de bien profitent tousjours au public, quelque corrompeu que soit ung siècle, et quelque rude et absoleu que soit ung prince.

Il les estime en son cœur, et, aux grandes

occasions, les sçayt bien trouver pour s'en servir en temps et lieu ; mais tant y a qu'il ne fault jamais obmettre à bien faire, soit pour l'ingratitude du siècle, soit pour les menaces et défaveurs des grands, lesquelz bien souvent sont préveneus et préoccupés de faulces opinions qu'on leur a mis en teste, et des passions qu'ilz soubmettent puis après à la raison lorsqu'on la leur faict cognoistre, et cèdent la pluspart, plus aysément que l'on ne sçauroit croire, à ce qui est de la vérité et de la justice ; et crois, comme il est vray, que ce n'est pas tant de leur faulte quand ilz font mal et oppriment leurs subjects, que de leurs officiers, qui craignent perdre leurs bonnes graces, leur estat, leur crédict, leurs pensions, leur fortune, en les contredisant et s'opposant, non par orgueil, mais premièrement par remonstrances, puis par une résolution ferme et vertueuse de ne pouvoir adhérer à leurs volontés iniques et déraisonnables ; et, en telles occurrences, est beaucoup plus expédient pour le bien public, et plus séant mille fois pour la dignité du magistrat, de se démettre librement de sa charge, comme voulent faire le chancelier de Philippes II, duc de Bourgogne, que de passer une chose injuste ; combien que le duc, veoyant la constance invariable de son chancelier, qui estoit résolu de quitter les sceaulx, révoqua le

mandement par luy faict, et jamais plus ne le pressa de faire chose contre sa conscience.

Et souvent ceste fermeté des magistrats, et leur constance sur telz iniques commandemens, a saulvé l'honneur des princes, et reteneu la respublicque en sa grandeur.

Nous lisons de Jules César, qu'estant consul, et mesnageant de loing la faveur populaire, qui finalement le perdict, comme ce grand Caton, qui préveoyoit ses pérnicieuses et périlleuses intentions, s'opposa à ses desseins; et remonstra vertueusement au peuple les malheurs où il alloit se précipiter faulte de prévoyance, et sous l'amorce et piperie de faulx advantaiges et gratifications qu'on luy proposoit. Enfin César, perdant patience, commanda à ses sergens et massiers de mener Caton prisonnier. Que faict Caton? il se laisse mener, et voilà tout le sénat qui le suyt, et encore tout le peuple, pour l'honneur qu'ilz portoient à ceste rare vertu. César luy mesme, qui, plus par colère et précipitation que de sens rassis, avoit faict ce commandement, se repent, et comme il avoit le cœur assis en bon lieu, feut contrainct d'estre de la partye et d'honorer ce grand homme, et luy faire comme amende et satisfaction, et de faict, attiltra l'ung des tribuns, qui alla retirer Caton d'entre les mains des sergens; et par ce moyen tout feut appaisé.

C'est grand cas que la probité, l'intégrité, l'innocence et la sublime vertu d'un seul homme faict tant de merveilles, qu'elle faict par sa constance tomber les couraiges de ceulx que toutes les forces de l'Europe et de l'Asie n'avoient pu jamais abaisser, de manière que si nous ne veoyons plus de princes flexibles aux remonstrances que l'on leur faict pour la justice, si nous leur sommes ridicules et contemptibles, n'attribuons la faulte qu'à nous mesmes, et l'imputons au peu de vertu que l'on recognoist en nous; et faisons nostre compte que si nous sommes des Catons, nous renconstrerons des Césars qui acquiesceront à nostre vertu, justice et intégrité. Si nous ressemblons à nos prédécesseurs, desquelz nous avons faict honorable mention cy dessus, ne nous doubtons point que nous ne trouvions des princes aussy bons et aussy vertueux, et non moins favorables que ceulx dont la mémoire nous est aujourd'huy si précieuse.

Mais d'aultre costé, si, au lieu de faire le deu de nos charges avec honneur, nous n'avons aultre soing que d'emplir nos coffres de l'or et de l'argent tiré, pour la pluspart, des larmes du pauvre peuple; si nous craignons plus d'offenser les hommes mortelz que le Dieu vivant; si nous avons plus d'apprehension pour nos offices ou

bénéfices, nostre autorité, nostre crédict, que pour nostre honneur, réputation et conscience; si au lieu de faire justice sans acception de personne, nous regardons aux qualités, nous favorisons ceulx qui bon nous semble, ou par concussions, ou pour faire plaisir aux grands du monde, attendrons nous encore avec cela que l'on ait bonne opinion de nous? que l'on nous estime pour gens de bien? que les grands princes en fassent cas, et qu'ilz nous estiment? L'ordre de nature seroit du tout perverty et renversé si cela estoit.

Faisons sans artifice, sans ostentation : l'honneur (je dis le vray honneur) nous suyva, malgré que nous en ayons. Craignons d'offenser Dieu et les loyx; il nous garantira du reste, et jamais sa grace, plus assurée cent mille fois que celles des hommes, ne nous abandonnera.

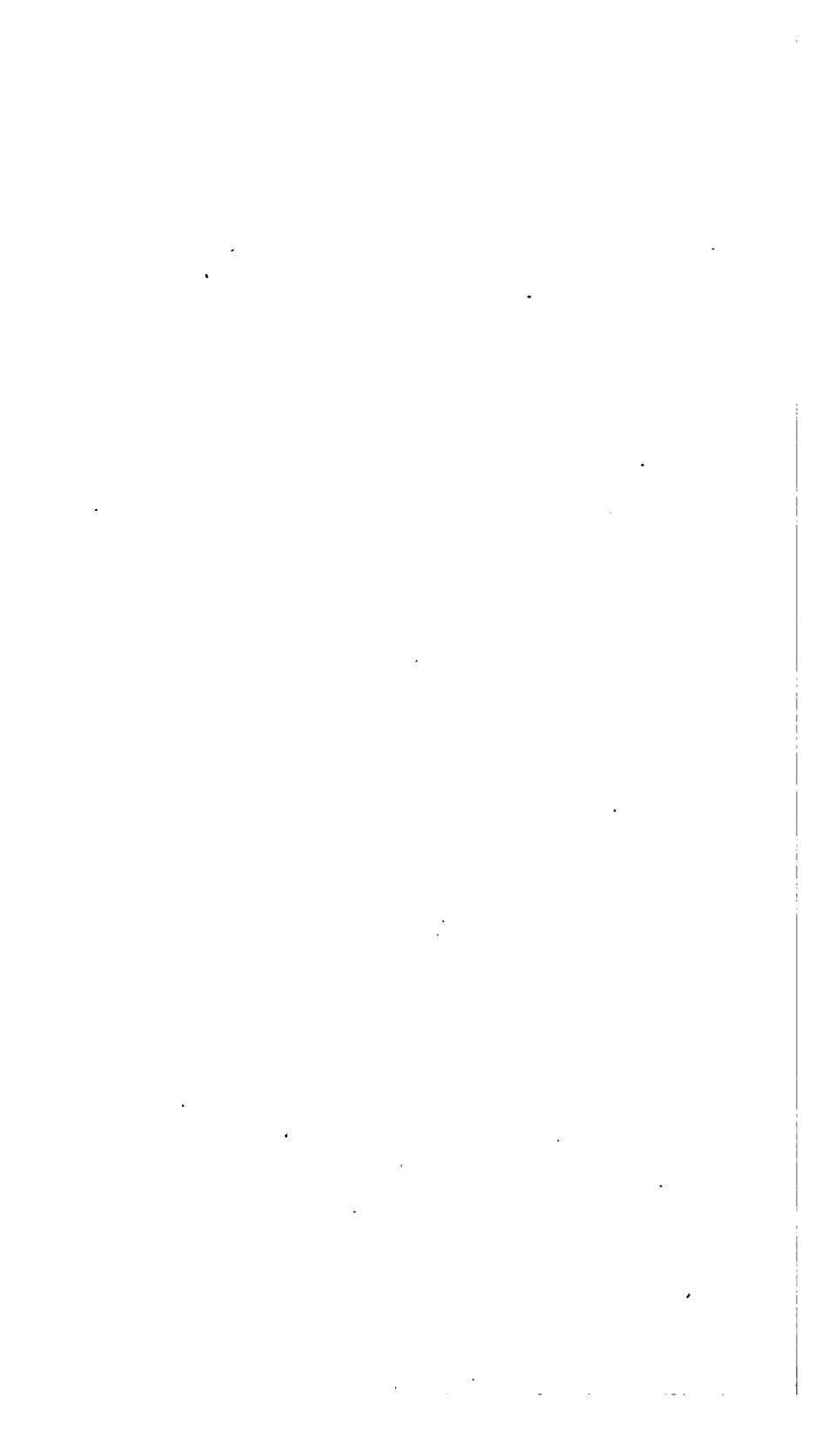
Considérons, au surplus, que nous sommes tombez en ung temps fort stérile de rare intégrité et de sublime vertu, et disons, avec ce grave sénateur Thraséa, préveoyant la cheute de ce grand empire : *Specta, juvenis, et omen quidem dii prohibeant : cæterum in hæc tempora nati sumus quibus firmare animum expedit constantibus exemplis*; ou avec Marius, lequel, au lieu d'envoyer au supplice ung jeune gentilhomme romain nommé Trébonius, qui avoit tué son ca-

pitaine en chef, pour se rédimier d'ung outrage et vilainie insupportable qu'il luy vouloit faire, le récompensa d'une couronne de la qualité de celles qui n'appartenoient qu'à ceulx qui avoient faict quelque acte valeureux à l'assault d'une ville ou le jour d'une bataille : *Tanquam in tempore pulcherrimis exemplis indigente facinus egregium strenue peregisset.*

Et de faict, l'histoire dict que ce grand honneur faict à ce jeune homme, qui avoit pour par-tyes formelles tous les capitaines de l'armée, et pour toutes deffenses n'avoit que son innocence, oultre qu'il apporta une merveilleuse réputation à Marius, pour une signalée justice rendue si à propos, feut cause de réprimer la fréquence de plusieurs crimes qui pulluloient en son temps, auxquelz estoit besoing de remesdier par quelque exemple dont feust mémoire aux siècles à venir.

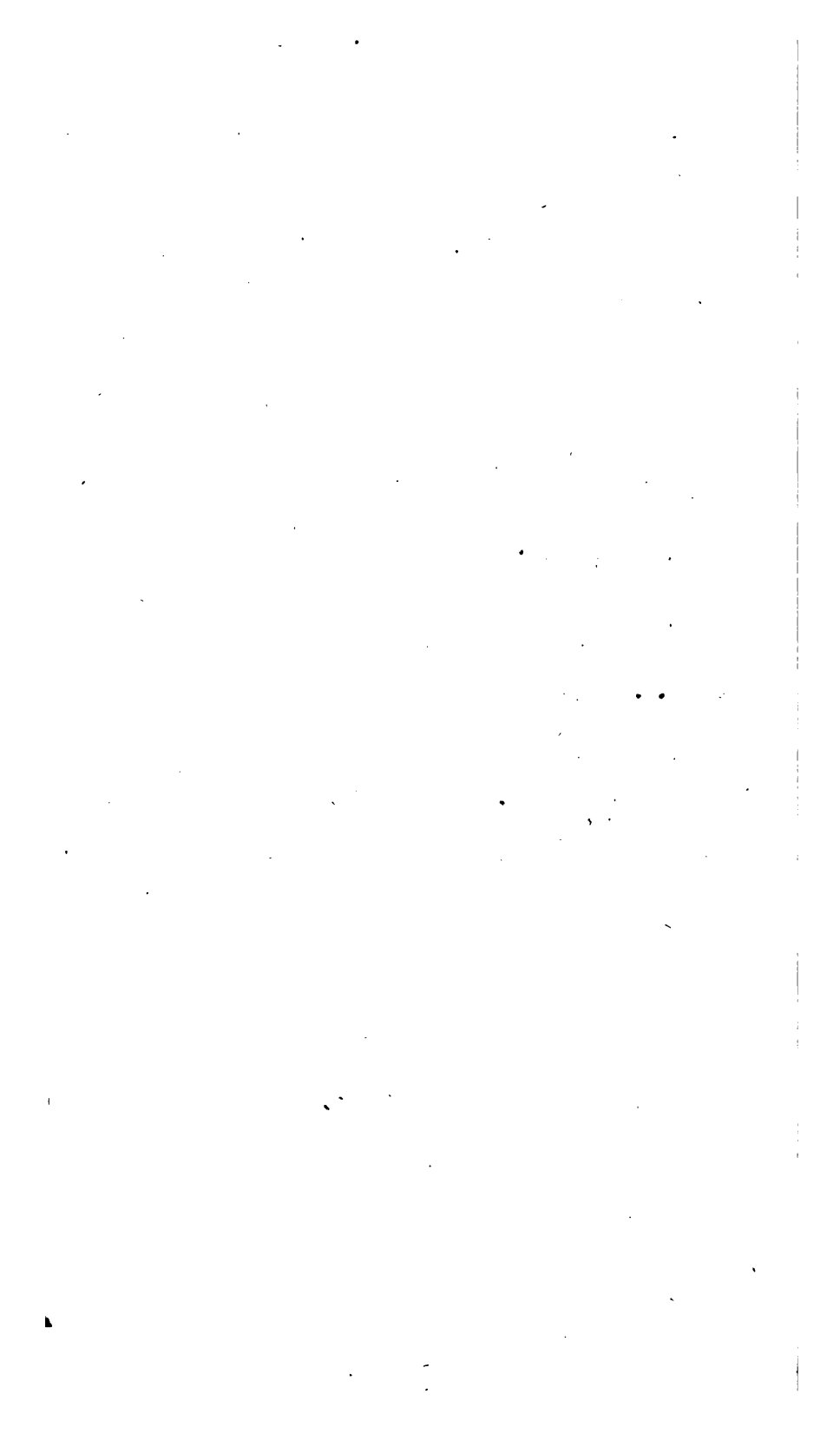
Or, si jamais feut besoing en estat du monde de grands exemples et d'une insigne vertu, pour aller au devant de la ruyne et du péril éminent qui nous menace à cause des injustices et impiétés dont le ciel est grandement irrité contre nous, c'est cestuy cy. L'on s'en plainct il y a trop long temps, et puis c'est tout. Chascung dict que c'est grand pitié, mais personne n'y donne ordre : il semble que l'on craigne de choquer contre

'injustice, et que l'on appréhende ses ongles et
es mains crocheues; et néanmoins il n'y a rien
si aysé à débeller que ce monstre. Mais il fault
remettre ce discours au livre suivant.



TRAITÉ
DE
LA RÉFORMATION
DE LA JUSTICE.

QUATRIÈME PARTIE.



TRAITÉ

DE

LA RÉFORMATION

DE LA JUSTICE.

QUATRIÈME PARTIE.

De l'ancienne dignité, grandeur et majesté de la justice en France, à laquelle comme à la plus nette et plus entière on avait recours de tous les coings de la chrestienté.

C'EST un grand plaisir, dict Lucrèce, de veoir de loing, estant en terre ferme, un grand vaisseau sur mer, agité, batteu et tourmenté des vents, des vagues et de la tèmpeste, et considérer le péril d'aultruy en toute seureté; comme aussy de contempler, du hault de quelque forte tour ou lieu inaccessible, le conflict ou cha-maillis de deux grosses armées qui sont aux mains en une grande et spacieuse campagne. Non pas, dict il, qu'il y ayt aultrement de quoy se resjouir de veoir les calamités et misères d'aultruy, mais comme voulant dire que ce n'est pas peu de consolation de se sentir à l'abry et

sans hazard, pendant que les aultres courent tant d'estranges fortunes et des biens de la vie.

Suave mari magno turbantibus æquora ventis
E terra magnum alterius spectare laborem :
Non quod vexari quemquam sit summa voluptas,
Sed quibus ipse malis careas quia cernere suave est.
Suave etiam belli certamina magna tueri,
Per campos instructa, tua sine parte pericli.

Il s'en peult dire autant des injures, opresions, injustices, violences, excès et oultrages qui se font tous les jours, soubs couleur néantmoins et voile de piété et justice, de bien public et aultres prétextes : à sçavoir, que c'est chose fort doulce de ne les expérimenter en son particulier, ains les veoir tout à son aise souffrir à ung million de personnes réduictes à toutes sortes d'extrémités par les injustices qui leur sont impunément faictes.

Mais ce seroit ung cruel plaisir et brutal passe-temps de paistre ses yeulx de Scythe et conten-ter son esprit félon du sang, du carnaige, du malheur, désastre et injurieux traictement que l'on veoit souffrir à son prochain, sans entrer en compassion, en tant qu'on peult licitement se mettre en debvoir de le secourir et soulager.

Le bon empereur Anthonin, duquel nous avons parlé cy dessus, n'estoit pas de cest adviz, qui praticqua tout le long de sa vie, bien qu'il

feust payen, les deux préceptes de nostre décalogue, qui sont d'aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soy même; et y a grande apparence qu'il tenoit ceste instruction des chrestiens.

Tant est qu'il ne se trouve point qu'il ait jamais faict à son escient tort ny injustice à homme vivant.

Il vouleut imiter Dieu en comblant de toutes sortes de prospérités et bienfaicts le genre humain, n'offensant aulcung, rendant et faisant la justice égale à tout chascung, de manière qu'on le tenoit pour ung don, gracie et faveur spéciale du ciel, pour faire veoir en ung homme mortel les plus accomplies qualités du prince le plus irrépréhensible qui ait jamais esté veü sur la face de la terre.

Pour moy, je dis que ce n'est pas assez de ne rire point, ne prendre pas plaisir à veoir souffrir nostre prochain; nostre charité sera morfondue si nous en demeurons là, et la pitié que nous aurions de luy ne seroit que des yeulx et d'une simple parolle, qui ne luy servyroit de rien.

Ung meurtrier à gaiges lui coupera la gorge, ung ribleur (1) de parolle le dévalisera, ung ma-

(1) Filou, fripon, coureur de nuit, *grassator*, *zonce sector*, coupe-jarret. (*Dict. de Trévoux.*)

tois luy fera, ou à sa femme ou fille, quelque oultrage et vilainie : nous le verrons et l'endurerons, parce qu'il ne nous est rien que du costé de nostre premier père, et la justice ne s'en remuera pas volontiers s'il n'y a partie civile; de manière que, faulte d'argent, voilà des meurtres, des voleries, des adultères ou violemens de femmes ou de filles impunis.

Ung homme puissant l'oultragera, l'injuriera, l'opprimera : nous n'en dirons mot, de peur d'encourir l'indignation ou mauvaise grace de ce grand, ou d'en recevoir nous mesme autant, et encore, au partir de là, quelqu'ung nous dira que c'est bien employé, et que nous n'avions guères à faire de nous mesler du faict d'aultruy.

Ung homme de main, ung soldat picoureur (maraudeur) et hardy pillard l'assailera, le foulera aux pieds, prendra ses biens, comme s'ilz lui estoient escheus par succession : nous dirons, *Voilà grand pitié*; puis c'est tout. Ung cocq de paroisse, par des ruses chicanières, et quelques fois par calomnies et crimes supposez, à force d'argent s'attachera à quelque bon laboureur, ou bien à ung paisible bourgeois, sous ombre de quelque bonne ferme et mestairie sur quoy il a desseing; et s'il ne lasche la prinse de son bon heur, il ne l'abandonnera point, par faulx contracts, subornation de tesmoins et corrup-

tion des judges, qu'il n'ait envoyé ung homme de bien à l'hospital.

Nous dirons que c'est bien mal faict, que la justice ne vault rien (encores que ce ne soit pas tousjours la faulte des judges); mais de prendre le faict de cœur et d'affection pour ce pauvre homme exposé à la gueule de quelque loup ravissant, nostre charité ne porte pas si hault.

Ung judge concussionnaire, ung financier ou aultres officiers corrompeus vendront une pauvre partye qui se fiant sur son bon droict et la justice de sa cause, suyvoit le grand chemin, et par ung judgement qu'il sçayt en conscience estre fort injuste, se trouvant condamné, entre en desfaveur et désespoir, qui quelquesfois luy font perdre le sens : nous compastirons bien à son malheur, parce que nous avons quelque humanité, plus que beaucoup d'aultres qui n'en ont non plus que des tigres, et n'ont pour tout que la face d'hommes; mais de le soulager de nostre conseil, de nostre bourse, de nostre support, c'est ung abus de parler de cela : il fault réserver telles faveurs pour nos plus proches et pour nos amys intimes.

Par ainsy, voilà l'innocent, la vefve, l'orphelin, l'impuissant, abandonnez à tant de sortes d'injures, d'outraiges et injustices, que, de quelque costé qu'il se tourne, il trouve ung ennemy en

teste, le tout à faulte de justice et bonne police; et lors, se veoyant destitué de secours humain, lève les yeulx au ciel, implore la justice divine, puisque celle que luy doibvent les hommes luy a manqué, et ceste là fond bien souvent sur la teste des plus grands, leur suscite des ennemys desquelz on ne se feust jamais doubté, qui les font en ung coup de main tresbucher du hault en bas, et les font servir d'exemple d'injustices et d'impiétés foudroyées et vengées par l'Éternel, suyvant les menaces faictes long temps auparavant, et mesprisées par ceulx qui ne les ont jamais voulu croire qu'en les esprouvant bien rudes et espouvantables sur eulx et sur leurs familles.

Il fault donc en ceste grande saison, afin de ne parler plus en termes si généraulx comme nous avons faict jusques icy, passer plus avant, et nous approcher désormais de ce qui nous touche en particulier, prévenir le juste courroux et l'exécution des formidables menaces du Tout Puissant; ne nous fier plus à ces lentes et tardives vengeance, mais plustost essayer si nous le pourrons appaiser par une réformation en nos mœurs et en sa justice: l'une et l'autre dépend de sa grace, et l'obtiendrons si nous la luy demandons de bon cœur.

La demander de ceste façon, c'est l'obtenir; ne la demander pas, c'est ung signe infailible de réprobation et d'endurcissement en nos iniquités, et courons fortune de sentir pleuvoir sur nostre dos tous les fléaux que le ciel irrité discharge finalement sur les obstinez impénitens et réprouvez.

Les médecins tiennent qu'il n'y a point de malades en plus grand danger que ceux qui ne sentent point leur mal. Le commencement c'est le sentiment : le sentiment monstre ung effort de nature, et provoque le patient à chercher quelque convenable remesde.

Mais celuy qui ne croit point estre malade refuse tout à plat ce que l'on luy propose pour son soulagement, veoir mesme se mocque de tout le secours que l'on luy présente, et dira hardiment au médecin qu'il s'aille faire panser, et qu'il se porte mieulx que luy; et voilà comme ce misérable succombe et se perd en se riant de son mal.

Tout de mesme, si nous disons qu'il n'y a point d'injustice parmy nous, et le sentons point, nous pouvons bien dire que nous sommes en très mauvais estat, et que ce qui jadis estoit vice et iniquité non pardonnable, est, par succession de temps, tourné en usage et coustume favorable.

Sic desinit esse remedio locus, ubi quæ fuerant olim vitia jam mores sunt, dict Sénèque.

En ce cas, nous sommes véritablement abandonnez des médecins, et il n'y a point de remesdes pour nous que les derniers.

Mais d'autre costé, si nous cognoissons nos injustices et nos impiétés, qui sont montées jusques au précipice de tous malheurs; que desirions ung amendement et recherchions les remesdes propres pour nous subvenir, nous sommes sans doubte au chemin du salut; et parce que je crois que cela est, tous ceux qui sont poussez d'une affection sincère ne doibvent plaindre leur peine de secourir pour ung si bon subject les ungs de leur crédit, faveur et autorité, les aultres de leur conseil, et chascung selon sa portée et sa qualité, leur patrie affligée, si long temps y a, et ne désespérer jamais de son salut, ains luy rendre tous les debvoirs de piété et de charité dont il pourra s'adviser.

Pour mon regard, puisque la bonté divine m'a inspiré ceste sainte intention, je poursuyvray, moyennant sa grace, ma poincte jusques au bout; et si je propose quelque chose de louable, il vient de Dieu, non pas de moy; si mes projets et remesdes se trouvent insuffisans, manquez et deffectueux, tout le deffault et manquement me sera attribué.

Ung aultre qui aura plus de dons de grace, trouvera la porte ouverte; et par le chemin que, sans envie, sans jalousie d'aulcung, et sans vanité, je luy aurai frayé, passera dans ung champ auquel y a à glaner pour loing, et la France jugera sans passion du mérite d'ung chascung, et pour le moins me sçaura gré d'avoir, en ung siècle si corrompeu, eu le zèle et le couraige de la servir.

Or, comme le médecin qui entreprend de guérir ung corps atténué de longue et fascheuse maladie, regarde avant toute chose à son tempérament, habitude et constitution naturelle, son aage et ses forces corporelles; puis recherche curieusement l'origine et la cause du mal, et ceste intempérie naturelle, si fort altérée, pervertie et changée; puis vient après aux remesdes par ung bon ordre qu'il sçayt dextrement practiquer, selon les préceptes de l'art de médecine; ainsy nous en nostre science civile considérons succinctement quel a esté l'estat de la justice de France du temps de nos pères, puis nous desduyrans la vraye source et cause du changement d'icelle, et finalement nous proposerons les moyens et remesdes fort à propos, pour, en tant que faire se pourra, ramener en l'ancienne intégrité, rondeur et simplicité de nos saiges prédécesseurs, et, par l'entremise et sous l'au-

thorité d'ung grand roy, rendre la justice de France autant recommandable qu'elle feut oncques.

Je ne m'estendray pas, pour ceste heure, à vous représenter l'institution des sièges subalternes, encores moins la création des courts souveraines, grand conseil et aultres, qui se sont, par succession du temps, multipliez au nombre excessif que nous les veoyons aujourd'huy. Ce discours seroit plus curieux qu'utile et nécessaire pour mon desseing.

Je me contenteray de vous dire, pour le présent, que le plus fidèle argument que l'on scauroit tirer de la sincérité de nos pères, c'est que, de tous les costés de la chrestienté, on leur a faict cest honneur de les faire judges de plusieurs affaires et différends fort importants meus entre grands et puissans princes, qui ont trouvé en France ce qu'ilz y estoient veneus chercher, c'est à dire une si exacte et si bonne justice, que le vainceu s'est teneu pour bien judgé, le vainqueur y a obtenu ce qu'il s'estoit promis de la foy et religion des judges, sous l'asseurance et caution de son bon droict.

Je vous pourrois dire, avec le tesmoignaige de César, que la saigesse et intégrité des anciens druydes estoit telle, qu'il n'y avoit si grand seigneur ny si petit compaignon en l'estendeue de

toutes les Gaules, laquelle n'estoit pas petite, qui n'obéyst à leurs arrests, pour l'exécution desquelz, en cas d'opposition et empeschement, quel qu'il feust, ilz n'avoient pour toute contraincte que l'excommunication des sacrifices et choses divines, qui leur estoit plus formidable que toutes les forces et rigueurs dont on eust peu user.

Ex quo intelligitur, dict César, quantus anti-quæ religionis cultus esset.

Comme aussy partout où est la craincte de Dieu, la piété, la justice et la troupe fidelle des aultres vertus, n'en est pas loing.

Je vous dirois encores que environ quatre cents ans après, les Francs, ancienne colonie des Gaulois, passèrent le Rhin; et, après s'estre rendus maistres des Gaules, leur imposèrent leurs noms, loyx et coustumes; bref, policèrent si bien leur estat sous le gouvernement royal, qu'il ne se trouva guères de nation qui ait praticqué une plus belle discipline militaire.

Pour le regard de la domesticque, qui concerne la piété, la justice, la police, ilz ont, sans contredict (excepté les Romains tant qu'ilz ont eu la seigneurie du monde), surmonté tous les aultres peuples de la terre, tant qu'elle a esté en sa vigueur, force et vertu.

Mais afin de n'aller point si advant chercher

des autorités et des exemples en l'antiquité, et nous approcher ung peu plus près de nostre siècle, je vous diray premièrement que l'an mil deux cent quarante quatre, l'empereur Frédéric deuxiesme, dict Barberousse, roy de l'une et de l'autre Sicile, se soubmit au jugement du parlement de France, sur tous les différends de son empire et de son royaume, qu'il avoit contre le pape Innocent IV; et bien que le pape eust le roy de France favorable, et qu'il vouleust, par jugemens et arrest publicz, faire priver Frédéric de ses royaumes et de son empire, si est ce que l'empereur ne felt aucune difficulté de se soubmettre au jugement de ladicte compagnie, tant il avoit bonne opinion de son intégrité.

En l'an mil trois cent douze, la cause du comte de Namur feut jugée en la court du parlement de Paris, entre Jean, comte de Namur, et Charles, comte de Valois, frère de Philippes le Bel et frère du roy Philippes de Valois; et feut arrest donné en ladicte court contre ledict Charles de Valois, l'an mil trois cent vingt.

Philippes, prince de Tarente, et le duc de Bourgongne, se soubmirent au jugement de la mesme court, pour le différend qui estoit entre eulx sur les despens du recouvrement de l'empire de Constantinople; et feut arrest donné, le

roy présent, en faveur du prince de Tarente, lequel, quelque temps après, feut condamné en les grosses amendes pour quelques excez par luy commis.

Le duc de Lorraine et Guy de Chastillon sur Marne se rapportèrent à la mesme court, comme ung saint asile de toute intégrité, sur règlement du finaige (limites) et séparation de leurs terres et seigneuries : ce feut l'an mil-trois cent quarante deux.

Depuis, l'an mil trois cent quatre vingt dix, le daulphin de Viennois et le comte de Savoye se soubmirent au judgement de ladicte court, sur le différend de l'hommaige du marquisat de Saluces, lequel, par arrest d'icelle, feut adjugé au daulphin.

Depuis, par aultre arrest, ledict comte feut condamné en deux cent mille livres d'or, pour la restitution des fruicts, dommaiges et intérests.

L'an mil quatre cent trois, quelques gentils-hommes espagnols apportèrent en la mesme court ung traicté de paix, alliance et confédération entre les deux roys de Castille et de Portugal, pour y estre publiez à huis ouverts, les chambres assemblées; ce qui feut faict, et demandèrent acte de la publication, qu'ilz portèrent en leur pays.

Quelques ungs ont escript qu'ilz apportèrent

aussy ung formulaire de justice, de police et du réglemant des finances, pour, sur iceluy, avoir advis de la mesme court.

Ce peu d'exemples donnera judgement du surplus; bien est vray qu'il fault advouer, à nostre grande honte, regret et confusion, que, depuis cent cinquante ou soixante ans, nostre histoire est tarie de ces illustres et notables exemples, et ne se trouve guères que les estrangers soient veneus mendier la justice chez nous : au contraire, ilz nous mettent en leurs papiers, nous divulguent pour les plus grands plaideurs, les plus injurieux formalistes, les plus grands chicanneurs, la plus corrompeue, perfide et desloyalle nation qui soit soubs le ciel.

Si c'est à tort ou à droict, c'est à nous à y regarder et examiner les mœurs de ce temps, tant y a que c'est l'honneur que nous acquiert nostre injustice, nostre impiété, nostre perfidie, provenant de l'infame trafic et négociation de toutes sortes d'offices.

Je desirerois fort de deux choses l'une, ou de leur pouvoir rendre la pareille, bien que ce ne feust pas ung moyen de légitime deffense, ou que nous les puissions convaincre de mensonge; mais tant s'en fault, que nous mesme recognoissons, et les gens de bien et de bons judges, qui,

graces à Dieu, restent encore en bon nombre, confessent non seulement la debte, mais advovent que le mal est encore plus grand que les estrangers ne l'ont publié, pour le regard principalement de nos injustices.

Car tout ainsy qu'avec la justice sont ordinairement la craincte de Dieu, la foy, la pudeur, l'amour de son prochain, la loyauté, l'obéissance, la vraye magnanimité et les aultres vertus : aussy, à la suite de l'injustice, vous verrez l'impiété, la perfidie, la rébellion, la pusillanimité, et toutes aultres sortes de vices; et le pis est que le mal, comme ung chancre pestiféré, gaste, corrompt et infecte comme insensiblement les plus nobles partyes, et va si fort en empirant, qu'il y en a bien peu qui ne se sentent de la malignité, puanteur et contagion.

Si l'on veult sçavoir d'où est veneu ce grand changement, il est fort aisé de le monstrar; car, comme j'ay dict ci devant pas une maxime d'estat des plus certaines et véritables, les choses du monde ont tousjours ung mesme ordre, circuyt et révolution, et de mesmes causes sont produicts les mesmes effects et accidens.

Pour le vérifier, tout homme de bon sens m'advouera franchement qu'il n'est pas possible de prendre ung plus beau ny plus grand exem-

plaire que sur l'empire romain, qui a esté le plus puissant, le plus florissant en armes, en loyx et en justice que nul aultre.

Or, la vérité est que tant que les Romains ont religieusement observé la discipline, tant militaire que domesticque, c'est à dire l'exacte distribution de la justice; que la vertu et le bien faire ont esté rémunérez et récompensez de loyers et honneurs méritez, et le vice puny sans connivence, faveur ny dissimulation par la rigueur des loyx; que l'avarice et le luxe, qui traissent après eulx une brigade de toutes sortes de vices et corruptions, ne les ont point possédez; bref qu'ilz ont vesceu en bonne, sévère et forte discipline, ilz sont demeurez seigneurs absolus de la terre et de la mer, toutes les nations ont fléchy sous leurs armes, et se sont volontairement soubmises sous le joug de la justice des Romains, laquelle ne leur a pas moins acquiz des couronnes que leurs armes, comme sera vérifié ailleurs.

Mais depuis qu'au lieu de vertu, l'on commença à ne faire cas que des richesses, et que les gouvernemens, les magistrats et plus grandes dignités feurent mises entre les mains, non des grands capitaines, des gens de bien, de mérite et de sçavoir, mais des riches pécuniers tant seulement, la vertu commença lors de s'abaisser et

abastardir; la pauvreté et frugalité feurent foulées aux pieds, l'innocence feut interpretée à sottise et nyaiserie, et tous ceulx qui auparavant avoient, en faveur du public, mesprisé les dangers, avoient allégrement supporté les travaux et surmonté toutes difficultés, qui, en leur pauvreté, avoient mieulx aimé commander à ceulx qui possédoient l'or et l'argent que de changer de conduction, feurent finablement amollis, et se trouvèrent vaincus par les richesses, le luxe et l'oisiveté.

Ce ne fêut pas tout; car comme le suc de l'arbre s'estend aux branches, veoire jusques aux feuilles d'iceluy, et leur distribue leur aliment et nourriture symbolisante à la racine : ainsy, de père en fils, l'avarice, l'orgueil, l'ignorance, l'audace et présomption, compaignes ordinaires des richesses, se saisirent incontinent de la jeunesse, laquelle nourrie de mauvais laict, et puis accoustumée et élevée parmy l'affluence des délices et oisiveté, ne s'adonnoit qu'à rapines et larcins, et non contente, rassasiée du sien, abbayoit (1) nécessairement après le bien d'aultruy.

Et pour le regard de la pudeur, de la modestie, de la continence et aultres vertus, elles pro-

(1) Ou peut-être abeyoit, d'*abeyance*, vieux mot qui était synonyme de convoitise.

cédoient, à leur dire, de peu de sens, estoient imputées lascheté et faulte de couraige :

Quasi injuriam facere, id demum esset imperio uti.

Comme si le couraige et soubverain commandement s'estendoient seulement à faire tort, injure et oppression à aultruy.

Les jeunes gens, qui sont les séminaires et pépinières de tous estats, ainsy nourris, puis constituez ez plus grandes, importantes charges de la respublicque, n'avoient aultre but que de s'enrichir par concussions et en toutes les façons qu'ilz pouvoient imaginer aux dépens et du public et des particuliers.

Pour à quoy parvenir, il n'y avoit rien de si sainct, si chaste, si juste ou équitable, qui ne feust polleu, souillé et corrompeu ; n'y avoit droict divin ou humain, qui ne feust violé ; n'y avoit crime, quelque grand qu'il feust, public ou privé, qui ne feust couvert, et qui ne trovast du support et de la protection, pourveu que l'or et l'argent luy feist escorte ; n'y avoit si forte cause et si bon droict qui ne feust perverty, pourveu que la partye adverse eust la science et dextérité de pouvoir, à force d'argent et aultres manières de corruptions, pratiquer la conscience des judges.

Pour le regard de la probité, du sçavoir, de la valeur, de l'intégrité, sans richesses, sans ar-

gent comptant, il n'en falloit pas seulement ouvrir la bouche; en somme, tout estoit vénal.

Venalis populus, venalis curia patrum;
Nec minor in campo furor est, emptique Quirités
Ad prædam et sceptrum tueri suffragia vertunt.
Est favor in pretio senibus, quoque libera virtus.
Exciderat sparsisque opibus conversa potestas,
Ipsaque majestas auro corrupta jacebat.

Que pouvoit on attendre lors d'ung si grand désordre, d'impiétés et divisions, que ce qui depuis arriva, qui feut ung grand nombre de factions, d'entreprises, de conjurations contre le public? Car, comme l'or et l'argent se feurent rendus les seigneurs absoleus des volontez du sénat et de la noblesse, comme nous avons monstré, parlant de Jugurtha, et que ce peuple feut finalement de la partye, qu'il n'y eut plus de lieu, de rang, ny de crédict pour la vertu, il n'y eut plus de foy, de piété, ny de justice, et n'y eut celuy qui s'efforçast d'amasser des richesses par toutes les plus insignes meschancetés qu'il pouvoit mettre en usage.

Et ceulx qui pouvoient atteindre au gouvernement des provinces, y alloient proprement comme à une moisson d'or, avoient des hommes apostez, et, pour de l'argent, leur faisoient faire tout ce que bon leur sembloit. Ce grand et puissant estat romain commença à crouler.

Ce feut la planche sur laquelle Sylla, l'ung des plus meschans hommes qui naquit jamais de mère, et qui néanmoins se faisoit surnommer l'Heureux, passa aux plus grands honneurs de la respublicque; puis, se veoyant desfaict d'ung grand et puissant ennemy, Caius Marius, entreprit une tyrannie ouverte sur les Romains, et ne cessa, tant qu'il eust saoulé tous les brigands et pillards qui l'avoient suivy, des confiscations et despouilles des plus riches sénateurs, gentils-hommes, bons bourgeois et marchands de la ville de Rome et aultres villes d'Italie : la plus-part desquelz n'avoient faict aultre mal, sinon que l'ung avoit une bonne mestairie, ou une maison de plaisance et des meubles somptueux; l'autre, de l'or et de l'argent à foison; et personne n'estoit exempt de crimes parmy ces proscriptions que par la seule pauvreté (soubverain cataplasme contre les griffes des tyrans).

Neque prius jugulandi finis, quam Sylla omnes suos divitiis explevit.

Enfin, la justice divine saisit bien rudement cest heureux brigand, qui feut assailly de la vermine, et sa puante charongne, qu'il sentoit luy mesme tomber en pourriture et mourir devant luy, luy donna tout le loisir de méditer sur la félicité des meschans.

Après sa mort se rencontra de bonne fortune

ung grand homme de bien, couraigeux et d'illustre maison, qui commençoit d'entrer en la fleur de son aage et aux charges publiques, ce fut Caton d'Utique, lequel on eust dict proprement estre né pour faire la guerre aux vices et corruptions de son siècle.

Cest homme estoit intrépide, et le fait paroistre dès sa première charge publique de questeur; car, oultre plusieurs beaulx reiglemens et actes mémorables qu'il feit pendant son magistrat, ayant adviz qu'il y avoit plusieurs mauvais garçons à qui Sylla avoit, en sa seconde proscription, donné douze mille drachmes par teste de chaque citoyen prosript qu'ilz avoient assassiné de leurs propres mains, lesquelz estoient bays de tout le monde, comme meurtriers, ministres de tyrannie, et infames et excommuniez, mais toutesfois personne n'osoit remuer une si grande querelle et les attaquer, parce que c'estoient des coupe jarets, des tueurs à gaigne et dangereux garnemens, et, au surplus, estoient riches et accommodez des playes d'aultruy.

Caton postposant toute la craincte à la justice, comme détenant injustement l'argent de la chose publique, les contraignit de le rendre, leur reprochant en courroux la grande lascheté, vaine et meschancetés par eulx commises pour avoir le bien et la vie de leurs citoyens.

Le bon fent encore, qu'ilz n'eurent pas plus-tost rendu cest argent, qu'ilz feurent par d'autres accusez d'homicides; et, comme ilz estoient jà condamnez par préjugez, au sortir d'ung jugement ilz se trouvoient enveloppez en ung autre, où ilz payoient la peine qu'ilz avoient bien méritée, au grand plaisir et consolation de tous les autres Romains, lesquelz estimoient alors veoir toute la tyrannie de leur temps effacée, et Sylla mesme encore puny après sa mort.

Et, de vray, si la bonne fortune des Romains eust porté qu'il se feust encore, au mesme temps, rencontré ung autre Caton, il eust renouvelé tout ce grand empire, et rendu aussy puissant, juste et renommé que jamais.

Le malheur veut que ceste insigne vertu se trouvast, non seulement seule, mais encore feust maintes fois assaillie sans la pouvoir néantmoins esbranler; et les plus grands, par leurs menées, l'empeschèrent de monter au consulat, craignant de veoir ruyner leurs desseings, si cest homme parvenoit à ceste charge, sous la faveur de laquelle il ne cesseroit point qu'il n'eust remis la justice en son throsne, et l'ancienne discipline, tant militaire que domesticque, en leur entier, qui est tout ce que ces ambitieux, qui aspiroient notoirement à la principauté, appréhendoient le plus.

Et, de faict, il ne peut empescher que ce gar-

nement de Catilina, assisté d'ung grand nombre de noblesse et de jeunes gens des meilleures maisons de Rome, n'entreprinst la plus détestable conjuration que l'on sçauroit estimer.

Bien se monstra il magnanime tout ce qu'il se pouvoit lorsque le faict feut proposé en plein sénat, où ce malheureux Catilina trouva des amys entre les plus grands, entre aultres Jules César, qui, si vivement rembarré par Caton, feut contrainct de quitter la partye, et céder à la force de la vérité et de la justice.

Bien est vray, qu'après la desfaiete de Catilina et de ses complices en champ de bataille, il en eut bien sa raison; car il feit une estroicte et très pernicieuse (au judgement de plusieurs) alliance avec Pompée, et ce feut lors que Caton, comme s'il eust esté poussé d'ung esprit prophétique, dict hault et clair que ceste alliance estoit le dernier acte auquel la respublicque prendroit fin; que ces deux hommes partageroient l'empire entre eulx; mais enfin l'ung des deux ruyneroit son compaignon, et luy mesme seroit après ruyné, et la respublicque avec luy.

Voilà comme le peuple romain, qui avoit surmonté toutes les nations, et, par une grande et seure justice, les avoit longuement et volontairement rangées soubz ses loyx, s'estant, par une insigne lascheté, laissé vaincre par l'avarice, et

mis en vente à l'encan au plus offrant et dernier enchérisseur toutes choses sans exception, vendit finalement sa propre liberté à beaulx deniers comptans à ces deux hommes.

Les fins tragiques desquelz sont notoires à chascung, et feurent suyvies de plusieurs massacres, désastres et désolations, jusques à ce que, par le vouloir de Dieu, ce grand empire, changeant de nom et de face, et réduit sous la puissance d'ung monarque, qui, de son usurpation, feit puis après une principauté et puissance légitime, retourna, comme de la vieillesse de l'aigle, en son adolescence; et feut si heureusement gouverné par l'espace de cinquante six ans, et avec une si entière et bonne justice, que l'on ne pensoit avoir perdu, mais recouvré la liberté.

Comme de vray, on ne sçauroit désirer ung plus heureux estre en ce monde que sous l'estat monarchique et royal, royalement gouverné : sous ce mot, la justice, qui est la vraye vertu royale, est comprinse; comme l'injustice n'est propre que pour les tyrans et oppresseurs du genre humain.

Si les successeurs d'Auguste eussent faict comme luy, ilz eussent, en premier lieu, mainteneu l'empire en sa grandeur, se feussent faict aimer et obéyr par leurs subjects, et eussent vescu en une majesté et repos merveilleux.

Mais la pluspart d'entre eulx, enyvrez du doulx breuvage d'une si bonne fortune, n'ayant aultre but que de tenir leurs subjects en servitude, et ne gardant ordre ny mesure quelconque en leurs gouvernemens, ont esté massacrez, et finablement pour les mesmes causes, faict que la républicque feut, après tant de ruynes et de bouleversemens, changée en monarchie par la vénalité de toutes choses et par l'injustice.

Tout de mesme, l'empire, qui bien souvent estoit baillé à celuy qui avoit plus d'or et d'argent, feut deschiré et desmembré; de sorte qu'il n'en demeure presque aultre chose que l'ombre, encore ce qui en reste a esté transféré d'Italie aux Germains, qui en retiennent le tiltre et le nom sans effect; et de ses ruynes, comme nous avons dict ailleurs, ont esté construictes les monarchies et principaultez du monde.

Par ainsy demeure tousjours fixe et invariable la parolle de l'Éternel, que les royaulmes seront, pour raison des injustices, transférez de famille ou nation à aultre famille ou nation, comme nous l'avons vérifié par l'autorité et suite de l'histoire sacrée, et encore par nostre maxime du circuit et révolution de toutes choses.

Il est donc bien grande saison de penser à nous, et prévenir les malheurs dont nous sommes menacez il y a long temps par nos injus-

tices, et si nous ne reprenons bientost les erres de nos prédécesseurs, chose fort aisée, comme nous dirons, après avoir premièrement monsté comme nous sommes si vilainement destournez de ceste ancienne intégrité, et d'où est procédé ceste manie de plaider, qui trouble non seulement nostre repos et nous empesche de nous adonner à la vertu, mais encore cause des querelles, des meurtres, empoisonnemens et assassinats, et ruyne de fond en comble la pluspart des meilleures familles de ce royaume.

Premièrement, il fault croire que nos pères vivoient en une si grande rondeur, franchise et sincérité, qu'il n'y avoit comme point de procez et différends entre eulx; et le plus certain argument de cela, est le peu de judges qu'ilz avoient pour vuidier leurs procez.

Nous lisons que Charlemagne, après avoir rendu son empire paisible, s'adonna fort aux œuvres de piété et de justice, à l'imitation de l'empereur Auguste, duquel nous avons parlé cy dessus, et vouloit dire que c'estoit vrayment faire le roy, que de faire justice.

Il envoyoit coustumièrement par tous les lieux et provinces de son royaume gens de probité et suffisance, pour rendre et administrer la justice, réparer les abus, torts et griefs, oppres-

sions et violences faictes par qui que ce feust (1); et quand il se présentoit affaire d'importance ou quelques différends entre grands seigneurs, il faisoit venir les partyes en sa présence, prenoit cognoissance de cause, et les appoinctoît, ou du moins, en cas de difficulté, faisoit veoir le procez en son conseil, et luy mesme en donnoit l'arrest.

Saint Louis feut en son temps fort grand jus-

(1) Ces commissaires s'appelaient *missi dominici*. Ils visitaient les provinces par ordre du roi. Leur pouvoir était très-étendu. Ils informaient de la conduite des comtes et des juges, et jugeaient eux-mêmes les causes dévolues à la juridiction spéciale du roi. Dans l'origine, ils étaient chargés de faire un rapport exact de la situation judiciaire et administrative des provinces, de recueillir leurs plaintes et leurs vœux, et de soumettre le résultat de leurs informations au conseil particulier du roi, qui devait à son tour en rendre compte à l'assemblée des états, qui avisait aux moyens de remédier aux abus qui lui étaient dénoncés. On les appelait aussi *mils*, et sous Charles-le-Chauve, ils avaient chacun une division territoriale à parcourir, et ces divisions se nommaient *misliés*. Ces misliés étaient au nombre de douze. Ces commissaires n'ont été établis que sous la première et la seconde race. Leurs attributions ont été depuis dévolues aux baillis et sénéchaux, du moins jusqu'à ce que le parlement ait été rendu sédentaire par le roi Philippe-le-Bel. Telle fut l'origine des maîtres des requêtes, qui subsistent encore, mais avec des attributions moins étendues, moins importantes.

ticier, et mandoit souvent des commissaires pour informer sur les abus, concussions et aultres malversations des baillifs, sénéchaux et aultres magistrats, et faisoit rigoureusement punir ceulx qu'il trouvoit en faulte.

Et d'autant que jadis ez parlement ne se traictoient guères que causes de grande conséquence : pour celles qui se présentoient à la suyte de la court, on avoit coustume d'employer non seulement quelques seigneurs qui estoient du corps du parlement, mais le roy mesme, souventes fois, donnoit audience aux partyes, et en ceste façon, récite le sire de Joinville, que ce bon prince, après avoir ouy messe, s'alloit ordinairement esbattre au bois de Vincennes, se seoir au pied d'ung chesne, faisant asseoir près de luy quelques seigneurs de son parlement, puis demandoit à haulte voix s'il y avoit quelqu'ung qui demandast justice, et qui eust partye.

S'il se présentoit quelqu'ung, il l'escoutoit fort paisiblement, puis il prononçoit la sentence après avoir ouy les deux partyes, et (notez diligemment ce point) sans ministère d'avocats ny procureurs.

Voilà, sans mentir, une admirable simplicité, de laquelle nous sommes si esloignez, qu'il est aysé à judger que l'avarice des siècles postérieurs a fait monter peu à peu l'injustice et chicanerie

au période et pas glissant qu'elle est. aujourd'huy.

Nous apprenons de nos anciens que l'empereur Charlemagne feut le premier de tous nos rois qui authorisa les gentilshommes ayant de grands fiefs avec droict de cens et rentes sur aulcungs roturieux et villageois, d'ouyr leurs différends et rendre la justice; et mesme s'ilz avoient des vassaulx entendeus et expérimentez, il les contraignoit de les assister de leur présence, conseil et bon advis.

Mais tout cela se faisoit (ce point soit remarqué) sous le nom du roy, et par forme de commission tant seulement, parce que les fiefs n'estoient lors que simples bénéfices à vie, et pour certain temps; et ne pensons jamais à l'heureuse condition de ces siècles là, que quand et quand nous ne déplorions ces misères que le renversement de cest ordre nous a apportées.

Car alors les seigneurs ne faisoient pas leur profit des procez de leurs subjects, n'avoient garde de les multiplier ny favoriser les plaideurs; car cela ne se faict jamais que par ceulx qui tirent profit et avantage de la multiplication, provignement et longueur des procez.

Pour leur regard, ilz n'en avoient que de la peine, et estoient bien esloignez de tirer ce gain profane du saint et sacré ministère de la jus-

tice, qui depuis est tourné, non en louable, mais damnable et pernicieuse coustume. Ilz interprétoient lors la distribution de la justice pour la plus grande et principale commission et charge inhérente à leurs fiefs, et n'avoient rien en plus grande recommandation, que de trancher non seulement les procez, mais encore prévenir les occasions d'iceulx.

Or est il depuis ceste justice leur a esté rendue propre et patrimoniale, ce qui que depuis Hugue Capet, que les degrés de juridiction ont esté multipliez, et que l'on a voulu tirer profit et comme ung reveueu ordinaire de ce qui devoit estre gratuit. A la vérité, tout a esté perverti; et comme les judges, alléchez d'ung gain sordide et illibéral, ont commencé d'aymer les procez, le peuple s'y est tellement accoustumé, et la pratique a pris tel crédict parmy nous, qu'il ne fault pas aujourd'huy moins de temps à se rendre bon praticien, c'est à dire scavant au mestier de plaidoyerie, qu'à faire ung docteur en droict ou en la faculté de médecine.

Nous apprenons, par le cours de nostre histoire, que du temps de Philippe le Bel, environ l'an 1300, on trouva nécessaire de bastir, en l'isle de Paris (1), ung palais royal où tout chas-

(1) Appelée depuis Ile du Palais.

cung pourroit s'adresser, comme à la propre personne du roy, pour avoir raison de tous différends par jugement soubverain; lequel mesme servyroit de logis aux roys, comme de siège à la justice, parce que lors il n'y avoit poinct encore de ville à laquelle on eust donné ceste prééminence de court soubveraine : ains quelquesfois, et non pas tous les ans, on ordonnoit tantost en ung lieu, puis en l'autre, ung certain parlement qui duroit peu de jours, à cause qu'il y avoit alors peu de procez, et aussy que les villes, contentes de leur justice ordinaire, ne trouvèrent pas qu'il feust honneste d'en appeler en d'autres lieux, mesmement quand ce n'estoit qu'en matière civile.

Toutesfois, veoyant peu à peu la malice des hommes s'augmenter, par mesme moyen le nombre des procez, à raison de quoy on faisoit tous les ans tenir ung parlement de peu de jours; puis, par succession du temps, il tint plus souvent, et tousjours en lieux divers; or finalement il feut advisé que, pour le bien général de toute la France, on adonneroit ung certain siège à ceste soubveraine court, qui seroit, comme a esté dict, en la ville de Paris et en la maison royalle d'icelle (1), en laquelle seroient décidez,

(1) Plusieurs rois de la seconde et de la troisième race

tant les affaires d'estat du royaume que celle des particuliers, et les procez et différends de tous ceulx qui en icelle poursuyvroient la justice.

Pourquoy feut basty, du temps de ce mesme roy, ce magnifique palais (1), où peu à peu feurent establies des compaignies de présidens et conseillers, qu'on appelle des chambres. Combien que Gaguin (2), qui est un des plus modernes historiens françois, dict que, du temps de Philippe le Bel, il feut ordonné que le parlement, qui estoit encore ambulatoire et incertain, seroit arresté à Paris, afin que les parties feussent soulaigées, et ne feussent de là en avant travaillées de tant de peines et de despenses, à le suyvre en tant de divers lieux.

Puis incontinent, et non loing de ce grand palais et près l'ancienne maison du roy saint Loys, feut ordonné ung lieu pour le thrésor et gardes de lettres du roy et tiltres de la couronne, et aussy pour ceulx qui se meslent d'examiner les comptes et reveueu fiscal.

A l'exemple du parlement de Paris, les aultres compaignies soubveraines ont esté instituées, et

habitaient le lieu sur l'emplacement duquel a été bâti le Palais de Justice actuel.

(1) Même observation qu'à la note ci-dessus.

(2) Mort le 22 juillet 1502.

néanmoins on a demeuré assez long temps avec ceste discipline, modération et sincérité, que les chicaneurs et ceulx qui avoient mauvaïse cause n'y trouvoient ny support, ny grace, ny crédit, ne s'en retournoient jamais que la honte sur le front, et si sévèrement et équitablement condamnez, que les brouillons, les esprits les plus inquiets et turbulens appréhendoient infiniment de tomber entre les mains de gens de bien, qui n'espargnoient ny forts, ny faibles, ny riches, ny pauvres, et pourtant ne favorisoient que la justice et le bon droict.

Il ne se fault donc pas esmerveiller de ce que nous lisons du petit nombre de procez, et de ce que nous trouvons par escript, qu'en ces temps là, l'herbe verdissoit en la court du palais à Paris, comme ez prés des champs.

On ne sçavoit lors que c'estoit de plaider par escript, et produire par devant les judges les causes, comme anciennement à Athènes, puis à Rome, se traictoient à l'audience; les tesmoings y estoient ouys, les pièces, tiltres et instrumens leus et examinez, et le judge, par l'adviz du conseil, y assistant, donnoit son jugement.

Cest ordre feut depuis changé, et, comme l'on se trouva empesché à veoir tant de pièces que les partyes, les unes pour esclaircissement et conservation de leur bon droict, mettoient en avant,

les aultres pour brouiller et surprendre la religion des judges, feut contrainct mesmement ez affaires, ez quelz il fallent veoir force tiltres et actes, de commettre aulcuns de la compaignie, pour se charger de toutes les pièces, pour, après les avoir espluchées à son loysir, en faire fidèle rapport à la compaignie, sans néantmoins qu'aucune des partyes eust cognoissance de celuy qui en estoit chargé, qui estoit, à vray dire, une précaution et antidote fort convenable pour aller au devant des brigues, ports (1) et faveurs qu'ilz pourroient faire en justice, et que les siècles postérieurs ont abusivement appellé recommandations de leur bon droict.

C'est de là d'où sont veneus les procez par escript, qui ont esté depuis si fréquens en la science de praticque; et, bien que l'origine en soit fondée sur bonne raison, l'on en a tellement abusé pour les causes que je desduiray bientost, que c'est aujourd'huy l'ung des plus grands et importants abus qui soit en l'exercice de la justice.

Je fais une aultre observation de grandissime conséquence pour mon desseing, et qui tesmoigne la légalité et prévoyance admirable de nos prédécesseurs, laquelle nous avons, en passant, touché cy dessus en parlant du bon roy saint Loys,

(1) Ce mot est souvent employé pour *support*.

à sçavoir, que les partyes estoient anciennement ouyes par leur bouche, sans ministère d'aulcung advocat ny procureur, et chascung estoit contrainct de venir aux assignations en personne; voulant, par telz moyens, estouffer les procez dès leur naissance, et par ainsy empescher toutes les rejections qui pullullent souvent d'une mauvaïse souche.

Que si l'affaire estoit importante et prenoit long traict, il falloit obtenir lettres du prince, que l'on appelloit lettres de grace, pour plaider par procureur, comme nous l'enseignent l'ancien style du parlement et le Boutellier, en la Somme rurale, où il dict précisément que (*de stylo regni Franciæ*) aulcung n'est reçu à plaider par procureur sans lettres de grace du roy nostre sire, dont il doibt faire apparoir par lettres patentes, lesquelles lettres ne duroient qu'ung an; de manière que la charge de procureur, ainsy constitué, expirast tousjours avec le parlement⁽¹⁾; et si n'estoit vuidé, il falloit renouveler telles procurations par le bénéfice, scel de la chancellerie, dont les secrétaires combinoient ung grand gaing, qui estoit ung intérêt et charge pour les partyes, pour raison duquel elles se plaignoient.

(1) L'Hospital parle sans doute de l'époque où le parlement était ambulatorie, ou du cours de chaque année judiciaire.

Pour y remesdier, l'an 1528, par ordonnance de François I^{er}, feurent toutes lettres, procurations, confirmées, et ordonné qu'elles seroient continuées jusques à l'expresse révocation d'icelles. Il arrivoit aussy par fois que, pour d'autres causes, le roy accordoit ceste grace, tantost aux grands seigneurs qui estoient empeschez pour le service de la couronne; tantost aux simples gentilshommes ou bourgeois qui n'avoient pas la capacité pour desduire bien à poinct, et soubtenir leur faict contre ung bien entendeu et plus subtil qu'eulx.

Ainsy sont crééz en nombre excessif les procureurs, tant ez cours soubveraines que subalternes; et ceste sorte de gens, la plupart desquelz n'ont d'autre but que de faire multiplier, provigner et immortaliser les procez, ne trouve jamais de maulvaise cause, excepté quand ilz ont une pauvre partye, qui n'a pas moyen de fournir aux frais, ou qu'ilz ont espuisé leurs cliens jusques aux mouelles, sont encore favorisez des mauvais judges, parce qu'ilz font en leur jargon venir l'eau au moulin.

Encore ne sont ce pas les plus dangereux, mais bien ceulx qui, après avoir attiré la substance d'ung pauvre plaideur qui se confie à eulx, ilz le vendent à sa partye adverse à beaulx deniers comptans : ce qui est ung crime si odieux et si

détestable devant Dieu et devant les hommes, qu'il ne peut estre expié que par la mort.

Patronus si clienti fraudem facit, sacer esto.

C'est ce qui meut le roy François I^{er}, par ses ordonnances de l'an mil cinq cent vingt huit, de faire deffence de plus pourveoir à nouveaulx offices de procureurs, lesquelles mesmes def-fenses avoient esté faictes auparavant par Charles huictiesme, l'an mil quatre cent quatre vingt dix sept.

Ceste ordonnance a esté si mal observée, que c'est une chose espouvantable de veoir aujourd'huy le nombre des procureurs, leurs clerks et solliciteurs; et fault bien croire qu'il n'y en a pas ung d'entre eulx qui n'ayme mieulx avoir beaucoup de procez que peu, qui ne desire plustost de prolonger que d'abrevier et encore moins terminer ung affaire; comme aussy est il fort mal aisé de croire qu'ung homme de ce mestier ayme la fin d'une chose, de la continuation et multiplication de laquelle despend entièrement le gaing et l'entretenement de sa vie et de sa famille.

Le sçavant Budée se plainct merueilleusement de son temps, et soubtient que la troisieme partye des hommes de ce royaume qui sont en quelque rang, vivent et s'entretiennent de la praticque et de la despouille d'aultruy.

Ista sunt, dict il, alimenta litium, id est eorum hominum pabulum qui rationes suas in spolia civilia conjecerint, quæ tertia nunc prope pars est hominum qui in aliquo nomine esse censentur.

Il est donc bien aisé de judger que de ceste semence sont levez et multipliez à l'infiny les procez partout le royaume, parce qu'il n'y a canton ny quartier d'iceluy qui ne soit peuplé de ceste graine à foison. Je sçais, certes, qu'il y a des gens de bien parmy les procureurs, qui ont la craincte de Dieu et hayssent mortellement les chicaneurs et chicaneries; mais ilz sont bien clair semez.

Anciennement ce mot de plaideur estoit comme une espèce de note d'ignominie, et resputé injurieux, comme est remarqué fort proprement en la préface de l'ordonnance du roy Henry II, pour l'érection des officiers présidiaux, lesquelz furent establys en intention, disoit on alors, de couper la racine des procez et pour abrevier, pensoit on, la justice, « par cè, dict l'ordonnance, de laquelle et pour cause je veulx expressément réciter les propres mots, que, pour l'excessif gaing et profict que tirent les supposts et ministres de justice, par les mains desquelz il fault passer, les ordonnances, quelque bonnes qu'elles soient, semblent quasy avoir produict et donné moyen

de plus grande longueur auxdicts procez pour les subtilitez et inventions que l'on a acquises et trouvées pour prolonger l'expédition d'iceulx, et pervertir tout ordre par les formalitez de justice; de sorte que la pluspart du peuple, délaissant et abandonnant leurs forme et manière de vivre avec leurs arts, industrie, et tous aultres vertueux et louables exercices auxquelz ilz sont appelez, employent tout le temps de leur vie à la poursuyte d'ung procez, sans en pouvoir jamais veoir la fin, et consomment leurs meilleurs ans avec leurs biens, facultez et substance en chose si vaine et illibérale, qui est ceste occupation, comme chascung sçait.

« Dadvantaige venant à noter que les courts soubveraines ont esté principalement establies pour judger des grandes matières, dont il y avoit appel interjecté, et qu'en aultres moindres, l'on acquiesçoit communément aux judgemens des premiers judges, sans les provoquer ny appeler, chose qui desmonstre assez que l'usage de plaider n'estoit si commun et fréquent qu'il est de présent, en usioient les François les ungs avec les aultres de trop meilleure foy, ne craignant moins d'encourir le nom de plaideurs et d'estre teneus et resputés telz, que d'estre atteins et accusez de crime notoire. Là où, tout au contraire, ilz font maintenant si grande coustume et habi-

tude, qu'ilz se destruyssent universellement; de manière que c'est une maladie qui a pris si grand cours par tous les endroicts du royaume, que l'on refuse à tout propos de faire raison l'ung à l'autre, si l'on n'y est contrainct par justice. »

Ce sont les propres mots de ceste ordonnance qui servyroient de matière à Démocrite pour rire profondément, et d'humeur à Héraclite pour pleurer largement; mots, dis je, pleins de vérité, de substance et de bon sens, pour lesquelz effectuer et tirer le fruit d'iceulx, les judges et autres officiers feurent lors multipliez à l'infiny; et Dieu sçait si ç'eust esté le chemin de retrancher les procez, et si, pour ung procez et ung chicaneur qu'il y avoit lors, il n'y en a aujourd'huy cent.

A ceste proportion se sont accreus et multipliez, et ne sommes pas près d'en veoir la fin, si on ne change de style et de procédure.

C'est grand cas que l'on ne manque jamais de mots spécieux, de couleurs exquises et prétextes de piété, de justice, du bien public et autres, lors mesme que l'on veult faire tout au rebours de ce que l'on propose; et voilà comme le monde est ordinairement beffé (baffoué) par les mauvais conseillers, sangsues et flatteurs de court, qui sont auprès des roys, lesquelz, au préjudice et ruyne du pauvre peuple, veulent faire leurs

affaires, comme ilz feirent par l'érection nouvelle des officiers présidiaux, et persuadèrent aisément au roy, qui estoit facile et plus que libéral, que c'estoit le vray et seul moyen de réformer la justice; et néanmoins c'estoit ce dont ces prétendus réformateurs se soucioient le moins en effect. Ce leur estoit assez d'en avoir la contenance et de le dire, et, en le disant, emplir leurs bourses.

Cela soit dict, en passant, pour advertir les princes soubverains de pénétrer en tant qu'ilz pourront au dedans de l'intention de ceulx qui les conseillent, et qu'ilz sçachent bien discerner le saint et prudent adviz des gens de bien, d'avec l'insidieux et avare conseil de ceulx qui n'ont d'autre but devant les yeux que de s'enrichir et accommoder, à tort et à travers, aux despens du peuple et de qui que ce soit, comme feirent les auteurs de l'introduction des officiers présidiaux, lesquels feurent bien si subtils et artificieux, qu'ilz imbeurent le peuple de ceste folle opinion, que l'establissement d'iceulx estoit le vray moyen de renouveler l'ancienne intégrité de la justice de France; au lieu qu'elle a augmenté le mal cent fois plus grand qu'il n'estoit auparavant.

Mais retournons sur nos brisées. L'on sçait trop que ce n'est pas aujourd'huy que ceste

peste de chicaneries afflige le royaume ; mais bien se peult dire que, depuis le roy Charles septiesme, elle est accreue peu à peu, et par laps de temps s'est augmentée et a monté finalement à si hault degré, qu'elle ose bien se parangonner, prendre place, et se mettre en rang d'hommes ez plus célèbres et soubveraines compagnies de ce royaume.

Ce bon prince, pour remedies au mal qui dès lors pullulloit, et qui préveoyoit ce qui est arrivé depuis, fait de fort saintes ordonnances pour la réformation de la justice, et entre aultres une fort louable, que les partyes ne cognoistroient pinct le rapporteur de leurs procez ; et, au cas qu'elles en eussent cognoissance, le procez seroit laissé et distribué à ung aultre, qui estoit bien quelque chose pour plusieurs considérations, ailleurs desduites ; mais ce n'estoit pas assez pour exterminer le monstre de chicanerie et d'injustice, qui avoit déjà laissé son enfance et inclynoit à l'age de puberté : ce feut bien pis sous le reigne de Loys XI, lequel, comme nous avons monsté sur la fin du premier livre, sur les plaintes qui luy estoient journellement faictes des cautelles, rançonnemens et pilleries des advocats, desiroit de tout son cœur d'y pourvoir ; mais la mort, qui ne manque jamais son heure, ne luy donna pas le loisir ; et, pour ce faict bon,

adjouste ce gentil historien, s'addonner à bien faire, tandis que l'on en a le loisir, et que Dieu nous donne santé de corps et d'esprit.

Si quelqu'ung de ceste vacation s'offense que l'on parle si franchement des hommes de sa robbe, qu'il fasse la guerre, si bon luy semble, aux os et à la mémoire de ce bon et saige cour-tisan; mais il n'y gagneroit rien, car son histoire a esté tellement estimée et recommandée, que les estrangiers l'ont traduicte en leur langue, et l'empereur Charles cinquiesme, qui ne faisoit estat que de trois livres, sans la compaignie desquelz on ne le trouvoit jamais, à sçavoir, la Respublicque de Platon pour l'ung, les Offices de Cicéron pour l'autre, et l'Histoire de Philippe de Commines faisoit le troisesme. Le plus beau chemin pour eulx, c'est le droict, c'est le chemin de vertu, de bonne renommée, de vérité.

Quand ilz le voudront suyvre, et laisser les destours et les voyes obliques de la chicanerie et de l'injustice, ilz trouveront des plumes qui feront voler leur nom bien avant aux siècles advenir; sinon qu'ilz ne trouvent pas estrange que l'on les despeigne pour telz qu'ilz sont et veulent estre.

Mais laissons les là, et venons à Charles huictiesme, qui feut, certes, ung bon prince, et qui aymoît son peuple, lequel deuement informé que

son père avoit eu ces bonnes intentions sur la fin de ses jours, il entra en volonté de les accomplir, comme il le prétend en la préface de ses ordonnances, et mesme estoit en résolution d'abolir toutes tailles et impositions, et se contenter de son domaine.

Mais, pour luy en oster les moyens, on luy mit en teste la guerre d'Italie; et, après icelle terminée, il vescu si peu de temps, que la France perdit entièrement le fruit qu'elle s'estoit promis des grandes et vertueuses intentions de ce bon prince.

Depuis vint à la couronne Loys douziesme, lequel n'ayant rien devant les yeulx que l'honneur de Dieu et le soulagement de ses subjects, et pour ce, feut nommé du plus beau, spécieux et honorable tiltre qu'un prince sçauroit desirer, à sçavoir, *Père du Peuple* (1), sçachant d'ailleurs que les plus fermes et asseurés liens de tous estats sont la justice, l'ordre et la police, fait en cest effect publier des ordonnances grandement esquitables; mais ce bon prince, sans y mal penser, et craignant, à cause des grandes guerres et affaires qu'il avoit sur les bras, de fou-

(1) Ce surnom, le plus honorable qu'un roi puisse obtenir, n'avait pas été déferé à Louis XII par les courtisans, mais voté par l'assemblée des états-généraux de la nation.

ler et trop charger ses subjects, se laissa facilement persuader de prendre de l'argent des offices, hormis toutesfois de ceulx de judicature, croyant qu'il n'y auroit que les plus aisez qui les achepteroient, et qu'il tireroit ce secours volontairement de gré à gré, sans intéresser ceulx qui n'auroient pas moyen de le secourir : ne se donnant garde que quiconque achapte ne songe qu'à se rembourser, et que, par le droict de toutes les nations, il est permiz de vendre en destail ce que l'on a achepté en gros à beaulx deniers comptans et comme au plus offrant; de sorte que si jamais l'intention d'ung si juste prince feut éludée et circonveneue, ça esté celle de ce bon roy, qui cuydoit en sa conscience soulaiger son peuple; et l'événement desmonstre que ce commencement et introduction de vente d'offices a tiré après soy ung trafic des choses les plus sacrées et de tout temps estimées hors le commerce des hommes; et, d'aulture costé, a faict abastardir, avilir et rabaisser la négociation et trafic de marchandise, qui est ung aulture grand malheur, comme nous dirons cy après.

Et parce que nous nous sommes, dès le commencement, obligé à desduire les causes principales du désordre qui s'est miz si avant en la justice, je diray librement, et tous les gens de bien de ce royaume demeurent d'accord de ceste

vérité, qu'il y a deux causes essentielles, et comme deux vives sources qui ont produit la multitude et prolongation des procez, fomentent l'injustice, l'entretiennent, et l'ont poussée jusques au préjudice que nous la veoyons, à sçavoir, la vénalité des offices de judicature pour l'une; et les espèces et esmolumens des judges pour l'expédition des procez et actes de justice, pour l'autre.

Que l'on s'alambicque l'esprit tant que l'on voudra pour en rechercher d'autres causes, on trouvera qu'elles sortent, despendent et dérivent de l'une de ces deux, et y viennent tousjours aboutir; et c'est ce qu'il fault monstrer.

Nous reprendrons donc nostre discours de ce prince si béning, et considérons en luy combien est véritable ceste maxime d'estat, tant recommandée par tous les politiques : « Que l'introduction d'une maulvaise chose en une cité, res-
« publique ou monarchie, est de merveilleuse
« conséquence, et qu'il fault en tant que l'on
« peult, comme des maladies d'estat, empescher
« l'entrée d'icelles, et ne leur permettre jamais
« de prendre racine parmy nous. »

Sero medicina paratur,
Dum mala per longas invaluere moras.

Car, en matière de nouvelletés, encore que

l'on leur prescrive et limite du commencement ung certain temps, afin de les faire plus aisément recevoir, néantmoins on s'affrlande en la douleur d'icelles; et, bien qu'elles soient grandement préjudiciables au public, on ne laisse pas pourtant de passer oultre, à cause de l'intérêt particulier, qui est tousjours préféré à tout aultre.

Aussy, de ceste vente d'offices, introduicte premièrement à bonne fin, on est veneu depuis à ceulx de judicature, au grand déshonneur et honte de la France, qui en est blasmée par toutes les nations du monde, et principalement de la chrestienté; car il est bien certain que ceste vénalité ne se pratique ny en Espagne, ny en Italie, Allemagne, Pologne, Angleterre, Escosse, Danemarck, Suède, ny aulcung aultre royaume ou principauté chrestienne: ilz ont bien raison, et se font saiges à nostre exemple.

Comme ainsy soit, que de ceste mauulvaise marchandise est sorty ung désordre si grand et une telle confusion aux estats, qu'il s'en faict aujourd'huy peu s'en fault ung trafic, commerce et négociation, comme des espèces de vin, de bled, de bestail et aultres denrées qu'on expose en vente ez foires et marchez.

De là est veneue ceste grande et effrénée multitude d'officiers, d'autant que l'expérience ayant monstré qu'il n'y avoit point de plus prompt

moyen pour recouvrer aisément les deniers que par création de nouveaulx offices : on a tant et tant de fois pratiqué ceste recepte, que le nombre des officiers, lequel, avant ceste misérable vénalité, estoit tolérable, est énorme et insupportable, parce que l'ambition et l'avarice de plusieurs, veoyant la porte ouverte par argent aux plus grandes charges et dignitez, et mesme aux offices de judicature, n'a rien espargné pour y parvenir; et y estant entrez par ceste maudicte porte, Dieu sçait ce qu'ilz ont faict et feront tous les jours pour se rembourser, estimant qu'il n'en fault non plus faire de conscience que l'on en a faict de prendre leur argent ez partyes casuelles pour les offices de la justice, dont le commerce est, il y a trop long temps, ouvert en France; de sorte qu'au lieu de faire provision de vertu, de sçavoir, d'intégrité, bonne resputation, capacité, et d'autres louables qualitez, on s'est depuis estudié de toutes parts à faire amas d'or et d'argent à tort ou à droict, et par toutes sortes d'inventions que l'on a peu pratiquer pour monter aux estats grands et petits.

Le magistrat estoit anciennement mesme parmy les Romains et la marque et le vray loyer de la vertu; et tous ceulx qui s'asseuroient en leurs sçavoir, intégrité, bonne resputation, capacité et servyces par eulx rendus au public, se présen-

toient hardyement pour obtenir ces magistrats, et les emportoient; veoire bien souvent les plus grands honneurs et dignitez de la respublicque leur estoient déferéz sans les demander et en leur absence, et n'avoit on esgard à richesses, noblesse, ny aultre condition de fortune, mais seulement aux mérites et louables qualitez de la personne qui se presentoit, veoire bien soubvent préféroit on ung plébéien à ung patricien et aultres personnaiges ysseus de noble sang, quand la notoriété publicque le requerroit; non qu'ilz ne portassent grand honneur au nom et à la mémoire des grands personnaiges deffuncts, n'y ayant jamais eu peuple au monde qui ait faict plus d'estat de la vertu que les Romains; mais celle des vivans leur faisoit lors plus de besoing; tesmoing, quand Marius, homme tout nouveau et de basse main, feut esleu consul et préféré à beaucoup d'aultres des plus illustres maisons de Rome, qui briguoient contre luy, et, à cause de sa vile extraction, le vouloient faire rebuter et rendre odieux.

Au contraire, ce feut ce qui le porta dadvan- taige pour impétrer ce grand honneur, joinct que le peuple, qui recognoissoit desja la valeur, prudence et mérite de Marius, estoit tout asseuré qu'il s'en acquitteroit dignement et mieulx que tous les aultres, comme il fait : aussy disoit il

hault et clair qu'il n'entretenoit poinct le monde des imaiges et faicts héroïques de ses prédécesseurs pour se rendre recommandable, ains employoit les siens propres, ne s'attendoit poinct à aultruy, et ne se fioit pour tout qu'en sa propre vertu et en son innocence.

« Ces jeunes muguets, dict il, qui sont si bien
 « peignez, ont esté nourris comme dans une
 « boette, *homines nullius stipendii*, qui veulent
 « commander avant que d'avoir obéy, qui n'ont
 « jamais pastys, qui ne vous parlent poinct de
 « leurs servyces, ny de leurs mérites, parce qu'ilz
 « n'en ont poinct; mais employent les servyces
 « et faicts illustres de leurs ancestres, qui, de vé-
 « rité, ont esté grands personnages, mais ont
 « laissé à la respublicque des enfans fort dissem-
 « blables à eulx; demandent les estats et grandes
 « charges avant que les mériter, ny pouvoir exer-
 « cer, et se trompent notoirement en ce qu'ilz pour-
 « suyvent des choses directement contraires l'une
 « à l'autre, à sçavoir, leurs aise, repos et conten-
 « tement en la manière de vivre, qu'ilz tiennent
 « efféminée, dissoleue et perverse; et, avec cela,
 « les loyers et récompenses de la vertu, qui ne
 « s'acquièrent jamais par voluptez. »

*Præposterii homines; nam gerere, quam fieri,
 tempore posterius, re atque usu prius est. Ve-
 rum homines corrupti superbia ita ætatem agunt*

*uas vestros honores contemnant; ita hos pe-
 znt quasi honeste vixerint. Næ illi falsi sunt, qui
 uas res diversissimas pariter expetunt, volupta-
 em et præmia virtutis. Mihi spes omnes in me-
 ret sitæ, quas necesse est virtute et innocentia
 uvari; nam alia infirma sunt.*

Lycurgue créa premièrement le sénat de Sparte
 le ceulx qui feurent adhérens à son entreprise, et
 l'assistèrent à l'establissement de sa tant renom-
 née respublicque; mais il ordonna que, lors-
 qu'il en viendroit peu à peu à vacquer aulcung,
 que l'on substituast en son lieu celuy qui seroit
 rouvé le plus homme de bien de la ville, moyen-
 nant qu'il passast soixante ans.

C'estoit bien le plus honorable combat qui
 scauroit jamais estre entre les hommes, auquel
 celuy emportoit le prix d'honneur, non qui es-
 toit le plus fort, noble, riche ou puissant, le plus
 accord, subtil ou industrieux, mais bien le plus
 vertueux, ayant pour le prix, loyer et récompense
 de sa vertu, plein pouvoir, et, par manière de
 dire, autorité soubveraine au gouvernement de
 la respublicque, et tenant l'honneur, les biens
 et la vie de tous les citoyens en sa puissance.

Romulus en fait de mesme, lorsqu'il ordonna
 premièrement son sénat, ainsy nommé, parce que
 les plus aagez, et expérimentez y estoient admiz;
 au lieu desquelz (vacation advenant d'iceulx) n'es-

toient reçeus que gens de vie sans reproche, et qui, par leur suffisance et long servyce faict au public, s'estoient rendeus dignes de ce grand honneur, et en somme n'y entroient que sous la recommandation, grace, faveur de leur propre vertu; et, de vray, quelle apparence y a il de commettre la vie, les biens et l'honneur de tant de grands personaiges, de tant de gens de bien et d'honneur, de tant de vefves, d'orphelins et personnes de toutes qualitez et condition, entre les mains de jeunes gens vicieux, desbauchez et pour le moins inexpérimentez, et qui n'ont pas encore eu le temps ny le loisir d'espurer les passions, les appétits sensuels, les cupiditez et dissolutions ordinaires de la jeunesse?

Et comme disoit Marius, prépostèrement sont miz aux estats, pour faire les censeurs et les sénateurs, au lieu que leurs mœurs devroient encore estre plusieurs bonnes années sous la censure des meilleures loyx de leur patrie.

Je n'ignore pas qu'il y a des charges auxquelles les jeunes gens qui ont de la valeur, de la prudence et quelque extraordinaire vertu, sont trouvez fort propres, en sont sortys à leur honneur; et, si on eust laissé croupir ceste générosité sans l'employer, on eust perdu le fruit d'une grande et rare vertu, qui a par fois esclaté et rendu de notables servyces aux estats les plus florissans.

Mais oultre que ces héroïques natures ne croissent pas en tout siècle, et comme dict Sénèque, *Raro forsitan, magnisque rerum intervallis inveniuntur. Neque enim magna et solitum ac vulgarem excedentia modum crebro gignuntur*; elles seroient mieulx employées en d'autres charges que de judges soubverains, puisque la jeunesse est incompatible avec le tiltre et qualité de sénateurs, et qu'il n'est pas possible que cest aage puisse avoir acquis la maistrise en seigneurie sur ses affections, comme il est requis ez ung vrayment bon judge.

Le Ménandre disoit fort proprement que la nature du vin et de l'homme symbolisent grandement, parce que le vin principalement, s'il est généreux comme au sortir de la cuve, il est miz dans le tonneau; il bout là dedans, il jette force escumes et ordures; et, si on n'y prend garde, et que l'on le veuille tenir clos et serré, sans luy donner d'air pour se purifier, il jettera et le fond et la barre, brief rompra tout, et se perdra soy mesme: dadvantaige, quiconque en voudroit user ainsy bouillant et avant qu'il soit rassis sur la lie, laquelle se retire doucement au fond du tonneau, il trouveroit ung breuvaige mal plaisant, qui luy feroit du mal, causeroit des maladies, et, s'il continuoit d'en user, se mettroit en dangier de sa personne; là où s'il attend ou

a patience qu'il soit esbouilly, qu'il repose sur lie, et soit bien rassis et purifié, alors il le peut tenir clos et fermé, et s'en peut servir avec plaisir et en toute assurance, pourveu qu'il en use avec modestie et sobriété.

*Natura vini et hominis est simillima,
Necesse siquidem merumque defervescere,
Necesse despumare sordes plurimas
Et asperum esse post modum, ac vergente jam
Ætate defæcarit aliquis, si bene
Residere, et esse potui aptum, denique
Gratum reddi tempore reliquo omnibus.*

Je voudrois bien sçavoir s'il est raisonnable en façon du monde, que le public boive les fureurs, les passions données qui sont en la jeunesse, laquelle nous voyons, par expérience, que tant plus elle a de générosité, tant plus a elle aussey de fougues, de fumées et de caprices, et n'y a que l'usage, l'usage et la pratique qui luy puisse apporter la maturité pour bien judger et gouverner aultruy, et quiconque penseroit d'avancer ce que le temps

*Lequel coulant sans faire bruit,
A son point justement conduit
Toute chose qui est mortelle....*

comme dit Pindare, nous apporte tout à loisir il se trouveroit en fin de compte frustré de son labeur et de sa peine pour avoir entrepris un

chose contre l'ordre estably contre nature; et puisque ces dignitez sont affectées à l'aage meur, à la saigesse, la tempérance, la modestie, la suffisance, quelle raison y a de les priver de ce qui est justement deu à la vertu? et pourquoi les jeunes n'auroient ilz la patience d'attendre les grandes charges et dignitez à leur rang, et cependant se rendre instrumens propres pour, en saison convenable, se livrer au public comme les aultres?

Au lieu qu'avant leur mérite, capacité et expérience, on les met pour le prix de leur argent aux compagnies, pour y faire leur apprentissage et espurer leurs ferveurs et bouillons de leur plus ardente jeunesse, aux despends de la chose publicque; et Dieu sçait les mauux, les corruptions, les injustices qui arrivent de telz désordres à ceulx qui, par quelques malheurs, tombent en telles mains et sous la censure d'esprits peu calmes et sereins.

Les anciens avoient une belle discipline pour l'occupation des jeunes gens qui sentoient leur cœur, et avoient envie de bien faire et acquérir de la resputation : car ilz employoient les ungs aux charges militaires, après en avoir premièrement appris le mestier sous de bons chefs et capitaines; les aultres, qui aymoient les lettres et aspiroient aux magistrats et plus grandes dignitez

publicques, suivoient les barreaux et juridictions inférieures, et, quand ilz se sentoient assez forts se présentoient à la face de ce grand sénat, ne se plaidoient que causes importantes et exemplaires, et là faisoient cognoistre de quelle marchandise ilz s'estoient chargez pendant le cours de plusieurs années. Les aultres étoient miz aux finances, et s'ilz s'y gouvernoient bien et en nettoient les mains nettes, ilz ne manquoient jamais plus des honneurs de la respublicque; mais pour le moins, cest ordre estoit gardé de les faire commencer par les charges les moins importantes, afin de recognoistre leur portée, leur esprit, leur conscience, bonne ou mauvaïse. Et que sy, par l'ardeur et l'impétuosité de la jeunesse, ilz se laissoient aller à quelque vice et corruption, elle n'apportast au pis aller tant de prejudice, que les fautes de ceulx qui ont les fortunes et la vie des hommes entre les mains.

Les potiers de terre font bien mieulx que nous la chose néantmoins, ou la faulte qui s'y peu faire n'est pas de grande conséquence; car, à ceulx qui commencent leur mestier, ilz leur baillent à former ung petit pot, et s'ilz font mal, il n'y a pas grand intérêt; mais ilz se donnent bien garde de leur donner ung grand vaisseau à faire: ce n'est pas par là qu'il fault commencer.

Monter tout du premier coup en court soub-

veraine, *nullis prius instauratis stipendiis*, et y judger en dernier ressort de ce que les partyes ont de plus cher au monde, n'est ce pas contre tout ordre, toute discipline, toute raison?

L'on dict que Cynéas, tant qu'il feut à Rome pour traicter l'appoinctement entre les Romains et Pyrrhus, roy d'Épire, prit peine de sçavoir considérer les mœurs des Romains, leur manière de vivre et leur police, en divisant avec les principaulx hommes de la ville, dont il fait après son rapport à Pyrrhus bien au long, et luy dict, entre aultres choses, que le sénat romain luy auroit proprement semblé ung consistoire de plusieurs roys.

S'il y feust venu ou aultre pour luy cent ans plus tard, il eut bien changé de langage; car, pendant ceste centaine d'années, la corruption, causée d'avarice, se mesla si avant par tous les ordres de la respublicque, que personne ne pouvoit plus estre ny sénateur, ny chevalier, ny judge de quelconque juridiction, qui n'eust ung certain reveueu.

Senatorium ad gradum census ascendere facit, census Romanum equitem a plebe discernit, census in castris ordinem promovet, censu in foro judex eligitur.

Ceste ouverture faicte, n'y eust plus de reigle, de pudeur, d'intégrité; elles feurent dès lors

foulées aux pieds par les richesses : chascung s'efforça d'amasser de l'or, de l'argent, et n'y avoit si grande meschanceté qui ne feust, pourveu que le profict en vinst.

Les gens de bien, qui pendant les oraiges se tenoient clos et couverts, sans faire tort à personne, non seulement estoient vilipendez, mais encore estoient exposez à l'injure sous l'ombre de leur probité et modestie; et, s'ilz avoient quelques moyens, ilz ne failloient d'avoir ung calomniateur en teste, et, par l'entremise des judges, qui participoient à ceste injure, les plus innocens se trouvoient opprimez : par ainsy, le public premièrement, puis les particuliers estoient au pillage et ravaigez impunément.

En somme tout feut miz en vente, la justice rendue en proportion de l'argent et du crédit que chascung pouvoit avoir; et quiconque vouloit avoir des estats, des gouvernemens et honneurs de la respublicque, il falloit mettre les mains à la bourse; aussy, toutes les plus grandes dignitez estoient lors entre les mains des plus détestables et meschans hommes de ce temps là, qui ne faisoient point de difficulté d'y mettre leurs deniers, parce qu'ilz s'asseuroient bien de s'en récompenser largement aux despens de tous ceulx qui passeroient par leurs mains.

Salluste qui, plus fidèlement et nettement

qu'aulcung aultre, descript l'histoire de ce temps là, et prédicit la ruyne de l'empire romain par l'injustice et l'avarice, n'en faict point la petite bouche.

Omnia potestas et auctoritas reipublicæ, dict il, est penes scelestissimos et flagitiosos; non facinus, non probrium, non flagitium ullum obstat quo minus magistratus capiant: quod commodum est, trahunt, rapiunt: postremo, tanquam urbe capta, libidine ac licentia sua pro legibus utuntur.

Il adjousté après une chose qui n'est pas de petite considération; c'est que les bons, se veoyant non seulement mal recogneus, mais encore indignement traictez et injuriez, et que les plus vicieux et meschans l'emportent par dessus la vertu, se changent à la parfin et deviennent mauvais, soit par despit, soit par infirmité, et font comme les aultres, de manière que tout est pesle mesle: c'est à pis faire, et à qui trompera son compaignon, pillera, rançonnera, trahira le public ou les particuliers.

Nam ubi cupido divitiarum invasit, neque disciplina, neque artes bonæ, neque ingenium ullum satis pollet: quin animus magis aut minus mature, postremo tamen succumbit.

Sæpe jam audiui, qui reges, quæ civitates et nationes, per opulentiam magna imperia ami-

serint, quæ per virtutem inopes ceperant : id adeo haud mirandum est. Nam ubi bonus deteriorem divitiis magis clarum magisque acceptum videt, primo æstuat, multaque in pectore volvit; sed ubi gloria honorem magis in dies, virtutem opulentia vincit, animus ad voluptatem a vero deficit. Quippe gloria industria alitur : ubi eam demseris, ipsa per se virtus amara atque aspera est : postremo, ubi divitiæ claræ habentur, ibi omnia bona vilia sunt, fides, probitas, pudor, pudicitia.

Gardez donc bien, disoit Philippe en plein sénat, que les bons ne deviennent mauvais, veoyant qu'il n'y a que les meschans avancez en honneur, parce qu'en ces malheureux siècles, personne ne veult estre bon pour néant.

Ne patiamini licentiam scelerum, quasi rabiem ad integros procedere; nam ubi malos præmia sequuntur, haud facile quisquam gratuito bonus est.

Que pouvoit on donc attendre d'un estat si corrompeu, où il n'y avoit que le vice en honneur et resputation, sinon qu'une ruyne universelle qui ne tarda guères d'arriver? Et, après infinis massacres, confiscations, assassinats, pilleries et ravaiges publics, ce grand empire feut, par la divine permission, osté à ce peuple, qui en avoit tant abusé par son avarice, par la vénalité de toutes les choses, par l'impunité des crimes et par toutes sortes d'injustices.

L'on demande si les choses se sont mieulx portées soubz les empereurs et la monarchie qu'en la respublicque : à cela on ne peult pas respondre en ung mot, parce que, selon les divers naturels des empereurs (1), les affaires de l'empire ont esté bien ou mal gouvernées ; mais tant y a que la vérité est telle, que ceulx qui ont aimé le peuple, qui ont esté bons justiciers et ont suivy bon conseil, ont esté bien fidèlement servys et obéys, ont esté riches et puissans, ont régné longuement, et ont eu bonne et heureuse fin.

Au contraire, tous ceulx qui ont esté grands exacteurs, qui ont vilipendé les loyx et la justice, ont voulu asservyr leurs subjects, ont vendeu leurs offices au plus offrant, et ont avancé gens indignes aux estats, honneurs et gouvernemens, ont esté contemptibles (mesprisables) et perpétuellement affairez et nécessiteux, ont régné peu de temps, et la pluspart ont eu fin convenable à leur meschante vie ; et c'est aussy par eulx que ce grand empire, qui s'estoit longuement conservé et mainteneu par le bon ordre des loyx et de la justice, a esté deschiré, perdu et ruyné par les injustices, oppressions et mauvais ordre, comme nous avons fait veoir cy dessus.

A quoy j'adjousteray ce qui sera pour la jus-

(1) Montesquieu a franchement résolu la question.

tification de mon dire, afin qu'un chascun cognoisse, comme dans un tableau, l'histoire et les vrayes causes, tant de la conservation que de la cheute de tous estats, et tousjours de mesmes causes mesmes effects, qui n'est pas une petite instruction, que je ne me puis lasser de répéter, et Dieu veuille que les grands du monde, qui ont plus d'intérêt que tous aultres, en puissent faire leur profit.

Nous commencerons par Auguste, qui feut si accord, après l'usurpation de l'empire, et après avoir rangé par force ou par amour tous ceux qui luy pouvoient nuire, de policer son grand estat par bonnes loyx, que luy mesme observa tout le premier, feut sur toutes choses reigner la justice, récompensa la vertu, punit les meschans; feut naturellement remply d'une grande clémence, laquelle il praticqua quelquefois fort à propos; establit un bel ordre en toutes les affaires; choisit un conseil de gens de bien, saiges, modestes, sçavans et suffisans; distribua les honneurs, gouvernemens et magistrats au mérite, tant seulement et avec tout cela, comme remarquent très bien Dion et les aultres historiens, faisoit de sa monarchie une desmocratie; c'est à dire que, communiquant de toutes ses affaires avec le sénat romain et prenant son adviz, il faisoit un doux et agréable meslange de la monarchie avec

l'estat de la respublicque, qui est le conseil de tous les plus grands et saiges politiques.

Ne se fault donc pas estonner si ce prince, vivant d'un si bel ordre et avec tant de justice, bénignité et discrétion, se rendit si puissant, heureux et r v r  par tout l'univers, et s'il reigna si longuement en une si grande et solide paix.

Tibère luy succédant, feut l'espace de neuf ans entiers si juste, si doux, si modéré en son gouvernement, que tout chascun vivoit en grand repos et félicité.

Mais le malheur vouleut que, pour se soulager du fardeau des affaires publicques et prendre son plaisir, il feist le choix d'un très meschant homme, nommé S jan, et le prit en telle affection, que cest homme qui, de son naturel, estoit ambitieux, actif, audacieux, pr sompueux, avaricieux oultre mesure, et   qui,   quelque prix que ce feust, en vouloit avoir et agrandir sa maison, le possédoit entièrement, et seul avoit trouvé le moyen de s'accommoder   l'humeur de ce prince, dont il s eut tellement se prévaloir, que tout l'empire tournoit sous son vouloir, et personne ne pouvoit aborder ce prince, ny recevoir de luy aucune gratification que sous la faveur et le plaisir de S jan.

Ut quisque Sejano intimus, ita ad C saris ami-

citiam validus; contra, quibus infensus esset, metu ac sordibus conflictabantur: libertis quoque ac janitoribus ejus notescere pro magnifico accipiebatur. Qui feut cause que tout chascung commença dès lors à le caresser et rechercher ses bonnes graces, plüstost que celles de l'empereur.

Par ainsy, les charges, dignitez et gouvernemens estoient distribuez ou par argent ou aux confidens de cest homme, qui, par ce moyen, attiroit les plus meschans et factieux à sa cordelle pour s'en servyr à ung besoing. Et n'y avoit plus ny reigle, ny police; tout estoit en désordre et confusion; les gens de bien et grands personnages estoient, comme l'oiseur sur la branche, exposez à l'injure, s'ilz n'estoient du nombre des idolastres de Séjan, ou s'ilz se trouvoient enveloppez en des accusations praticquées par cest homme, qui avoit des desnonciateurs et des faulx tesmoins autant qu'il en vouloit, et faisoit trouver criminels de leze majesté ceulx desquelz les confiscations l'accommodoient, ou les charges desquelz duisoient (agréoient) à ses satellites.

Frequentabantur accusationes majestatis, unicum crimen eorum qui crimine vacabant.

Il faisoit plus; car, durant ces confusions, il faisoit tenir son maistre loing, dans sa spélonque (caverne) de Caprée, comme ung regnard dans son trou; et, par tels artifices, l'ayant rendu fina-

blement odieux et contemptible, qui est le plus grand déservyce que l'on puisse faire à ung prince, quel qu'il puisse estre, comme ainsy soit que l'ambition n'a borne, ny mesure, ny raison, et que l'appétit de l'homme va tousjours en croissant, il ne se contenta pas d'estre associé en la puissance soubveraine; mais, comme s'il eust esté moins estimé d'avoir ung compaignon en l'empire, il luy print envie d'estre empereur tout à fait.

Pour y parvenir, ayant desja ruyné force grands hommes qui luy pouvoient faire obstacle, il feit mourir par le poison le fils de son maistre; et, comme Dieu voulut le prévenir de fort peu, il finit sa malheureuse vie par les mains d'ung bourreau, et feut toute sa famille esteinte, au grand contentement des bons qui restoient et ruyne des meschans, lesquels feurent poursuyvis à toute rigueur; et néanmoins ce misérable prince ne peult jamais se remettre en son bon sens.

Tout le reste de son reigne feut tumultueux; et, ne voulant prendre la peine de redresser tous les désordres qu'il veoyoit en son estat, il finit ses jours en langueur, craincte et appréhension perpétuelle, et laissa une misérable mémoire de soy, après avoir régné vingt trois ans.

Le troisieme des empereurs qui s'est présenté sur le théâtre de ce monde, c'est Caligula,

lequel, à moins de quatre années, y a joué son personnage bien différent.

Au premier, il a faict vrayment le roy, gouvernant ses subjects avec tant de douceur, de prudence et de justice, ne prenant le conseil que des saiges, et faisant la guerre aux meschants, resformant ce qui avoit esté gasté et corrompeu et altéré par son prédécesseur, ostant et abolissant les tailles aux villes et provinces qui avoient esté les plus foulées sous Tibère, et partout diminuant les aultres de plus de moitié, mesme remettant les gens de bien qui, par de faulses accusations, avoient esté opprimez en leurs honneurs et biens, et chastiant les deslateurs et faulx tesmoins des peines légales, et donnant en tous ses desportemens ung si bel exemple de bien vivre, que c'estoit ung miroir de toutes vertus et perfections; feut environ deux ans en ceste saine disposition, aimé tellement et chéry de tout le peuple, qu'il cuydoit (croyoit) veoir ung Dieu terrestre sous l'imaige de ce prince.

Mais ceste inaccoustumée prospérité feut bientôt transmuée en ung grand malheur et de l'empereur et de l'empire; car, comme s'il eust esté promptement saisy d'une fiebvre chaulde, ou surpris de quelque subite fureur ou aliénation d'entendement, il ne contrefeit point, mais fait tout à faict le tyran.

Premièrement, en moins d'ung an, il consumma en folles et prodigieuses despenses tous les thrésors que Tibère, pillant toute la terre, avoit amassez, montant à soixante millions d'or.

Après cela, il appliqua tout son soing, son industrie et son esprit à inventer de nouveaulx impôts et toutes sortes d'exactions, choses ordinaires à tous princes prodigues, *qui per ambitiones et fastus exhaustum ærarium per scelera replere consueverunt*; et toutes inventions leur sont courtes pour arracher argent de toutes parts; de manière que les peuples ne sçavent bonnement ce qu'il leur fault, quand, au lieu d'ung prince espargnant et bon mesnaiger, ilz demandent et souhaitent ung prince prodigue et despencier.

Exhaustus igitur atque egens ad rapinas convertit animum vario et exquisitissimo auctionum, calumniarum et vectigalium genere, nullo rerum aut hominum genere omisso, cui non aliquid tributi imponeret. Pro edulibus quæ tota urbe venirent certum statutumque vectigal exigebat; pro litibus et judiciis ubicumque conceptis quadragesimam summæ de qua litigaretur exposcebat, nec sine pœna, si quis composuisse vel donasse negotium convinceretur.

En somme, il faisoit argent de tout, et n'y avoit chose si sacrée qui ne feust en vente, si

sale ordure et vilainie dont il ne tirast profit.

Pour le regard de la justice et des ministres d'icelle, il n'y avoit rien qu'il eust à plus gramespris; et, pour les charges et dignitez publiques, c'estoient ou pour ceulx qui auroient plus d'argent, ou pour des escrimeurs, bouffecoupe jarrets et telles aultres racailles, qu'il timoit cent fois plus que les sénateurs et gens bien.

Et, comme l'athéisme n'est jamais guères le de l'injustice, il se faisoit adorer comme un dieu. et, non content de ceste adoration parmy les payens, il vouleut faire mettre et adorer son image dans le saint temple de Hiérusalem, et l'eust faict, si Dieu n'eust permis ce monstre estre exterminé de la face de la terre, qui feut vint deux mois après qu'il eust transformé son gouvernement royal en une bestiale et tyrannique domination, qui lui cousta la vie.

C'est de luy, dont parlant Sénèque dict que la nature l'avoit expressément miz sur la terre pour faire veoir aux hommes mortelz combien peuvent les vices supresmes, quand ilz se rencontrent avec une soubveraine et sublime fortune, puissance et autorité, et pour vérifier de plus en plus le dire d'Aristote, qu'il n'y a rien plus dangereux que l'injustice armée, comme a esté dict ailleurs.

La raison est par ce *potestas militiæ junctia nervos affectibus addit.*

A ce forcené et furieux succéda le plus lourd, stupide et hébesté de corps et d'esprit qui feust oncques, et qui a fourny d'argument et matière de risée aux beaulx esprits de ce temps là; tesnoings l'Apocolocyntose, qui se veoit encore aujourd'hui à la fin des OEuvres de Sénèque, et le Babellique dict qu'Anthonia à sa mère, parlant de luy comme de chose monstrueuse, disoit que c'estoit ung homme que nature avoit commencé et ne l'avoit poinct parachevé.

Mais la destinée, dict il, et révolution des choses humaines (notez, je vous supplie, ceste très belle conception, car elle le vault bien) portoit que l'orgueil insupportable de ce peuple romain, victorieux et triomphateur de l'univers, feut finalement, par la vengeance divine, abattu de nouveau par une métamorphose digne de risée ou plustost de commisération, soubmiz à la plus imparfaite et impertinente créature qui feust lors, afin, dict il, qu'aucung, quelque puissant qu'il puisse estre, soit peuple, soit prince, ne se glorifie sottement, comme ung paon en son beau plumage et en sa grandeur, ains se soubvienne de la fragilité et caducité des choses humaines.

Et sa propre sœur Livia, comme quelque de-

vint luy dict que son frère seroit quelque jour empereur : A Dieu ne plaise , dict elle , que la fortune du peuple romain soit jamais si rabaissée d'estre soubmise à ung si impertinent homme ; et néantmoins les affaires publicques ne se portèrent pas si mal soubz cest empereur , qui n'avoit ny orgueil , ny présomption , ains se déffoit de ses forces , que soubz les orgueilleux , ambitieux et insolens , qui n'avoient point d'aulture raison et justice que leur volonté , de loy que leurs passions désorganisées , de reigles que la force , l'audace et la violence : là où cestuy cy , se desfiant de son propre sens , laissoit faire son conseil et le sénat pour les affaires d'importance.

Oultre cela , prenoit luy mesme la peine de rendre la justice aux particuliers , sçachant pour le moins ceste doctrine , que c'estoit elle , et non ses beaulx yeulx , sa belle taille et bonne grace , qui le feroient obéyr et recognoistre pour empereur ; et , de faict reignant avec ce soing de rendre luy mesme et faire rendre la justice , il ne se trouva point de conspiration faicte contre sa personne ; et , s'il peust se garder de ses plus proches , il estoit en seureté pour le regard de tout son peuple.

Mais Agrippine , sa femme , impatiente jusques au mourir , et qui , à quelque prix que ce feust , vouloit veoir son fils empereur , elle , de vérité ,

luy fait la planche pour y monter; mais ce feut par la mort meschamment avancée de son propre mary, au bout de quatorze ans de reigne assez paisible.

Ce feut donc ce tant diffasmé Néron qui parvint à l'empire par l'empoisonnement de son père adoptif, empoisonnement néanmoins dont il estoit innocent; et fault noter que jamais prince ne fait plus belle entrée pour bien gouverner ung riche et puissant empire que fait cestuy cy.

Premièrement il luy print envie, pour sa bien veneue, d'abolir toutes les tailles, dont le sénat luy fait remontrances que c'estoit comme la dot que la respublicque luy apportoit pour soubtenir les charges d'icelle; de sorte que, ne les pouvant oster entièrement, il les retrancha et diminua de plus des deux tiers par tout son empire: l'autorité feut rendue au sénat, et choses aucunes d'importance ne se faisoient sans son adviz; les deslateurs, flatteurs, macquereaux, bouffons et aultres gens de néant tousjours, ez courts en suite des princes, gagneront le hault.

La justice rendue si esgalement, les honneurs, magistrats et gouvernemens si justement distribuez, les meschans si sévèrement punis, ung si bel ordre et police partout estably, que l'on cuydoit estre retourné ez anciens siècles de Saturne, tant renommez.

Et ce bonheur dura cinq ans entiers, et de là est venu le proverbe, *Quinquennium Neronis*, quand on veult signifier ung heureux et beau commencement; et peult on remarquer que, pendant ces cinq ans, Néron feut tellement favorisé du ciel, que de toutes les partyes du monde on le venoit congratuler, rendre et jurer obéyssance et fidélité.

Il estoit avec cela gardé, servy et protégé des yeulx, des mains et du cœur du peuple, veoire bien plus fidellement que de ses légions et grand nombre de soldats et mercenaires; et s'il eust tousjours suivy ce bon train, il eust esté plus heureux que ne feut jamais Auguste.

Mais, comme les grandes prospéritez enivrent, charment, corrompent et ruynent finalement la pluspart des hommes, s'ilz n'ont des graces spéciales infuses d'en hault, et surtout la craincte de Dieu vivement empreinte dedans leur ame (ce qui est la vraye bride de l'homme de bien, et laquelle, plus que tout aultre, le retient en debvoir et aux termes de piété, de justice et de raison), ce jeune prince se laisse, du commencement, aborder par de beaulx diseurs à gaiges, des flatteurs qui l'eslèvent par dessus tous les hommes, par des baladins et aultres ministres de voluptez qui luy représentent les délices de la ville de Rome, luy font veoir les comédiens, bat-

celeurs, gladiateurs; et, de l'ung à l'autre, le plongent par leurs belles instructions si avant aux vices, que les beaulx préceptes et enseignemens du grand Sénèque, qui avoit si longuement cultivé ce bel esprit, feurent bientost miz en oubly; et, au lieu d'iceulx, il s'abandonna tout à faict à la discipline des plus desbordez, meschans et détestables hommes qui vesquissent de ce temps là, se laissa manier et gouverner par eulx, et enfin se monstra plus habile maistre que les plus grands docteurs du mestier, en toutes sortes de desbauches, inventions et meschanceitez tyranniques.

Et comme ainsy soit, qu'en tel degré que tient la chose en sa nature, elle le tient aussy en mal, s'il arrive qu'elle se corrompe, d'où vient que du meilleur et plus généreux vin se faict le vinaigre plus fort et plus corrosif; aussy les excellentes nations deviennent beaucoup plus meschantes que les aultres, lorsqu'elles se corrompent et desbordent, et quand encore, avec cela, elles se trouvent les forcées en mains pour exécuter leurs violences, leurs appétits et passions desreiglées, elles se trouvent pesle mesle et en ruynes soubz les gouvernemens.

Aussy, soubz Néron, pendant le reste de sa mestamorphose et naturel changé, qui dura neuf ans, la justice feut foulée aux pieds; les magis-

trats et gouvernemens, entre les mains des plus infâmes créatures de ce siècle là; les tailles et charges sur le peuple, multipliées pour fournir aux excessives despenses de ce prince et à ses insatiables satellites : de manière que les nations et provinces se révoltèrent de toutes parts, les Gaules ayant toutes les premières secoué le joug, et, à leur exemple, toutes les Espagnes, et tous les jours venoient nouvelles de peuples rébellez; et ce que je trouve de plus esmerveillable, c'est qu'estant abandonné de tant de gens de guerre qui estoient à sa solde, et de ses domesticques et plus proches, à peine luy resta il parmy tant de milliers d'hommes qu'il avoit extremement enrichis, deux ou trois qui eussent le courage de l'assister en sa cheute et adversité.

Seulement ung affranchy sien luy fait fidelle compaignie jusques au bout, et ne veulent survivre au désastre de son maistre, en présence duquel, veoyant tous moyens de salut perdus, il se donna le coup de la mort; et, à son imitation, ce misérable feut réduit à ce point de se tuer soy mesme pour ne pas tomber entre les mains du peuple, qu'il avoit si tyranniquement traicté.

Par ceste mort, Rome, comme au sortir d'une pestilence universelle qui avoit saisy les plus saines et plus nobles parties de l'estat, reprit aulcune-

mient ses esprits; mais néanmoins, tout ainsy qu'après une longue et fascheuse maladie on est long temps à se remettre, elle feut de mesme soubs Galba, Othon et Vitellius, qui tous passèrent comme ung éclair, et ne commença de s'asseurer de la guérison et ressentir les forces naturelles que soubs Vespasien et Titus : cuyda recheoir soubs l'injuste Domitien.

Mais, soubs Trajan et les Anthonins, princes grands justiciers, la vérité est que l'empire feut renouvelé et remis en sa grandeur et ancienne majesté par le moyen du bon ordre, tant en la justice qu'en la police que ces bons empereurs y establirent; car certainement tout feût en si bon estat soubs ces vertueux princes, que le peuple vivoit sans oppression, la noblesse estoit honorée et recogneue selon son mérite, le sénat mainteneu en sa dignité, les magistrats distribuez à ceulx qui en estoient dignes, les gens de guerre vivoient en une forte discipline, les provinces estoient soulaigées, et la justice, qui est le comble de toutes prospéritez, estoit esgallement distribuée aux grands comme aux petits, par judges qui estoient tellement sans tache et sans reproche, qu'au moindre soupçon et plainte que l'on avoit d'eulx, il en failloit venir à la vérité, et s'il s'y trouvoit quelque ordure et mal façon, jamais elle ne devenoit impunie; comme aussy la calomnie ne

manquait pas d'estre vengée, et l'innocent **maiz** à couvert et en seureté.

Ceste belle discipline estoit exactement **gardée** : il ne se trouvoit guères de concussions sous **telz** gouvernemens (et ceste raison soit **fidèlement** remarquée), parce que les offices estoient **con-**férés non par or, argent, faveur, ny recomman-
dation que celle de la vertu, suffisance et pru-
d'homme; et les hommes ainsy choisis par hon-
neur, qui est le vray loyer et récompense des
gens de bien, estoient si jaloux de le conserver,
qu'ilz n'avoient rien au monde plus cher que
l'entretienement et conservation.

Et tout ainsy que ce n'est pas assez que la
femme de César soit pudique, mais encore est
besoing qu'elle soit sans soupçon; aussy le bon
judge ne veult pas que le moindre soupçon de
corruption soit contre luy, et si là calomnie,
qui talonne assez souvent la probité, la pudeur
et la prud'homme, luy preste quelque charité,
il n'a jamais de repos qu'il n'ait faict effacer ceste
tache de son miroir.

Platon en rend une belle raison, lequel com-
pare la justice à la rose, et aulcuns comparent
la rose qui est encore en son bouton sur le ro-
sier. Si donc celuy auquel l'administration de
justice est commise ne garde en elle une pureté
et chasteté inviolable, ains se laisse corrompre,

il sera monsté au doigt et desdaigné comme la fille volage et impudicque et la rose fannée.

Mais, d'autre costé, quand les magistrats et offices de judicature sont distribuez à la bourse, et non au mérite ou à personnaiges choisis à mesure de leur prudence, suffisance et maturité, mais de leurs esceus, ô bon Dieu! que peult on attendre de ceulx qui y entrent par telle porte! Croyroit on pas qu'ilz seroient insenséz, s'ilz portoient leur argent aux partyes casuelles (1) pour le perdre, et s'ilz n'avoient intention de s'en rembourser par le meneu?

Quant à moy, je trouve qu'en cela il y a quelque apparence de raison, parce que le droict des gens permet de revendre ce que l'on achepte; et le plus grand mal est que les personnes capables croyent (et ont raison) que les offices sont deus à leur mérite, et n'y veulent mettre leur argent où possible leurs facultez ne portent pas si avant; comme ainsy soit qu'il y a peu de riches

(1) On appelait ainsi les sommes provenant des offices ou emplois publics vénaux et casuels devenus vacants par la mort du titulaire, et les droits exigibles à chaque résignation d'offices, taxés au quart ou huitième denier, et cet autre impôt connu sous la dénomination de *paulette*, et enfin les droits payés annuellement pour les conserver. Ces droits du fisc sur les charges judiciaires n'étaient que la conséquence immorale de la vénalité des charges.

qui soient studieux et laborieux, et les plus studieux pour la pluspart ne sont jamais guères aspres à l'argent et aux mesnaiges : ainsy passent leur aage privez du loyer deu à leur vertu, et le public intéressé, d'autant qu'il ne recueille pas le fruict du labour de tant de grands personnaiges qui croupissent, non faulte de sçavoir et d'intégrité, mais faulte de cens, et voyent avec despit de jeunes gens tenir les rangs et places ez quelles ilz debvroient estre appelez par honneur.

Il ne se fault donc pas estonner du desordre qui est en la justice, et des plaintes qui s'en font tous les jours, parce que l'on ne cherche pas les hommes pour les estats, mais leur argent ; et proprement sommes aujourd'huy au temps de Salluste, où la capacité et le sçavoir estoient réputez à sottise et vanité, et l'or et l'argent en honneur et soubveraine autorité.

Mais aussy l'empire ne tarda guères à se ruyner après cela, et autant nous en pend à l'œil, puisque de mesme cause vient tousjours mesme effect, si l'on n'y remesdie.

Hodie non probitate nec industria, sed divitiis et sumptibus, homines novi cum clarissimis viris æquare se, et per latrocinia ad honores potius nituntur, quæ inter vana jam reputantur.

A la vérité, c'est un des principaulx droicts

de la soubveraineté, de créer des magistrats pour rendre la justice; mais tout soubverain est obligé, en sa conscience, de ne la commettre qu'à personnes d'age, de probité et d'expérience, et encore gratuitement.

Est notoire le dire d'Alexandre Sévère, qu'il est nécessaire de permettre à celui qui achapte de revendre; et seroit chose trop douteuse de punir celui qui revend ce qu'il achapte à beaulx deniers comptans.

Et Cicéron contre Verrès : « En nostre respublique, dict il, ceulx qui sont parveneus en quelque magistrature font ce qu'ilz peuvent pour remplir leur bourse, et réparer ceste bresche faicte à leur maison et mesnaigerie par tel achapt. »

In nostra republica solent, qui per largitionem magistratum adepti sunt, dare operam ut illum lacunam rei familiaris expleant. (Cicer. in Verrem Orat.)

Pour obvier à de telz inconveniens, et empêcher que la justice ne feust vendeue, l'empereur Théodose fait ceste sainte et louable ordonnance, de faire purger (1) tous magistrats avant que les recebvoir à l'exercice de leurs offices; s'ils ont payé, donné ou promis payer, ou don-

(1) Par serment.

ner quelque chose par eulx ou par personnes interposées, pour l'impétration d'iceulx.

Et m'estonne de ce hardy serment qu'ont faict la pluspart de ceulx qui sont entrez par ceste porte dorée en la fonction de judges, encores la commencent par ung parjure tout manifeste.

Or, entre tous ceulx qui se sont grandement formalisez de ceste vénalité maudicte et ruyneuse, il n'y en a poinct qui l'ait plus absolument condamnée en peu de mots, et par une sentence qui debvroit estre gravée en la mémoire de tous les princes soubverains, que l'empereur Justinian en sa nouvelle huictiesme.

« Faire amas d'or et d'argent par la vente des offices et magistratures, c'est, dict il, le commencement et la fin de toutes sortes de malédictions et meschancetez. » Il ne pouvoit pas parler plus véritablement, et comprendre davantage en peu de mots.

Tant y a que la plus dangereuse peste et la plus sordide et pernicieuse négociation qui puisse estre ez respublicques et monarchies, est le trafic et vente des offices, estats et bénéfices. Les peines estoient grandes contre tous ceulx qui estoient jadis montez ez estats par argent, présents, ou choses équipollentes à aulcung trafic.

La loy Calpurnia les regardoit incapables de tenir jamais estats, hormis celuy qui en avoit

accusé et convaincu un autre; car, en ce cas, il emportoit son estat, ny plus ny moins que celui qui peut faire aujourd'huy condamner quelqu'un de simonie doit emporter son bénéfice.

Toutesfois les riches, qui sont tousjours les plus ambitieux, ne laissoient ils pas d'y contrevenir, et envoioient leurs courtiers en l'assemblée des estats avec grande somme de deniers pour corrompre le peuple; et ce qui est grandement remarquable, c'est que les grands ne faisoient pas seulement trafic pour eux, mais encores pour leurs cliens, pour leurs amis, pour leurs confidens, auxquels ils fournissoient argent pour obtenir les plus grands offices, magistrats et gouvernemens des provinces et fortes places; et c'estoient autant de créatures obligées par telz avancemens à tenir leur party quand l'occasion s'en presentoit, pour faire quelque injustice, ravage et entreprinse contre le repos public.

Jugurtha decouvrit bientost ce secret, comme il eut reconnu l'ambition et l'avarice desmesurée des Romains; et sans la bonne fortune de Rome, qui, en ceste grandissime corruption, rencontra fort heureusement deux hommes extrêmement généreux, inexpugnables par or et argent, sçavoir, Métellus et Marius, lesquels

n'abandonnèrent jamais ce parricide qu'ilz ne l'eussent amené pieds et poings liez, comme a esté dict cy dessus, c'estoit dès lors faict de l'empire : la vertu de ces deux grands hommes retarda sa cheute ; mais à la venue de Sylla, finalement surnommé l'Heureux, et puis de César, qui avoit l'ambition et les couronnes à la teste, ceste pratique feut renouvelée plus que jamais et avec plus beaucoup de force et de despense.

Car ce dernier ayant de longue main descouvert le secret, et qu'il ne falloit, pour parvenir à son desseing, que faire amas d'or et d'argent, il n'espargna rien pour avoir de grands gouvernemens ; entre aultres feut celuy de toutes les Gaules, par l'expilation (pillage) desquelles il feut ung si grand amas de richesses, qu'il eut moyen d'achepter des hommes tout ce qu'il en vouleut, et les avancer aux plus grandes charges publiques, tant militaires qu'aultres ; et par ces degrez monta peu à peu à la soubveraineté, ce qui luy eust esté impossible, si ceste détestable et très dangereuse vénalité d'offices n'eust poinct esté parmy eulx.

Ainsy le peuple, alléché de ce gain, mettoit les plus meschans hommes aux plus importantes charges, qui faisoient aussytost des ravaiges, des injustices et des extorsions admirables, et se remboursoient sur le peuple mesme, non seu-

lement au double ou au quadruple , mais au centuple.

Aussy fault il bien croire que tous ceulx qui mettent en vente les estats et offices, mesmement ceulx de judicature, vendent la chose la plus sacrée du monde, qui est la justice.

Ilz vendent la respublicque, le sang des subjects; ilz vendent les loyx, et ostant les loyers d'honneur, de vertu, de sçavoir, de piété, ilz ouvrent aux larcins, aux concussions, à l'avarice, à l'injustice, et, pour le faire court, à tous vices, ordures et meschancetez; et puis il est impossible de veoir jamais la distribution des peines et loyers, que Thalès le Milésien disoit estre les deux colonnes qui soustiennent tous estats, tant que les princes mettent en vente les honneurs et dignitez; et ne fault poinct s'excuser sur la pauvreté et nécessité, car il n'y a excuse du monde véritable ny vraisemblable, de hazarder la ruyne d'ung estat sous le voile de pauvreté, veu que le prince soubverain a tant de moyens pour y obvier, s'il y veult entendre, sans aller à des remesdes qui, tost ou tard, attirent la ruyne des estats et principaultez.

Et puis il n'y a rien de plus véritable (et cela se justifie par l'histoire grecque, latine, ou la nostre mesme), que les princes mesmes qui ont le plus chargé leurs peuples d'impôts, exac-

tions, subsides, maletostes, ventes d'offices et nouvelles inventions, et plus ilz ont eu de nécessité, parce que la facilité de recouvrer faict entrer en des profusions, entreprendre des despenses superflues, et recourir à nouvelles inventions, si bien qu'il n'y a ny fond ny rive soubz telz gouvernemens.

Grande instruction pour les bons princes, qui sur toutes choses se doibvent garder de mettre en désordre leurs affaires, parce que sitost qu'une fois la porte y est ouverte, il n'y a plus de moyen de remonter à l'ordre : tout est desreiglé, chascung pesche en eau trouble, pille qui peult, se saulve qui peult.

Bref, c'est ung chaos, ung labyrinthe dont il est impossible de se développer tant que ce règne dure, parce que le maistre qui aime la confusion est servy à son goust despravé par genz de mesme humeur, qui ne demandent pas mieulx, et ne craignent rien tant que l'ordre; et lors chascung peult estimer comme tout se passe en tel désarroy.

Au demeurant, Dieu le permet aussy en haine de leurs exactions et vie dissolute; là où, au contraire, quand ilz sont reteneus ez termes de piété, de la justice et de la raison, ce qu'ilz ont de biens et de domaines acqiz à aultre tiltre leur proficte cinquante fois plus que ce qui vient à

leur fisc des larmes de leurs subjects vexez, affamez, opprimez de toutes façons.

Ce monstre de Caligula, après avoir, en moins d'une année, ruyné pour son plaisir ce thrésor immense que son prédécesseur, qui l'eust pas despendu (dépensé) en cinquante, luy avoit laissé, et Commodus, soubs lequel c'estoit (dient les historiens) crime irrémissible d'estre riche et homme de bien, après avoir, par confiscations et toutes sortes d'exactions, ruyné les plus grands personnaiges de leur empire, pour aggrandir les plus vicieux et meschans hommes de leur temps, n'avoient rien plus fréquent à la bouche que la nécessité publique, et, sur ce fondement, bastissoient ung monde de nouvelles charges pour gehesner et accabler le peuple.

Néron fait il pas de mesme? et ce feut lorsqu'il se mocquoit de ses prédécesseurs, disant hault et clair que c'estoient de pauvres gens, et qui n'avoient jamais rien entendu en matière de commandement, ny recogneu leurs forces, grandeur et autorité, adjoustoit, par ung extremesme orgueil, que ses successeurs luy auroient beaucoup d'obligations, prenant de luy le vray modèle de régner à bon plaisir et discrétion, et faire toutes choses de puissance absolue. Ah! peu saige et malheureux prince, tu esprouvas, bientost après ces magnifiques vanteries, ta mer-

veilleuse foiblesse, par l'inévitable justice du Tout Puissant, qui, d'une bouffée de son haleine, détruisit et anéantit toutes ces vaines forces, inspira les peuples et les provinces, les ungs après les aultres, toutes les légions des gardes ordinaires, jusques à tes domesticques, et mesme ce grand sénat, que tu avois si mal mesnaigé, à descharger le monde de l'insupportable fardeau de tyrannie, te faisant, pour ton dernier mets, avaler le breuvaige mortel de la hayne publique, laquelle t'a miz, par tes propres mains, le poignard à la gorge, et faict èncores aujourd'huy la guerre à tes misérables et parri-cides cendres.

Héliogabale pilloït et ruynoït l'univers, et rien ne luy profictoït; il ouvrit la porte à toutes sortes de calomnie, pour avoir force confiscations. La bonté, l'innocence et la vertu estoient comptées pour cas pendables soubz ce prince.

Qu'ainsy ne soit, nous apprenons d'Hérodian, lequel a naïvement descript son histoire, qu'il chassa tous les gouverneurs, précepteurs, gentilshommes et domesticques de son fils Alexandre, mesme en fait mourir quelques ungs des plus grands, et envoya les aultres en exil, parce, disoit il, qu'ilz gastoient ce jeune prince, luy enseignant la vertu et une manière de vivre modeste, laborieuse et virile, au lieu qu'ilz luy deb-

voient seulement apprendre à sauter, danser, folastrer, ribler (1), et tous exercices de plaisir.

Et de faict, il mit en leur place toutes sortes de gens propres à ce mestier, pour façonner et composer à leur mode la jeunesse de son fils.

Au reste, toutes inventions pour recouvrer argent estoient bien veneues à sa court. Il vendit les premières charges et offices de judicature au plus offrant, et celuy qui en donnoit le plus estoit le plus capable et le plus homme de bien, à la mode de ce temps là. On sifflait et se mocquoit à gorge desployée de sçavoir, de justice et d'intégrité.

Tous ceulx qui en faisoient profession estoient réputez pédans, gens de peu de vertu, qui ne sçavoient pas vivre, s'accommoder au temps et faire leurs affaires : les bouffons, baladins, flatteurs, pipeurs, tueurs à journée, escrimeurs, macquereaux et aultres ministres de voluptez, estoient en crédict et promeus aux plus grandes dignitez, et emportoient mesme les gouvernemens des provinces et places fortes, avec les premières charges de la milice.

Bref, il n'y avoit pour tout en honneur et recommandation, que l'or et l'argent, et, par une conséquence nécessaire, le vice, le larcin et l'in-

(1) Courir la nuit.

justice; et néanmoins, avec toutes ces exquises recherches et malheureuses inventions, ce prince ne se veit jamais à son aise, ains feut perpétuellement affairé; et au bout de six ans, qu'il feut massacré par ses propres gardes, il laissa son empire pauvre, engagé et en debte de toutes parts: et son successeur Alexandre Sévère, l'ung des plus saiges et vertueux princes qui ayent encores esté, lequel, dès le commencement de son règne, fait choix des plus gens de bien, saiges et expérimentez qui feurent lors, et en composa son conseil privé, chassa du sénat et de la préture et aultres courts et justices, ceulx qui s'y estoient indignement introduicts par argent, par la corruption du siècle et par leurs vices, mit en leur place les plus sçavans et renommez jurisconsultes, révoqua ces beaulx gouverneurs de provinces, les chefs d'armées, les capitaines, lieutenans et aultres, que son prédécesseur avoit fourrez ez légions et compagnies de gens de guerre, au grand déshonneur et dérision de la milice romaine; faisant commandement à tous ceulx qui estoient sortis de la boutique d'y retourner et reprendre leur mestier, et à ceulx qui n'avoient d'aultres vacations que de bouffonner, flatter, piller, calomnier, ou faire quelque infame servyce, il leur fait deffences, sur peine de la vie, de se trouver jamais à la suite de sa court; et,

au lieu d'iceulx, donna les gouvernemens des provinces et places fortes aux vieulx chevaliers, aux saiges et expérimentez capitaines, et les charges militaires aux vaillans hommes et bons soldats, qui, par leurs services rendus au public, avoient faict preuve de leur valeur.

Après ung si heureux commencement, il bannit de tout son empire ce vilain trafic et négociation d'offices, et dict tout hault en plein sénat : *Non patiar mercatores potestatum*, « Je n'endureray jamais ceste infasme négociation d'offices et magistrats. »

Et néantmoins ce bon empereur ravala les charges et impôts, de telle sorte que celui qui payoit trente et ung esceus soubz Héliogabale, ne paya plus qu'ung esceu soubz Alexandre, et encores avoit il délibéré de réduire cest esceu au tiers, s'il eust plus long temps vesceu ; mais il ne régna que quatorze ans, dans lesquelz il acquitta les debtes de son prédécesseur, soubtint les efforts des Parthes et des peuples du septentrion, laissant l'empire florissant en armes et en loyx.

Vray est que sa maison estoit saigement réglée, les prodigalitez, les dons esgalement distribuez, les larrons esclairez de si près, qu'il n'en reschappoit jamais ung dont il eust cognoissance ; aussy les avoit il en telle horreur, qu'il ne les pou-

voit veoir sans extremes colère et sans leur faire ung affront, comme il feit ung jour à ung certain Arabinus (1), sénateur diffamé à cause de ses larcins et concussions, lequel l'estoit venu saluer avec les aultres sénateurs.

Il le porta avec telle impatience, qu'il commença à s'écrier : « O Dieux immortels ! eh quoy, Arabinus, non seulement est encores vivant, mais ose comparoistre devant moy, comme si j'estois capable de l'endurer, ou que je feusse consentant et complice de ses larcins. »

D'autre costé, jamais ne manquoit de récompenser et salarier largement les magistrats qui estoient sçavans et gens de bien, et s'acquittoient fidèlement du debvoir de leurs charges : car il fault, disoit il, enrichir les bons magistrats, afin qu'ilz se puissent maintenir dignement ; mais les meschans, il les fault appauvrir et chasser au loing.

Et oultre tout, il chérissoit grandement le grand jurisconsulte Ulpian, du conseil duquel il se servoit entre tous aultres, et conféroit souvent à luy seul, dont plusieurs de ses courtisans concevoient jalousie contre luy ; et comme les capitaines et soldats de ses gardes se feussent ung

(1) Septimus Arabinus, sénateur très-décrié, accusé et absous sous Héliogabale.

jour mutinez contre iceluy, le voulant oultrager, ce vertueux prince couvrit son Ulpian de son manteau, et le préserva de ce danger.

Il estoit sévère, mais cela rendoit non seulement sa majesté de plus grande, ains faisoit encores que les flatteurs et rats de court n'osoient approcher de luy.

Il ne pardonnoit aulcune meschanceté à parent ou amy qu'il eust, ains les punissoit, ou du moins les chassoit, et leur deffendoit sa court et sa présence; et les chassant, souloit dire : « Je les ayme, mais j'ayme beaucoup plus la respublique, de laquelle ilz se sont rendus ennemys par leurs vices. »

Et afin que personne n'ignore quelz personnaiges il avoit choisis en son conseil, il est à propos d'en faire mention pour vérifier ce dire de tous les politicques, que le bon conseil d'ung prince suffict pour rendre son estat heureux et florissant, et le maulvais conseil est suffisant pour ruyner et le prince et son empire tout ensemble.

Premièrement il avoit ung Fabius Sabinus, appelé le Caton de son temps; Domitius Ulpianus, grandissime jurisconsulte; Ætius Gordianus, excellent personnaige, père de ce Gordian qui depuis feut empereur; Julius Paulus, fort sçavant en droict; Claudius Venatus, grand orateur; Pomponius Alfenus, Africanus, Florentinus, Mar-

tianus, Callistratus, Hermogènes, Venulevis, Triphonius, Celsus, Proculus, Modestinus, tous excellens hommes en toutes sortes de sciences, mesmement en la jurisprudence : au demeurant, de vie sans reproche, et tous aymez uniquement de l'empereur ; aussy l'aymoient ilz comme leur propre vie.

Il avoit encores avec ceulx là Catilius Severus, son cousin, fort sçavant personnaige ; Ætius Serenianus, homme en toute façon incorruptible ; Quintilius Marcellus, homme de si grande intégrité, qu'il ne s'en trouve pas ung meilleur en toute l'histoire.

Le conseil de ce prince estant de ces grands et plus rares personnaiges de leur siècle, gens qui avoient la main nette, et qui n'avoient aultre ambition que de bien faire, et auxquelz l'empereur croyoit plus qu'à ses propres yeulx, que pouvoit il arriver de mauvais et de sinistre au gouvernement de l'empire ? Aussy avoient ilz tous esté chassez à cause de leurs éminentes vertus par Héliogabale.

Mais ayant esté tous mandez et honorez par Alexandre Sévère, ilz le gouvernèrent paisiblement ; et, par leurs bonnes mœurs, ilz le confirmèrent de tant plus en sa probité naturelle et innocence de vie, et le rendirent le plus accompli et parfaict prince qui ayt guères esté.

Et de faict, par la mort de ce prince, qui, plus que nul aultre de ses devanciers, et plus longuement, feut pleurée et regrettée, non seulement des Romains, qui sentoient leur perte irréparable, comme du vray père de la patrie, mais de toutes les nations, l'empire commença à s'affaiblir et décliner petit à petit, par la faulte des empereurs, qui suyvirent le conseil de gens de peu de vertu, et feurent la pluspart meschans, vicieux et tyrans, lesquelz, par leur injustice et mauvaïse conduicte, ont à la fin finale perdu le plus grand empire qui feut jamais.

Mais nous nous sommes assez pourmenez par l'empire romain, tant populaire que monarchique; et parce que le temps ne permet pas de poursuyvre et d'examiner pour ce coup la suite des aultres empereurs, il fault retourner chez nous, et veoir comme on y a gouverné nostre justice, mesmement depuis l'érection des parlemens, et par quel désordre on est venu à ung si grand nombre de juridiction, si grande multitude de judges et aultres membres de justice.

Premièrement, il fault bien croire que le moindre exercice de nos ayeulx les anciens François estoit de playder : c'est ung tesmoignaige de leur franchise, rondeur et égalité. Ilz avoient peu de loyx et d'ordonnances, mais ilz les observoient fort religieusement; au demeurant,

croyoient que les vrayes et meilleures loyx de toutes sont les bonnes mœurs.

Estant ainsy composez pour la pluspart, ilz se faisoient raison les ungs aux aultres sans beaucoup de cérémonies; les sièges de justice estoient si peu fréquentez, qu'ung seul judge suffisoit en une grande prévosté et viguerie (1); les plaideurs et hommes processifs estoient fuis comme excommuniez, et teneus pour gens infames et de rapine.

Le villageois n'avoit aultre soing que de son labouraige et mesnaige champestre; il cultivoit fidèlement sa terre; aussy luy payoit elle et rapportoit l'usure de sa peine. Son peu de bien luy profictoit, parce qu'il ne faisoit tort à

(1) Juridiction subalterne dont le chef avait le titre de *viguier*. On appelait ainsi, dans le midi de la France, les fonctionnaires nommés ailleurs *prévôt* et *échevin*. Ils réunissaient les fonctions administrative et judiciaire. Telle était l'ancienne autorité municipale. On lit dans Pithou, *Traité des Comtes de Champagne* : « Les ducs ayant sous eulx une province ou plusieurs et comtez, soit quatre, douze ou aultre nombre. Les comtez tenoient bien souvent le territoire d'une seule ville en leur gouvernement, qui estoit appelé comté, et eulx comtes d'icelles, et avoient des lieutenans particuliers, qu'ils appelloient vicaires ou viguiers.... » Ainsi, suivant Pithou, ces viguiers étaient les délégués des ducs et des comtes.

personne, et ne recevoit oppression de nulle part.

De *chicannerie*, elle n'estoit pas encores née, et se trouvoient lors plusieurs paysans qui ne cognoissoient aultre clocher que celui de leur village.

Nec supplex turba timebat

Judicis ora sui, sed erant sine judice tuti.

S'il survenoit quelque dispute entre eulx, ilz s'en accordoient de voisin à voisin, ou le gentilhomme du village, ou quelque aultre homme de bon sens les appaisoit pour la pluspart; ainsy le paysan vivoit content du sien, payoit ses droicts et debvoirs fort librement; le pouvoit faire, parce qu'il n'estoit opprimé ny de tailles, ny de courvées, ny des soldats, ny des sergens, ny des procez, et n'estoit jamais guères distraict de sa charrue pour aller aux plaids.

Les gentilshommes (1) n'avoient pas le courage si rabaissé de manger le bon homme, et n'avoient pas ceste sottise et furieuse ambition de se faire craindre par braveries, menaces, et à coups de bastons, mais desiroient d'estre aymez,

(1) On désignait ainsi les hommes libres. Tous ceux qui avaient droit de cité, *gentilis*, *gentis homo*, homme de la nation. Ainsi, dans l'origine, les mots gentilhommes et citoyens, pris dans leur véritable acception, étaient synony-

servys et honorez par respect de leurs subjects, qu'ils traictoient comme leurs cliens, et aulcungs comme leurs propres enfans, et les préservoient de toute injustice, tort et violence.

Il n'y avoit lors guères de procez parmy la noblesse, et si aulcungs survenoient, ilz se rendoient par l'entremise de leurs amys; ou s'il y avoit quelque opiniastre qui ne vouleust croire que sa fantaisie, comme il s'est trouvé de tout temps des hommes querelleux, riotteux (chicaneurs) et pleins de contradiction, on les appelloit par devant le baillif ou sénéchal, lequel entendoit les partyes par leurs bouches, balançoit leurs demandes et deffences, oyoit leurs tesmoings, veoyoit leurs pièces décisives, bref, instruisoit pleinement sa conscience, puis donnoit sa sentence définitive, à laquelle acquiesçoit tant de part que d'autre; et lors estoit réputé à honte, et y alloit quelque chose de l'honneur de celui qui appelloit de la sentence des judges ordinaires, et en estoit mésestimé parmy les gens de bien et d'honneur.

Cela faisoit que les palais des courts soubveraines estoient fort peu fréquentez des appellans;

mes. Cette question, controversée par l'ignorance ou l'orgueil, n'a jamais été pour l'homme sage et instruit qu'une dispute de mots.

et ceulx qui téméairement soubtenoient une mauulvaise cause, n'amendoient pas leur marché, y estoient tousjours condamnez.

Quant à la marchandise (le commerce), elle estoit lors en vogue et resputation, et les meilleures, plus riches et plus grandes familles estoient celles des marchands.

La raison est parce qu'ilz n'estoient pas distraicts de leur trafic et négociation pour aller perdre leur temps et leur argent à une cohue; et s'il survenoit entre marchands quelque dispute, elle estoit aussitost appointée de marchand à marchand, sans formalité ny figure de procez, et puis (ce qui est grandement à remarquer) ilz ne quittoient point leur trafic, qui estoit grand et questueux (lucratif) à merveilles, pour entrer aux estats ou de finances ou de judicature, parce qu'en l'ung ny en l'autre il n'y avoit rien à gagner, à cause que l'on mettoit, soit aux finances, soit aux dignitez de judicature, que gens de grande intégrité, recogneus et réputez telz, et surtout sans aulcune tache d'avarice, qui faisoient leurs charges avec honneur là où les marchands aymoient mieulx le gaing et le profict, lequel, à la façon que ce monde est fait, ne va jamais sans honneur, bien que ce ne soit pas le vray.

Mais le vulgaire n'y regarde pas de si près,

lequel ne faict cas que de ce qui paroist, qu'est questueux et lucratif, et faict plus d'honneur aux richesses qu'à la vertu.

Ainsy chascung estoit purement occupé selon son sens et inclination naturels : ceulx qui aspiraient aux honneurs et dignitez publiques faisoient provision de sçavoir, de vertu, de preudhomie, et, par la sincérité de leurs bonnes mœurs et de vie sans reproche, acquéroient une resputation qui estoit la vraye monnoie de ce temps là, sous la faveur de laquelle ilz estoient appelez et promeus aux charges sans brigues. ny se travailler et consommer en frais pour les demander, et jamais aulcung n'estoit miz en oubly ny fraude, mais tost ou tard recevoit le loyer (récompense) deu à son mérite.

Ceulx qui s'adonnoient à la dévotion, aux lettres saintes, et avoient, pour leurs estudes et bonne vie, acquiz de la suffisance (capacité) et belles qualitez en la faculté de théologie, estoient pourvus des archeveschez, éveschez, abbayes et aultres bénéfices, selon l'ordre saint et canonique institution; et ne veoyoit on point de pauvres docteurs en théologie, mais surtout n'y avoit aulcung prestre mendiant.

Quant aux gens de guerre, les seigneurs, les gentilshommes, les capitaines, qui portoient sur le front les tesmoignages de leur vertu, et qui

'estoyent diffamez d'aulcung vilain acte, les
bons, vaillans et non picoreurs soldats, estoient
employez au gouvernement et à la deffence des
provinces, des frontières, des places fortes et
des charges militaires, et le chemin leur estoit
ouvert par la seule vertu, de manière que ce
n'est pas de merveille si nostre histoire nous ap-
prend des exemples admirables de la valeur,
magnanimité et fidelité des gens de guerre de
ce temps là.

Estant bien certain que partout, et feust ce
parmy les Scythes, où seront semez les loyers et
récompenses des faicts valeureux, là se leveront
tousjours de rares et excellentes vertus.

Surtout les saiges princes se donnoient garde
de ne commettre charge d'importance à gens
pollus et enclins à avarice, parce qu'ilz l'esti-
moient comme elle est, la porte enseigne de tou-
tes sortes de vices et corruptions, et porte tes-
moignaige de lascheté de couraige, de perfidie,
de trahison, de desloyauté.

Pour le regard de tous les aultres citoyens qui
estoyent enclins au lucre et à l'argent, dont le
nombre est ung million de fois plus grand que
de ceulx qui ayment et chérissent la vertu, ilz
s'employoient tous aux arts mécaniques et à la
marchandise, y faisoient des proficts inestima-
bles; et se trouvoient lors ung grand nombre de

maisons de marchands qui surpassoient en richesses les plus grandes et illustres familles de ce royaume, de manière que tous les ordres estoient contens, et n'y avoit celuy qui, selon son sens naturel et condition, ne trouvoit occasion et lieu pour s'occuper en l'estat composé, réglé et policé de ceste ville.

Mais bientost après l'érection des parlemens, tout ce bel ordre qui rendoit la police de ce royaume recommandable parmy toutes les aultres nations, nos voisins mesme l'ont hault loué par leurs escripts, qui sont veneus jusqu'à nous, et sont assez cogneus par les studieux, feut bientost altéré par la malice des hommes, laquelle s'augmentant de plus en plus, et si, comme la facilité d'avoir bonne et briefve justice leur eust deu servir d'appast et de subject pour se hasarder et quereller les uns contre les aultres, ilz s'accoustumèrent peu à peu d'aymer et suyvre le mestier.

Le malheur feut qu'ung peu auparavant l'érection stable des parlemens, et pendant le schisme qui lors estoit en l'église, le siège de Rome feut transféré en Avignon par le pape Clément V (1), et y séjourna par le temps et espace de soixante onze ans; pendant lequel temps les

(1) Bertrand, né à Bordeaux, élu pape en 1305.

François, qui à tout propos estoient assignez par devant les judges d'esglise, mesme au saint siège, apprirent les délais, les fuites, les incidens, les formalitez, les subtilitez et toutes les chicanneries de la court d'esglise, et se feirent par le laps de temps aussy sçavans que les plus grands maistres du mestier.

C'est l'opinion de la plupart des modernes historiens, tant François qu'Italiens, et mesme des doctes de ce temps, qui ont prins de la peine de rechercher curieusement l'origine de ceste chicannerie, laquelle cause tant de malheurs en ce royaume; les aultres la réfèrent à l'érection des escoles et universitez de droict, auxquelles (dient ils) l'on enseigne ces moyens d'intenter et poursuyvre toutes sortes de demandes et actions, les exceptions déclinatoires, dilatoires, péremptoires, et généralement toutes les defences du deffendeur, avec toutes les formalitez, questions et décisions du droict, qui sont en si grand nombre, qu'à peine grande partie de l'aage d'ung homme de bon entendement y peult il suffire pour s'en rendre bon maistre.

Et pour confirmation mettent en avant l'exemple de Mathias Corvin (1), roy de Pannonie, qui est de vérité, le royaume de Pannonie estoit

(1) Élu roi de Hongrie, le 24 janvier 1458.

ny plus grand ny moins qu'anciennement la France, régi, policé et gouverné de peu de loyx, et en iceluy on judgeoit et appaisoit les différends du peuple tout simplement, soubs la faveur, adresse et condition des anciennes coutumes du pays non escriptes : estimant nos majeurs que le sens naturel, assisté de droicte science jointe avec l'expérience, est la vraye reigle et méthode pour bien judger.

Or, il arriva que Mathias print à femme Béatrix (1), fille de Ferdinand, roy de Naples, en la suite et compaignie de laquelle feurent envoyez des plus fameux et célèbres docteurs de toute l'Italie, qui faisoient grande profession de droict, lesquelz, arrivez dans ce pays, desdaignoient avec une haultesse et apparence de gravité magistrale ceste coustume, qu'ilz appelloient barbare; ilz persuadèrent fort aisément au roy, quil es estimoit fort, de dresser à leur appétit et prescrire au peuple quelques plus sublimes exquisés (disoient ilz) formes d'actions et exceptions.

Ce qu'ilz feirent soubs le bon plaisir et permission du roy, instruisant par icelle le peuple à

(1) Mathias Corvin avait épousé en premières nocés, en 1458, Catherine Podebrach, débédée sans enfants, en 1464. Il épousa, en 1476, Anne Béatrix d'Aragon, fille de Ferdinand 1^{er}, roi de Naples et de Sicile, qu'il répudia.

playder, comme il debvoit intenter son action, bailler deffences, et fournir de répliques et supplicques, quelz degrez et appointement il failloit demander selon la diverse nature de chascune action; monstrant aussy au judge, afin qu'il ne demeurast muet, la façon de prononcer sur les demandes et deffences respectives des partyes, ou en l'absence l'une de l'autre après les forclusions légitimement acquises, et aussy des aultres moyens et subtilitez de pratique.

Qu'arriva il de ces belles instructions? Choses estranges, certes; car auparavant n'y avoit comme point de procez et disputes entre eulx. Tout en feut incontinent remply, et n'y avoit si malotru qui n'eust quelque chose à démesler contre son parent ou son voisin.

Tout, en fin de compte, brusloit de procez, et ce mal, comme ung eancère, s'espandoit et commençoit à gagner les partyes nobles, quand le roy, par les conseils, instances et très humbles prières des grands seigneurs et plus sensez de son royaume, renvoya fort honnestement ces grands en leur pays avec leurs subtilitez et formules cérémonieuses de pratique, et restablit en faveur de son peuple, nourry en simplicité et droicture de bonnes mœurs, les anciennes coutumes du pays, sous la guide et instructions des-

quelles ilz avoient longuement vescu en paix et concorde.

Je ne voudrois pas pourtant conseiller cest exemple, et nous priver, sous prétexte de quel que abus, d'ung riche thrésor, qui est la cognoissance des loyx romaines, et de la tant noble et sainte jurisprudence, autrement, appelée sagesse civile, qui est espuisée des plus beaulx secrets de philosophie, et les préceptes de laquelle sont dictez par l'esquité mesme et par la raison.

Et comme ainsy soit que des Romains nous ayons des exemples de justice plus remarquables que toutes les aultres nations du monde, par le moyen de laquelle ilz n'ont pas moins conquis de provinces et de royaulmes qu'avec leurs armes; aussy, ont ilz eu de plus saintes et esquitables loyx que tous les aultres peuples.

Ce n'est donc pas de merveille si leur empire a duré si longuement : en tout ainsy que Dieu ne laisse jamais aulcung bien ou acte vertueux sans rescompense; cela faict, dict saint Augustin, que Dieu a maintes fois rescompensé les Romains (bien qu'ilz feussent payens), parce qu'ilz s'estoient monstrez religieux observateurs des vertus morales, et surtout de la justice, sous la faveur de laquelle non seulement ilz ont conservé, mais infiniment estendeu et dilaté les bornes de l'empire; et, à ce propos, rapporter l'exemple

des Falisques et de six roys qui, à cause de la grande justice du peuple romain, l'ont laissé par leurs testamens héritier de six grands et puissans royaulmes, à sçavoir : Ptolomée, roy de Cyrène; Attalus, roy d'Asie; Euménès, roy de Pergame; Nicomèdes, roy de Bithynie; Coétius, roy des Alpes; Polémon, roy de Pont; sans infinys autres peuples, citez et respublicques, qui volontairement se sont donnez aux Romains, tandis qu'ilz ont exactement gardé leur foy et la justice.

Que s'il failloit rejeter la science des loyx, tant nécessaire pour la conduite et adresse des actions humaines, sous ombre qu'elle nous enseigne les moyens non de discerner, caviller (tromper), fuir et calomnier, mais bien de se défendre contre les surprises, impostures et meschancetez des chicanneurs, fuyards, cavillateurs et calomniateurs ordinaires, qui ne seront plus, moyennant l'ordre présent, s'il plaist à Dieu qu'il soit estably, supportez, dissimulez, ny pardonnez en justice; il faudroit, par mesme absurdité et conséquence, rejeter la théologie et les lettres saintes, parce qu'elles nous enseignent plusieurs et diverses sectes d'hérésies, lesquelles, comme l'ivraye dans le bon bled, ont apporté maintes fois du trouble, du schisme, du scandale dans l'Esglise de Dieu.

Fauldroit, par mesme erreur, bannir la faculté de médecine, parce qu'elle apprend à ses disciples la nature des mauvaïses et pernicieuses plantes, la qualité des poisons et venins, afin de se pourveoir, par les bonnes précautions et gardes, contre la malignité d'iceulx, par les remedies que le sçavant et expérimenté médecin sçait pratiquer bien à propos pour le bien estre et conservation du genre humain.

Il fauldroit aussy arracher les vignes et oster l'usage du vin, parce qu'il arrive aussy souvent que tous les jours plusieurs s'enyvrent comme des bestes brutes.

Ainsy se peult dire de toutes choses qui sont très bonnes, salutaires et utiles de soy : seulement se fault garder d'en abuser, et c'est à quoy tend mon desseing. Et cependant donneray adviz de ce que j'ay tousjours observé et recogneu parmy les courts, tant soubveraines que subalternes, que ce ne sont jamais guères les grands jurisconsultes et sçavans hommes qui prennent plaisir à chicanner, desguiser les matières, et envelopper la vérité de faicts calomnieux et faulx et simulez, et de toutes sortes d'inventions et artifices pour penser, agencer et farder une mauvaïse cause; ce que font les chicanneurs, et leur raison est, parce que s'ilz représentoient la mauvaïse cause en son naturel, elle seroit si odieuse,

si inique, qu'elle se rendroit elle mesme ridicule et contemptible, et celui qui la soubtiendrait seroit teneu pour ung imprudent, ung affronteur, ung scélérat, et entre cinquante habiles hommes il ne s'en trouvera pas six qui fassent le mestier de Carnéadès, homme fort subtil et sçavant au possible, mais meschant et merueilleusement corrompeu, qui, au tesmoignage de Cicéron, *sæpe optimas causas ingenii calumniâ ludificari solebat*.

Au contraire, les hommes capables et fort suffisans abhorrent tout ce que font les brouillons, ne les sçauroient veoir ny ouyr qu'avec extremes regret et desplaisir : comme aussy, pour dire franchement tout ce qui en est, ce sont gens de néant.

Ce sont des juriconsultes de trois jours qui, ne voulant prendre la peine de veoir les bons livres, se rendre capables de ceste tant exquise et desirable cognoissance du droict, de puiser ez vives sources de la philosophie, des histoires saintes et prophanes, et cueillir, comme les abeilles, les belles fleurs ez délicieux champs des muses et lettres humaines ; ilz suyvent par une lascheté et croupissent ez formalitez, et entachez d'ung gaing sordide et illibéral, après lequel ilz abayent incessamment, et y sont si aspres que, pour assouvir leur avarice, ilz engaigent leur ame et leur conscience à qui plus leur donne.

Ilz ne trouvent point de mauuaises causes, pourueu qu'ilz ayent une bonne et riche partye, qui fournisse à l'appoinctement et qui n'y veuille rien espargner; et s'ilz ne la peuvent gagner par raison, ilz inventent tant de délais, subterfuges, d'incidens et aultres ruses du mestier, que jamais on n'en veoit la fin; et une pauvre partye, pour se rédimer de tant de vexations, aime mieulx tout quitter, ne sçachant plus quelles pièces y mettre, tant il se trouve enveloppé parmy les chicanneries dont on a remply une cause qui de soy estoit sans difficulté, si on eust rejetté d'icelle les ruses et les artifices de la partye adverse.

C'est contre eulx que le bon Ménechmes crie, dans Plaute, quand il leur reproche qu'ilz sont sans honte, sans honneur, sans charité :

*Cientes sibi omnes volunt esse; multos bonine an mali sint,
Id haud quæritant. Res quæritur magis quam clientum fides,
Quojusmodi cluerat: si pauper est, atque haud malus
Nequam habetur; sin dives malus est, habetur is cliens frugi.*

Au demeurant, vous ne sçauriez veoir rien au monde si impudent, ny si hardy à mettre en avant ung faulx faict et une menterie en plein barreau; ilz ont des fronts d'acier, et, n'ayant point d'appréhension de perdre leur honneur, tout leur est indifférent, pourueu que rien ne tourne à leur dommaige.

Vous oyrez crier, braire et tempester à l'appétit d'une partye hargneuse; vous verrez les langues impures, vénales et mercenaires mettre l'honneur des plus vertueux, illustres et grands personnaiges en compromis, et ce donc je ne me sçaurois assez estonner, ces asnes d'Arcadie, à qui les judges debvroient, à toutes les fois qu'ilz s'oublent et s'esmançipent contre la décence de leur robbe, mettre ung mors de bride, et leur fermer la bouche avec une bonne et grave reprimande; ilz les laissent desvacquer (1), de manière qu'il semble à ces effrontez, qu'ilz ont faict quelque beau chef d'œuvre quand ils ont, dient ilz, bien lavé la teste à ung homme d'honneur, et mettent ceste haulte et sotte vanterie parmy leurs trophées.

Sunt isti rabulæ et cauidici qui ad ravim usque in foro, tamquam in foco laurus virens crepitans, alternis jurgiis conviciantur, rixantur, latrant, tenso jecore, qui toti verbis tumidis et lapsantibus diffuunt nulla subjecta sententia nec scientia.

Queis immensa cavi spirant mendacia folles,
Conspuiturque sinus.

Et néantmoins ce sont ceulx ordinairement qui

(1) Peut-être débâcler ou divaguer.

ont le plus de pratique, parce qu'ilz se mettent à tous les jours, à toutes les causes; et les bons playdeurs, qui intenteroient un procez sur la poincte d'une éguille, les recherchent plus volontairement que les aultres, dont les mœurs sont composées à la prudence et modestie : vray ornement d'un sçavant homme de bien, d'avocat, lequel, faisant trop plus de cas de l'honneur que du gaing, ne soubtient jamais de cause contre sa conscience; aussy la deffend il avec tant de vigueur, de force et de solides raisons, que l'on recognoist à vue d'œil qu'il ne se fonde pour obtenir la victoire que sur la vérité et la justice de sa cause.

Et tout ainsy que le vray orateur est un homme de bien, doué de la science de bien dire, aussy le faulx orateur est un meschant homme, et qui ne sçait ny bien faire, ny bien dire; ou bien qui a, comme dict Cicéron, de la *bave* assez, mais d'éloquence peu ou point : *Loquentiæ satis, eloquentiæ vel sapientiæ, nihil aut parum*; ou, comme dient les Grecs plus proprement, par l'un nous est représenté un causeur, un brouillon, bavard et charlatan; par l'autre, un homme saige, qui parle bien à propos, ne dict que ce qu'il fault, le dict dissertement et en bons termes.

Cestuy cy ne faict rien qu'en faveur et consi-

dération de la vertu et de la justice, et s'employe hardyment pour la deffence et tuition de l'innocence opprimée, ou que l'on veult opprimer : l'or et l'argent ne luy commandent poinct; toutes les grandeurs et puissances ne le sçauroient détourner du vray honneur qui ne s'acquiert qu'en bien faisant.

En somme, suyt en tant qu'il peult le train et la manière de vivre de ce grand personnaige, Servius Sulpicius (1), duquel Cicéron dict, en ses Philippiques, qu'oultre l'éminent sçavoir qu'il avoit acquis en la jurisprudence et l'heureuse facilité d'entreprendre sainement le droict civil, il avoit encore ceste perfection de retrancher les pièces et les actions; au lieu que ses compaignons enseignoient les moyens de les intenter, pour-suyvre et allonger.

Au contraire, le brouillon, avec son ignorance, qui luy faict escorte perpétuelle, estime pure vanité tout l'honneur qui est sans profict et con-

(1) Servius Sulpicius Rufus, orateur et jurisconsulte distingué. Il fut consul, avec Marcus Marcellus, l'an de Rome 703, cinquante-un ans avant l'ère chrétienne. Il a laissé différents traités de droit très-estimés. Plusieurs orateurs célèbres avaient été ses disciples.

Chargé d'aller proposer quelque accommodement à Antoine, qui assiégeait alors Modène, il mourut en chemin, l'an de Rome 710.

tribution pécuniaire; n'aime que playe et bosse; seme des noises, querelles et procez partout où il se trouve, afin d'avoir de la pratique aux despends de qui que ce soit.

Si nihil est, litium lites serit.

D'ung procez il vous en fera provigner, et vous en fera naistre une douzaine: aussy il vous fera accroire au commencement que vostre affaire n'est rien, que vostre cause est sommaire et sans aulcune difficulté, et qu'il vous en fera sortir en une matinée. Mais s'il vous peult embarquer une fois et tenir en ses pièges, vous n'en sortirez qu'il ne vous ait arraché le plus beau et le meilleur de vostre crébitance, où sa science de chicanner luy fauldra au besoing.

C'est de ceste sorte de gens dont parle Mantuan, qu'il appelle race de fols incurables.

Stultorum aliud genus immedicabile quoddam,
Latrones et causidici, rabulæque forenses,
Nummorum aucupium dicti, legumque tyranni,
Ære patrocinium vendunt; producere causas,
Et lites pendere diu, vindemia quædam est.

Tacite, en la vie de l'empereur Claudius, dict qu'il n'y avoit marchandise plus vénale au marché que la foy des advocats, et qu'en ce mesme temps, ung chevalier romain, des premiers de

la ville, ayant donné une grande somme d'argent à Suilius, advocat des plus fameux de sa robbe, et se recognoissant trahy par la prévariation d'iceluy, entra en tel désespoir, qu'il se tua dans la maison mesme de cest advocat.

Cest accident si estrange feut cause que l'on proposa et vouleut on remettre en vigueur la loy Cintia, qui, long temps auparavant, avoit esté publiée à l'instance et persuasion de ce tant saige et vertueux citoyen, Fabius Maximus, et par icelle estoit expressément deffendeu aux advocats de prendre aulcung salaire des partyes, et feut long temps ceste loy si exactement et religieusement praticquée, que Cicéron mesme, bien qu'il vesquit (vétût) en ung siècle fort corrompeu, dict, en une sienne espistre qu'il escript à Attius, qu'il faisoit conscience de prendre des livres que luy présentoit une sienne partye, craignant d'encourir la peine de ceste sainte et esquitable loy.

Pline second, l'ung des plus fameux orateurs de son temps, tesmoigne le contentement qu'il a pour n'avoir jamais pris chose, tant petite feust telle, d'aucune partye par luy soubteneue en judgement.

Quam me juvat, dict il, quod in causis agendis non modo pactione, dono, munere, verum etiam xeniis abstinui!

Il suyvoit en cela le conseil de son précepteur Quintilien, qui conseille aux aisez et riches advocats de playder gratuitement pour leurs cliens; il en rend une notable raison.

Nam vendere operam, et pretio tanti beneficii auctoritatem elevare sordidum est, cum pleraque hoc ipso villa videre possint, quod pretium habent.

Or, est il que plusieurs beaulx exemples, raisons et autoritez, feurent alléguez pour le renouvellement de ceste loy : et tout le sénat inclinoit au restablissement d'icelle; mais une brigade d'avocats, coupables d'infinyes concussions, vindrent aux prières et supplications, se jettèrent aux pieds de cest empereur, le plus lourd et stupide animal qui feust oncques, lequel non seulement empescha leur punition, mais qui fait pis, et s'opposa au renouvellement de la loy Cintia, qui monstra par cest acte ou lascheté de son couraige, ou le peu de zèle qu'il avoit à la justice; et néanmoins, pour aulcunement contenter le sénat et ceulx qui, poussez d'ung saint amour envers le public, poursuyvoient le restablissement de ceste esquitable loy, feut lors restreinte ceste effrénée licence que se donnoient les advocats de prendre les partyes à discrétion, leur feut permis de recevoir jusques à dix sex-

terces, et deffence à eulx, sous peine de concussion, de prendre dadvantaige.

Trajan leur permit, par esdict public, de prendre jusques à ceste mesme somme, mais il vouleut que ce feust après le judgement et arrests définitifs, et non aultrement; feut, par mesme esdict, expressément ordonné que ceulx qui voudroient intenter et soustenir quelque action, en demandant ou en deffendant, seroient teneus avant toute œuvre se purger par serment, s'ilz avoient donné ou promis quelque chose à leurs advocats, qui ne feut pas une petite raison et précaution pour empescher et couper chemin aux chicanneries, longueurs, dont on peult user à la poursuyte et l'expédition des procez; et toutes-fois, c'estoit ung grand argument de la corruption de ce temps là, auquel une si honorable profession, que celle d'avocats, s'estoit tant rabaissee de sa dignité que de s'asservir à ung gaing infame et indigne d'une si belle charge.

Car, pour n'en mentir poinct, ceste vacation, qui est le séminaire des honneurs et des dignitez publiques, et de là d'une pépinière de gloire et de vertu, ont esté tirez de tout temps et ancienneté les plus grands et illustres personnaiges de tous siècles, ne peult estre rescompensée par argent.

Aussy n'estoit ce pas le but des rares vertus et

des beaulx esprits de ceste robbe. Leur rescompense estoit l'honneur et resputation qu'ilz acquéroient, et qui les portoient infailliblement aux premières et plus honorables charges de la respublicque; et tant plus grand nombre de cliens ilz avoient, tant plus avoit on d'opinion de leur suffisance et sincérité; et, pour faire veoir combien ceste charge estoit vénérable, c'est que bien souvent les plus grands magistrats descendoient de leurs haults sièges, estant accompaignez de leurs massiers, avec leurs robes de pourpre, et n'avoient point de honte de se tenir debout et playder par devant les judges, qui estoient beaucoup moindres qu'eulx, et n'estimoient pas ravaler leur dignité de consuls, de tribuns ou aultres charges publicques, pour prendre en mesme temps celle d'avocats, et soubtenir la cause de leurs amys ou de leurs cliens, appelez en justice.

Ces excellens orateurs, Hortensius, Jules César, mesme les deux Catons, le jeune Pline et aultres, l'ont faict plusieurs fois; et celuy cy, escrivant à Pomponius Falco, son amy, confesse qu'il avoit eu autrefois ceste vanité, qu'estant tribun, c'eust esté trop se rabaisser que de descendre au barreau pour playder pour des cliens, parce qu'il luy sembloit que ce feust chose mal séante de veoir ung magistrat, auquel tout chascun rendoit de l'honneur, estre debout devant

ceux qu'il avoit accoustumé de se lever et quitter leur place par respect, et recevoir quelquefois une réprimande et se veoir imposer silence par celui auquel il pouvoit, estant hors de là, commander de se taire, et enfin supporter tranquillement les crieries et paroles avantageuses de la partye adverse.

Res tamen usque adeo visa est honesta ad gloriam laudemque comparata, ut sæpissime magistratum purpura in foro soli opposita sedentium adstantiumque oculos splendore suo perstrinxerit.

Quintilien le dict fort élégamment, et rapporte que les premiers hommes et plus grands seigneurs de la respublicque ne se sont jamais desdaignez de playder publicquement pour les parties; adjouste une belle chose, que les jeunes hommes des plus illustres maisons avoient coutume de donner par forme d'ostage de leur singulière affection envers le public, d'entreprendre l'accusation contre quelque meschant citoyen et pernicieux membre de la respublicque, sans avoir esgard à sa grandeur, puissance et autorité, et cela leur partoît d'ung grand couraige et de bonne ame, parce que d'espouser de gayeté de cœur la querelle d'ung meschant, sans appréhension de son grand pouvoir, cela ne peut procéder que d'une ame généreuse et mortelle ennemye des vices.

Crediti sunt etiam clarissimi juvenes obsidem reipublicæ dare malorum civium accusationem, quia nec odisse improbos, nec simultates provocare, nisi ex fiducia bonæ mentis videbantur.

Si je voulois amplifier cest argument de ce qui se pourroit dire à ce propos, ce ne seroit jamais faict.

Je me contenteray d'adjouster ung exemple. qui en vault ung millier d'aultres, mérite d'estre fidellement reteneu, pour ung certain tesmoignaige de l'humanité, gentillesse et facilité du plus grand et puissant monarque qui feust oncque ; il est aisé de comprendre soubz ce tiltre que j'entends, comme il est vray, parler de l'empereur Auguste, auquel ung vieil soldat s'adressa ung jour, luy remonstrant qu'il estoit tiré en justice pour ung cas où il y alloit de son honneur ou possible de sa vie, et le supplioit fort instamment de luy estre secourable en une si grande occasion ; et, comme Auguste luy eut baillé ung advocat pour le deffendre, ce soldat, non content de ce vulgaire secours, et qui ne coustoit rien à ce prince, luy ouvre sa poitrine, et luy monstre les cicatrices des playes qu'il avoit receues pour luy en la bataille actiaque, lui dict :

« Mais je te supplie, Auguste, considère que
« j'ay reçu ces playes sur mon corps pour te
« deffendre et soubtenir ta querelle, et ne me

« vint jamais en fantaisie de substituer ung aultre
« en ma place, et te servyr par procureur. »

Pour le faire court, Auguste, esmeu de la force
persuasive de ces propos, ne desdigna point
de paroistre en justice, playda luy mesme la
cause de ce bonhomme, et la gaigna.

Voilà l'ancienne majesté de ceste belle et har-
dye profession, qui se peult vanter d'avoir eu
des plus grands princes du monde de sa robbe,
tandis que l'honneur et la gloire, qui sont les
plus légitimes loyers et rémunérations de la vertu,
luy ont commandé.

Mais aussy depuis qu'au lieu d'iceulx, les ad-
vocats se sont prostituez au gaing en vrayes es-
claves de l'argent, ont coureu après luy comme
loups affamez après la charogne, non seulement
l'honneur les a quittez, mais ont esté et sont en-
core aujourd'huy pour la pluspart l'opprobre et
la fable du peuple, et teneus pour les plus grands
corsaires et larrons, pipeurs et affronteurs d'en-
tre les hommes.

Et toutesfois, il y a beaucoup de grands per-
sonnaiges de ceste robbe qui ont extresme re-
gret de la veoir si diffamée et rabaissée, tant par
l'avarice insatiable que par la malice, l'ignorance
et la chicannerie de plusieurs, qui, de vray, la
deshonorent, et desireroient infiniment de veoir
quelque bel ordre et reiglement, afin de rendre

à ceste utile et nécessaire vacation l'honneur que la corruption luy a faict perdre, et tirer pour le moins les sçavans d'avec les ignorans, les sensez d'avec les estourdys, les saiges et modestes d'avec les sots et impudens, les véritables (véridiques) d'avec les menteurs, les bien disans d'avec les bavards, criards et brouillons, les charitables d'avec les harpyes, sangsues et chicanneurs, bref, les bons d'avec les mauvais.

Nous satisferons à leur honneste desir, et montrerons sur la fin de ce livre le moyen de remettre ceste robbe en son esclat, lustre et beaulté, qui est l'une des plus nécessaires polices à restablir parmy nous, si tant est que l'on veuille reprendre le chemin droict pour retourner à une sainte administration de la justice pour le regard des procureurs, que nous appellons *ad lites*.

Nous avons monstre cy dessus que l'on s'en est passé fort long temps en France, et les choses n'en alloient que mieulx. Je dis bien plus, que les Grecs ne les ont jamais permis, prévoyant bien que, si une fois ilz en faisoient ung mestier, ce seroit autant d'architectes et d'ouvriers pour remplir les sièges de justice de procez, de dissensions, d'accusations, de calomnies et de toutes sortes de différends; comme il est bien certain que tous les gens de ceste fonction ne tendent guères à aultre but qu'à inventer, multi-

plier et immortaliser les procez, puisque de là despend le gaing de leur vie et entretenement de leurs familles.

Quintilien le dict nommément au premier de ses Institutions, et que les orateurs et rhétoriciens avoient de coustume de bailler des playdoyers à ceulx qui estoient appelez en justice : qui estoit, dict il, faire fraude à la loy, par laquelle il n'estoit pas permis de playder par procureur.

Les Romains, en tout temps qu'ilz ont esté plus saiges et mieulx policez, ne leur ont point donné d'entrée en leur respublique; tesmoing la loy des Douze Tables, qu'ilz avoient empruntée de la jurisprudence grecque, qui estoit conçue en ces termes :

Si in jus vocato, morbus, ætatis suæ vitium erit; qui in jus vocasset, jumentum dato, si volet, arceram ne sternito.

Il n'est parlé ny après ny loing de procureur, bien que ce feust en matière civile, afin que quelque esprit de contradiction ne m'aille point glosier (objecter) que ce feust en cas de crime; ainsy failloit il nécessairement venir par devers le judge pour respondre par sa bouche, qui estoit sans doute une merveilleuse prévoyance et saigesse de nos prédécesseurs et une grande abreviation de justice : c'estoit toutesfois avec ceste précau-

tion que, si le deffendeur estoit indisposé de sa personne, et qu'il ne peust aller à pied, le demandeur luy fournissoit de monture ou mesme d'ung chariot, s'il ne pouvoit aller à cheval, et s'il estoit déteneu de quelque grande maladie, on luy donnoit délay jusques à sa guérison, en le faisant excuser par quelqu'ung de ses amys; toutesfois, après une grande traisnée de siècles, il feut permis à toutes personnes de libre condition de playder par procureur.

Nous l'apprenons de l'empereur Justinien, au quatriesme de ses Institutes: *Alieno, inquit, nomine agere olim in usu non erat, nisi pro populo, pro libertate, pro tutela: et quia hoc non minimam incommoditatem habebat, quod alieno nomine neque agere, neque excipere actionem licebat, cœperunt homines per procuratores litigare; nam et morbus, et ætas, et necessaria peregrinatio, itemque multæ aliæ causæ sæpe hominibus impedimento sunt, quominus rem suam exsequi ipsi possint.*

Ce sont les considérations des derniers siècles qui cèdent en prudence, en police et vertu, aux mœurs et constitutions anciennes, et n'y avoit point d'apparence d'abolir ceste loy, pleine de si grande raison, d'esquité et d'humanité, pour, avec tant de licence, donner lieu à une fourmil- lière de bastisseurs de procez, qui ont faict ung

beau mesnaige avec leurs formalitez ; où consiste toute leur estude, leur art et vacation.

Nos ayeulx, trop plus saiges que nous, se sont point servy en leurs procez de l'assistance, ayde et secours des procureurs, comme a esté dict cy dessus.

L'on m'objectera mes raisons mesmes, à sçavoir, qu'ilz n'avoient guères de procez ; et quand aulcuns leur survenoient, ilz les faisoient mourir tout aussytost, et ne sçavoit on que c'estoit de procez par escript ; de manière que la pratique, qui est aujourd'huy si grasse et si pompeuse, eust esté bien maigre et transie, et les gens de ce mestier eussent eu tout loisir de jouer à la mousche.

Je demeure d'accord de cela ; mais j'adjouste qu'il fault retourner à ceste simplicité et saigesse ancienne, c'est à dire, n'avoir guères de procez, et les vuidier promptement ; chose fort aisée, pourveu que l'on se veuille ayder et prendre les remesdes faciles et convenables, qui seront proposez après que nous aurons examiné les aultres supports de pratique, laquelle comme l'on a veu, petit à petit, monter en si hault crédit, tout le monde s'y est vouleu fourrer, et mesmement les desbauchez, les ignorans et gens de peu de courage et de capacité.

Et tout ainsy que ceulx qui n'ont que peu ou

point de lettres, et de jurisprudence encore moins, ne peuvent monter à l'honorable degré d'avocat, ains sont contraincts de s'arrester et croupir toute leur vie en la simple fonction de procureur, qui est une grande charge pour les partyes, à cause de tant de personnes par les mains desquelles il fault passer, et tousjours avec l'argent à la main; aussy ceulx qui ne peuvent parvenir à ceste qualité de procureur, demeurent en une nouvelle charge, qu'ilz appellent sollicitateurs, qui sont, à parler proprement, vrayes escornifleurs de procez, qui ne sçavent du tout rien que quelque ruse de pratique, qu'ilz ont dévorée en trois jours; et parce qu'ilz ont appris, comme par tradition, qu'il n'y a rien qui ne mette plus en resputation les ministres de dame pratique que l'audace et l'impudence, vous trouverez ces deux qualitez en tous excès ez personnes de ce mestier.

Au demeurant, ilz sont supportez principalement des procureurs, se prestant la main l'ung à l'autre, et c'est à qui plus donnera de louanges à son compaignon, afin de faire venir et entretenir la pratique; et s'ilz trouvent une fois moyen de se jeter dans quelque bonne maison, ilz ne cesseront jamais qu'ilz ne l'ayent toute remplie de procez, si on les laisse faire, afin de se rendre nécessaires, tant le solliciteur que le procureur, qui

s'entendent et se jettent l'esteuf l'ung à l'autre ; et n'y a rien plus dangereux aux grandes maisons que de donner entrée à ceste vermine, qui ne vit d'autre chose que de troubles, noises et disputes ; et, au lieu d'estendre et d'assoupir les procez et différends, tout leur but n'est aultre qu'à les allumer, les augmenter et perpétuer, sçachant bien que la cessation d'affaires chicaneresses seroit la fin et admortissement de leur credict et bonne fortune.

Les greffes semblent estre ung port de salut, auquel les pauvres playdeurs, après tant d'agitations et de tourmens par eulx soufferts en la navigation processive, espèrent trouver la fin de leurs misères.

Mais plusieurs se noyent en ceste mer par la malice et excessive avarice de ceulx qui suyvent ceste vacation, qui, de vérité, tiennent des charges extresmement utiles et nécessaires ez courts, tant soubveraines qu'aultres, parce qu'ilz sont les gardiens et despositaires des expéditions et actes de justice, tant publicques que privées, en la conservation et fidelle garde desquelles n'y a celuy qui n'ait intérêt.

Mais tant plus ilz font de bien au public, quand ilz exercent leurs charges en gens de bien, aussy l'abbus en icelle n'est pas moins préjudiciable que des aultres ministres de la justice ; et, bien

que les plainctes qui en viennent de toutes parts mériteroient une sévère recherche des indeues exactions des greffiers, leurs commis et clerks, et une exemplaire animadversion, néanmoins, afin de ne donner l'allarme à personne, nous monstrerons pour ce chef ung remesde si doulx, si convenable, que le peuple se trouvera grandement soulaigé; et les greffiers, clerks et commis, qui, par le moyen de leurs concussions, pourroient justement estre puniz ou du moins privez de leurs charges, seront tant seulement restreints et bornez ez bornes et limites des ordonnances, qui est bien le plus bening et le plus favorable traictement qu'ilz sçauroient jamais espérer, et auquel eulx mesmes, s'ilz ne sont du tout sans raison, non seulement se soubmettront en cas de réformation générale de la justice, à quoy tend mon desseing, mais s'y condamneroient fort librement, parce que c'est à ces mesmes condictions qu'ilz ont achepté et acheptent leurs greffes, et debvront estre fort contens de se veoir à couvert pour le regard des contraventions passées, comme ilz seront par l'expédient et doulx remesde qui sera proposé.

De ce que dessus appert l'ancienne simplicité de nos moyens, le peu de loyx et ordonnances qu'ilz avoient, le peu de procez qui estoient entre eulx, la bonne et briefve justice qui estoit faicte aux

playdeurs, le peu de judges qu'il y avoit jadis en ce royaume, et que le moindre exercice des François estoit de playder, qui est aujourd'huy le plus familier, et auquel ilz sont plus aspres.

Et néanmoins, parce que les gens de bien et d'honneur qui, nonobstant la corruption de ce malheureux siècle, sont encore en grand nombre, veoir de toutes robbes, desirent une vraye réformation en la justice, et toutesfois n'osent l'espérer, cuydant l'injustice avoir jetté trop avant ses racines au cœur de cest estat; j'ay entrepris cest ouvraige en leur faveur, et leur veulx monstrier qu'il est fort aisé de remettre la justice en son intégrité par des moyens qu'ilz judgeront eulx mesmes si plausibles, qu'ilz advoueront, si on ne les reçoit, que ce ne sera pas la faulte de la drogue, mais du malade, réduit à si piteux estat, qu'aucune application de remesde, tant salutaire soyt il, ne luy proficte et n'attend plus de guérison.

Avant d'en venir là, il fault reprendre nostre fil des juridictions; en satisfaisant à ma promesse, vous faire veoir dont est venu le grand nombre tant des judges qu'aultres supposts et ministres de justice de ce royaume : d'autant que, par mesmes moyens, l'on judgera maintenant d'où procède la multitude et longueur des procez; encore sera satisfait à ceulx qui, se représentant

l'ancienne justice de France et l'honneur que l'on rendoit aux judges, s'estonnent si fort de l'injustice de ce temps et du peu de respect que l'on porte aux judges d'aujourd'huy.

D'exagérer d'avantaige les maux proveueus de la vénalité il n'est point de besoing, ny à celui qui judge par son propre sens naturel, et par ce que nous avons dict cy dessus que le grand désordre de l'injustice de France en a procédé.

Premièrement, personne ne doute que ce nombre immense de judges et d'officiers de toutes sortes est esmané de ceste source; car, du temps de Loys XII, les juridictions subalternes estoient encore en bon train : l'on cherchoit les hommes pour les mettre aux estats, et n'avoient besoing de protecteur en court pour leur donner vogue et resputation.

L'on ne regardoit point à leur bourse, mais à leur suffisance, prud'homme et capacité. Les recommandations de court n'y servoient de guères : le mérite et la vertu d'ung grand personnaige n'estoient point sans rétribution sous ce roy; ung judge de province, choisy et promu à ceste charge pour ses bonnes qualitez, estoit suffisant luy seul pour vuidier tous les procez de son ressort, et les vuidoit avec tant de circonspection, sincérité et religion, qu'il n'y avoit guères d'appellations de ses sentences.

C'est un abus d'estimer que, pour retrancher la longueur et multitude des procez, il faille établir plusieurs judges et officiers pour les vuidier; c'est tout ainsy que si, en une province bien paisible, pour la contenir en repos, vous la remplissiez de soldats, qui sont gens qui n'ayment que troubles, noises, divisions, et en font naistre où il n'y en a point; ou si, en une famille ou grande maison saignement gouvernée sous la conduite d'un maistre ou maistresse bien advisez, vous y en adjoustassiez deux ou trois pour commander : car, au lieu de la concorde qui y doit estre, vous n'y verriez que discorde, dispute et désobéissance, et conséquemment toute injustice.

Platon disoit, *in Gorgia*, que la multitude des médecins en une ville monstre ou la crapule, ou le peu de santé des habitans, ou le mauvais air du lieu; et puis il est grandement à craindre, *ne talium multitudo medicorum perdat imperatorem*, comme disoit l'empereur Hadrian.

La raison est parceque plusieurs médecins appelez pour visiter un malade, malaisément s'accordent ilz l'un avec l'autre, et, le plus souvent, pendant que les uns se veulent monstrier plus habiles, judicieux et expérimentez, au lieu de pourvoir au pauvre malade, ilz s'amusent à desbattre leurs opinions, et diriez propre-

ment qu'ilz sont veneus là plustost par ostentation ou pour disputer, que pour appliquer les nécessaires remesdes à la maladie.

Et Sénèque avoit raison de dire qu'il n'avoit que faire, et ne cherchoit poinct de médecin éloquent, mais seulement expérimenté et sçavant en son art : *Nolim acciri medicum mihi eloquentem, sed sanare scientem.*

Le mesme judgement se faict des officiers d'une ville, qui sont les vrays médecins du corps politicque. Aristote dict que le plus grand tesmoignaige que l'on puisse avoir d'une ville ou cité mal gouvernée, c'est la multitude des officiers et magistrats qui sont en icelle. La raison est parce qu'ung homme qui recognoist que l'estat d'une cité ou d'une ville grande ou petite repose sur sa vigilance, saigesse et justice, ne s'en attend à personne, a tousjours les yeulx ouverts à ce que chascung se contienne en son debvoir, qu'il n'y ait aulcune oppression, injustice ou tumulte entre les citoyens; et sitost qu'il est adverty de quelque murmure, injure, oultrage ou désordre, il y accourt soudain, il y met la main, et ne cesse poinct qu'il n'ait remis l'estat public en son vray poinct, ordre et repos.

Ce n'est pas de mesme quand les charges publiques sont mises entre les mains de plusieurs personnes, et veoit on par expérience qu'elles

en sont plus mal exécutées :

Segnius expediunt commissa negotia plures.

Car pendant que l'ung s'en remet à son compaignon, et l'autre à l'autre, ce n'est rien qu'une pure négligence, ruyne et desbauche d'affaires de toutes parts, comme nous le pouvons mesme colliger par l'exemple des maisons privées, où tant plus il y a des servyteurs, tant plus est on communément mal servy.

C'est pourquoy nos jurisconsultes, *L. si plures apparet D. de administratione tutorum*, ont voulu que si ung mineur a plusieurs tuteurs, soit par disposition du droict, d'autant qu'il a plusieurs parens à mesme degré, ou bien par l'ordonnance testamentaire de son père, néantmoins la totale administration en appartient à ung ou à deux seulement, de peur que la multitude ne préjudicie au mineur et n'apporte ung désordre ou une confusion en ses affaires; et puis les fautes et injustices qui se commettent en une grande compaignie sont plustost couvertes, parce que ce qui est bien fait, chascung se l'attribue pour en tirer profict ou louange; ce qui est mal fait, chascung le rejette sur son compaignon, et par ainsy l'auteur du mal demeure souventes fois impuny sous la faveur du grand nombre de ceulx qui le veoient faire.

Dadvantaige le grand nombre d'officiers rend les magistrats moins respectez parmy le peuple : *Vilesunt enim omnia numero, et rara sunt in pretio : sic diaconos paucitas honorabiles, presbyteros turba contemptibiles facit*, disoit saint Hiérosme ; là où ung seul magistrat ou deux tout au plus en chaque degré de juridiction, sont de tant plus vénérables et ont beaucoup plus d'autorité.

C'est pourquoy Quintius Cincinnat, qui, par deux diverses fois, redressa vertueusement l'estat de l'empire romain vacillant, fonda son advis contre l'opinion commune du sénat, qui s'opposoit formellement à l'obstinée poursuyte des tribuns du peuple de doubler leur nombre ; car ce grand homme d'estat remonstra que les tribuns ne sçavoient ce qu'ilz demandoient, et qu'il n'y avoit poinct de meilleur expédient et remesde contre l'effrénée licence et violence de ce collège, que de faire en sorte qu'il y eust tousjours quelque discorde et division entre eulx, ce qui fault jamais d'arriver en une multitude, là où, au contraire, en ung petit nombre de magistrats et personnes de commandement, il est bien plus aysé d'y veoir et entretenir de l'union, de l'amitié et bonne intelligence. *Facilius paucos conspirare quam plures, nec aliud esse remedium contra ejus magistratus violentiam quam quod*

ab Appio Appii patre commonstratum sit videlicet, si non consentiat id collegium.

Tout le sénat passa par cest advis, et feut dès lors permis au meneu peuple de créer de son corps dix tribuns tous les ans, à la charge de n'en continuer aulcung de ceulx qui auroient exercé ce magistrat l'année précédente.

Qu'arriva il de ce conseil? La mesme chose certes que Quintius avoit proposée; car en ung si grand nombre, il estoit aysé au sénat d'en attirer tousjours quelqu'ung tenant son party, et par ce moyen remedia souvent à de grands inconvéniens, parce qu'il ne failloit qu'ung seul tribun pour empescher par son opposition le dessein de tous ses compaignons. *Sic potestatem illam intercessoriam, sacrosanctam et legibus confirmatam, non posse nisi suismet dissolvi viribus: et quia unus quilibet eorum potestate sit præditus, curabant semper consules, ut unum e collegio, si non plures, sibi ac senatui conciliarent, cujus opera utebantur adversus cæteros.*

L'estat des Romains soubz les deux consuls annuels, qui estoient les chefs du sénat, et avoient une autorité supresme, monta à une grandeur admirable, et néantmoins changea de forme soubz le gouvernement de dix hommes, se cuida perdre en moins de trois ans; et pour le garantir fal-leut retourner au consulat, comme à l'anchre

de salut et la plus légitime administration qu'ilz eussent peu choisir, demeura florissant, et dura en ceste sorte jusques à ce que, par l'intolérable injustice des siècles postérieurs, auxquelz n'y avoit chose si sainte qui ne feust vénale, ceste grande respublicque, qui avoit subjugué toutes les nations de la terre, feut renversée de fond en comble par ses propres forces, ne le pouvant estre par les estrangiers.

Strabon, parlant de ceulx de Marseille, qui vivoient en aristocratie, et estoient les mieulx policez de toutes les Gaules, dict qu'ilz avoient ung conseil composé de six cents sénateurs, qu'ilz appelloient τιμούχους, qui veult dire honorable, lesquelz estoient perpétuels.

Oultre ce grand nombre, il y avoit quinze personnes avec tiltre de princes ou principaulx du sénat, lesquelz cognoissoient des affaires particulières qui se présentoient ensemble de la police; et de ces quinze ilz en éliisoient trois en qualité de présidens, avec puissance soubveraine, et soubz ceste forme vivoient en grandeur et prospérité merveilleuse.

Ainsy, en matière de judges, fault tenir pour maxime indubitable, que le petit nombre est tousjours plus exquis et plus utile, et le plus à desirer; mais je demeure d'accord qu'il les fault bien choisir tout aultrement que par la bourse,

si on ne veult mettre en proye et abandon des plus meschans l'estat des villes et des meilleures provinces; estant bien certain qu'il ne se trouve personne si peu soigneux de son mesnaige, qui n'ayt extresme envie, desir et dessein de se rembourser au double, triple et quadruple de la finance que l'on luy a faict payer aux parties casuelles, et croit le pouvoir faire sans scrupule de conscience et mauvaïse et dangereuse croyance, et dont le formulaire est pris en la détestable escole de la vénalité.

En ceste escole les judges multipliez apprennent à faire naistre et venir les procez de toutes parts; ne s'en trouve si malotru qui n'ayt une douzaine de rejettons, et n'y a rien dont la pluspart des ministres de justice et supports de la vénérable pratique ayment moins veoir la fin que des procez, parce que c'est leur vie; c'est le remboursement du fort principal et intérêts de leurs deniers.

A la vérité, je ne sçauois assez m'esmerveiller comment il a jamais peu entrer en l'esprit de nos roys très chrétiens de faire cest infame trafic d'offices de judicature, qui est le plus odieux et deshonneste que l'on sçauroit pratiquer en quelque estat que ce soyt, et auquel Dieu est plus offensé; et ne me sçauois persuader que s'ilz sçavoient la gravité de ce crime, qui est ung

l'ancienne justice de France et l'honneur que l'on rendoit aux judges, s'estonnent si fort de l'injustice de ce temps et du peu de respect que l'on porte aux judges d'aujourd'huy.

D'exagérer d'avantaige les maulx proveueus de la vénalité il n'est point de besoing, ny à celui qui judge par son propre sens naturel, et parce que nous avons dict cy dessus que le grand désordre de l'injustice de France en a procédé.

Premièrement, personne ne doute que ce nombre immense de judges et d'officiers de toutes sortes est esmané de ceste source; car, du temps de Loys XII, les juridictions subalternes estoient encore en bon train : l'on cherchoit les hommes pour les mettre aux estats, et n'avoient besoing de protecteur en court pour leur donner vogue et resputation.

L'on ne regardoit point à leur bourse, mais à leur suffisance; prud'homme et capacité. Les recommandations de court n'y servoient de guères: le mérite et la vertu d'ung grand personnaige n'estoient point sans rétribution sous ce roy; ung judge de province, choisy et promu à ceste charge pour ses bonnes qualitez, estoit suffisant luy seul pour vuidier tous les procez de son ressort, et les vuidoit avec tant de circonspection, sincérité et religion, qu'il n'y avoit guères d'appellations de ses sentences.

C'est ung abus d'estimer que, pour retrancher la longueur et multitude des procez, il faille establir plusieurs judges et officiers pour les vuidier; c'est tout ainsy que si, en une province bien paisible, pour la contenir en repos, vous la remplissiez de soldats, qui sont gens qui n'ayment que troubles, noises, divisions, et en font naistre où il n'y en a point; ou si, en une famille ou grande maison saigement gouvernée soubs la conduite d'ung maistre ou maistresse bien advisez, vous y en adjoustassiez deux ou trois pour commander : car, au lieu de la concorde qui y doibt estre, vous n'y verriez que discorde, dispute et désobéyssance, et conséquemment toute injustice.

Platon disoit, *in Gorgia*, que la multitude des médecins en une ville monstre ou la crapule, ou le peu de santé des habitans, ou le maulvais air du lieu; et puis il est grandement à craindre, *ne talium multitudo medicorum perdat imperatorem*, comme disoit l'empereur Hadrian.

La raison est parceque plusieurs médecins appelez pour visiter ung malade, malaisément s'accordent ilz l'ung avec l'autre, et, le plus souvent, pendant que les ungs se veulent monstrier plus habiles, judicieux et expérimentez, au lieu de pourveoir au pauvre malade, ilz s'amusent à desbattre leurs opinions, et diriez propre-

ment qu'ilz sont veneus là plustost par ostentation ou pour disputer, que pour appliquer les nécessaires remesdes à la maladie.

Et Sénèque avoit raison de dire qu'il n'avoit que faire, et ne cherchoit point de médecin éloquent, mais seulement expérimenté et sçavant en son art : *Nolim acciri medicum mihi eloquentem, sed sanare scientem.*

Le mesme judgement se faict des officiers d'une ville, qui sont les vrayz médecins du corps politicque. Aristote dict que le plus grand tesmoignaige que l'on puisse avoir d'une ville ou cité mal gouvernée, c'est la multitude des officiers et magistrats qui sont en icelle. La raison est parce qu'ung homme qui recognoist que l'estat d'une cité ou d'une ville grande ou petite repose sur sa vigilance, saigesse et justice, ne s'en attend à personne, a tousjours les yeulx ouverts à ce que chascung se contienne en son devoir, qu'il n'y ait aulcune oppression, injustice ou tumulte entre les citoyens; et sitost qu'il est adverty de quelque murmure, injure, oultrage ou désordre, il y accourt soudain, il y met la main, et ne cesse point qu'il n'ait remis l'estat public en son vray point, ordre et repos.

Ce n'est pas de mesme quand les charges publiques sont mises entre les mains de plusieurs personnes, et veoit on par expérience qu'elles

en sont plus mal exécutées :

Segnius expediunt commissa negotia plures.

Car pendant que l'ung s'en remet à son compaignon, et l'autre à l'autre, ce n'est rien qu'une pure négligence, ruyne et desbauche d'affaires de toutes parts, comme nous le pouvons mesme colliger par l'exemple des maisons privées, où tant plus il y a des servyteurs, tant plus est on communément mal servy.

C'est pourquoy nos jurisconsultes, *L. si plures apparet D. de administratione tutorum*, ont voulu que si ung mineur a plusieurs tuteurs, soit par disposition du droict, d'autant qu'il a plusieurs parens à mesme degré, ou bien par l'ordonnance testamentaire de son père, néantmoins la totale administration en appartient à ung ou à deux seulement, de peur que la multitude ne préjudicie au mineur et n'apporte ung désordre ou une confusion en ses affaires; et puis les fautes et injustices qui se commettent en une grande compaignie sont plustost couvertes, parce que ce qui est bien faict, chascung se l'attribue pour en tirer profict ou louange; ce qui est mal faict, chascung le rejette sur son compaignon, et par ainsy l'autheur du mal demeure souventes fois impuny soubs la faveur du grand nombre de ceulx qui le veoient faire.

Dadvantaige le grand nombre d'officiers rend les magistrats moins respectez parmy le peuple : *Vilesunt enim omnia numero, et rara sunt in pretio : sic diaconos paucitas honorabiles, presbyteros turba contemptibiles facit*, disoit saint Hiérosme ; là où ung seul magistrat ou deux tout au plus en chaque degré de juridiction, sont de tant plus vénérables et ont beaucoup plus d'autorité.

C'est pourquoy Quintius Cincinnat, qui, par deux diverses fois, redressa vertueusement l'estat de l'empire romain vacillant, fonda son advis contre l'opinion commune du sénat, qui s'opposoit formellement à l'obstinée poursuyte des tribuns du peuple de doubler leur nombre ; car ce grand homme d'estat remontra que les tribuns ne sçavoient ce qu'ilz demandoient, et qu'il n'y avoit point de meilleur expédient et remesde contre l'effrénée licence et violence de ce collège, que de faire en sorte qu'il y eust tousjours quelque discorde et division entre eulx, ce qui fault jamais d'arriver en une multitude, là où, au contraire, en ung petit nombre de magistrats et personnes de commandement, il est bien plus aysé d'y veoir et entretenir de l'union, de l'amitié et bonne intelligence. *Facilius paucos conspirare quam plures, nec aliud esse remedium contra ejus magistratus violentiam quam quod*

ab Appio Appii patre commonstratum sit videlicet, si non consentiat id collegium.

Tout le sénat passa par cest advis, et feut dès lors permis au meneu peuple de créer de son corps dix tribuns tous les ans, à la charge de n'en continuer aulcung de ceulx qui auroient exercé ce magistrat l'année précédente.

Qu'arriva il de ce conseil? La mesme chose certes que Quintius avoit proposée; car en ung si grand nombre, il estoit aysé au sénat d'en attirer tousjours quelqu'ung tenant son party, et par ce moyen remedia souvent à de grands inconvéniens, parce qu'il ne failloit qu'ung seul tribun pour empescher par son opposition le dessein de tous ses compaignons. *Sic potestatem illam intercessoriam, sacrosanctam et legibus confirmatam, non posse nisi suismet dissolvi viribus : et quia unus quilibet eorum potestate sit præditus, curabant semper consules, ut unum e collegio, si non plures, sibi ac senatui conciliarent, cujus opera utebantur adversus cæteros.*

L'estat des Romains soubz les deux consuls annuels, qui estoient les chefs du sénat, et avoient une autorité supresme, monta à une grandeur admirable, et néantmoins changea de forme soubz le gouvernement de dix hommes, se cuida perdre en moins de trois ans; et pour le garantir fal-leut retourner au consulat, comme à l'anchre

portion de leurs bourses, et qui ne font cas que des riches et de ceulx qui ont moyen de les rembourser peu ou prou de la finance de leurs offices.

Or, avant de conclure le propos de ceste vénalité qui a déjà causé tant de malheurs et fera bien pis si on ne l'extermine promptement, il me sera permis de dire en ung mot ce qui m'a meu mettre la main à la plume et traicter cest argument.

Je me suis proposé, à l'exemple de Salluste, homme de grand mérite et réputation, qui, après avoir exercé de grandes et honorables charges, veoyant la corruption de son siècle telle que tout estoit à vendre; que rien n'estoit en estime que l'or et l'argent; que les magistrats et plus grandes dignitez estoient teneues par les plus meschans hommes qui feussent lors; que la vertu, le sçavoir, la probité, l'intégrité estoient imputées à sottise et nyaiserie; qu'il n'y avoit que les larrons publics, hommes oultraigeux et violens, en crédict, fait judgement de la prochaine ruyne de l'estat, et ne se trompa poinct; et pour ceste occasion se retira à l'escart hors les affaires publiques, ne pouvant veoir ny supporter l'insolence de ceulx qui estoient admis aux honneurs et magistrats à force d'argent, et non par leurs vertus; et néanmoins ne demeura pas oyseux et inu-

tile , ains mit par escript et représenta fort ingénieusement la corruption de son temps , et se rendit beaucoup plus profictable à sa patrie que s'il eust esté employé au maniement de quelque grande charge , qu'il eust achepté à beaulx deniers comptans , qui ne feut jamais son intention.

« Combien qu'ilz se trouveront , dict il , force sots et gens de néant qui n'ont aultre art et industrie que de médire et blasonner (fronder) les actions de ceulx qu'ilz ne sçauroient jamais imiter , qui diront que mon labeur est vain et infructueulx ; mais ce n'est pas à eulx que je veulx plaire , ains à ces belles et innocentes ames , qui judgent sans envie les labeurs d'aultruy , et à la sainte postérité , qui , sans passion , prononcera sur le mérite de mon ouvrage , et luy donnera le tiltre d'honneur espéré par l'auteur. » *Atque ego credo fore , qui , quoniam decrevi procul a re publica ætatem agere , tanto tamque utili labori nomen inertia imponant : certe quibus maxima industria videtur , salutare plebem et conviviis gratiam quærere . Qui si reputaverint et quibus ego temporibus magistratum adeptus sum et quales viri idem assequi nequiverint , et postea quæ genera hominum in senatum pervenerint , profecto existimabunt me magis merito quam ignavia iudicium animi mei mutavisse , majusque commodum*

ex otio quam ex aliorum negotiis reipublicæ venturum. (Sall. Bell. Jugurt. cap. II.)

Voilà, en peu de parolles, le motif de la juste douleur d'ung personnaige qui vivoit en ung temps où tout estoit vénal comme au nostre, et n'y a rien de dissemblable entre luy et moy, sinon qu'il estoit d'éminent sçavoir, et emporta l'honneur de l'ung des plus célèbres orateurs et meilleurs historiens de son temps. Pour moy, je ne prends pas mon vol si hault.

Mecum habito, et novi quam sit mihi curta supellex.

Mais pour le moins je n'ay pas moins de zèle au servyce de ma patrie, et feray veoir qu'en ma vie privée j'ay veillé pour elle, et si mes veilles recevoient la bénédiction du ciel, que j'espère, j'auray atteint au comble de mes derniers vœux et plus chères intentions.

Au surplus, je me puis vanter d'avoir comme luy l'esprit, graces à Dieu, merveilleusement libre; je ne prends, comme luy, aulcung plaisir à faire la court et idolastrer personne: je me contente d'honorer, rechercher et respecter les hommes vertueux et de mérite, et en cela je ne cède à qui que ce soyt.

Les vicieux et meschans, quelque riches et grands qu'ilz soyent, je ne les puis veoir de bon œil, ny rencontrer qu'avec desplaisir, veoire avec

mal au cœur. Pour la fortune, mesme rencontre à peu près ; car comme l'ingratitude, l'extresme avarice, la vénalité des offices et magistrats le fait distraire de la respublicque, et luy mit, en haine de telles dissolutions et indignitez, la main à la plume, le mesme m'est arrivé.

Car sur la fin de l'année mil cinq cent quatre vingt dix neuf (1), estant retourné de Tholose, comme l'office de lieutenant général d'ung des plus célèbres sièges de ce royaume, où j'avois celui de président présidial il y avoit plus de douze années, vint à vacquer, je présentay ma requeste au conseil, par laquelle, conformément à l'ordonnance de Blois, je demandois cest office, demeurant celui de président supprimé au profit du roy et du public. Deffunt monsieur le chancelier de Bellièvre et la pluspart des seigneurs du conseil du roy trouvèrent ma requeste de justice : mes servyces, ma suffisance jugée, par deux diverses fois, par les deux plus sévères compagnies de ce royaume, Paris et Tholose; mes escripts publiez en ung temps où il failloit avoir de la vertu et du couraige, me recomman-
doient assez en ung meilleur siècle.

Néantmoins la vénalité et la cause du fisc pré-

(1) Ce passage a été évidemment ajouté par De Refuge. L'Hospital était mort en 1573.

féra ung jeune homme qui luy apporta de vray sept ou huict mille esceus, et le jeune homme (*cujus nomini nihil detraho*, et pour son aage avoit de louables qualitez et belles partyes, s'il eust peu se donner ceste patience de les faire veoir en temps et saison) feut plus estonné de se veoir eslevé en ceste charge, qui m'appartenoit, que je ne feus de veoir mes servyces et fidélité, et quelque capacité acquise par tant de veilles, comptées pour néant, et imposées à une somme de deniers dont, de vérité, je n'avois pas faict provision; et quand j'en aurois dix fois autant, je ne les employerois pas à ceste marchandise, parce que je crois fermement que la vraye monnoye pour achepter les charges publiques, est la suffisance avec les fidèles servyces rendus à sa patrie : toute aultre monnoye est de maulvais aloy, et ne sera recevable lorsqu'on voudra faire justice.

Pour moy, je me contente, comme Caton, d'estre digne de la préture et du consulat, et de la veoir exercer par d'aultres qui ne les méritent pas si bien que moy.

Pellitur a populo victus Cato; tristior ille est
Qui vicit, fascesque pudet rapuisse Catoni.

Tant y a que depuis ce temps là j'ay eu tout le loysir de philosopher, de me venger de ce

siècle d'argent sur ung livre, et de considérer le misérable estat de la France, qui se va perdre par ceste bresche, c'est à dire par la vénalité de toutes choses, mesmement des offices de judicature, et par les injustices incroyables qui dérivent de ceste source, au grand préjudice, désastre et malheur des autheurs d'icelle, et de tous ceulx qui en tirent les proficts, non seulement illicites et deffendeus, mais infames à Dieu et aux hommes.

Au demeurant, quelle vergogne de veoir de jeunes hommes se présenter avant le temps et avec une grosse bourse d'esceus, enlever les grands estats, qui ne peuvent estre teneus légitimement, ny bien exercer par gens inexpérimentez, et qui ne se sont pas voulu donner le loysir ny la patience d'acquérir les qualitez convenables à la profession en laquelle ilz entrent par la cheminée, au lieu d'y entrer par la porte.

Et pourrions, à bon droict, renouveler la plainte que faisoit ce consul romain dans Tite Live : *Non per honorum gradus documentum suidantes nobiles tendere ad consulatum, sed transcendendo media summa imis continuare.*

Tant y a, pour conclusion, que, comme dict ung fort judicieux et digne personnage qui est encores plein de vie, il fault, de deux choses

l'une, ou que l'injustice d'aujourd'huy, causée par la multitude d'officiers de judicature et par la vénalité des offices de judicature, soit exterminée, ou qu'elle nous extermine; qu'elle soit vainceue, chose fort aysée à faire, ou qu'elle soit victorieuse tout à faict, chose qui ne peut estre sans mettre l'estat en péril.

Mais c'est assez pour ce chef; et fault venir à l'examen de l'autre source d'injustice et d'une multitude infinye et longueur des procez, qui provient des espices et esmolemens que prennent les judges pour vuider et expédier les procez qui sont meus et poursuyvis par devant eulx; et le faict est que ceste espicerie n'est pas de moindre conséquence que la vénalité, mais encore plus dangereuse, comme nous dirons cy après.

Premièrement, il fault tenir pour maxime indubitable que le prince soubverain est débiteur de la justice à son peuple; que judger et reigner, c'est la mesme chose.

Nous avons dict que le roy Salomon le monstra bien, quand, ayant le choix de demander à Dieu ce que bon luy sembloit, il luy demanda la sapience, afin, dict il, que je puisse judger droictement et faire justice à ton peuple, que tu m'as commiz.

Nous avons condamné la vénalité sur ce fon-

dement, et dict en passant qu'il fault avoir les mains nettes en matières de justice, laquelle, comme l'une des choses plus saintes et sacrées qui soient au monde, ne doit avoir aulcung commerce, ny pollution avec l'or et l'argent. Nous avons desja touchez ceste chose, qu'il ne fault pas seulement rendre la justice au peuple, autant aux petits qu'aux grands, sans acception (acception) de personne, mais encore qu'il fault bien se garder de la luy vendre; ains le prince est obligé de la luy faire administrer gratuitement; et, parce que je sçais que personne ne le révoque en doute, je ne m'arrestera d'avantage sur ce poinct, et pour ce coup, sinon pour monstrier d'où sont procédez tant de fraix, despeses et fatigues qu'il fault supporter, pour avoir justice; et cela faict, nous viendrons aux remesdes, et ferons veoir, Dieu aidant, le vray chemin pour retourner à ceste ancienne sincérité, bonne foy et simplicité, en laquelle il n'estoit parlé ny d'espices, ny d'esmolemens quelconques aultres que les simples gaiges (1), pensions et appointemens ordinaires et modérez pour judger les procez et rendre la justice.

(1) Voyez, pour ce mot gaiges, la note sur la harangue de Michel l'Hospital au parlement de Paris, le 1^{er} septembre 1560, premier volume de ses Œuvres complètes, p. 363.

Telles estoient la modestie et tempérance de nos prédécesseurs, qui croyoient fermement qu'avec l'appétit du gaing vient infailliblement la volonté de faillir et fourvoyer et le desir de tromper.

A quibus autem abest studium lucri, abest etiam voluntas peccandi et causa fallendi, disoit Lactance : de manière que, venant en ceste rondeur et discipline, il ne fault pas s'estonner s'ilz avoient peu de procez, et s'ilz estoient promptement expédiez.

Le commencement de la corruption est venu de fort peu de chose, veoir presque insensible, et toutesfois ç'a esté depuis que les parlemens ont esté faicts sédentaires (1) et arrestez en certain lieu.

(1) Sous la seconde race, le parlement, composé de barons et des grands du royaume, était le conseil des rois; ils y recevaient les ambassadeurs, et présidaient aux jugemens des affaires de l'état, et de celles qui, par l'importance de la cause ou la qualité des parties, exigeaient le plus sérieux examen. Ils ont été aussi appelés cour du roi, cour de France, cour des pairs.

Le parlement fut sédentaire à Paris, sous le règne de Philippe-le-Bel, en 1302; puis divisé en deux chambres, celle des *judgeurs* et celle des rapporteurs. Les membres laïcs devaient être chevaliers. Les légistes n'y furent admis d'abord qu'avec voix consultative; ils n'eurent voix délibérative que sous le règne de Philippe de Valois.

Car, auparavant ceste invention d'espicerics ou de dragées, les procez et différends se jugeoient par les baillifs ou sénéchaux, ou par le roy mesme, ou du moins (et ceste forme estoit plus ordinaire et reiglée) par les seigneurs du parlement ambulatorie, qui tenoit ses séances deux fois l'an; et n'y avoit d'autres fraix pour les partyes, sinon ceulx qu'il leur convenoit faire pour leurs despenses, à la suite de ce conseil, et

Ce parlement tenait chaque année deux sessions, chaque session durait un mois, et le roi arrêtait la liste de ceux qui devaient le composer. Ses séances devinrent permanentes sous le règne de Charles V.

Le parlement de Paris fut long-temps unique : celui de Toulouse, qui fut établi ensuite, n'était considéré que comme dépendant de celui de Paris; mais il devint ensuite indépendant, ainsi que les autres qui furent créés depuis.

Leurs attributions ne devaient être que judiciaires; mais en substituant leurs ordonnances aux décisions des états-généraux, les rois, pour s'affranchir de l'autorité des assemblées nationales, soumirent leurs ordonnances à l'enregistrement des parlements, dont la résistance opiniâtre les contraignit souvent à recourir aux assemblées, toujours temporaires, et dont la puissance fut pour eux moins redoutable que l'opposition permanente des parlements.

Ces grands corps judiciaires, unis de sentiment et d'intérêts dans toute la France, ont conservé du moins la tradition de nos lois fondamentales, et dans les derniers temps de leur existence, leurs charges étaient devenues plus honorables que lucratives.

parce que c'estoit une grande peine et vexation aux particuliers, de s'esloigner quelquefois fort loing de leur maison, pour avoir justice, afin de les soulaiger, feut trouvé à propos de faire seoir le parlement en certain lieu; arriva (voicy le commencement du mal) que quelques partyes, ayant eu bonne et prompte expédition de leurs procez, allant remercier leurs judges, leur apportèrent par honnesteté quelques boêtes de dragées par forme de remerciement, en recognoissance de la peine qu'ilz avoient eue de décider leurs différends et de la bonne justice qui leur avoit esté rendue.

Le docte Pasquier (1), qui, poussé d'ung bel esprit et d'une gentille curiosité, a diligemment recherché les anticquitez de la France, croit que le mot d'espices (2) estoit anciennement pris pour toutes sortes de confitures, dragées, friandises et délicatesses mixtionnées avec le sucre, et rapporte, de maistre Alain Chartier, qui descript l'Histoire de Charles VII, que ce roy séjournant en la ville de Vienne, en l'an mil quatre cent trente quatre, et ayant esté visité par la royne de Sicile, qui vint après souper, ce prince luy feit ung fort grand accueil; et, comme ilz eurent de-

(1) Addition de De Refuge.

(2) *Recherches de la France*, 1^{er} vol. chap. III.

visé quelque espace de temps, ilz se mirent à danser assez longuement, et les danses finyes, feurent apportez vin et espices, et feut le roy servy de vin par le duc de Clermont, et d'espices par monsieur le connestable.

En cas semblable, Philippes de Commines, chapitre deuxiesme de ses Mesmoires, récite que Philippes, duc de Bourgongne, donna congé aux ambassadeurs qui estoient veneus de la part du roy de France, après qu'il eut faict prendre le vin et les espices.

Ce mot, pris en ce sens, est venu jusques à nous; de sorte qu'ez banquets solemnelz qui se font aux escholles de la faculté de théologie de Paris, on a de coustume de demander sur le dessert, et pour faire la bonne bouche, *vinum et species* (1), le vin et les espices.

Ainsy donc les espices ou dragées se donnoient au commencement par ceulx qui avoient obtenu gain de cause: au reste, c'estoit si peu de cas, que celuy qui donnoit n'en estoit pas plus pauvre, et celuy qui les prenoit n'en estoit pas aussy plus riche. Néanmoins, ce qui estoit, de son origine, aussy peu que rien, s'est, par suc-

(1) *Species* signifie espèces, et non pas *épices*; mais le style des facultés de droit et de théologie n'était qu'un jargon barbare de mots français latinisés.

cession de temps, accreu et a monté à ung si grand et insupportable excès, que je puis dire, et tous les gens de bien, tant judges qu'aultres, en demeureront d'accord avec moy, que le désordre qui est aujourd'huy en la justice de France dérive de ceste non pas doulce et sucrée, mais bien aspre, amère et piquante espicerie.

Belle instruction dont nous debvons bien faire nostre profit, de ne donner jamais, en tant que faire se peult, entrée en une mauvaise chose, tant légère soyt elle de son commencement, comme a esté dict cy devant; ear il n'y a que la première pinte chère, comme l'on dict, et sitost qu'une chose est establie, on n'en demeure jamais là, on trouve tousjours prou de moyens de l'augmenter et multiplier, et ce qui, du commencement, se faisoit par honnesteté, par courtoisie et civilité, on le tourne puis après en nécessité et en coustume; de manière que l'on ne scauroit plus, sans vergongne et sans estre soupçonné, veoir accusé tout ouvertement et blasmé de *mesquinerie*, obmettre ce que les trop hardys premiers appellent et dient leur appartenir de bonne et louable coustume et d'ancienneté.

Aussy, en terme de droict, combien qu'une prestation gratuite, faicte par le cours de plusieurs années, n'induisse aulcune obligation nécessaire, *L. creditor. 7. D. de usur. L. operis. 3.*

D. de op. libert. L. solent in fin. D. offic. pro cons. L. si certis annuis C. sit. Cert. pest., néanmoins c'est une présomption contre nous, *L. cum. de in rem D. de usur.*, et confirme pour l'advenir l'obligation de laquelle on estoit auparavant en dispute, *leg. 1, C. de fideicomm.*, mesmement quand telle prestation n'est point deffendue par la loy, ains est favorisée de quelque prétexte de piété ou de dévotion; car, en tel cas, l'on contrainct de continuer les bonnes coustumes observées de tout temps et ancienneté, *C. ad apostolicam et de simon.*, où les docteurs du droict canon disputent si les curez sont fondez d'exiger de leurs paroissiens quelques droicts pour l'ouverture de la terre, pour les bénédictions nuptiales, et pour l'administration des saints sacremens.

Et an tolli possit consuetudo ?

Et résolurent que non, en considération de la piété, et que c'est chose favorable, avec ceste précaution toutesfois, de n'y contraindre personne, ains simplement de recevoir honnestement ce qui est offert volontairement. Nos juriconsultes mesmes n'ont pas eu moins de respect et révérence à la piété, lorsqu'ilz ont respondu que ce qui est délivré et payé par erreur, par inadvertance, à l'esglise, à l'hospital ou à quelque

collège et communauté, ne peult estre redemandé par aulcune action, parce que *cessante causa indebiti, pietatis causa superest. Leg. cum his 5. si mulier leg. frater a fratre D. de conditione indebiti leg. 1. §. fin. C. de fideicom.* Les privilèges de la piété sont si grands, que, tout ainsy que les civiles constitutions ployent sous le joug et l'empire de la nature, aussy se soubmettent elles librement sous les loyx de la piété.

Nous en pouvons dire tout autant des présens qui se donnent aux esvesques par les curez, lorsqu'ilz sont aux synodes, que les canonistes appellent.....

Seu munuscula quæ quotannis presbyteri deferunt prælatis tempore synodi.

Ce qui procède néantmoins de la volonté d'ung chascung, aultrement les curez iroient à regret (dict le canon) à ce synode, s'ilz se sentoient obligez à ceste prestation, et que l'on en vouleust faire une forme de tribut ou reveneu annuel; à quoy combien qu'ilz ne peussent estre contraincts, si n'est il pas deffendeu aux esvesques (notez ce poinct) de recebvoir ces petits présens, quand ilz leur sont librement offerts. *Can. de eulogiis dis. 18. Quæ quidem eulogiæ in quadam Constantinopolitana synodo oblatitiæ appellantur, et ad has curati non astringuntur*

in formam census aut annui tributi, sed gratuito solum modo recognitionis.

Combien que de droict commun ilz ne soyent fondez d'exiger aultre chose des pauvres curez, qui sont ceulx qui ont le plus grand soing, travail et sollicitude à la garde du troupeau du Seigneur, et qui soubtiennent,

Pondus et æstum diei

que le droict de visitation; s'ilz font le contraire, et qu'au lieu de soulaiger les prestres de leur diocèse, ilz leur soyent à charges, et les consomment en fraix et despenses extraordinaires, *a boni pastoris officio longissime recedunt*, et par telz desportemens encourent sans aulcung doubte les censures de l'Esglise. *Can. Plac. Can. inter Can. 13. Q. 3.* Comme aussy leur sont faictes deffences de rien exiger des monastères, *nomine eulogiæ in die dedicationis vel in natali quorum nomine dedicatum est monasterium*; combien que la pluspart d'entre eulx présupposent demander licitement et convertir en nécessité ce qui doibt procéder de gratuite et pure libéralité. *Can. non semel Can. eleutherius Can. statuimus Can. 1. Q. 1. Idem dici potest* des dons *charitatifs* que les mesmes esvesques prétendent leur estre deus *pro jucundo adventu*, pour leur entrée et joyeux advénement à ceste dignité, pour

les annates, pour leurs bulles et expéditions en court de Rome, et pour leur ayder à supporter les fraix de leur promotion, suivant les dispositions du chapitre *cupientes ad hoc, et si vero ubi bona glor. in ver. Discret. elect. in 6.*

C'est ce qui a faict dire au docteur Chassanée, sur la coustume de Bourgogne, qu'il ne veoit point de subject de qualifier telles et aultres semblables promotions de ce nom de joyeux événement, pour tous ceulx de qui on exige telles subventions, que l'on appelle dons ou subsides *charitatifs*, mot doulx et admirable à l'oreille, mais mal plaisant à la bourse des pauvres curez; la pluspart desquelz, mesmement ceulx des champs, auroient plustost besoin d'estre secoueurs par leurs esvesques que de les secourir.

Bien est vray qu'il y a des prélats de nature tant desbonnaire et si esloignez de toute tache d'avarice, qu'ilz remettent fort volontiers tout leur intérêt particulier en faveur du public ou de quelque œuvre charitable, auquel ilz aiment mieulx convertir toutes ces gratifications que de les appliquer à ung profict du gaing, qu'ilz ne peulvent posséder qu'avec ung certain scrupule de conscience.

L'exemple le plus remarquable à ce propos, et qui me plaist davantage, parce qu'il part d'ung bon cœur et d'une générosité digne de

soubvenir perpétuel, est de messire Jacques Hurault, esvesque d'Authun, lequel, par le mesme tesmoignaige du mesme Chassané, à son joyeux advénement (puisque nous sommes sur ces termes), pour et au lieu de ce subsidie charitatif, exigea de tous les curez et prestres de son diocèse, et les pria fort instamment de dire dévostement une messe et faire prier Dieu pour le recouvrement de la santé du bon roy Loys XII, qui lors estoit à toute extresmité de maladie.

Heureux le siècle qui portoit de telz prélats, lesquelz postposoient leur bien particulier au salut de leur prince! Heureux subjects, vivant sous la puissance d'ung tel roy, qui les aimoit, non comme ses subjects, mais comme ses propres enfans, ou comme ung bon pasteur faict son troupeau! Mais surtout heureux prince, d'avoir ung si bon naturel, et, oultre, d'avoir reconnu par expérience que, gouvernant bien et doucement son peuple, le gardant d'oppression et violence, et surtout luy faisant administrer bonne et briefve justice, il n'y a peuple au monde plus simple, plus obéyssant, plus jaloux, et amateur de son roy, je dis en toute extresmité, tant pour ses propres biens que pour la vie, que le François.

Il y a longtems que les estrangiers mesmes

ont recogneu ceste inclination naturelle en nous, et là dessus ont pris subject de nous blasmer de trop d'affection envers nos princes, l'interprétant à nostre désavantaige : mais nous aimons mieulx ce blasme que celui de traistres, perfides, desloyaulx et desobéyssans subjects, dont plusieurs aultres nations sont taxées; et diray franchement pour l'honneur de ma patrie, que si le François se révolte de l'obéyssance de son prince soubverain, c'est par force, c'est contre son naturel, c'est avec autant de regret que lors que l'on tire l'enfant bien né et bien obéyssant d'entre les bras de ses père et mère pour le donner à ung estrangier.

Fidelle advertissement pour les princes françois, de traicter telz subjects avec telle modération, douceur et bienveillance, et principalement avec telle justice et légalité, qu'ilz leur donnent à cognoistre leur affection plus paternelle que seigneuriale, plus tempérée qu'absolue, plus vénérable que terrible ou formidable, et qu'ilz tiennent pour ennemys et meschans tous ceulx qui leur bailleront aultre conseil; non que je veuille pourtant approuver les rébellions contre les monarques, quelque fascheux, injustes et exacteurs qu'ilz puissent estre, sçachant bien que le subject, non plus que l'enfant, n'a jamais juste cause de se révolter de l'obéyssance

de son soubverain; mais ce qui, par le saige, est dict aux pères de ne provoquer à courroux leurs enfans par rigoureux et maulvais traictemens, s'adresse à tous ceulx qui ont intendance et gouvernemens sur les peuples, mesmement les princes soubverains qui sont ou doibvent estre les pères de la patrie.

Ce discours mériteroit ung plus grand espace et estendeue pour le dilater, selon la dignité du subject; mais je le destine en son propre lieu, pour retourner à nos espices chéries et désirées par l'avarice de ce malheureux temps.

Ces espices donc se donnoient, du commencement, par les honnestes gens, par forme de courtoisie, et par ceulx qui avoient obteneu gaing de cause, comme a esté dict cy dessus.

Du temps de Philippe de Valois, ces espices n'estoient pas encore converties en desniers; car ung certain chroniqueur de ce temps là faict mention d'ung procez judgé, pour lequel il escript avoir veu porter de belles espices en ung grand bassin d'argent, qui monstra qu'il y avoit desjà de l'excès, et ceste forme d'honnesteté est qu'au lieu d'une boëte de dragées, on avoit augmenté ceste civilité, qui passoit desjà en superfluité, comme c'est tousjours la coustume; de manière que ce qui, du commencement, n'estoit rien, tournoit en charge aux partyes, et com-

mençoit à les constituer en fraix et despenses : cela feut cause que telles libéralitez, estant peu à peu tirées en conséquence par succession et laps de temps, de ceste honnesteté et courtoisie on en feit une nécessité.

Au moyen de quoy, le dix sept may mil quatre cent vingt, feut ordonné que les espices, qui se donnoient pour avoir visité les procez, viendroient en taxe; et pour, autant que les procureurs vouloient par droict de bienséance, s'attribuer ce mesme privilège sur leurs chiens, le dix neufviesme may et suyvant, feurent faictes defences aux procureurs d'exiger aulcune chose de leurs parties sous ombre d'espices. Toutesfois, si l'affaire estoit de grande importance, il leur feut permiz de prendre deux ou trois livres de dragées.

Si ces bons personnaiges eussent prévenu les misères, ruynes et désordres arrivez en ce royaume par ceste espicerie, il ne fault pas doubter qu'ilz ne l'eussent bannie dès lors de tous les sièges de justice; mais ilz présumoient de l'intégrité de leurs successeurs par la leur : c'est à quoy les bonnes gens se sont trompez.

Car la vérité est que, depuis ce temps là, le malheur de la France et l'avarice, qui se mesla parmy les courts soubveraines et subalternes,

feut cause de faire commuer ces especes en argent, se trouvant les judges empeschez de tant de dragées, espiceries et confitures, qui leur gastoient les dents, aimant bien mieulx toucher deniers : ny plus ny moins que nous veoyons aux doctorandes, la plupart de messieurs nos maistres aiment mieulx prendre vingt cinq ou trente sols qu'ung bonnet, ou en cas encore plus semblable, ainsy que l'on faict en la ville de Toulouse, auquel lieu les nouveaulx docteurs ont accoustumé de faire présent de quelques boêtes de dragées à leurs docteurs régeus par forme de gratification et en faveur de leur nouvelle promotion. Ce que j'ay veu de mon temps plusieurs docteurs avoir eschangé en argent.

Ceste commutation d'espices en deniers comptans advint environ le temps du trop long et infortuné reigne de Charles VI; car ung vieil praticien, qui vivoit lors, dict en ces mots, qui méritent d'estre remarquez :

« On pense, dict il, mieulx faire de laisser
« prendre de l'argent au lieu d'espices; ains ce
« n'est mie trop bien faict, et la justice n'en sera
« que plus longue et plus chère à l'advenir. »

Ce bon homme avoit bon nez, et préveoyoit de loing les désordres et malédictions que produiroit ceste espicerie pécuniaire par tout ce royaume;

et ne fault rien attendre de mieulx en l'administration de la justice, tant qu'elle continuera.

Ung très fameux personnage de ce temps, grand judge et homme incorruptible, luy communiquant ung jour cest ouvraige, et luy soubtenant (fort modestement toutesfois) que l'espicerie a plus déshonoré et faict de mal à la justice que la vénalité, en demeura d'accord; mais, sur ce que je les faisois sœurs germaines, filles d'injustice, et marchant d'ung pas esgal, il me dict fort judicieusement qu'il ne pouvoit par tout estre de cest adviz, et qu'il croyoit que, comme l'espicerie est notoirement en ce royaume plus aagée que la vénalité, si elle ne l'a engendrée, pour le moins elle l'a nourrie, eslevée et mise en hault credict, et l'y entretient; de manière que si on luy oste ceste mère nourrice qui, après luy avoir donné son laict, ne l'abandonne point et continue à luy fournir ses alimens, veoire les luy augmente à mesure qu'elle croist, on la verra bientost dessécher et mourrir en langueur.

Je souscris aysément à cest adviz, parce que, oultre qu'il est assez bien pris, il ne s'esloigne pas du mien, qui est de chasser ceste espicerie, soyt sœur, soyt mère de la vénalité, soyt en telle aultre qualité que l'on voudra, pourveu qu'on la bannisse à perpétuité du royaume de France. Mais passons oultre. A Rome, *pedanei judices*

habebant sportulas, quæ. appellantur; quia salaria non habebant. Magistratibus vero non dabantur sportulæ, quia habebant salaria e publico.

Ces espices estoient appellées à Athènes , qui estoit une certaine somme que les demandeurs et deffendeurs consignoient au commencement de l'instance, et celuy qui avoit perdu la cause payoit aux judges pour l'ung et pour l'autre, comme Pollux et l'interprète d'Aristophane nous ont laissé par escript.

Pollux adjouste que ceulx qui playdoient avoient accoustumé : de cent dragmes à mille consigner trois dragmes; et de mille à dix milles, trente.

Le premier qui a introduict à Athènes d'attribuer des esmollumens extraordinaires aux judges pour leurs vacations, ce feut Périclès, qui feut une fort mauvaïse invention et ouverture en cas de telles charges, lesquelles se doibvent faire par honneur, et non pour le lucre, qui sent son esprit rabaissé, sordide, vil et mercenaire : au ssy en a il esté grandement blasmé de son vivant mesme, mais bien plus par la postérité.

Pour le moins, demeurons nous d'accord que, soyt à Rome, soyt à Athènes, on ne bailloit aucunes sportules (corbeilles) aux magistrats, qu'ilz se contentoient des droicts, honneurs et prérogatives de leurs dignitez, lesquelles ilz exerçoient

en toute sincérité, et n'avoient pas moins en horreur le nom de concussionnaires et hommes de présens que d'incendiaires, sacrilèges, brigands et voleurs publics, excepté sur le déclin de la respublicque, où la corruption, l'avarice, la vénalité, trois engeances de toutes sortes d'injustices, feurent les avant coureurs, trompettes et signes infaillibles de la ruyne d'icelle, qui arriva bientost après.

L'empereur Adrian reigla, de son temps, les despenses des judges, et retrancha beaucoup de choses, à quoy ilz s'estoient licenciez au dommage des particuliers qui passoient par leurs mains; mais Pescennius Niger (1) fait trop mieulx, lequel, pour extirper toute avarice, corruption et mal façon de la justice, attribua de bons gaiges aux judges, avec inhibition et deffence, sur peine de la vie, de prendre chose quelconque oultre et par dessus leurs gaiges, disant pour ses raisons, qui, certes, sont pleines de bon sens, que le faict du bon judge, c'est de ne prendre, ny donner chose tant petite soyt elle de l'autruy.

Pline second, lequel se vante de n'avoir ja-

(1) Général romain qui se fit saluer empereur par les légions de Syrie, du temps de Didius Julianus. Il conserva le commandement un an, et fut tué en s'enfuyant à Antioche, en 194. (Voyez Aurel. Victor.)

mais rien pris tant qu'il a fait la charge et fonction d'avocat, pour quelque cause qu'il ayt playdée, estant depuis gouverneur en Bithynie, veoyant que les judges du pays se dispensoient de prendre des présens de ceulx qui entroient en charge, s'en formalisoit, en faisoit des plaintes au bon empereur Trajan, et pour son regard faisoit tout son possible pour n'estre à charge à aulcung de son gouvernement. Il mettoit peine, à son exemple, de reigler et policer tout chascung à ceste mesme frugalité, modération et discipline.

L'empereur Alexandre Sévère, du souvenir duquel je ne me puis lasser, parce qu'il feut de son temps ung vray exemplaire de toute justice, de bonté et de vertu, n'envoyoit jamais les judges aux provinces, qu'il ne les assortist de tout leur équipaige et ameublisement nécessaire pour s'entretenir honorablement pendant leur magistrat, estimant raisonnable que ceulx qui servent au public soient stipendiez et rémunerez du public.

Mais comme il leur donnoit leurs offices gratuitement, aussy vouloit il qu'ilz feissent leurs charges et rendissent la justice gratuite, et y donnoit si bon ordre, que chascung charioit droict, et ne s'en rencontra jamais que deux ou trois pendant son reigne et en l'estendue de

ce grand empire qui se fourvoyassent de devenir de bons judges, tant pèult l'exemple du prince soubverain pour former les mœurs de ses subjects, et les ranger à la façon et manière de vivre bonne ou mauvlaise, juste ou injuste, modeste ou dissoleue.

Aussy avoit il coustume de dire que les princes qui vendent les offices n'ont point de raison de condamner, moins de punir les judges qui vendent la justice, les concussionnaires et les officiers qui se remboursent comme ilz peuvent en faisant leurs charges. *Erubescerem*, disoit il, *punire illum hominem qui emit et vendit*.

L'empereur Justinian, qui nacquit en ung temps turbulent, et auquel ou par la nonchalance, ou plustost par la malice de ses prédécesseurs, tout estoit corrompeu, tout estoit vénal, tout estoit en confusion, feut inspiré du ciel (dont toutes bonnes illuminations dérivent) d'y remesdier; et de faict, pour l'heureux commencement de son reigne, il se résoleut de ne vendre jamais ny donner par faveur offices de judicature ny aultre, quel qu'il feust, et en rend de très pertinentes raisons en sa Nouvelle huictiesme, qui est expresse pour cela, parce (dict il) que de ceste vénalité d'offices procèdent tous les maulx qui sont parmy la société des hommes; d'autant que la vénalité a pour sa mère naturelle ceste

maudicte peste d'avarice, qui est, à vray dire, la racine de toutes sortes de misère, et n'est pas possible, parmy cent achepteurs, d'en trouver deux qui n'ayent envie de revendre, soyt en gros, soyt en destail, et de se récompenser, non au double ou au quadruple, mais dix, veoire vingt fois plus, s'ilz trouvent où le prendre.

Or, de vendre la justice, qui est la chose du monde la plus sacrée, et qui n'est point au commun des hommes, c'est ung pur sacrilège, qui tost ou tard attire la vengeance divine sur la teste de ceulx qui vendent et de ceulx qui achep- tent, et puis les officiers qui se veulent, à quel- que prix que ce soyt, rembourser de la finance par eulx payée, sur le pauvre peuple, le man- gent jusques aux os, de sorte qu'il n'y a plus moyen de contribuer aux tailles et aux charges ordinaires ou extraordinaires.

Par ainsy, ce que les princes marchands ou vendeurs d'offices gaignent d'ung costé, ilz le perdent de l'autre pour la pluspart. « Là où si mes subjects (dict ce saige empereur) sont in- demnisez de la part des judges ou aultres offi- ciers, mon empire ne sçauroit faillir d'estre abondant en richesses, le peuple d'iceluy estant riche. » *Imperium et fiscus abundabit utens sub- jectis locupletibus, et uno hoc introducto ordine, plurima rerum et innumera erit ubertas.*

Constantius Chlorus, empereur, admonesté par ses amys, qu'il estoit trop reteneu et négligent à augmenter son fisc, respondit saignement que ses richesses estoient trop mieulx logées et assurées estant gardées par ses subjects, que d'estre enfermées dans ses coffres, et que c'est la grandeur, la gloire et l'assurance d'ung grand prince d'avoir des subjects bien riches.

C'est la mesme response que le grand Cyrus fait à cest avaricieux Crésus qui vouloit luy persuader d'amasser force thrésors, afin (disoit il) de n'estre jamais pris au despourveu; et ce misérable ne se soubvenoit pas que rien ne l'avoit tant ruyné que ses thrésors et richesses immenses, qui luy avoient faict perdre son royaume et rendu esclave du roy de Perse. Pline donc avoit raison escrivant à Trajan, en luy disant : *Melius est fiscum hostium quam civium spoliis ditari*; qui est bien loing du détestable et pernicieux conseil de ceulx qui soustiennent qu'il fault tenir le peuple pauvre et rabaissé, afin qu'il n'ayt point envie de regimber, maxime apprise en l'eschole de tyrannie, et conseil bon à donner à ung Cyclope anthropophage et à ung Polyphème, et non à ung prince chrestien, qui doit estimer pour reigle certaine et infaillible, que les armes de la pauvreté sont les vrayz outils et instrumens de fureur, d'audace et de violence.

Arma et inopia sunt instrumenta furoris et audacia, et omnium gravissimi sunt morsus irritatae necessitatis; ce qui soyt dict en passant, afin que les bons princes ne se laissent aller aux charmes, flatteries et insidieux conseils de ces Achitophels, qui veulent appauvrir tout le monde pour se faire riches eulx et leurs cohérens, et sont si aveuglez en leur avarice, qu'ilz ne conçoivent pas à quoy peult le désespoir porter les appauvris et nécessaireux.

Dadvantaige (dict l'empereur Justinian), par le moyen de telle vénalité, les hommes insolens et rapineux emportent aysément les biens d'autrui, faisant entrer les judges en part avec eulx; les délits et plus grandes meschancetez demeurent impunis, parce que, à force d'argent, les criminels eschappent d'entre les mains de la justice, et aultres ne font difficulté de commettre meurtres, assassinats, adultères et aultres cas exécrables, parce qu'ilz sçavent bien par où s'eschapper, à sçavoir, par la porte dorée.

Aussy les innocens, les impuissans (1), les gens de bien sont pilliez, saccagez, tuez, massacrez impunément, dont bien souvent arrivent

(1) Ai-je besoin de faire remarquer que, par cette expression, l'auteur désigne les gens sans autorité et sans appui?

de grands troubles et séditions qui mettent les plus puissans estats en péril et en proye; et quand il n'y auroit aultre mal soubz telz gouvernemens, les vertueux, les hommes excellens, les beaulx esprits veoyant tout estre abandonné à l'or et à l'argent, et le mérite, la suffisance, le sçavoir estre comptez pour rien, perdent couraige, ou suyvent le train des aultres, et tachent d'en avoir et amasser à tort et à travers, parce que tout l'honneur de leur siècle tend à ce but.

Aulcungs qui ont la craincte de Dieu,

Et queis

De meliore luto finxit præcordia Titan,

- o ayment mieulx croupir avec repos en leur ame, que de vivre en grand estat, pompe et ostentation avec des estats bien chèrement acheptez et bien souvent payez de la bourse du tiers et du quart, et dont les deniers courent à gros intérêts, pour desquelz se rédimer Dieu sçayt quelle justice l'on faict, et comme sont traictez les pauvres partyes qui passent par les mains de telz marchands; et tous ces malheurs, en fin de compte, arrivent par la vénalité, laquelle peult estre, en ung mot, le commencement, le milieu et la fin de toutes espèces de meschancetez et malheurs au monde. *Quis enim sine periculo non furetur? quis non latrocinabitur sine reatu, ad*

administratorem respiciens? illum namque videns omnia auro vendentem et præsumens, quia quidquid egerit illicitum, hoc pecunias dando redimet, hinc homicidium, et adulterium, et invasiones, et vulnera, et raptus virginum, et commerciorum confusio, et contemptus legum et judicum omnibus hæc venalia esse proposita putantibus tanquam aliquod optimorum mancipiorum. Sed neque sufficimus considerare et exponere quanta ex furto provincialium judicum fiunt pessima; nullo eos præsumente cum fiducia redarguere, cum illi repente se emisse cingula pronuncient.

Voilà le discours de ce vertueux et débonnaire empereur; qui ne fait pas comme plusieurs aultres qui promettent des miracles par leurs édicts, et trois jours après font le contraire; car il le practiqua tant qu'il vesquit, et sçeut bien faire choix de ceulx qu'il commettoit aux charges: aussy ne les prenoit il pas à l'appétit, faveur et recommandation des courtisans, qui ne font jamais rien pour rien; mais, avant que les pourveoir, s'informoit exactement de leur capacité, mœurs et condition; et si c'estoit pour le gouvernement des provinces ou aultres grandes dignitez, il falloit avoir faict preuve de sa vertu, et avoir bien et dignement servy le public, et c'estoit la vraye monnoye pour mériter et emporter les grands magistrats de ce temps là.

Ceux aussy qui se trouvoient pourvus et avancez aux honneurs publics en ceste sorte , n'avoient garde de faire les courtisans, ny de souiller leurs mains de présens et de corruption, ains sortoient de leurs magistrats pleins d'honneur, autant et plus que les achepteurs d'offices font le gaing, le lucre et le profit pécuniaire : témoignage certain de vertu, courage, valeur et mérite qui est en eulx, et du zèle qu'ilz ont à la justice.

Ayant donc ce saige prince pourveu les provinces de bons gouverneurs et magistrats, et dompté plusieurs superbes nations qui avoient eu l'espérance à s'eslever contre l'empire, luy restoit ung grandissime labeur, qui estoit de réduire en meilleur ordre les loyx, constitutions et ordonnances, qui de son temps estoient en si grand nombre et confusion, que c'estoit ung vray chaos, duquel le peuple, grandement intéressé, se trouvoit grandement enveloppé, parce qu'il n'y avoit ny fond ny rive, qu'il s'en plaignoit incessamment.

Justinian ayant entrepris ce saint ouvrage, et employé les plus grands personnaiges de son empire à cest effect, eut ce bonheur de veoir en ses jours la conduite de ce louable desseing, qui luy a apporté mille fois plus de gloire que ses conquestes et grandes victoires obteneues contre

les Allemands, les Vandales, les Alains et aultres extresmement belliqueux peuples du septentrion, par luy rangez et débellez, ny que les amphithéâtres, pyramides, obélisques et aultres somptueulx édifices, palais et bastimens de ses prédécesseurs et de luy mesme, qui sont tellement subjects à la rouille du temps, qu'il n'en reste plus aujourd'huy que de tristes marques et antiquailles de peu de monstre, là où l'ouvrage de Justinian, et ses vertueux faicts et la mémoire louable de son nom ne flétrira jamais, parce qu'elle est d'une estoffe consacrée à l'esternité (1).

His etenim nec furta nocent, nec sæcula præsumt;
Nam supra positum est, nec velo repetens.

Nous avons encore, oultre la rédaction du droit civil romain en meilleur ordre, plusieurs belles constitutions de cest empereur pour reigler et les judges et les judgemens, tant ses intentions estoient portées à l'exacte distribution de la justice.

Entre aultres qui sont plus à mon argument, sont les Nouvelles huict et quatre vingt deux : celle

(1) On sait assez quels sont les jurisconsultes romains qui ont concouru à la compilation de ce grand corps de droit, que leurs commentaires ont rendu si volumineux, et auquel le nom de Justinien est resté attaché pour marquer l'époque.

là contient la formule solemnelle du serment que faisoient tous ceulx qui entroient ez **grands estats** et charges publicques.

Premièrement ilz juroient, sur les **saincts Évangiles**, d'observer de point en point les **ordonnances** et constitutions impériales, et de **garder fidélité** au servyce tant de l'empereur que de l'impératrice, et de procurer de tout leur pouvoir qu'entière et seure obéyssance leur feust rendue par leurs subjects; juroient, en **second lieu**, qu'ilz n'auroient donné pour le passé, et pour l'advenir ne donneroient chose quelconque à qui que ce feust, pour l'obtention des **offices**; et comme ilz l'avoient obtenu **gratuitement**, aussy l'exerceroient ilz tout de mesme, et ne prendroient aultre chose d'ame vivante, ains se contenteroient de leurs gaiges et appointemens ordinaires; en oultre qu'ilz préserveroient d'oppression et violence la vefve, l'orphelin, les innocens, et poursuyvroient, sans connivence et dissimulation, les mal vivans; et pour les judges et officiers qui estoient au dessous d'eulx et de leur ressort, juroient de les contraindre à mesme raison et discipline, et de leur oster toutes occasions de faire injustices ny exactions sur le peuple; et finablement, en cas de contravention à ce serment, ilz se soubmettoient, quant au monde, à la censure et rigueur des loyx im-

périales; et pour l'autre vie, au formidable et dernier jugement de Jésus Christ, nostre Sauveur et Rédempteur, et aux peines esternelles, avec Caïn, Judas et autres damnez.

Je desirerois, pour le bien de la justice, que ce serment feust renouvelé sous le nom de nos roys très chrestiens, et que l'on le feist exactement practiquer à tous les officiers.

O bon Dieu, qu'il en reviendrait ung bien inestimable à la France !

Mais cela ne peult estre sans l'entière abolition de la vénalité, qui sera quand les roys voudront veoir leur sceptre remply de bénédictions et faveurs célestes, et se rendre heureux et leurs subjects.

L'autre constitution de Justinian regarde les esmolumens et espices des judges subalternes de son temps, lesquelz, ensuite de l'effrénée licence qu'ilz avoient prinse sous les autres empereurs, où tout alloit en désordre, s'en faisoient accroire, et, sous prétexte d'une meschante coutume, prenoient, sous le nom d'espices, tout ce que bon leur sembloit, qui estoit ung estresme abus et meschanceté. Pour à quoy remedier, il les rangea de telle sorte, qu'il ne leur estoit permis de prendre que deux esceus en la contestation de cause, et deux autres esceus à la fin du procez, avec ceste précaution

toutesfois de ne rien prendre sous prétexte d'espices ou aultres esmolumens quelconques des procez qui seroient au dessous de cent esceus; et d'autant qu'il pourroit estre qu'il y auroit plusieurs procez de ceste qualité, il leur assigne de son espargne deux livres d'or à chascung d'iceulx, pour les récompenser de leurs peines et vacations, à la charge aussy d'avoir la main nette et de se contenter de ceste attribution, sur grandes peines, attendu mesme que leurs offices leur estoient conférez gratuitement. *Propterea enim (dict il) elegimus fiscum minuere, quatenus horum unusquisque contentus nostra largitate et quaternis aureis puras Deo nobis et legi custodiat manus, non impune laturus si quid avaræ contra sanctiones fecerit.*

De ce que dessus appert l'extresme soing, affection et vigilance des empereurs romains (j'entends des bous et vertueux) pour reigler et réformer la justice, et combien ilz ont détesté les iniquitez, les pilleries, les oppressions et les mauvais judges; appert en quelle estime ilz ont eu la vénalité d'offices; appert quel judgement ilz ont fait des espices et esmolumens affectez par l'avarice des judges, pour leurs vacations et pour les expéditions judiciaires; appert enfin de l'ordre et reiglement par eulx donnez à cest effect.

Pour le regard des roys de France, je trouve, par le cours de nostre histoire, qu'ilz ont surpassé les législateurs romains en deux poincts : le premier, en ce qu'ilz n'ont jamais permis la vénalité des offices (1), principalement de judicature, et ceste malédiction n'a commencé ouvertement que sous le roy François 1^{er}, qui a véritablement rabbaissé de beaucoup l'autorité de ce tiltre de grand que l'on luy attribue.

Et comme tous commencemens sont petits, le prix estoit modique, et encores plusieurs offices de ceste qualité n'entroient au commerce. Aujourd'huy n'y a quasi plus d'exceptions ; outre cela le prix est si exorbitant, qu'il fault toute la chevance d'une bonne famille pour y atteindre, qui faict que non les sçavans, capables et vertueux, mais les riches, présomptueux, ambitieux et avaricieux emportent les grands estats en intention, comme il est bien vraysemblable, de s'en rembourser aux despens du pauvre peuple, qui ne debvoit pas porter la peine de la faulte qu'il n'a pas faicte.

(1) Toutes les charges judiciaires étaient d'abord électives ; toutes ont été déclarées vénales. Devenues patrimoine des familles, elles s'y étaient perpétuées comme propriétés héréditaires. Cet abus, contre lequel s'élevaient tous les hommes sages, n'a cessé qu'en 1790.

L'autre point est pour le fait des **espices** des **judges**, qui ne se trouvent autorisez d'aucune ancienne ordonnance; seulement les **dernières**. sur les plaintes des **excez** commiz en ces **espiceries** de **procez**, les ont advertiz et conviez de les modérer; mais de **taxe** certaine il n'y en a point, et par mesme erreur de la **vénalité** d'offices qui n'ont point de **prix** limité, les **espices** qui font partye du **remboursement** n'ont point de **taxe** arrestée, ains despendent de la **conscience** et **discretion** des **judges**.

Par la législation romaine, nous avons montré qu'au dessous de cent escens les **judges** ne prenoient point d'espices, et le **fisc** les récompensoit d'ailleurs. En France, nous n'avons point de **loyx** escriptes pour cela; mais par nostre **usage**, qui est ung **abus** merveilleux, en ung **procez** de dix **francs**, veoire de cent **sols**, les **judges** prennent **espices**; et la friandise d'icelles les fait travailler, et dient pour leurs raisons qu'il fault que chascung vive de son mestier, comme il est bien vray; mais il fault que ce soyt par **moyen** honneste, licite, et sans la foule ny oppression d'aucung, en tant que faire se peult.

Tant y a que ceste **espicerie** s'est avancée d'elle mesme par la **tolérance** de nos **roys**, et depuis environ cent ans s'est haussée petit à petit, s'est accordée avec la **vénalité**, et diroit on pro-

prement que ce sont la mère et la fille qui se tiennent fidelle compaignie, et ne vont jamais guères l'une sans l'autre, et toutes deux conspirent et tendent à ung but et mesme desseing, à sçavoir, de multiplier et immortaliser les procez, de croistre les espices à proportion du prix des offices; et l'une ne s'avance poinct d'ung pas plus que l'autre, tant elles sont symbolisantes en mesme humeur.

Ceste espicerie de procez a produit, puis assaisonné et donné finablement hault crédict à la chicannerie, a faict valoir les offices, lesquelz, auparavant icelles, estoient teneus pour honneur et non pour le lucre.

Ce lucre a faict cesser l'honneur des charges et les a faict desirer par les avaricieux; le trafic que l'on a veu faire des offices par les particuliers, au lieu que pour bien faire il le falloit réprimer par des griefves peines, censures et animadversions, a esté cause que les princes modernes, très mal conseillez, les ont miz en vente et à l'encan, et s'en faict une négociation et marchandise si scandaleuse, mesmement des offices de judicature, que les gens de bien de ce royaume l'ont en horreur, les estrangiers s'estonnent comme ceste monarchie est encores debout avec tant de désordre, parmy tant d'impiétez

et d'injustices, et font judgement de la ruïne d'icelle par ces deux grandes bresches.

J'ay dict qu'il y a quelques ordonnances qui deffendent l'excez des espices, et chargent l'honneur et conscience des judges pour ce regard: mais tout cela n'est rien : tant que la cause de la maladie durera, la nation n'a garde de guérir d'aulture chose. Prieray je tout homme de bien et d'honneur qui a du zèle au bien public, de se représenter combien, par succession de temps, s'est augmenté le prix des offices, et, par mesme cadence, l'excez et la taxe des espices; et de combien nous sommes esloignez d'une ou tout au plus de deux boistes de dragées, qui feut le commencement de ceste espicerie; et de là concleure avec moy qu'il ne fault jamais donner commencement à une mauvaïse chose, tant petite soit elle, parce que l'on ne se tient jamais à la médiocrité, tesmoing ceste espicerie, qui n'estoit rien, et monte aujourd'huy à telle conséquence, oultre le désordre de la justice, multitude et longueur des procez, dont, avec la vénalité, elle est cause que partye du bien des subjects du roy, veoir la plus liquide, s'en va en ceste marchandise; et a esté miz en advant par ung personnaige de grand mérite et extresmement passionné au bien de l'estat, qu'en une seule compaignie de ce royaume, composée de treize ou quatorze jud-

ges seulement, les espices se sont trouvées monter, pour une seule année, à la somme de vingt six mille escus : *Res memoranda novis annalibus atque recenti historia*; et pour monstrier que les espices et autres esmolemens des judges et le prix des offices vont de mesme bransle, la vérité est qu'en ceste mesme compaignie les offices, qui n'estoient qu'à deux mille livres aux partyes casuelles avant les derniers troubles, s'y lèvent aujourd'huy à vingt ung ou vingt deux mille livres, et ce à raison des espices qui ont donné ce hault goust aux estats, et sont montez à l'équipollent l'ung de l'autre; et le malheur est que tout l'oraigne tombe sur le pauvre peuple.

Je ne veulx pas nommer ceste compaignie, parce que j'ay protesté, dès le commencement de mon œuvre, de nommer persoune pour le taxer en particulier. Il me suffict de remarquer en général les faultes, les abbys et les injustices; et desire que ceulx qui se sentiront coupables puissent faire leur profict de mes advisemens salutaires et chrestiens, et se résouldre à faire désormais leurs charges avec autant d'honneur, qu'ilz sont soupçonnez de les avoir faictes jusques aujourd'huy avec trop d'avarice et d'avidité d'ung gain sordide, illibéral, et indigne de l'estime et réputation en laquelle ilz veulent estre teneus pour l'honneur de leur robbe.

Què s'ilz se sentent tellement attachez à une convoitise de gaigner, qu'ilz ne la puissent maîtriser, je leur conseille, plus tost que plus tard, de quitter la robbe de judge, et prendre une autre vacation où le gaing ne soit imputé à blasme, dont il y en a si grand nombre en ce royaume; car je leur prédiz, et ne me trompe point, que le temps est proche que l'injustice et la chicanerie non seulement descherront de leur crédit, mais seront frappées et exterminées tout à fait, nonobstant les arcs boutans du tribut annuel auquel on a, depuis quelques années, taxé les offices (1), qui est le dernier effort des avares partisans, lesquelz, par ce moyen, pensent avoir attaché la vénalité du nœud gordien, ou l'avoir fondée sur ung pilier de perpétuité.

Mais Dieu n'exaucera pas des vœux si pernicious à ce pauvre estat, inspirera nostre Hercule, lequel tranchera ce nœud tout d'ung coup, renversera l'injustice de son hault throsne, et cestuy cy sera, pour en parler franchement, la perfection et le couronnement de toutes ses œuvres, et de plus excellent mérite, loz et recommandation que tous les autres; d'autant que, par ses victoires favorisées du ciel, il a fait monstre de sa valleur, et ne se les peult attribuer à luy seul;

(1) Addition de de Refuge.

aussy en faict il volontiers part à tant de princes, seigneurs et capitaines, et à ceste généreuse noblesse qui l'a si vertueusement assisté et combattu tant de fois si couraigeusement à la face de son roy (1).

Mais par ceste cy, qui y despend de sa libre volonté, il rendra tesmoignaige très asseuré de son amour envers Dieu, qui l'a tousjours comblé de ses graces célestes, et luy a miz le sceptre en main malgré tous les efforts de ses ennemys; et fera sentir par effect son affection vrayment paternelle à son peuple, et personne n'entrera comme à l'aulture en participation de ceste gloire: elle sera toute sienne, et qui plus est elle esternelisera son nom au temple de l'immortalité bienheureuse.

Reste, pour le cercle de la corruption qui est entrée parmy les officiers, de parler après la vénalité et l'espicerie des présens, qui achèvent de tout gaster, et renverser tout à faict le droict et la justice; et seroit icy le vray lieu d'examiner ce poinct.

Mais il fault advouer que la fertilité de ceste matière m'a desjà faict passer plus avant que je n'aurois proposé, et remettre ce discours au

(1) Tout ce passage s'applique à Louis XIII, sous le règne duquel de Refuge écrivait.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

.....

TRAITÉ DE LA RÉFORMATION DE LA JUSTICE.

AVANT-PROPOS.....	PAGE 1
PREMIÈRE PARTIE. De la dignité, pouvoir et au- thorité de la justice, et du bonheur qu'elle apporte en ung état.....	3
SECONDE PARTIE.....	53
TROISIÈME PARTIE. L'injustice feut la cause de la décadence et bouleversement de l'empire ro- main.....	115
QUATRIÈME PARTIE. De l'ancienne dignité et ma- jesté de la justice en France, à laquelle comme à la plus nette et plus entière on avoit recours de tous les coings de la chrestienté.....	221



CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI A PARIS , CHEZ

C. L. F. PANCKOUCKE, rue des Poitevins, N° 14.
AIMÉ-ANDRÉ, libraire, quai des Augustins, N° 59.
BAVOUX, Libraire, rue Gîmes-Cœur, N° 4.
CHARLES BÉCHET, Libraire, quai des Augustins, N° 57.
BOSSANGE père, Libraire, rue de Richelieu, N° 60.
BOSSANGE frères, libraires, rue de Seine, N° 12.
CASTEL DE COURVAL, lib., rue de Richelieu, N° 89.
DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal.
DELESTRE-BOULAGE, Lib., rue des Mathurins, N° 1.
DESCHAMPS, Libraire, rue St.-Jacques, N° 160.
LANGLOIS, Libraire, rue des Grès, N° 10.
NÈVE, Libraire, au Palais de Justice.
PÉLICIER, Libraire, place du Palais-Royal.
PONTHEU, Libraire, au Palais-Royal.
ROUSSEAU, Libraire, rue de Richelieu, N° 107.
ROUX-DUFORT, Libraire, quai des Augustins.
WARÉE, Libraire, au Palais de Justice.

A LEIPZIG,

chez BOSSANGE frères, Reichs-Strasse.

